00100399

652

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME HUITIEME.

G.1
Sév/Sév/Let
100399

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 992.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Grignan, le 15 Mai 1691.

Je sentois bien que je vous étois quelque chose de plus qu'à l'ordinaire, depuis que je suis ici : je ne savois pas bien précisément ce que c'étoit; mais vous me le dites, c'est justement que je suis votre voisine, mon cher Cousin : j'aime passionnément cette nouvelle alliance; je l'avois bien sentie, et mise dans le nombre des raisons agréables, qui me forçoient d'y venir; mais je n'avois pas eu l'esprit d'en faire un nom. Vous êtes donc mon voisin, tant que vous serez à Rome; car si jamais nous nous retrouvons dans Paris, sur-tout dans votre Temple, nous ne serons plus que cousins. Vous voyez que j'ai reçu toutes vos lettres, quelquefois vite, quelquefois bien lentement, sans que je puisse savoir pourquoi. Ma fille croit que vous n'avez point reçu quatre vers qu'elle fit sur le champ, dans la joie du gain de son procès, sur la *pimbêche* fureur de Madame de Bury, parce que vous ne m'en dites rien.

J'ai vu la petite feuille, qui marque toujours la profonde sagesse de notre Duchesse de Chaulnes, je n'en suis point surprise.

Nous sommes aises d'avoir la réponse de du Charmel à M. de Nevers; c'est une très-bonne et très-solide prose, et d'un homme content de son état. Les vers chrétiens de l'Abbé Têtu sont fort beaux aussi, et d'un vrai pénitent. Pour moi, je ne suis point blessée qu'on se baigne dans la joie de la bonne conscience : quand on a reçu des grâces de Dieu à pleines mains, comme M. du Charmel, et qu'on est pénétré de la reconnoissance d'une telle distinction, j'aime assez qu'on l'avoue, et qu'on en fasse honneur à la bonté de celui à qui on les doit. Cela se peut voir par un autre côté; mais ce n'est pas celui qui se présente à moi : ainsi, j'aime la manière naïve dont il peint la douceur et la tranquillité de son âme. A force de prêter ces beaux vers de M. de Nevers, qui ont attiré cette réponse, je les ai égarés; ensorte, mon cher Cousin, que je vous prie de me les rapporter, quand vous aurez fait un Pape. J'approuve fort que vous demandiez votre congé dans le même tems; car si vous tardiez un moment, le nouveau Pape mourroit encore, et, comme vous disiez, ce seroit toujours à recommencer. Mais ces bulles, ne faut-il point que vous les apportiez? enfin, de quelque manière que ce soit, vous serez les très-bien venus.

Je vous ai mandé que nous attendons mon fils, il doit partir le 18 ou le 20 de ce mois. Nous sommes

fâchées de la longueur de votre Conclave; cela vous empêche de voir et d'entendre le Cardinal le Camus, et de m'en parler; c'est l'homme du monde dont j'ai les plus grandes idées, et que je serois le plus aise de voir; j'en aurai au moins tout ce que vous en attraperez. Je crois que ma fille écrit à sa Princesse infortunée (1); je comprends aisément le débris de son premier visage; il ne seroit point à cet excès, si elle ne s'étoit point mise dans de si méchantes conditions, et qu'au lieu de tous ces Espagnols qui la tourmentent, elle se fût mise sous la protection d'un bon Roi de France, victorieux partout, aimé du Ciel, qui confond et qui dissipe d'une manière charmante tous ces grands politiques assemblés à La Haye, autour de ce faux Roi d'Angleterre; c'étoit pour saper et pour détruire cette grande puissance, qu'ils étoient tous ensemble; et par l'événement, ç'a été pour voir prendre de plus près la belle et importante ville de Mons. Je vous assure, mon cher Cousin, que si M. et Madame de Vaudemont ne s'étoient point attachés à tous ces gens-là, ils s'en porteroient mille fois mieux, et que la Princesse ne seroit point si maigre. Pour nous, qui chantons tous les jours des *Te Deum*, qui avons pris Nice et toute cette belle côte, nous nous portons fort bien; nous chantons la chanson italienne de M. de Nevers; notre musique la possède, et nous vous en régalerons à votre passage. Je prétends que vous me donnerez aussi toutes vos

(1) Madame la Princesse de Vaudemont.

chansons, comme vous en avez donné quelques-unes à Madame de...; car présentement elles sont éparpillées dans toutes vos lettres, comme les feuilles de la Sybille; elles sont toujours d'un goût admirable pour nous, et vous vous êtes encore perfectionné en vous frottant à M. de Nevers. Personne ne sait mieux que nous les charmes et la beauté de sa maison de Frênes; elle manquoit à votre bonheur, vous verrez quelles ressources de promenades différentes et d'agrémens nouveaux.

Apostille de Madame DE GRIGNAN.

Vous n'avez qu'à vous imaginer, mon très-cher, que je vous dis les mêmes choses que ma mère, et vous trouverez que j'écris fort bien, et que le surplus ne seroit pas fort délicieux, après qu'elle a traité si légèrement et si vivement tous les chapitres. Il faut pourtant que je vous dise deux mots sur le sujet de ma Princesse. Quoi! ce n'est plus ce même joli visage, dont j'ai gardé si précieusement le portrait! c'est dommage, en vérité, qu'il ait disparu. Voilà le beau chef-d'œuvre des Espagnols, de martyriser les gens, ensorte qu'ils ne sont plus connoissables. Je mets la contrainte, dans laquelle vous me mandez que vit cette pauvre femme à Rome, au rang des cruautés de l'Inquisition. Elle m'a priée, en m'écrivant par vous, de lui faire réponse à Bruxelles : ce commerce est à peu près comme celui qu'on auroit à Québec; mais quoiqu'il ne soit pas fort prompt, je vous assure qu'il est fort

tendre de ma part, et que je ne saurois m'empêcher d'entrer vivement dans les peines de cette aimable personne. Mais j'ai interrompu ma mère.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je m'en vais donc achever ma lettre, en vous embrassant des deux côtés avec cette belle passion que vous savez que j'ai pour vous. Je salue avec un respect infini M. le Cardinal de Bouillon; je suis très-humble servante de M. le Cardinal de Janson. Je dis à M. l'Abbé de Polignac tout ce que vous savez que je pense de lui. Vous distribuerez aux autres mes complimens, comme vous le jugerez à propos.

LETTRE 993.

La même, à M. le Duc DE CHAULNES.

à Grignan, le 15 Mai 1691.

MAIS, mon Dieu, quel homme vous êtes, mon cher Gouverneur! on ne pourra plus vivre avec vous; vous êtes d'une difficulté pour le pas, qui nous jettera dans de furieux embarras. Quelle peine ne donnâtes-vous point l'autre jour à ce pauvre Ambassadeur d'Espagne? Pensez-vous que ce soit une chose bien agréable de reculer tout le long d'une rue? Et quelle tracasserie faites-vous encore à celui de l'Empereur sur les franchises? Ce pauvre Sbirre si bien épousseté en est une belle marque;

enfin, vous êtes devenu tellement pointilleux, que toute l'Europe songera à deux fois, comme elle se devra conduire avec V. E. Si vous nous apportez cette humeur, nous ne vous reconnoîtrons plus. Parlons maintenant de la plus grande affaire qui soit à la Cour Votre imagination va tout droit à de nouvelles entreprises; vous croyez que le Roi, non-content de Mons et de Nice, veut encore le siége de Namur : point du tout; c'est une chose qui a donné plus de peine à S. M. et qui lui a coûté plus de tems que ses dernières conquêtes; c'est la défaite des fontanges à plate couture; plus de coiffures élevées jusques aux nues, plus de casques, plus de rayons, plus de bourgognes, plus de jardinières : les Princesses ont paru de trois quartiers moins hautes qu'à l'ordinaire; on fait usage de ses cheveux, comme on faisoit il y a dix ans. Ce changement (1) a fait un bruit et un désordre à Versailles qu'on ne sauroit vous représenter. Chacun raisonnoit à fond sur cette matière, et c'étoit l'affaire de tout le monde. On nous assure que M. de Langlée a fait un Traité sur ce changement pour envoyer dans les Provinces : dès que nous l'aurons, Monsieur, nous ne manquerons pas de vous l'envoyer; et cependant je baise très-humblement les mains de Votre Excellence.

Vous aurez la bonté d'excuser, si ce que j'ajoute ici, n'est pas écrit d'une main aussi ferme qu'auparavant : ma lettre étoit cachetée, et je l'ouvre

(1) Ce changement ne dura pas.

pour vous dire que nous sortons de table, où, avec trois Bretons de votre connoissance, Messieurs du Cambout, de Trévigni, et du Guesclin, nous avons bu à votre santé en vin blanc le plus excellent et le plus frais qu'on puisse boire; Madame de Grignan a commencé, les autres ont suivi : la Bretagne a fait son devoir; à la santé de M. l'Ambassadeur, à la santé de Madame la Duchesse de Chaulnes; tope à notre cher Gouverneur, tope à la grande Gouvernante : Monsieur je vous la porte; Madame, je vous fais raison; enfin, tant a été procédé, que nous l'avons portée à M. de Coulanges, c'est à lui de répondre.

LETTRE 994.

La même, à Monsieur DE COULANGES.

à Grignan, le 23 Juin 1691.

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou, cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne; quoi, vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi, la joie et vous, ce n'est plus la même chose ! cette pensée me fait pleurer; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri, je l'espère, et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à Madame de Nevers, malgré votre goutte

ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15 Mai, qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres, et même celle-ci répond à deux; car nous vous devons la réponse du 20 Mai et du 12 Juin. Voilà donc notre compte, je serois bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres; outre leur prix que vous savez que j'estime, elles ont quasi toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit recueil, que je ne donnerois pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un Pape; à voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé; mais nous voyons, au contraire, qu'il n'y a rien de si difficile; je crois qu'à la fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle; oh, dépêchez-vous donc de l'en prier, car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le Conclave, c'est à faire un Pape, et qu'il lui en mande par-là tout le secret; toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avoit une si forte envie d'obéir à ce Duc, que, sans ma fille, je crois qu'il auroit péri dans cette entreprise, non point pour Rome, mais pour voir cet illustre Ambassadeur, et vous aussi, mon cher Cousin, mais Madame de Grignan a décidé en

maîtresse de la maison, et en Provençale, qui connoît mieux que nous la force du soleil d'Italie en ce tems-ci. Revenez donc nous voir, mon cher voisin, venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait Madame de Coulanges pour son Temple; elle n'en aura pas si souvent notre encens; mais elle l'en estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvoit un autre mari, je crois qu'elle le prendroit. Dites à M. l'Ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre Duchesse de Chaulnes a fait à Marly. Faites tous mes complimens, vous savez mieux que moi où il faut les faire.

LETTRE 995.

La même au Comte DE *Bussy.*

à Grignan, ce 12 Juillet 1791.

Il y a huit mois que je suis ici, mon cher Cousin. Je vous mandai le courage que j'avois eu d'y venir de Bretagne : je ne m'en suis pas repentie. Ma fille est aimable, comme vous le savez, elle m'aime extrêmement. M. de Grignan a toutes les qualités qui rendent la société agréable. Leur château est très-beau et très-magnifique. Cette Maison a un grand air; on y fait bonne chère, et on y voit mille gens. Nous y avons passé l'hiver sans autre chagrin que d'y avoir le maître de la maison

malade d'une fièvre dont le quinquina a eu toutes les peines du monde à le tirer, tout quinquina qu'il est. Enfin, il est guéri. Il a fait un voyage à Aix, où l'on a été ravi de le revoir. D'un autre côté, mon fils est venu encore de Bretagne prendre des eaux en ce pays, où la bonne compagnie, qu'il augmente fort par sa présence, lui fait plus de bien que tout autre remède. Nous sommes donc ici tous ensemble. Il y a une jeune petite Grignan que vous ne connoissez pas, qui tient fort bien sa place. Elle a seize ans; elle est jolie, elle a de l'esprit; nous lui en donnons encore. Tout cela ensemble fait fort bien et trop bien; car je trouve que les jours vont si vite, et les mois et les années, que pour moi, mon cher Cousin, je ne puis plus les retenir. Le tems vole et m'emporte malgré moi, j'ai beau vouloir le retenir, c'est lui qui m'entraîne; et cette pensée me fait grand'peur. Le petit Grignan a passé l'hiver avec nous; il a eu la fièvre ce printems; il n'est que depuis quinze jours retourné à son régiment, qui, heureusement, n'étoit pas à Coni*. Ainsi, on ne l'accusera pas d'y avoir fui.

Il est encore dans les secrets de la Providence de savoir quand nous partirons pour Paris. On ne

* M. de Bulonde, qui faisoit le siége de Coni, trompé par un faux avis, l'abandonna précipitamment et en désordre. La douleur excessive qu'en avoit montré Louvois, semble démentir ceux qui prétendoient alors que Bulonde n'avoit fait que lui obéir, et seconder son plan de prolonger la guerre. Ce Général fut mis à la Bastille.

peut pas vous parler plus à bride abattue que je viens de faire de tout mon moi, comme dit M. Nicole : mais vous le voulez. Revenons à vous, mon Cousin. Vous avez, je crois, été à vos Etats; j'ai attendu à vous répondre qu'ils fussent finis. Je ne sais ce que vous faites. Vous avez dessein d'aller faire votre cour à Fontainebleau, vous ferez fort bien. Vous seriez bien heureux de plaire à S. M. de quelque manière que ce pût être. Adieu, mon cher Cousin. Je demande pardon à votre bel esprit, de cette lettre toute terre à terre; mais il en faut quelquefois de cette façon.

LETTRE 996.

Madame DE SÉVIGNÉ à M. DE COULANGES.

à Grignan, le 24 Juillet 1691.

LES bons comptes font les bons amis; j'ai reçu toutes vos lettres, mon cher voisin, celle du 20 Mai, celle du 4 Juin dont vous étiez en peine, et cette dernière du 4 Juillet, avec l'Épître que M. de Nevers vous a envoyée de Gênes, et enfin, tout ce qu'a fait ce Duc, vrai fils d'Apollon et des Muses. Vous me demandez si je ne garde pas toutes ses œuvres; vraiment oui, je n'en ai perdu aucune; elles ont fait notre divertissement, et tout celui des personnes qui passent ici, et qui en sont dignes. Cette dernière Épître est d'une force que Pauline n'y entendoit presque rien; mais nous avons eu le

plaisir de nous trouver capables de lui expliquer ce qu'elle n'entendoit pas. Pour la description du dîné, elle est à la portée de tous les bons convives, et l'eau en est venue à la bouche de M. de Grignan, du Chevalier de Saint-André, de mon fils, et de nous aussi; car je n'ai jamais vu un si bon repas; je viens de le mettre parmi les autres merveilles de ce Duc. Pour finir l'article des lettres, quand vous aurez reçu celle du 25 Juin et celle-ci, vous les aurez toutes.

Venons maintenant à la vôtre, dont le commencement m'a pensé faire pleurer; et le moyen de se représenter que vous êtes au lit affligé de toutes les parties et les jointures de votre petit corps; que vos nerfs sont affligés, que vous ne remuez ni pied ni patte? c'est pour nous faire mourir; mais voir aussi qu'il sort de tout cela un couplet de chanson sur ce triste état, accompagné d'un autre couplet le plus plaisant et le plus joli du monde, et sur une chose que vous voyez tous les jours, mon pauvre Cousin, vous jugez bien que cela nous soutient le cœur, et nous fait voir que le principe de la vie n'est point attaqué. Cette goutte vous a donné seulement quelques pensées noires, et vous a fait entrer dans l'avenir par le côté le plus triste qui pût se présenter à vous; mais cet état si violent et si contraire à votre humeur n'a pas eu le loisir de faire aucune impression.

Malgré la Saint-Pierre passée, et la prédiction des médecins, voilà donc un Pape fait, et les Car-

linaux sortiront du Conclave sans qu'il leur en coûte la vie; au contraire, ils retrouveront leur santé et leur liberté. Ce n'est pas la première fois que Messieurs de la Faculté se sont trompés. M. le Duc de Chaulnes nous écrit une lettre du 15, par le courrier, qui porte la nouvelle de l'exaltation; il ne songe qu'à nous venir voir; il sera quinze jours avec nous; et quoique le Pape (1) soit Napolitain, il prétend que l'affaire des bulles est si bien disposée, que ce sera le coup de partance, et le boute-selle pour venir à Grignan; cette espérance nous donne bien de la joie, et abrège fort la part que je voulois prendre à tous vos tristes almanachs; voilà qui est fait, mon Cousin, vous êtes guéri, vous êtes parti; vous arrivez ici, je vous embrasse mille fois. Parlons un peu de la table du cabinet de M. l'Ambassadeur, de ce chaos de lettres, de ces abîmes de poches, de cette confusion de papiers, qui fait que, comme dans l'enfer, quand une pauvre lettre y est une fois jetée, jamais elle n'en sort. Ce fut un beau miracle de retrouver la mienne; mais c'étoit celle de ma fille, dans laquelle j'avois écrit: elle a voulu s'offenser d'être ainsi perdue et confondue; mais je l'ai apaisée le mieux que j'ai pu, en l'assurant que M. l'Ambassadeur avoit lu ce qu'elle lui mandoit avec la dernière attention, et que c'étoit sur mon écriture qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux; et cela est vrai, puisqu'il disoit

(1) Le Cardinal Pignatelli fut élu Pape le 12 de ce même mois de Juillet, et prit le nom d'Innocent XII.

que je ne lui avois point écrit; elle répond, mais puisque c'étoit ma lettre, pourquoi la jeter dans ce chaos? A cela je ne sais que répondre, M. l'Ambassadeur y pensera, s'il lui plaît. Il est vrai que mes pauvres lettres n'ont de prix, que celui que vous y donnez en les lisant comme vous faites; car elles ont des tons, et ne sont pas supportables, quand elles sont ânonnées ou épelées; quoi qu'il en soit, mon cher Cousin, vous leur faites cent fois plus d'honneur qu'elles ne méritent.

LETTRE 997.

La même au même.

à Grignan, le 26 Juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois *, que je ne sais par

*La mort de Louvois, comme peu de personnes l'ignorent, a été l'objet de beaucoup de discussions. On a prétendu qu'il avoit été empoisonné. Saint-Simon l'affirme, et son récit charge le Roi de ce crime. Voltaire dit avec raison que cela répugne à toutes les idées qu'on s'est faites du caractère de Louis XIV. Ceux qui l'ont senti ont dit, les uns, que c'étoit une vengeance du Duc de Savoie, les autres, que Louvois s'étoit empoisonné lui-même. Cette dernière opinion mérite d'être examinée. On est d'accord qu'il étoit à la veille d'une disgrâce, qu'il s'attendoit à un traitement rigoureux, qu'il parloit de la mort comme préférable à cette chûte, que c'étoit un homme violent et passionné qu'aucun scrupule ne retenoit. Avec toutes ces données, un suicide n'auroit rien d'invraisemblable. Mais il paroit que ce fait ne sera jamais éclairci; et c'est un inconvénient auquel il est aisé de se résigner. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi

qu commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand Ministre, cet homme si considérable qui tenoit une si grande place, dont *le moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu; qui étoit le centre de tant de choses; que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de tems, je voudrois bien donner un échec au Duc de Savoie, un mat au Prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second Ministre * que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre.

Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre Religion sur ce qui se passe à Rome et au Conclave;

cacha peu que cette mort venoit à propos pour le tirer d'embarras; ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'en perdant cet homme qui avoit fait tant de mal on perdit beaucoup. L'épitaphe de Louvois, qui parut alors, représentoit fort bien l'opinion publique :

Ici gît, sous qui tout plioit,
Et qui de tout avoit connoissance parfaite;
Louvois que personne n'aimoit,
Et que tout le monde regrette.

* Seignelai étoit le premier.

mon pauvre Cousin, vous vous méprenez; j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville; il en conclut qu'il falloit que la Religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanation : faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de Martyrs; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du Conclave se terminoient à choisir entre les Prêtres celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre; qu'il y eut trente-sept Papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir ni refuser une place où la mort étoit attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une Religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez Saint Augustin dans *sa Vérité de la Religion;* lisez Abbadie (1), bien différent de ce grand Saint; mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la Religion chrétienne : demandez à l'Abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez-donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement; croyez que quelque

(1) Auteur d'un Livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne.* Il étoit Protestant.

manège

manège qu'il y ait dans le Conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le Pape; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher Cousin.

LETTRE 998.

La même au même.

à Grignan, le 14 Août 1691.

VENEZ çà que je vous embrasse, que je vous caresse, et que je vous dise que ma fille, dont vous estimez tant l'approbation, est charmée des deux petits couplets que vous avez faits sur le Saint-Père :

Son nom (1), ses armes sont des pots,
Une Caraffe étoit sa mère.

Je ne crois pas que rien puisse être si plaisamment imaginé, ni si bien mis en œuvre; nous en avons tous été ravis. Mais, mon cher Cousin, M. le Duc de Chaulnes, dans sa lettre du 20 Juillet, ne nous dit pas un mot de M. de Louvois (2); il me semble qu'on doit à cette mort quelques exclamations. Il espère beaucoup de ce nouveau Pape,

(1) Pignatelli.

(2) M de Louvois étoit mort le 16 de Juillet, et il n'est pas surprenant que M. de Chaulnes ignorât cette nouvelle à Rome le 20.

quoiqu'il ne soit pas l'œuvre de ses mains; tout notre intérêt, c'est qu'il nous donne des bulles, et que vous veniez bientôt nous revoir; il me semble que nous touchons ce jour du bout du doigt; tant le tems passe vite. Vous trouverez mon fils à Marseille au-devant de vous; il doit bien cette civilité à notre Gouverneur pour réparer de n'avoir pas été jusqu'à Rome.

J'ai bien envie de savoir comme vous aurez trouvé le retour de M. de Pompone dans le Ministère; nous en avons ici une très-sensible joie; M. et Madame de Grignan n'en doutoient point par un esprit tout prophétique; pour moi, je le désirois trop pour vouloir seulement les écouter; et quand Madame de Vins manda cette nouvelle à ma fille, j'en fus si surprise et si transportée, que je ne savois ce que j'entendois; je compris, enfin, que c'étoit une vérité très-agréable pour moi et pour tout le monde; car vous ne sauriez croire l'approbation générale de ce retour. J'ai fait mes complimens à Madame de Chaulnes et à notre Ambassadeur sur le choix de M. de Beauvilliers; voilà encore un étrange homme dont le Roi augmente son Conseil; cela est parfait comme tout ce que fait le Roi : il est le plus habile homme de son Royaume, et travaille sans cesse, et suffit à tout; il n'y a qu'à prier Dieu qu'il le conserve. M. le Dauphin entre dans tous les Conseils; n'approuvez-vous pas encore cette conduite? c'est proprement l'associer à l'Empire : il n'y a partout que des sujets d'admiration. Si votre

Mon Pape vouloit faire la paix, ce seroit un ouvrage bien digne de lui, et qui nous mettroit en état de louer, d'un esprit plus tranquille, toutes les merveilles que nous voyons. Adieu, mon cher Cousin, vous savez comme je suis toute à vous. MM. de Barillon et Jannin sont morts, nous mourrons aussi.

N. B. *Fin des Lettres de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan à M. le Duc de Chaulnes et à M. de Coulanges pendant le séjour que ces derniers firent à Rome.*

LETTRE 999.

Madame DE LA FAYETTE *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 19 Septembre 1691.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire, que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal; ne vous inquiétez pas de ma santé, mes maux ne sont pas dangereux; et quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand desséchement; ce qui n'est pas l'affaire d'un jour; ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidens imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre; une personne en santé me paroît

un prodige. M. le Chevalier de Grignan a soin de moi, j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la Duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse-couche huit jours après être accouchée; il y a assez de femmes à qui cela arrive; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfans; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles (1) est toujours à Saint-Gratien; il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le Chevalier de Grignan et moi. L'Abbé Têtu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, Madame de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme Madame Lavocat est bien malade; il y a aussi bien long-tems qu'elle est au monde.* Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. de la Feuillade (2)

(1) Frère du Maréchal de Catinat.

(2) François d Aubusson, Duc de la Feuillade, Pair et Maréchal de France, Gouverneur du Dauphiné, et père du dernier Maréchal de ce nom.

* Choisy rapporte que quelques années après, Louis XIV laissa échapper que dans cette année-là, il avoit été défait de trois hommes qu'il ne pouvoit plus souffrir, c'étoit Seignelai, Louvois et la Feuillade. Voltaire objecte que Seignelai ne mourut pas dans la même année que les deux autres. Mais la vérité est qu'ils moururent tous trois en moins de onze mois, et Sci-

étoit mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

LETTRE 1000.

La même à la même.

à Paris, le 26 Septembre 1691.

VENIR à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie, la seule pensée m'en fait peur; Dieu me garde de vous déranger ainsi, et quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'acheterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état, j'étois parfaitement bien; et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire, guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui m'a ému mes vapeurs. Je ressemble comme deux gouttes d'eau à une femme ensorcelée; mais l'après-dîner je suis assez comme une autre personne: je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne; j'espère que mon mal, après avoir tourné et changé,

gnelai le 3 novembre 1690. Le Roi pouvoit bien dans la suite prendre cela pour une seule année; et il n'y a pas là de quoi nier une anecdote que Choisy donne comme sûre, et avec d'autres circonstances qui la confirment.

me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je le pusse devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle, comptez que c'est un château en Espagne pour moi, que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir seroit troublé, si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de Madame de Grignan, et avec les vôtres. Il me paroît cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous en écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE 1001.

La même à la même.

à Paris, mercredi 10 Octobre 1691.

J'AI eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage; je veux remercier Madame de Grignan pour me calmer l'esprit; elle a écrit des merveilles pour moi à M. le Chevalier de Grignan.

A Madame DE GRIGNAN.

Je vous en remercie, Madame, et je vous prie d'ordonner à M. le Chevalier de Grignan de m'aimer, je l'aime de tout mon cœur; c'est un homme que cet homme-là. Ramenez Madame votre mère; vous avez mille affaires ici; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, Madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même tems la joie de voir Madame votre mère.

A Madame DE SÉVIGNÉ.

Mon Dieu! ma chère amie, que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils l'Abbé, qui étoit en Poitou, à deux lieues de Madame de la Troche. Un Gentilhomme d'importance, gendre de Madame de la Rochebardon, chez qui Madame de la Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de la Troche (1), par la Gazette, s'il vous plaît; car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce Gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes; j'y

(1) Tué au combat de Leuze, le 20 Septembre 1691.

retombe bien toute seule. M. de Pompone croyoit Madame de la Troche riche; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la Duchesse du Lude l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. Croisilles sort d'ici, il m'est venu voir de Saint-Gratien; je lui ai fait vos complimens; il est fort bien. Ma petite-fille est louche comme un chien, il n'importe; Madame de Grignan l'a bien été; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et tout à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE 1002.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Grignan, ce 27 Octobre 1691.

NOTRE commerce est si dégingandé, mon cher Cousin, que n'espérant point le mieux régler tant que nous serons si éloignés l'un de l'autre, je vous attends à la remise, c'est-à-dire, à Paris et à Versailles pour vous faire réponse. Cependant j'ai bien envie de ne me point amuser à cette exactitude, et de passer légèrement sur tout ce que vous me contez de vos Etats, et venir tout d'un coup à ce qui me tient le plus au cœur, qui est la pension qu'on nous mande que le Roi vous a donnée dans un tems où vous aviez l'honnêteté de n'oser quasi lui demander. Cette circonstance m'a plû : car encore que la grâce soit considérable, il ne faut pas oublier les agrémens dont elle est accompagnée. Je

Je sais pas tout le détail, et je vous le demande : mais il me semble que j'entrevois que M. de Beauvilliers a bien fait en cette occasion le personnage d'un des plus honnêtes hommes du monde, et celui de bon ami, qui n'est pas moins estimable, et qui n'en sauroit être séparé. Le cœur me disoit que vous sentiriez tôt ou tard le prix d'une amitié si précieuse ; et j'ai une joie sensible de ne m'être pas trompée. Il faut aimer tout ce que Dieu fait. Il n'a pas voulu que votre fortune fût telle que selon toutes les apparences elle devoit être : il faut s'y soumettre, et je crains d'avoir été plus sensible que vous à cette privation. Il faut accepter et recevoir ce qu'il lui plaît de vous donner dans un tems où vos malheurs rendent ce bienfait digne de beaucoup de reconnoissance. Il faut donc remercier Dieu, le Roi, et votre admirable ami. C'est ce que je fais intérieurement, mon cher Cousin, avec tous les sentimens qui m'ont rendu trop sensible à tous les maux de votre vie. Voilà le compliment trop sincère que vous recevrez de moi. En voici d'autres, qui pour n'être pas si intéressés, n'en sont pas moins agréables ; c'est de M. de Grignan, c'est de ma fille, de mon fils, et de M. de Coulanges, qui revient de Rome. Ils vous assurent tous de leur joie, et de la part qu'ils prennent à la vôtre. Pour moi, j'en ferai de tous particuliers, si cette douceur en répand sur tout le reste de votre vie ; si vous êtes content ; si elle vous met désormais à couvert des justes chagrins que vous aviez, et des peines d'avoir toujours

à demander au Roi; et enfin si vous passez dans un véritable repos ce que Dieu vous donnera de tems pour le servir. Je l'en remercie de tout mon cœur, et je vous souhaite sa grâce; car après toutes les morts que nous avons vues depuis peu, et dont nous parlerions un an si nous voulions, il n'est pas possible de n'en pas souhaiter une chrétienne à ceux que l'on aime. Voilà, mon cher Cousin, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. Nous disions que la dernière lettre que je vous écrivis étoit toute terre à terre : celle-ci commence de la même façon; car pourquoi se réjouir que vous ayez un nouvel attachement pour ce corrupteur du genre humain, que Voiture a si bien décrié? Mais elle finit d'une manière si relevée en vous souhaitant les biens éternels, que j'ai peur qu'on ne puisse m'accuser d'avoir donné dans le sublime.

Où est ma nièce de Dalet? Où est cette Marie de Rabutin ma filleule? Je les embrasse toutes deux, et j'adresse ma lettre chez cette dernière, ne croyant rien de plus naturel.

LETTRE 1003.

Madame DE LA FAYETTE *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 24 Janvier 1692.

HÉLAS! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps, ni dans l'esprit; je ne suis plus une personne, ni par l'un, ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut finir, quand il plaît à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir Madame de Lavardin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

N. B. *Madame de la Fayette et M. de Bussy-Rabutin étant morts dans le cours de l'année* 1693, *cette partie de la Correspondance de Madame de Sévigné finit naturellement après les quatre lettres suivantes. Il paroît aussi que Madame de Grignan, pendant ces mêmes années* 1692 *et* 1693, *étoit restée à Paris avec sa mère, et qu'elle ne la devança que de très-peu à Grignan. On ne voit donc ici aucune lacune réelle dans ce commerce; et conséquemment il y a peu d'apparence qu'on recouvre aucunes lettres de ces époques.*

LETTRE 1004.

De Madame de SÉVIGNÉ au Comte DE BUSSY.

à Paris, ce 27 Janvier 1692.

NOUS sommes arrivés ici, mon cher Cousin, à la fin de l'année, assez tôt pour faire que M. de Grignan ait été reçu Chevalier, mais pas assez tôt pour avoir l'honneur et le plaisir de vous voir et de vous embrasser. Je me souvenois du vers de l'opéra :

J'aurai beau me presser, j'arriverai trop tard.

En effet, vous étiez parti dans le tems que vous me l'aviez mandé, et je sais par ma Nièce de Montataire, que vous êtes dans vos châteaux, ou à Autun, jouissant en repos de la grâce que le Roi vous a faite. Cette douceur vous étoit nécessaire ; et quoique je vous aie dit mal à propos, et très-inutilement sur les comparaisons de ce qui pouvoit être avec ce qui étoit, j'ai fort senti cette dernière disposition de la Providence, dont je devrois adorer tous les arrangemens ; faisant profession comme je fais d'être sa très-humble servante. C'est, en vérité, une sottise de me mêler quelquefois de retourner sur le passé. Je lui en demande pardon, à vous aussi.

Mandez-moi de vos nouvelles : quelle vie vous faites : si ma Nièce de Dalets et Madame de Toulonjon ne servent pas toujours à la rendre heu-

reuse : si votre esprit ne se retrécit point, comme dit M. Nicole, par l'éloignement des objets qui le mettent en mouvement? Nous trouvions, ma fille et moi, que nous étions un peu gâtées : mais nous commençons à nous remettre, et nos amis nous veulent bien reconnoître. Pour vous, mon Cousin, je me réponds à *moi*-même de vous, et j'ai su qu'à Fontainebleau vous étiez fort bien ; et quand vous n'êtes pas à la Cour, je m'en fie bien à ma Nièce de Dalets d'exercer votre vivacité en exerçant aussi la sienne. Je vous ai trop souvent recommandés l'un à l'autre, pour craindre pour vous deux les accidens qui arrivent aux autres. Toute la Cour est pleine de joie et de plaisirs pour le mariage de M. de Chartres et de Mademoisslle de Blois. Il y aura un grand bal, où tous ceux qui disent qu'ils n'ont pas un sou, font des dépenses de deux et trois cents pistoles. C'est ce qui fait qu'on ne croit point à leurs misères, qui sont pourtant bien véritables. Mais les Français ont des ressources dans leur envie de plaire au Roi, qui ne trouveroient point de créance dans ce qu'on nous en pourroit dire, si nous ne le voyions de nos propres yeux. Nous verrons donc tous les jeunes et vieux Courtisans parés selon leur âge, et toujours magnifiquement.

M. de Grignan et ma fille vous assurent de leurs très-humbles services. Ils ont ici une petite fille, qui, sans avoir la beauté de sa mère, a si bien mitigé et radouci l'air des Grignans, qu'elle est en

vérité fort jolie. Vous en jugerez peut-être quelque jour. Je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours autant que je vous aime. J'embrasse ma chère Nièce de Dalets.

LETTRE 1005. "

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 12 Avril 1692.

JE crois, mon Cousin, que vous n'avez pas attendu ma réponse pour être assuré de mon approbation sur le Bout-rimé de ma Nièce. Il seroit digne du Gouverneur de M. le Duc de Bourgogne. C'est tout ce qu'on peut dire sur l'éducation d'un jeune homme *. On ne sauroit lui donner de plus nobles et de plus solides leçons. Je m'en réjouis avec ce jeune Garçon, qui a tant de beaux noms (*M. de Langhac*), qu'il ne lui sera pas permis d'être médiocrement honnête homme avec une mère et un grand'père, qui savent si bien comme il faut être. Je ne vous dis point que vous me paroissez l'un et l'autre avoir autant d'esprit que vous en eûtes jamais : vous le savez bien. Je souhaite que vous trouviez la même chose de ma fille et de moi. Pour réparer ma faute de ne vous avoir rien dit de notre ami Corbinelli, le voilà qu'il vous en va parler lui-même.

* Ce sonnet, dans le goût des quatrains de Pibrac, étoit adressé à son fils. Il a paru trop médiocre pour l'insérer ici.

Monsieur DE CORBINELLI.

Quoique je sois enrhumé, Monsieur, de manière à être bouché sur toutes les choses d'esprit, j'ai trouvé les vers que j'ai vus fort beaux. Notre ami le Père Bouhours m'a envoyé ce matin *les Nouvelles Remarques sur la Langue.* Je vous ai trouvé très-agréablement cité, comme un homme dont l'autorité devoit régler le langage. Je ne vous dis point de nouvelles. Il n'y en eut jamais tant sur les préparatifs de toutes parts à une campagne mémorable, et dont il n'y auroit que vous digne d'être l'Historien, n'en étant pas le Chef. Adieu, Monsieur. Si vous étiez tout ce que je voudrois, vous seriez peut-être au-dessus de tout ce que vous désirez *. Je suis très-obéissant serviteur de Madame Dalets.

* Il ne faut pas prendre ceci à la lettre, ni en savoir mauvais gré au Philosophe Corbinelli. Il traitoit Bussy en malade, dont l'orgueil humilié avoit besoin de ces douceurs pour supporter les amertumes de son âme. Ces louanges ne sont point des flatteries, mais des consolations.

LETTRE 1006.*

Du Comte DE BUSSY *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Chaseu, ce 2 Décembre 1692.

Les petits contes ne vous déplaisent pas, ma chère Cousine. En voici un que Théophile a écrit en latin, qui m'a paru assez bon pour être traduit,

et pour vous réjouir. Guéri, grâces à Dieu, de l'amour et de la fortune, je suis trop heureux de m'occuper de petites choses. Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour la douceur de la vie; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps ni à l'âme; et quoique je sois persuadé par mon expérience, et sur-tout depuis cinq ou six ans, que l'ouvrage du salut est seul capable de contenter le cœur, il faut que j'amuse encore mon esprit. Dieu qui m'a fait naître gai, veut bien assurément que je me réjouisse, et sur-tout quand ce ne sera qu'aux dépens de Larisse et de Glison. Votre Nièce est de mon avis. Elle et moi vous embrassons, et la belle Comtesse aussi, de tout notre cœur. Je recommande à notre ami Corbinelli de lire le latin de mon petit conte, et de vous faire valoir mon français.

TRADUCTION d'un Fragment de THÉOPHILE *.

Larisse aimoit à conter, et contoit bien. Un jour se trouvant en compagnie, elle voulut bien leur parler des folies de sa jeunesse, et le fit ainsi:

Je servois chez un Citoyen Romain avec un jeune Grec son esclave, que la tempête avoit réduit à servir aussi, quoique né libre. La nature

* Ce conte se trouve traduit ailleurs, d'un stile plus fleuri et plus analogue à l'original, qui est écrit dans le goût de Petrone et d'Apulée. Mais la version de Bussy offre une sorte d'élégance naïve que bien des lecteurs pourront préférer. D'ailleurs elle a donné lieu d'insérer la lettre qui la suit, et qui est la dernière de la correspondance de Madame de Sévigné avec son Cousin. C'est assez pour qu'on ne trouve pas de trop ce fragment.

avoit

avoit mis sur le visage de ce jeune homme toutes les marques de la noblesse et de la bonne éducation qu'il devoit à sa naissance et aux soins de ses parens. On voyoit bien qu'il n'étoit pas né pour l'état où son malheur l'avoit réduit. S'il falloit porter quelque fardeau, il succomboit aux plus légers : cependant il vouloit tout faire, et il oublioit sa naissance pour tâcher de s'accommoder à l'état présent de sa fortune. Mais ne pouvant résister à la fatigue et à la nourriture de valet, il tomba peu à peu dans un grand abattement, et il se négligeoit à un point qu'il ne peignoit pas même les plus beaux cheveux du monde qu'il avoit. En peu de tems il devint maigre et ridé ; il eut les yeux cavés et languissans, les mains noires et pleines de calus : enfin il n'étoit plus reconnoissable. La tristesse lui avoit abattu l'esprit autant que la fatigue lui avoit altéré la santé. Il soupiroit souvent, et son affliction me faisoit pitié. Je trouvois la fortune bien injuste à son égard ; je l'exhortois à se consoler ; je pleurois ses malheurs ; je lui apprenois ses fonctions, et je le soulageois même de quelques-unes. Sa misère ne lui ôtoit pas un air noble, et je ne sais quelle supériorité sur ma naissance, qui me faisoit sentir la différence de la sienne, à laquelle je me soumettois volontiers. Il sentoit bien les obligations qu'il m'avoit, et il m'en remercioit avec les politesses d'un homme de la Cour. Enfin toutes ses bonnes qualités me touchèrent si fort, que ne croyant avoir que de la pitié

pour ses malheurs, je me trouvai de l'amour dans le cœur pour sa personne, et je l'aimai éperdûment.

Larisse, par ce conte, avoit attiré l'attention de toute la compagnie, mais sur-tout de deux jeunes filles qui faisoient semblant de dormir de peur que la bienséance ne les obligeât de se retirer, si elles paroissoient entendre le conte. L'une d'elles ayant ouvert les yeux pour regarder Larisse, comme si c'eût été sans dessein, les referma aussitôt. Pour l'autre, faisant semblant de se réveiller : Est-il déjà jour, dit-elle ; et rougit en le disant. La compagnie connut leurs finesses, et s'en réjouit fort. Cependant, Larisse avoit cessé de parler, disant qu'elle ne vouloit pas achever le récit de cette aventure, de peur de faire de la peine à ces jeunes filles, et elle menaçoit la compagnie de quelques vieilles histoires sérieuses : mais Eugène, impatient de savoir le reste du conte : Hé, Larisse, lui dit-il, ces jeunes filles n'ont fait semblant de dormir que pour vous écouter avec plus de liberté. Je vous assure qu'elles ont plus d'envie que pas un de nous de savoir la fin de votre histoire. Continuez, je vous en conjure, lui dit-il en l'embrassant. Elle y consentit, promit d'achever le conte le plus modestement qu'elle pourroit ; et faisant approcher d'elle les jeunes filles, leur dit :

Il est permis aux jeunes gens
De n'être pas toujours si sages.

et recommença à parler ainsi :

Tantôt je me plaignois de l'Amour, et tantôt je le priois. Grand Dieu ! lui disois-je souvent, ou guéris-moi, ou me fais aimer de ce que j'aime. Cependant je ne mangeois ni ne dormois plus. La beauté de Glison (c'étoit le nom de celui que j'aimois, revenoit tous les jours; car le tems, qui vient à bout de tout, avoit adouci ses chagrins. Pour moi, je n'étois plus reconnoissable, et plus les agrémens de Glison augmentoient, plus ma passion secrète changeoit mon esprit, mon visage et mon humeur. Je n'osois découvrir mon amour, et j'étois au désespoir de le taire; mais Glison ne connoissoit point mon mal. Il me plaignoit, et payoit de reconnoissance seulement les obligations qu'il m'avoit, et se contentoit de me soulager dans mes devoirs d'esclave, comme je l'avois soulagé dans les siens. Mais enfin, ne me trouvant plus maîtresse de mon amour, je vis bien qu'il falloit me déclarer. Un vendredi donc, ô jour heureux ! et que je n'oublierai jamais, ayant trouvé Glison sur mon lit, où il se reposoit quelquefois après-dîner, je le priai, en fondant en larmes, d'avoir pitié de moi. Il ne s'en défendit pas, et me parut même fort aise de m'avoir sauvé la vie.

Vous autres, mes enfans, réjouissez-vous pendant que l'âge vous le permet. Le souvenir des plaisirs passés seront les seuls de votre vieillesse.

LETTRE 1007. "

Réponse de Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 10 Décembre 1692.

VOTRE petit conte, mon Cousin, est si modestement habillé, qu'on le peut louer sans rougir; mais les réflexions de votre lettre nous ont fait autant de plaisir que le conte. Vos raisonnemens en douze lignes, justes, solides et badins, font bien reconnoître votre heureux caractère, et nous font dire avec notre ami Corbinelli, que vos traductions honorent les originaux; mais qu'il n'appartiendra jamais à personne de vous traduire dignement : il n'y a qu'à vous souhaiter, et à ma chère Nièce, de jouir longues années tous deux d'une vie si douce, qu'elle devroit faire envie même à ceux qui vous plaignent. N'est-il pas vrai, ma Nièce? Vous ne m'en dédirez; et vous m'aimerez toujours tous deux, s'il vous plaît.

LETTRE 1008.

Monsieur de COULANGES *à Mademoiselle* DE GRIGNAN.

Paris, le 10 Mai 1694.

JE me sens très-honoré, charmante Pauline, que vous ayez bien voulu vous adresser à moi pour me faire le confident de votre amitié pour Madame la Duchesse de Villeroi; elle a assurément reçu votre lettre avec tous les sentimens que vous pouvez désirer; et vous en auriez déjà la réponse, sans la mort cruelle de Madame de Barbesieux (1), qui a jeté dans une affliction sensible tous ses parens et tous ses amis. La petite Duchesse (2) en a pensé mourir de douleur, mais mourir au pied de la lettre; je la vis trois heures avec des vapeurs si terribles et si nouvelles pour elle, qu'elle nous fit peur: à l'heure qu'il est, sa douleur est dans les règles ordinaires; mais c'est une plaie que je crois qui saignera long-tems dans la famille. M. l'Archevêque de Reims (3) dit qu'il ne conseillera jamais à M. de Barbesieux de se remarier, par l'impossibilité de trouver une femme aussi parfaite; mais pour moi, je lui conseillerai le contraire, s'il veut bien

(1) Catherine-Louise de Crussol d'Uzès, morte le 4 Mai 1694.

(2) Marguerite le Tellier, sœur de M. de Barbesieux, Duchesse de Villeroi.

(3) Charles-Maurice le Tellier, oncle de M. de Barbesieux.

en prendre une (1) de ma main ; car je connois un petit chef-d'œuvre, non pas en toutes richesses méprisables et périssables, mais en toutes perfections rares et adorables, qui peut très-aisément lui faire oublier ce qu'il a perdu, et le rendre le plus heureux de tous les hommes. Après avoir bien pleuré et lamenté trois jours dans sa petite maison de Lestang, il s'en retourna samedi au soir à Versailles et à son devoir. La Duchesse de Villeroi est venue ici passer quelques jours auprès de sa mère (2) ; pour moi, je m'en vais demain, avec mes foibles pieds, porter mes mauvais bras à Saint-Martin, où je serai quelque tems avec le Cardinal de Bouillon ; je voudrois bien que l'air de Saint-Martin pût remettre mes épaules dans leur devoir ; mais il fait une sécheresse et un diable de vent tout propre à rendre malade, bien loin de guérir : avez-vous le même tems à Grignan ? C'est enfin demain le départ de M^me^. de Sévigné et de M. le Chevalier de Grignan ; voilà des hôtes qui ne vous déplairont assurément point ; plût à Dieu que je pusse les accompagner ! mais ce qui est différé n'est pas perdu ; je crois fermement encore que je m'y retrouverai quelque jour, dans l'admiration de toutes vos grandeurs ; car ce chapitre d'un côté, tous ces écussons en manteau ducal de l'autre, ce château magnifique, ces appartemens si bien meublés, toutes ces tables

(1) C'est de Pauline de Grignan que M. de Coulanges veut parler, et la même à qui cette lettre s'adresse.

(2) Anne de Souvré, Marquise de Louvois.

dans la galerie, tout le monde qui va et vient; et ce Comte et cette Comtesse, qui remplissent si bien ce château, et qui y font si bonne chère à leurs amis, sont, en vérité, pour moi, la gloire de Niquée, ni plus, ni moins, et un séjour qui convient à tous mes goûts; attendez-moi donc, adorable Pauline, et soyez persuadée que vous ne pouvez jamais voir arriver personne à Grignan, qui vous honore et qui vous estime plus que je fais.

Je ne doute pas que Madame de Coulanges ne vous dise elle-même des nouvelles de sa santé, qui est beaucoup meilleure qu'elle n'a été.

Madame DE COULANGES.

Depuis que vous êtes partie, Mademoiselle, rien ne fait du bruit ici que vos lettres; mais je suis lasse que vous fassiez plus de bruit que de besogne; vous ne pouvez jamais savoir ce que c'est que de vous regretter, et vous êtes bien heureuse. Je vous fais des complimens sur la tragique mort de M^me^. de Barbesieux; j'en fais aussi à M^me^. de Grignan; et j'ai bien de la bonté de penser à elle, sans me plaindre de ce qu'elle m'ôte aujourd'hui M^me^. de Sévigné; je vous avoue que je ne m'imagine de consolation pour moi que d'aller à Grignan, où j'espère que vous me recevrez mieux que la première fois que je fis ce voyage; vous n'y parûtes point. Adieu, Mademoiselle, je vous serai sensiblement obligée, si vous faites souvenir M. et M^me^. de Grignan de la manière dont je les honore : je me réjouis avec

vous de ce que je ne suis pas morte, vous auriez perdu une personne bien attachée à vos charmes.

LETTRE 1009.

Le même à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 24 Mai 1694.

Il y aura demain justement quinze jours que vous partîtes d'ici; il est donc tems, ma très-aimable Gouvernante, de vous écrire à Grignan, et de vous assurer que vous y êtes la très-bien venue. Nous avons eu de vos nouvelles de Moulins, et jusque-là, le voyage avoit été heureux; je souhaite qu'il ait continué de même, et qu'à l'heure présente, hors de toutes vos fatigues, vous jouissiez de la vue de tant de personnes que vous aimez, et de tous les charmes inséparables du château magnifique où vous êtes. Pour moi, je vous dirai que je partis pour Saint-Martin * le même jour que vous partîtes d'ici; et comme vous n'êtes point ennemie des détails, je vous rendrai compte de tout ce que j'ai fait depuis ce tems-là : je fus à Saint-Martin jusqu'au samedi, je ne vous dirai pas, en toute joie et en toute liesse; car jamais je ne fus plus triste ni plus abattu, sans savoir pourquoi, ni de plus mauvaise compagnie; Saint-Martin, aussi bien que le Cardinal, sont toujours pour moi d'un agré-

* Abbaye près de Pontoise dans une fort belle situation. Le Cardinal de Bouillon en étoit titulaire.

ment sans pareil; mais enfin, cette épaule, ce bras gauche et cette main, qui ne sont point sans douleurs et qui me chicanent toujours, m'ont jeté dans une pesanteur et dans un abattement dont je ne reviens point; c'est ce qui me fait résoudre de songer absolument à ma santé; et pour cela, depuis huit jours, je me suis abandonné à la saignée et à beaucoup de médecines réitérées, dont je ne sens point encore tout l'effet que j'en attends; mais il faut espérer que m'étant mis dans mon devoir, ma bonne nature s'y remettra aussi. Voilà donc où j'en suis, mon adorable Gouvernante; j'ai été fort visité pendant tous mes remèdes, et je ne saurois trop courir, quand je me porterai bien, pour aller remercier tous les gens qui s'intéressent à ma santé. Je suis encore plus heureux qu'une infinité d'autres gens accablés de fièvres, de pourpre, et de mille autres maux. M. de Harlay, gendre de M. le Chancelier, est assez considérablement malade; la Présidente le Coigneux l'est aussi; mais qui l'est d'une très-cruelle façon, c'est la pauvre Mademoiselle de Sanzei, qui court risque de tomber dans le mal de la feue Duchesse de Grammont, si Dieu n'y met la main. L'on prétend que les parfums et les jonquilles, dans un tems où ces odeurs sont mortelles, l'ont jetée dans l'état où elle est. On a jusqu'ici qualifié son mal d'un rhumatisme dans les entrailles; il n'y a sorte de remèdes qu'on ne lui ait faits, jusque à la saigner trois et quatre fois du pied en deux jours; enfin, elle est dans des agitations et

des convulsions si violentes, qu'elle n'a plus de repos qu'en prenant de l'opium, dont on lui fait faire un trop fréquent usage; en un mot, les médecins paroissent bien empêchés pour remédier à un mal si extraordinaire. Madame de Coulanges vient d'envoyer Saint-Donnat à Mademoiselle de Sanzei, et son retour nous apprendra ce qu'il faut espérer de la guérison de cette pauvre fille; le malheur est qu'il ne pourra pas la secourir long-tems, car il part incessamment. Madame de Poissi est accouchée d'un garçon : faites vos complimens à tout ce qui s'appelle Maisons et Lamoignon. On marie fort M. de Barbesieux * par la ville; mais il est constant qu'il est encore si affligé, qu'il ne songe point à se remarier; je veux toujours espérer, par tout ce que j'entends, qu'il préférera un mérite solide à tous les trésors périssables, quand il sera obligé d'en venir à de secondes noces. M. de Barillon épouse aujourd'hui Mademoiselle Doublet. Le Chevalier de Bezons (1) se maria aussi hier. Savez-vous qui se marie encore, s'il n'est déjà marié? M. le Marquis de Grignan, et l'on débite que c'est Mademoiselle de Saint-Amand qu'il épouse ou qu'il a épousée; c'est à vous, Madame, à nous éclaircir sur ce fait; vous avez du moins un avantage, qu'on a très-bonne opinion de tout ce que vous ferez ou aurez fait; de bel et bon argent, et

* On sait qu'après la mort de Louvois son père, il fut Secrétaire d'État de la Guerre.

(1) Depuis Maréchal de France.

en quantité, voilà qui est un grand secours, dans le tems où nous sommes principalement. Tous les guerriers prennent congé dans la semaine prochaine; la solitude sera grande à Versailles et dans les bonnes maisons. M. et Madame de Chaulnes s'en vont jeudi; eux et Madame de Coulanges se sont raccommodés de fort bonne grâce; et il n'est plus question entre eux de la *pétoffe*, dont vous avez vu les commencemens. Je m'en vais chez la Maréchale de Villeroi, qui s'est fait saigner aujourd'hui du pied, par précaution seulement; et tous les Louvois ne manqueront pas de s'y trouver. Ce sera jeudi prochain la procession de la châsse de Sainte Geneviève; l'Archevêque et Madame de Lesdiguières n'ont pas été les plus forts pour l'empêcher cette année *. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse avec une tendresse infinie.

* La disette des grains et l'espèce de famine qui avoit affligé la France pendant l'année 1693, firent demander cette procession de la châsse de Ste. Geneviève. Hénault qui en parle, la place dans cette même année, et pourtant on voit ici qu'elle n'eut lieu qu'en 1694. C'est l'anachronisme le moins facheux qu'il pût commettre.

Quant à Madame de Lesdiguières, sa liaison avec l'Archevêque de Paris, Harlai de Chauvalon, est bien connue, comme il l'est aussi que les femmes n'en pouvoient guères avoir d'édifiantes avec ce Prélat. Il avoit passé du siége de Rouen à celui de Paris. Entre autres vaudevilles qui couroient contre lui, nous en avons un fort long, dont chaque couplet finit par,

Il fait tout ce qu'il défend
A Paris comme à Rouen.

LETTRE 1010.

Le même à la même.

à Paris, le 23 Juin 1694.

Il y a mille ans que nous n'avons eu de vos nouvelles; à qui en avez-vous, ma chère Gouvernante? croyez-vous qu'elles nous soient indifférentes? non, en vérité, nous vous aimons tendrement, et tous les habitans de ce royal château où vous êtes. J'arrive de Versailles, où j'ai été huit grands jours à faire une fort jolie vie avec tous mes amis et amies. J'y ai laissé Mademoiselle de Sanzei dans le doux et agréable chemin de la convalescence : elle vous est très-obligée de toute l'inquiétude que vous avez eue de son mal, qui a été fort douloureux, en vérité, et fort périlleux; mais enfin, jeunesse revient de loin; et désormais, dans de certains tems principalement, elle ne s'abandonnera pas volontiers à tous les parfums dont elle est entourée, quoiqu'elle s'en prenne plus à une promenade qu'elle fit sur l'eau qu'aux jonquilles. Mais une bizarre aventure qui m'est arrivée à Versailles, a été la mort de mon petit laquais qui chantoit, et que bien connoissiez. J'arrivai à Versailles le jeudi au soir; la nuit il fut pris d'une grosse fièvre, et d'un grand mal de côté; et il lui survint encore tant de fâcheux accidens, qu'il mourut le lundi sur les dix heures du matin : mais pourquoi ne seroit-il pas mort?

M. le Duc de Sully et M. de Rebenac sont bien *morts*; Madame de Verneuil et la Duchesse du Lude, qui alloient à Sully à leurs journées, n'ont été que jusqu'à Montargis; et la Duchesse (*de Sully*) qui avoit pris la poste, est arrivée tout juste pour les derniers momens; elles sont toutes de retour ici. La Duchesse est à Saint-Denis aux Filles de Sainte-Marie. Le fils unique de la belle Madame du Fresnoy est mort aussi; enfin, l'on ne voit qu'enterremens, et l'on ne parle que de gens malades. La Princesse d'Enrichemont, maintenant Duchesse régnante de Sully, a la petite-vérole, et Madame de Beringhen la rougeole; mais je suis bien moins en peine d'elles, que de Madame de Coulanges, qui a perdu son tems et son argent avec Saint-Donnat. Les douleurs de colique sont revenues de plus belle; l'enflure de son estomac et de son ventre est devenue si considérable, que la maladie dont elle est menacée n'étant point équivoque, elle s'est mise depuis trois jours, avec l'approbation de toutes les bonnes têtes qu'elle a consultées, entre les mains de Carette *, qui lui fait prendre des médecines et des eaux de Saint-Mion*, dans lesquelles elle fait tomber sept gouttes d'une liqueur, qui fait tous les miracles dont vous avez entendu parler. Madame de Coulanges a été assez mal de ces remèdes les deux premiers jours; mais aujour-

* Ce Caretti, Italien, qui prenoit le titre de Marquis, étoit un Charlatan, que quelques succès avoient mis en vogue, et qui a mérité par-là plusieurs traits de la Bruyère.

d'hui elle se trouve beaucoup mieux; je souhaite fort, comme vous pouvez croire, que ce mieux continue, et que nous la tirions bientôt d'affaire; vous ne sauriez croire combien son mal me donne de chagrin, et combien il m'envoie de tristes vapeurs à la tête, dont je ne me vante pas. Vous apprendrez, sans doute, aujourd'hui par plus d'un endroit les nouvelles de Bretagne; la flotte ennemie s'est présentée devant Brest, et a voulu faire une tentative : mais douze cents hommes, qui étoient descendus, ont été si violemment repoussés, qu'on ne croit pas que la flotte hasarde une seconde descente *; ils ont tous été tués ou noyés, et l'on prétend qu'un Milord considérable, chef de l'entreprise, y a péri tout des premiers : Langeron a fait des merveilles en cette occasion. Je ne doute pas que cette tentative des ennemis n'ait donné par-plus d'une raison de l'inquiétude à nos amis (1), qui sont toujours à Saint-Malo; mais s'il est vrai que la flotte ait levé l'ancre, comme on dit, ils n'auront point de dégoût de voir venir les troupes de Normandie à leur secours; Dieu veuille qu'ils n'en aient aucun besoin; car comme nous connois-

* Outre cette descente que les Anglois firent sans succès près de Brest, ils attaquèrent dans la même campagne, Dieppe, le Havre, et enfin Dunkerque, où ils firent de nouveau l'essai d'un vaisseau incendiaire qu'ils appeloient *machine infernale*. Ce moyen, qui avoit échoué l'année précédente à Saint-Malo, manqua de même en 1694. Nous avons vu que plus d'un siècle écoulé ne l'a point perfectionné.

(1) M. et Madame de Chaulnes.

sons le mari et la femme, *le diable seroit bien aux vaches.* L'Abbé Têtu est toujours fort extraordinaire; il a loué une maison dans la rue neuve Saint-Paul. Voilà, ma belle Gouvernante, toutes nos nouvelles, au moins les miennes; car je ne sais jamais que fort grossièrement le sujet de la pièce. La Maréchale de Villeroi qui est ici, sachant que je venois de vous écrire, m'a prié de vous dire toujours mille belles et bonnes choses de sa part; elle est très-assidue auprès de Madame de Coulanges qu'elle aime de plus en plus, et dont elle est en peine; je n'ai jamais vu une meilleure femme, ni plus digne d'être honorée et aimée. Je fus hier chez Madame de Lesdiguières, qui me fait enfin espérer son portrait; mais il ne sera pas avec ces accompagnemens, comme celui qui se débite dans les tabatières : quelque charitable personne ne vous en auroit-elle point envoyé quelqu'une à Grignan? Il n'est rien de plus scandaleux que ces sortes de boîtes, et l'on en cherche les Peintres avec attention pour en faire justice. Adieu, ma très-aimable Gouvernante.

LETTRE 1011.

Le même à Madame DE GRIGNAN.

à Paris, lundi 28 Juin 1694.

FAITES, faites votre mariage; vous avez raison, et le public a tort, et très-grand tort. Si j'avois su que Madame de Coulanges vous eût parlé de tous les dits publics, je me serois bien gardé de vous les répéter; et si la lettre que vous lui avez écrite fût arrivée deux heures plutôt, je me serois bien gardé encore de traiter avec vous ce chapitre; tout ce que vous nous avez écrit à l'un et à l'autre sur ce sujet, est admirable, très-vrai, et sans aucune réplique : chacun sait ses affaires; *l'un a dételé le matin, l'autre l'après-dîner* *, et quiconque dételle, mérite louange; c'est une marque d'esprit, et d'un grand savoir-faire; prenez donc le parti qui vous convient; mais voulez-vous mettre le public dans son tort? faites-vous donner une si bonne et grosse somme en argent comptant, que vous vous mettiez à votre aise : un gros mariage justifiera votre procédé, tirez, comme je vous le dis, le plus d'argent comptant que vous pourrez; car voilà la précaution qu'il faut prendre en pareil cas; le public dit, et il n'a pas tort, qu'il ne faut jamais compter avec les Financiers sur les biens à venir;

* C'est la fin d'un joli couplet de Coulanges que nous avons rapporté dans sa notice, tome I.

et

et le public est persuadé, et il a raison encore, que la paix faite, on les pressera tant, qu'on en ruinera beaucoup; prenez donc bien toutes vos mesures, et consolez-vous d'une mésalliance, et par le doux repos de n'avoir plus de créancier, dans le séjour de beaux, grands et magnifiques châteaux, qui ne doivent rien à personne, et par la satisfaction de donner quelquefois dans le superflu, qui me paroît le plus grand bonheur de ma vie. Voilà, ma belle Madame, tout ce que j'ai à vous répondre. Vos lettres sont admirables, et c'est un meurtre de n'en pouvoir faire aucune part au public; mais comme il n'en profiteroit pas, je conviens avec vous du silence, ce seroient précisément *des marguerites devant des pourceaux.* Je n'ai pu cependant m'empêcher de discourir de tout cela avec la Maréchale de Villeroi, qui a bon sens et bon esprit, qui aime tendrement tout ce qui s'appelle Grignan; qui vous estime et vous aime aussi, qui se sent obligée de l'attention que vous avez de lui faire faire des complimens, qui me prie à tout moment de vous les rendre au centuple, et sur de bons tons, et qui, enfin, est déchaînée, comme vous, contre le public qui se déchaîne toujours sans savoir pourquoi. Elle approuve toutes vos raisons, elle vous loue sans fin et sans cesse, et vous conseille d'aller votre grand chemin. Aujourd'hui, comme vous dites fort bien, on parle d'une chose, et demain on n'en parle plus; et quand vous présentez au public une jolie Marquise de Grignan,

et qu'il sera persuadé que vous en avez beaucoup de bien, il ne vous fera pas plus votre procès qu'à tous les gens de la première qualité, qui vous ont montré ce chemin, et qui ne croient pas, à l'heure qu'il est, en avoir la jambe moins bien tournée. Voilà qui est dit, je ne vous en parlerai plus.

Madame de Coulanges vous a mandé de ses nouvelles, qui ne sont point encore trop bonnes; elle eut avant-hier une très-mauvaise nuit; mais les remèdes qu'elle prend, ne peuvent pas la guérir sur-le-champ, il faut bien se donner quelque patience. Qui en mourra assurément, c'est l'Abbé Têtu, qui ne peut souffrir ni la personne, ni la conversation de Carette, et à tel point, qu'il a déserté la maison de Madame de Coulanges, parce que Carette la vient voir tous les jours, et passer avec elle des tems infinis. Madame de Coulanges est bien de même goût que l'Abbé; mais quand il y va de la vie, *il sait bien peu faire, qui cela ne sait faire;* et l'Abbé qui veut être le maître partout, admire Madame de Coulanges, et trouve mauvais, entre cuir et chair, qu'elle ne se défasse pas de Carette, puisqu'il lui déplaît; l'Abbé a trouvé mauvais encore qu'elle eût mis un oranger chargé de fleurs dans sa galerie : en un mot, il est bien extraordinaire; et je crains que la transmigration qu'il fera, sans doute, quelque jour au sortir du quartier de Saint-Paul, où il se va loger, ne soit au quartier des Incurables, pour adoucir le mot de la retraite par où il finira vraisemblablement. Je

n'ai point entendu parler des Chaulnes depuis l'affaire de Brest, qui s'est passée à souhait pour eux. Le blé et l'avoine sont ici toujours fort chers, et les maladies et les morts très-fréquentes. La Péraudière, frère de M. de Valentiné, est mort en deux fois vingt-quatre heures; mais qui est assez malade, et dont je suis bien en peine, c'est de Madame de Louvois; elle a une petite fièvre, des frissons de tems en tems, qui la chicanent; elle a fort mal passé la nuit; elle a tant de peur d'être malade, qu'elle en sera malade, et tant de peur de la mort, que je crains qu'elle n'en meure; dès qu'elle a le moindre mal, c'est la rougeole, le pourpre, la petite-vérole; en un mot, elle est agitée de la crainte continuelle de toutes ces maladies : mais savez-vous ce qui me fait le plus de peur pour elle? ce sont ses immenses richesses, et l'extrême bonheur dont elle jouit. Madame de Coulanges est aujourd'hui toute tournée du côté de la vie; elle se trouve beaucoup mieux qu'elle n'a encore été. Elle a donné à dîner à Carette, au Maréchal de Bellefond, *et aux Divines* (1); vous croyez bien que l'Abbé Têtu n'a pas été de ce repas; son procédé est trop plaisant. Carette dit toujours qu'il part mercredi pour l'Italie; mais il promet à sa malade des gouttes, et la manière dont elle aura à se conduire pendant son absence; franchement j'ai bien de l'impatience de revoir Madame de Coulanges dans sa première santé, par bien des raisons. Adieu, ma

(1) Madame de Frontenac, et Mademoiselle d'Outrelaise.

chère Madame, voilà une assez longue lettre. Rendez-moi toujours de bons offices auprès des habitans de votre château, que j'honore et que je prends la liberté d'aimer selon leurs mérites. Je suis très-obligé à la sage Pauline des deux lignes qu'elle a écrites dans votre lettre; j'ai beaucoup d'amitiés à lui faire de la part de la Duchesse de Villeroi, qui ne me voit point sans me demander de ses nouvelles, et sans me prier de lui dire mille choses pour elle.

LETTRE 1012.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES *.

à Grignan, le 5 Juillet 1694.

VOUS me faites respirer, en me disant que Madame de Coulanges est bien mieux, sa dernière lettre m'avoit tellement affligée, que je n'en pouvois plus; je suis fâchée que Carette la quitte, je veux qu'il laisse le Maréchal de Bellefond, comme son maître garçon, pour la conduire dans la suite de ses remèdes. C'est une cruelle chose que de mettre sa vie entre les mains d'un médecin, qui croit fermement qu'il va prendre possession d'une Souveraineté en Italie; je vous demande la suite d'une histoire où je prends tant d'intérêt. Je plains bien Madame de Louvois de toutes ses craintes; c'est le malheur attaché au bonheur de cette vie.

* Il paroît qu'on a supprimé de cette Lettre tout ce que Madame de Sévigné répondoit sur le mariage de son petit-fils.

Vous ne me dites rien de vous, mon cher Cousin, pensez-vous que votre santé et votre joie me soient indifférentes? M. de Grignan est vers Nice avec un gros corps de troupes, pour repousser en cas d'alarme cette flotte si mal reçue à Brest. Vous savez comme Messieurs les Lieutenans-généraux des Provinces sont présentement Lieutenans-généraux des armées, cela les charme et les ruine. Nous avons toujours ici quelqu'un qui passe et joue à l'hombre. On lit, on est dans sa chambre; enfin, les jours passent. Notre petite troupe vous aime et vous embrasse.

LETTRE 1013.

Monsieur DE COULANGES, *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 4 Août 1694.

Je viens de passer les plus beaux quinze jours du monde à Meudon; en vérité, c'est un lieu enchanté; et je ne comprendrai jamais que le Roi ne veuille point jouir d'un tel enchantement; car cette maison, avec toute sa vaste étendue, lui convient beaucoup mieux qu'à Madame de Louvois, il en faut demeurer d'accord. Elle espère bien aussi que la paix faite, et l'abondance revenue dans le Royaume, le Roi prendra Meudon *, et lui donnera moyen

* Le Roi le prit en effet; mais ce fut pour le donner au Dauphin. Mademoiselle de Montpensier avoit donné à celui-ci sa maison de Choisy. Le Roi trouvoit son fils trop loin de lui; soit amitié, soit défiance, il l'obligea de prendre Meudon en échange de Choisy.

d'acquérir aux portes de Paris une maison plus convenable pour elle, et pour les compagnies qu'elle veut voir, et moins exposée à celles dont elle se passeroit à merveilles; et je ne trouve pas qu'elle ait tort. Cependant, je lui conseille fort de prendre le tems comme il vient, et de s'accommoder autant qu'elle pourra des incommodités de Meudon. Elle a même eu contentement ce voyage-ci; car elle n'y a eu précisément que les gens qu'elle y vouloit avoir. Nous en revînmes samedi au soir, pour assister dimanche au dernier acte de philosophie du joli Abbé de Villeroi qui fit des merveilles, et où se trouva bonne et nombreuse compagnie en haut et en bas; car présentement les Dames viennent aux actes; et la Maréchale de Villeroi donna une belle et magnifique collation à toutes celles qu'elle y avoit invitées. Mais parlons d'autres choses; j'espérois à mon retour trouver Madame de Coulanges dans le bon train où je l'avois laissée; elle avoit même été d'une fête à Lestang chez Madame * de Barbesieux, il n'y a que huit jours, où je l'avois vue, et d'où elle étoit revenue à Paris sur les deux heures après minuit, sans qu'elle s'en fût trouvée mal. Il est vrai, Madame, qu'au lieu de la retrouver avec le même visage, je l'ai trouvée dans le dernier changement, causé par un grand dérangement, et une insomnie extraordinaire, nonobstant

* Il faut ici *Monsieur* et non *Madame*. M. de Barbesieux étoit veuf depuis quatre mois, et il ne se remaria que l'année suivante.

quoi Carette a voulu la faire baigner ; ce qui l'a réduite en tel état, et son pauvre estomac s'en est trouvé si affoibli, que Carette lui-même a suspendu, quant à présent, les bains et les gouttes mêmes ; elle ne digère plus, elle rend le peu qu'elle mange sans appétit, tout comme elle le prend ; en un mot, elle ne sait plus où elle en est, et tous les gens occupés d'elle se trouvent bien embarrassés : faut-il quitter Carette ? ne le faut-il pas ? faut-il frapper à une autre porte ? faut-il aller à Bourbon cette automne sans perdre de tems ? Enfin, que faut-il faire ? On n'ose donner aucun conseil, parce qu'on ne veut se charger d'aucun événement ; cependant nous ne sommes pas bien ; après avoir passé trois nuits entières sans fermer l'œil, elle a enfin dormi quatre ou cinq heures celle-ci. Je suis assuré que cette rechûte ne vous plaira point ; car elle trouve encore que les vents s'emparent de son estomac, comme dans le premier tems ; ce qui fait voir l'inutilité de tout ce qu'elle a pris jusques ici pour les en chasser. L'Abbé Tètu triomphe, et bat des mains, et ce triomphe ne sert qu'à déplaire et à mettre en colère ; car quel autre parti falloit-il prendre ? Cependant, la maison de Madame de Coulanges ne désemplit point ; comme on est assuré de la trouver, tout ce qui la connoît y vient ; et chacun donne son avis, qui est, à mon gré, un autre mal. C'est tout vous dire que Madame de Monchevreuil y a passé deux après-dîners, et que Madame la Chancelière le Tellier, à quatre-vingt-six ans, y passa celle

d'avant-hier. Je suis assuré que vous ne nous quitteriez pas, si vous étiez ici. Madame de Coulanges me prie de vous dire de sa part mille choses plus tendres les unes que les autres. Dans le nombre des visites qu'elle reçoit, vous croyez bien que les Maréchales de Créqui et de Villeroi ne lui manquent pas; ainsi il me fut hier fort aisé de leur faire voir dans votre dernière lettre l'honorable commémoration que vous faites d'elles; elles m'ont chargé de n'épargner aucuns des termes les plus significatifs pour vous bien marquer leur reconnoissance, et pour vous bien assurer qu'elles sont très-sensibles aux marques de votre amitié. La Maréchale de Créqui est fort tendre sur le sujet de Blanchefort; et vous n'avez rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire à cette occasion pour la bien flatter. Vous n'avez assurément, ma belle Madame, qu'à me mettre entre les mains tous vos souvenirs, j'en ferai toujours un très-bon usage et fort aisément; car vous connoissez tous mes amis et toutes mes amies. Je ne sais si je n'irai point demain à Pontoise; je reçus hier une semonce fort obligeante de mon aimable Cardinal, et son ambassadeur me fit entendre qu'il pourroit bien m'envoyer ce soir une voiture pour cela; je n'y serai qu'autant de tems que l'état de Madame de Coulanges me le permettra; car vous croyez bien que désormais cet état fera la règle de mes séjours. C'est un premier devoir, à quoi je n'ai garde de manquer; mais c'est elle-même qui veut que j'aille mon chemin, disant que sa

maladie ne doit pas être regardée comme un mal dont on voie sitôt la fin; et c'est à moi sur cela à marcher avec prudence.

Nous avons eu bien des affaires avec Carette; mais cela seroit bien long à vous conter; on l'avoit mis d'une partie à Vaugirard avec Mesdames de Louvois, de Créqui, Bernières; et Madame de Coulanges y avoit fourré une petite M^me^. de Séchelles, amie de Madame de Pezeux, fort jolie, et dont Carette disoit qu'il étoit amoureux passionné; on espéra que cette passion réjouiroit la compagnie, et tout cela se passa de travers. La Marquise de Créqui outra la pièce; M. de Barbesieux qui survint, parut touché de la petite Dame, et le tout pour rendre Carette jaloux; enfin, on en vint si bien à bout, que Carette s'en retourna furieux à Paris, en traitant Madame de Coulanges d'infâme, qui n'avoit amené cette jeune femme que pour la vendre à son Cousin; et Mesdames de Louvois et Créqui, de bonnes confidentes. Enfin, cela fut si plaisant, qu'on n'a parlé d'autre chose à Paris; mais vous croyez bien que tous les acteurs de la pièce n'ont fait qu'en rire, et que tout le ridicule en est tombé sur *le Marquis* de Carette; si on l'avoit mieux connu, on ne l'auroit point admis en si bonne compagnie. Il a été long-tems sans venir voir Madame de Coulanges; mais enfin, comme elle en avoit affaire, elle a fait marcher le P. Gaillard pour lui demander pardon; et *le Prince* paroît, à l'heure qu'il est, avoir mis tout son ressentiment sous les

pieds du crucifix; mais comme Madame de Coulanges est retombée après cette *pétoffe*, il y a bien des gens qui la trouvent hardie d'avoir repris les remèdes de Carette. Voilà grossièrement le sujet de cette pièce, qui a été fort ridicule. Eussiez-vous jamais pris votre amie pour une vendeuse de chair humaine; et de concert avec elle, de telles confidentes que celles que je vous ai nommées?

Il n'y a rien ici de nouveau; et puis les nouvelles publiques, et plusieurs particulières, vous vont par l'Abbé Bigorre et par Madame de la Troche. Madame de Bagnols, qui partit samedi pour Versailles, y est tombée si malade qu'il la fallut saigner du pied en diligence; cela est fort commode pour les gens qui lui prêtent leur appartement; mais aussi que va-t-elle faire dans cette galère? Voilà son portrait que je vous envoie : y a-t-il rien de plus plaisant que cette taille-douce avec ses chiens, et son nom gravé et orthographié à ne pouvoir pas le prendre pour un autre? Cette taille-douce a fort réjoui Madame de Coulanges; c'est Madame de Louvois qui vient de me l'envoyer, et vous la recevrez tout chaudement. Adieu, ma très-aimable; toujours mille tendresses et mille respects pour vous et pour tous les habitans du magnifique château où vous êtes. Je vois ces amusemens et toute votre bonne compagnie, et l'eau m'en vient à la bouche. M. l'Archevêque d'Arles m'a fait une très-bonne et très-aimable réponse, et j'aurai encore l'honneur de lui écrire incessamment. C'est donc

présentement Monsieur de Carcassonne qui est malade.

LETTRE 1014.

Le même à la même.

à Paris, le 27 Août 1694.

Je viens de passer trois semaines tant à Pontoise qu'à Versailles sans débrider, c'est-à-dire, sans revenir à Paris. Vous pouvez bien juger par-là de la meilleure santé de Madame de Coulanges; car pour peu qu'elle eût été équivoque, vous croyez bien que je ne l'eusse pas quittée, ou que mon voyage n'eût pas été si long. J'ai été même fort content à mon retour, l'ayant trouvée avec un très-bon visage et fort engraissée; cependant elle ne se tient pas encore guérie, parce qu'elle a de tems en tems de petits retours de colique, et qu'elle n'est pas tout-à-fait délivrée des vents qui veulent s'établir dans son estomac, et qui font qu'elle est quelquefois enflée; mais enfin elle mange, sobrement à la vérité; elle a de bonnes nuits, et elle va et vient par le monde, comme si de rien n'étoit. Voilà ce qui a succédé au triste état dont je vous rendis compte dans ma dernière lettre; elle s'est remise aux gouttes de Carette, avec intention pourtant de laisser passer des jours sans en prendre; elle est, au surplus, délivrée des fréquentes visites du *Marquis*, parce qu'il a été lui-même assez malade, et qu'il ne sort

point encore. Je n'ai pas manqué, ma très-aimable Madame, de faire lire votre lettre à Madame de Coulanges, qui a été fort contente d'y voir la continuation de votre amitié, et fort touchée des sentimens de l'adorable Pauline, qui a des manières d'écrire et des expressions si naturelles, qu'on est très-persuadé qu'elle a dans le cœur tout ce qu'elle écrit. Ainsi, Madame de Coulanges et moi, nous lui sommes très-obligés de tout ce qu'elle nous dit d'agréable, et nous vous supplions instamment, ma belle Marquise, de la bien remercier, et tous les habitans de ce magnifique château, qui veulent bien s'intéresser à ce qui nous regarde. Mais revenons à nos moutons, car vous voulez des détails, et il me semble que vous m'avez écrit autrefois que c'étoit le style de l'amitié. Ce fut donc un vendredi matin qu'une calèche à six chevaux de l'aimable Cardinal de Bouillon me vint prendre chez moi, et me mena rapidement dîner à Saint-Martin, où je trouvai M. et Madame de Croissi, Mademoiselle de Croissi, M^me^. de Saint-Géran, et Richard Hamilton, qui y étoient dès la veille; mon amour-propre fut content de la réception qu'on me fit; quelle chère, quelle maison, quelles promenades, et quelle liberté ! Les Croissi s'en allèrent samedi au soir; mais ils furent remplacés dans le moment par la Comtesse de Furstemberg, et par Mademoiselle d'Albret, une jolie seconde fille de Madame de Bouillon. Le dimanche arrivèrent, M. le Grand....

Madame DE COULANGES *interrompt ici la Lettre de son mari.*

C'est moi qui arrive dans Saint-Alexis, où je trouve un vieil enfant entouré de jouets, et tout ravi dans la contemplation de ses poupées; il sait lire et écrire cet enfant; il me fait voir qu'il vous a rendu compte de tout ce que j'avois à vous dire sur ma santé : vous n'aurez donc point de mes nouvelles cet ordinaire, mon amie; mais je vous assurerai de toute la vive reconnoissance que j'ai de vos bontés pour moi; peut-être guérirai-je, peut-être mourrai-je; mais je vous aime bien en attendant, ma très-aimable; je ne suis point du tout insensible à toutes les honnêtetés que je reçois des habitans du palais *de la félicité :* M. de la Garde a beaucoup de part à ma reconnoissance, et pour l'adorable Pauline, j'en suis charmée; savoir dire des choses aussi aimables que celles que M. de Coulanges m'a montrées, est un trésor que je suis bien aise, en vérité, qui ne me soit point caché. Jamais absente n'a été moins oubliée qu'elle l'est ici; on en parle, on la loue; et je dis tristement, *mais ce n'est pas la voir que de s'en souvenir.* Cela est trop plaisant combien je l'aime; je crois devoir lui en demander pardon, et j'ai même la confiance d'espérer l'obtenir. Le Maréchal d'Humières est bien malade; mais le Maréchal de Villeroi se porte bien. Mon amie, n'avez-vous jamais vu une Madame Berthier belle et fleurie, jeune et saine?

elle est morte en quatre jours; et puis, comptez sur quelque chose en cette vie. Je vous embrasse, ma très-belle, et je sens le plaisir de vous griffonner quelques lignes, que vous ne pourrez peut-être pas lire. Voici bien une autre rareté que je viens de trouver ici; c'est le miroir de toilette, dont se servoit la Reine Marguerite; les carrés y manquent, on va les chercher par toute la terre; c'est bien à M. de Coulanges à avoir les restes de la Reine Marguerite!

Monsieur DE COULANGES *continue.*

C'est bien parlé; voilà un beau griffonnage, et une femme qui a du sens et de la raison, peut-elle orthographier de la sorte? Je suis vengé de toutes ses mauvaises plaisanteries à mon égard, par l'espérance bien fondée que j'ai que vous ne les pourrez jamais lire.

Le dimanche, arrivèrent donc M. le Grand, Madame d'Armagnac, avec *les Anges,* ses filles, Mademoiselle de Bouillon et M^me^. de Baufremont; et lundi à dîner, le Chevalier de Lorraine; et le mardi, M. de Bouillon, la Duchesse de la Ferté et Langlée : tout cela fait une compagnie admirable pour manger les bons mets du Cardinal, et pour faire ronfler les pistoles au lansquenet, tout comme si elles ne valoient pas quatorze francs la pièce. Il y eut beaucoup de sang répandu, mais il ne fut pas perdu; et tel devint gai, qui étoit triste auparavant; comme tel devint triste, qui auparavant

étoit de fort bonne humeur; des quarante et cinquante pistoles aux réjouissances seulement; en un mot, grande chère et beau jeu. Nous nous séparâmes tous, qui un jour plutôt, qui un jour plus tard; mais le jeudi, le Cardinal me ramena à Versailles avec Madame de Saint-Géran *, qui avoit trouvé le gîte de Saint-Martin fort bon. J'ai été à Versailles, depuis ce jeudi jusqu'à avant-hier, en toute joie et en toute liesse, et, ce qui est rare à Versailles, en toute liberté; car, Dieu merci, je n'y vois que qui j'y veux voir, et que les personnes encore qui me conviennent. J'ai donc passé mes journées avec la maréchale de Villeroi, qui répond à vos souvenirs, comme vous pouvez le désirer, et qui dit comme vous, que je ne ménage point les termes pour vous parler de ses sentimens; avec la Duchesse de Villeroi, qui me parle très-souvent de l'adorable Pauline, et qui la souhaite à tout propos; avec la Saint-Géran, *belle pochette et rien dedans;* avec tout ce qui s'appelle Noailles, Boufflers, Croissi; à toute heure chez Madame d'Armagnac, qui me donne son portrait et celui de ses filles; mais chez qui encore? chez Madame la Duchesse, la plus gracieuse et la plus jolie Princesse qui fut jamais; j'y ai eu des entrées fort libres; et je lui ai délaré que, quelques avances qu'on me fit de la part des autres Princesses pour les fréquenter,

* Nous avons déjà parlé de cette Dame amie et confidente intime de Madame de Maintenon, comme on le voit par le Recueil de ses Lettres.

je ne verrois jamais qu'elle. Enfin, ma chère Gouvernante, je ne me suis point du tout encanaillé; et je ne serois point encore revenu, si je m'étois laissé aller aux pressantes instances qu'on m'a faites pour rester encore à Versailles; mais il a bien fallu revenir aux ordres de M^me^. de Louvois, qui graisse ses bottes pour aller à Tonnerre et à Ancl-le-Franc, et qui ne veut point faire de voyages sans moi, ensorte que me voici. Elle dit qu'elle partira sans faute mercredi prochain; mais tant de gens lui disent qu'elle va trouver du mauvais air, et lui veulent ôter ce voyage de l'esprit, qu'hier au soir la tête lui en tournoit: si elle le fait donc, je m'en vais avec elle, et voilà notre commerce interrompu pour quelque tems; si je ne le fais pas, je ne m'éloignerai point de Paris; ainsi je serai à portée de vous rendre toujours compte de mes faits et gestes.

La disgrâce de Mademoiselle Chouin a fait une grande nouvelle à Versailles * : la Princesse de

* M. de Clermont de Chate, dont il a déjà été parlé, avoit plu à Madame la Princesse de Conti; mais il avoit aussi cherché à plaire à Mademoiselle Chouin, sa fille d'honneur : et ce qui est pis encore, il sacrifioit la maîtresse à la suivante. Car, cette suivante, quoique laide, étoit une fille d'esprit adorée de M. le Dauphin, et par elle, on comptoit gouverner ce Prince. On dit que c'étoit d'accord avec un héros, le Maréchal de Luxembourg, que M. de Chate menoit cette double intrigue. Quoi qu'il en soit, un paquet de Lettres de ce personnage qui s'adressoient à la Princesse et à la fille d'honneur, arriva de l'armée avec les dépêches du Maréchal, et fut remis au Secrétaire d'Etat Barbesieux, qui, en bon serviteur, le porta sur-le-

Conti

Conti eut l'honnêteté d'assurer Mademoiselle de Sanzei qu'elle n'avoit aucune part au sujet qu'elle avoit de s'en défaire; mais quel est-il ce sujet? c'est sur quoi on raisonne, qui d'une façon, qui d'une autre; car si jamais MONSEIGNEUR a aimé quelqu'un, c'est cette fille. L'a-t-on chassée sans sa participation? La Princesse de Conti a eu des entretiens très-particuliers avec le Roi, qui étonnoient tout le monde; et voilà ce qu'ils ont enfanté. Mademoiselle Chouin est à Paris chez Madame de Lislebonne, et l'on dit qu'on lui prépare un appartement aux petites Hospitalières.

Vous saurez par l'Abbé Bigorre les nouvelles de l'armée, qui furent hier apportées par le petit Bontemps; et moi, je finis par vous remercier aussi de vos détails, et par vous en demander la continuation. Le dîner de *Rochecourbière* m'a fait venir l'eau à la bouche; je vois d'ici ce lieu enchanté, et j'en connois tout le mérite; rien n'est pareil à la description que vous en faites. Je vous fais mes complimens, quoiqu'un peu tard, sur la mort de

champ au Roi. On comprend fort bien maintenant et l'expulsion de la Chouin, et les entretiens de la Princesse avec le Roi, et même les termes équivoques dans lesquels elle s'expliquoit sur sa fille d'honneur. Il faut se souvenir que cette Princesse étoit veuve et singulièrement aimable; et quant à Mademoiselle Chouin, qu'après cette aventure elle n'en fut que plus sûre de son ascendant sur le Dauphin, qui finit par l'épouser secrètement. (*Voyez* les *Souvenirs de Caylus*, les *Mémoires de Saint-Simon*, *etc.*

M. de la Fayette : sa pauvre mère n'avoit songé qu'à remettre ce nom et cette maison à la Cour et dans le monde, et le voilà sur la tête d'une petite fille (1). On dit que le testament de M. de la Fayette, fait par les soins et du vivant de Madame sa mère, a consolé sa femme et M. de Marillac, qui étoient fort affligés, avant que d'avoir vu ce testament, lequel est très-désavantageux pour la veuve (2). M. de Lamoignon vous en pourra dire mieux que moi tous les tenans et aboutissans; c'est, dit-on, l'ouvrage du Lieutenant-Civil. Adieu, ma très-aimable Gouvernante, adieu Madame la Comtesse, adieu, divine Pauline, et tous les aimables habitans d'un des plus magnifiques châteaux que je connoisse. Dieu vous conserve tous, et nous fasse la grâce de nous revoir quelque jour. Madame de Morangiés est très-malade : Madame Bénard de Rezé, notre voisine, est morte; et j'ai appris aussi la mort d'un de mes cousins d'Ormesson, qui étoit Religieux de Sainte-Genevieve, et, je crois, votre filleul. Enfin, l'on meurt à tout âge et par tout pays. Faites savoir, je vous prie, à M. le C^te^. de Grignan, quand vous lui écrirez, combien je l'honore; et n'oubliez pas dans mes litanies la bonne Marillac, ni M. le Doyen (3). On vous aura mandé l'histoire

(1) Marie-Madeleine de la Fayette, mariée depuis à Charles Bretagne, Duc de la Trémouille, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi.

(2) Madeleine de Marillac.

(3) Du Chapitre de Grignan.

tragique d'Hanovre *. La Cour s'en va le 15 du mois prochain à Fontainebleau.

* On trouve dans une Lettre de l'Abbé de Choisy de Janvier 1691, ce passage : « Le Duc d'Hanovre a fait arrêter le Prince » Maximilien son fils qui vouloit l'empoisonner. » Il s'agit ici des suites de cette affaire.

LETTRE 1015.

Le même à la même.

A Paris, le premier Septembre 1694.

ADIEU, ma belle Gouvernante, adieu Madame la Comtesse, adieu divine Pauline, adieu M. le Chevalier, et tous les charmans habitans du palais d'Apollidon; je pars de ce pas pour Tonnerre et pour Anci-le-Franc, et je m'abandonne avec soumission à mon étoile errante, qui ne me guide point trop mal. Madame de Louvois, contre l'avis des sottes gens qui s'opposoient à son voyage, en lui disant qu'une femme aussi riche et aussi heureuse qu'elle, ne doit jamais passer Meudon, a pris courage, et part sans écouter davantage tous les flatteurs de sa Cour; cependant si elle alloit tomber malade, jugez de l'embarras et des repentirs qui nous suffoqueroient; mais il faut espérer que Dieu nous conservera tous en vie et en santé; toujours est-il vrai qu'il n'y a point actuellement d'air plus détestable que celui de Paris, où tout le monde est malade et meurt. L'Evangile du jour est la mort

du Maréchal d'Humières, qui mourut hier à Versailles; l'on a attendu si tard à lui dire qu'il alloit mourir, de peur de l'effrayer, qu'il a fallu recourir à M. l'Evêque de Troyes, pour tourner à bien ses derniers momens, dans lesquels il a reçu ses Sacremens : voilà un beau sujet de faire des réflexions. Le public donne déjà tous les grands postes qu'il occupoit; je ne sais si le Roi sera de même goût; je souhaite du moins que le public ne se trompe pas, lorsqu'il donne l'Artillerie au Maréchal de Villeroi. La Maréchale et la Duchesse suivirent hier le Roi à Marly, cela me paroît d'un bon augure. La maison d'Humières, au surplus, est ruinée de fond en comble; il n'y eut jamais une telle déroute; la Maréchale n'aura point de pain, au pied de la lettre; autre sujet encore de réflexion sur la mauvaise conduite. La Maréchale (1), qui vint hier débarquer chez sa fille d'Isenghien, se retire aujourd'hui chez les Filles de la Croix dans le faubourg Saint-Antoine, sous les auspices de l'Abbé d'Effiat, qui pourra lui servir de caution envers les Religieuses. Madame de Coulanges se porte assez joliment; elle a envoyé à son *Marquis* (2) une tabatière d'or, pesant deux cents écus, et coûtant dix louis de façon, sous prétexte qu'elle avoit du tabac meilleur que le sien. Le *Marquis* n'a pas daigné seulement l'en venir remercier, et a publié qu'elle lui avoit fait un présent, où il y avoit plus d'in-

(1) Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre.
(2) Carette, son médecin.

vention que de magnificence, il prétend lui avoir donné pour deux cent cinquante pistoles de bouteilles (*de son élixir*); jamais il n'y eut un homme plus extravagant, et Madame de Coulanges est bien heureuse d'en être défaite. Je la quitte avec quelque repos, par le bon état où je la laisse. Adieu, mon aimable Gouvernante, je m'en vais être plus près de vous de quarante-cinq lieues, et dans le voisinage de Bourbilly (1), si je ne me trompe; je trouverai peut-être les bois de Chantal sur mon chemin, et ils me feront plaisir, quand je les entendrai nommer. Je vous embrasse, ma belle Madame, avec une tendresse infinie. Ecrivez-moi toujours, quand cela vous conviendra; j'ai prié Madame de Coulanges de m'envoyer toutes vos lettres; ainsi, ne nous séparez point, cela seroit inutile, puisque les siennes me viendront, après qu'elle les aura lues.

(1) Terre qui appartenoit à Madame de Sévigné.

LETTRE 1016.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES, *qui étoit alors à Ancy-le-Franc chez Madame* DE LOUVOIS.

à Grignan, le 9 Septembre 1694.

J'AI reçu plusieurs de vos lettres, mon cher Cousin; il n'y en a point de perdues, ce seroit grand dommage, elles ont toutes leur mérite particulier,

et font la joie de toute notre société; ce que vous mettez pour adresse sur la dernière, en disant adieu à tous ceux que vous nommez, ne vous a brouillé avec personne : *Au Château Royal de Grignan.* Cette adresse frappe, donne tout au moins le plaisir de croire que dans le nombre de toutes les beautés dont votre imagination est remplie, celle de ce château, qui n'est pas commune, y conserve toujours sa place, et c'est un de ses plus beaux titres : il faut que je vous en parle un peu, puisque vous l'aimez. Ce vilain degré par où l'on montoit dans la seconde cour, à la honte des *Adhémars*, est entièrement renversé, et fait place au plus agréable qu'on puisse imaginer; je ne dis point grand, ni magnifique, parce que ma fille n'ayant pas voulu jeter tous les appartemens par terre, il a fallu se réduire à un certain espace, où l'on a fait un chef-d'œuvre. Le vestibule est beau, et l'on y peut manger fort à son aise, on y monte par un grand perron; les armes de Grignan sont sur la porte; vous les aimez, c'est pourquoi je vous en parle. Les appartemens des Prélats, dont vous ne connoissez que le salon, sont meublés fort honnêtement, et l'usage que nous en faisons est très-délicieux. Mais puisque nous y sommes, parlons un peu de la cruelle et continuelle chère que l'on y fait, sur-tout en ce tems-ci; ce ne sont pourtant que les mêmes choses qu'on mange partout, des perdreaux, cela est commun; mais il n'est pas commun qu'ils soient tous, comme lorsqu'à Paris

chacun les approche de son nez en faisant une certaine mine, et criant : ah, quel fumet ! sentez un peu ; nous supprimons tous ces étonnemens ; ces perdreaux sont tout nourris de thym, de marjolaine, et de tout ce qui fait le parfum de nos sachets ; il n'y a point à choisir ; j'en dis autant de nos cailles grasses, dont il faut que la cuisse se sépare du corps à la première semonce, elle n'y manque jamais, et des tourterelles toutes parfaites aussi. Pour les melons, les figues et les muscats, c'est une chose étrange ; si nous voulions, par quelque bizarre fantaisie, trouver un mauvais melon, nous serions obligés de le faire venir de Paris ; il ne s'en trouve point ici ; les figues blanches et sucrées, les muscats comme des grains d'ambre que l'on peut croquer, et qui vous feroient fort bien tourner la tête, si vous en mangiez sans mesure, parce que c'est comme si l'on buvoit à petits traits du plus exquis vin de Saint-Laurent ; mon cher Cousin, quelle vie ! vous la connoissez sous de moindres degrés de soleil ; elle ne fait point du tout souvenir de celle de la Trappe. Voyez dans quelle sorte de détail je me suis jetée, c'est le hasard qui conduit nos plumes ; je vous rends ceux que vous m'avez mandés, et que j'aime tant ; cette liberté est assez commode, on ne va pas chercher bien loin le sujet de ses lettres.

Je loue fort le courage de Madame de Louvois d'avoir quitté Paris, contre l'avis de tous ceux qui lui vouloient faire peur du mauvais air ; hé, où

est-il, ce mauvais air? qui leur a dit qu'il n'est point à Paris? Nous le trouvons, quand il plaît à Dieu, et jamais plutôt. Parlez-moi bien de vos grandeurs de Tonnerre et d'Anci-le-Franc; j'ai vu ce beau château, et une Reine de Sicile sur une porte, dont M. de Noyon vient directement. Je vous trouve trop heureux; au sortir des dignités de M. le Duc de Chaulnes, vous entrez dans l'abondance et les richesses de Madame de Louvois; suivez cette étoile si bienfaisante, tant qu'elle vous conduira. Je le mandois l'autre jour à Madame de Coulanges; elle m'a parlé de Carette, ah! quel fou!

Comment pourrons-nous passer de tout ceci, mon cher Cousin, au Maréchal d'Humières, le plus aimable, le plus aimé de tous les Courtisans. Il a dit à M. le Curé de Versailles : *Monsieur, vous voyez un homme qui s'en va mourir dans quatre heures, et qui n'a jamais pensé, ni à son salut, ni à ses affaires;* il disoit bien vrai, et cette vérité est digne de beaucoup de réflexions; mais je quitte ce sérieux, pour vous demander sur un autre ton sérieux, si je ne puis pas assurer ici Madame de Louvois de mes très-humbles services; elle est si honnête qu'elle donne toujours envie de lui faire exercer cette qualité. Mandez-moi qui est de votre troupe, et me payez avec la monnoie dont vous vous servez présentement. Je suis aise que vous soyez plus près de nous, sans que cela me donne plus d'espérance; mais c'est toujours quelque chose.

M. de Grignan est revenu à Marseille; c'est signe que nous l'aurons bientôt. La flotte, qui est vers Barcelone, fait mine de prendre bientôt le parti que la saison lui conseille. Tout ce qui est ici vous aime et vous embrasse, chacun au *prorata* de ce qui lui convient, et moi plus que tous. M. de Carcassonne est charmé de vos lettres.

LETTRE 1017.

M. DE COULANGES à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Tonnerre, le 3 Octobre 1694.

CELA est honteux, cela est horrible, cela est infâme, que depuis que je suis dans votre voisinage, je ne vous aie pas donné le moindre signe de vie; cependant, Tonnerre et Grignan; Grignan et Tonnerre; Anci-le-Franc et Grignan; Grignan et Anci-le-Franc; tous ces châteaux peuvent fort bien avoir quelque commerce ensemble sans se mésallier, et ne pas regarder aux portes à qui passera le premier. Il y a un mois que je me promène dans les Etats de Madame de Louvois; en vérité, ce sont des Etats, au pied de la lettre; et c'en sont de plaisans, en comparaison de ceux de Mantoue, de Parme et de Modène. Dès qu'il fait beau, nous sommes à Anci-le-Franc; dès qu'il fait vilain, nous revenons à Tonnerre; nous tenons partout cour plénière, et partout, Dieu merci, nous sommes adorés. Nous allons, quand le beau tems nous y

invite, faire des voyages de long cours, pour connoître la grandeur de nos Etats; et quand la curiosité nous porte à demander le nom de ce premier village, à qui est-il? on nous répond, c'est à *Madame;* à qui est celui qui est le plus éloigné? c'est à *Madame;* mais là-bas, là-bas, un autre que je vois? c'est à *Madame;* et ces forêts? elles sont à *Madame.* Voilà une plaine d'une grande longueur; elle est à *Madame;* mais j'aperçois un beau château; c'est Nicei, qui est à *Madame,* une terre considérable, qui appartenoit aux anciens Comtes de ce nom. Quel est cet autre château sur un haut? c'est Passy, qui est à *Madame,* et lui est venu par la Maison de Mandelot, dont étoit sa bisaïeule; en un mot, Madame, tout est à *Madame* en ce pays; je n'ai jamais vu tant de possessions ni un tel arrondissement. Au surplus, *Madame* ne se peut dispenser de recevoir des présens de tous les côtés; car que n'apporte-t-on point à *Madame,* pour lui marquer la sensible joie qu'on a d'être sous sa domination; tous les peuples des villages courent au-devant d'elle avec la flûte et le tambour; qui lui présente des gâteaux; qui des châtaignes; qui des noisettes; pendant que les cochons, les veaux, les moutons, les coqs-d'inde, les perdrix, tous les oiseaux de l'air et tous les poissons des rivières l'attendent au château. Voilà, Madame, une petite description de la grandeur de *Madame;* car on ne l'appelle pas autrement dans ce pays; et dans les villages, et partout où nous passons, ce sont des

cris de *vive Madame!* qu'il ne faut pas oublier. Mais cependant, au milieu d'un tel triomphe, il faut dire que *Madame* n'en est pas plus glorieuse; elle est civile, elle est honnête, et l'on vit auprès d'elle dans une liberté charmante; pour moi, j'y ai mes coudées franches; mais aussi fais-je dans sa Cour un principal personnage. Au surplus, *Madame* se porte ici beaucoup mieux qu'à Paris; elle y respire un bon air; et il n'en faut de meilleure preuve, qu'on n'entend parler ici d'aucune maladie qui puisse donner de l'inquiétude; aussi fait-elle état de passer ici la Toussaint, et de ne s'en retourner que comme les grandes personnes. Elle est ravie de n'avoir qu'à se tranquilliser; et je lui vois faire avec un tel zèle son noviciat de campagne, et même de Province, qu'il est comme assuré qu'elle fera profession, et qu'il ne se passera guère d'automne, quand la Cour sera à Fontainebleau, qu'elle ne vienne se reposer ici, et jouir innocemment de tous les plaisirs champêtres. Nous n'avons pas encore eu un moment à nous ennuyer; pour moi, je me porte si bien, ma bonne humeur et mon appétit sont si bien revenus, et ma veine poétique s'est si bien ouverte, qu'il n'y a sottise dont je ne m'avise ici, pour me réjouir premièrement, et puis pour réjouir mon prochain; car charité bien ordonnée doit toujours commencer par soi-même. Il faut bien vous faire part de nos chansons et de nos mascarades; les voilà. Vous aurez bien la bonté de les présenter à la charmante Pauline, et d'en faire

chorus avec elle ; c'est par-là que je vous veux récompenser de l'agréable description que vous me fîtes, il y a quelque tems, de votre débauche de *Rochecourbière ;* je n'en ai jamais vue une telle, et j'ai bien mis cette lettre entre les parfaites que je conserve dans mon trésor. Nous n'aurons pas ici grande compagnie de Fontainebleau, comme nous l'avions espéré ; les Maréchale et Duchesse de Villeroi sont tombées malades à Paris, et nous ont fait peur ; mais à l'heure qu'il est, nous sommes rassurés. Le mauvais air, les morts et les maladies y continuent ; mais le principal pour moi, c'est que Madame de Coulanges me paroît hors d'affaire ; elle va et vient comme une autre ; et pour peu qu'elle s'applique à faire une vie sainte, il y a toute apparence que le médecin ne rentrera de long-tems chez elle ; Dieu le veuille, et nous conserve tous.

On me mande de Paris que votre mariage (1) est tout-à-fait résolu ; que M. de Saint-Amand achète des habits pour sa fille, plus magnifiques les uns que les autres ; que vous avez eu à Grignan cette petite fille, que vous avez trouvée encore plus riche en perfections qu'elle ne l'est en biens, et qu'avant de l'amener à Paris, vous la garderez trois ans à Grignan, pour la rendre un prodige ; et qui me mande tout cela ? ce n'est point Madame de Coulanges ; et voilà par conséquent quelle est la voix du peuple : s'il dit bien, ou s'il dit mal, je m'en

(1) C'est à-dire, le mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de St.-Amand.

rapporte à vous. J'ai été ravi du mariage de la petite d'Ormesson avec M. d'Aguesseau *; je n'en ai jamais vu de mieux assorti, ni de plus désirable. M. le Premier-Président a dit tout ce qui s'en pouvoit dire, et que c'étoit l'alliance du mérite et de la vertu. J'ai fait tous vos complimens à nos *Reines de Sicile*; la grandeur de la maison de Clermont est bien étalée dans tous les coins et les recoins d'Ancy-le Franc; et je suis toujours à admirer qu'on puisse, sans mourir, voir sortir de sa maison tant de belles et magnifiques possessions. M. de Louvois, avec toute sa faveur, mérite qu'on rende à sa mémoire la justice qu'il a eue de n'entrer dans aucune terre, qu'on ne lui ait, pour ainsi dire, jetée à la tête; il n'y a aucun Seigneur, grand ni petit, qui puisse lui reprocher la moindre contrainte, et cela peut passer pour un chef-d'œuvre, dans le poste où il étoit.

Adieu, ma très-aimable. Madame, croyez toujours que je ne suis pas indigne de toute l'amitié dont vous m'honorez, par toute la bonne et très-sincère tendresse que j'ai pour vous. Trouvez bon que je me promène dans ce royal château de Grignan, et qu'allant d'appartement en appartement, je rende tous mes honneurs et mes devoirs à ceux

* Sans doute le même qui fut depuis le célèbre Chancelier de France. Son père avoit quitté l'Intendance de Languedoc dans laquelle son humanité courageuse n'avoit pu souscrire aux mesures impitoyables de la Cour contre les Protestans. Mais les Ministres nouveaux, les Beauvilliers et les Pompone n'avoient point souffert qu'il fût écarté et puni de sa vertu.

qui les occupent; il n'est pas nécessaire de vous les nommer, vous comprenez mes intentions à merveilles. Je n'ai seulement qu'à ne pas oublier la chambre de la bonne Marillac; en vérité, je voudrois bien encore me retrouver avec vous, tous tant que vous êtes, et je n'en veux point désespérer, pour ne pas mourir de chagrin. Madame de Louvois a fort agréablement reçu tous vos complimens, et m'a chargé de vous les rendre avec usure, et de vous supplier d'en distribuer encore de sa part, à la belle Comtesse, à la charmante Pauline, et à tout ce qui s'appelle Grignan. Je crois que vous ne manquez pas de vous bien récrier sur tous les gens qui meurent à Paris; vous avez été apparemment affligée de la mort de Madame de Poissi, par rapport à M. de Lamoignon. On nous mande de Fontainebleau que le pauvre petit Capitaine Saint-Hérem a fait une chûte à la chasse, et qu'il a la cuisse cassée trois doigts au-dessous de la hanche; voilà qui est bien mortel pour un homme de son âge, et j'en suis tout-à-fait fâché. Vous avez fait de belles réflexions, de l'humeur que je vous connois, sur la mort de M. de Fieubet *; mais adieu.

* Ancien Chancelier de la Reine Anne d'Autriche, homme instruit, poëte agréable. *Voyez* la note, Lettre 299, tome III.

LETTRE 1018.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Grignan, le 14 Octobre 1694.

VOTRE lettre, mon cher Cousin, ne pouvoit être trop long-tems attendue; elle nous a tous charmés, nous l'avons lue et relue, nous avons chanté et rechanté vos chansons; et quand M. de Grignan arriva hier de Marseille, où il avoit eu encore quelques affaires, ce fut la première chose que nous lui lûmes, que la lettre et les chansons de Coulanges. Elles trouvèrent leur place, après la première surprise qu'il nous donna; il étoit tombé à Sorgues (1) sur un degré, et s'étoit tellement cassé le nez, et un peu la tête, et avoit de si grands emplâtres que jamais *la Rapinière ni le Destin* (2) n'en portèrent de plus remarquables; mais étant persuadés et bien assurés que ce ne seroit rien du tout, nous reprîmes tous notre première joie à vos dépens; jamais un commencement de discours n'a captivé plus agréablement les auditeurs. Le château d'*Ancile-Franc, celui de Grignan; Tonnerre, Grignan; Grignan et Tonnerre;* cette égalité, cette balance doit plaire également aux vivans et aux morts; après cela, vous nous peignez, comme dans un miroir, la beauté, la grandeur, la magnificence,

(1) Petite ville du Comtat Venaissin.

(2) Personnages du *Roman comique* de Scarron.

l'étendue de toutes ces possessions, et puis vous vous écriez : Comment est-il possible que les Seigneurs de tels Royaumes aient pu se résoudre à s'en défaire? hélas! vous le dites dans vos chansons, c'est que depuis très-long-tems, l'hôpital étoit attaché à cette maison seigneuriale de Tonnerre; en voilà la seule et véritable raison : raison où il n'y a pas un mot à répondre; raison qui ferme la bouche; raison, enfin, qui fait sortir le loup du bois, et qui fait que tout est à Madame de Louvois, et qu'on est encore trop heureux d'avoir trouvé un Ministre assez riche pour acheter ces espèces de souverainetés, que vous mettez avec raison bien au-dessus de Parme et de Modène. Pour moi, je comprends le bonheur de ces peuples tout accablés de leur pauvreté, et de celle de leurs Seigneurs, de se trouver sous la domination d'une femme de grande qualité, petite-fille de Gilles (1), et des Mandelots, toute pleine de mérite, de vertus et de trésors, pour répandre à propos dans tous leurs besoins. Quelle douceur! quelle protection! et quelle disposition pour crier de tout leur cœur : *Vive Madame!* c'est la mode du pays de faire des présens, et ces présens leur seront bien rendus. On ne peut rien de plus joli que toutes vos imaginations, ces apparitions, ces mascarades (2), ce héros enfermé et conservé dans une armoire avec ses descendans. Mon Cousin, vous vous êtes

(1) Gilles Souvré, Maréchal de France.

(2) Tous les tomes d'*Amadis*.

surpassé

passé vous-même, et c'est beaucoup dire; mais cette petite chapelle de commodité à la ruelle de votre lit, que vous avez sans doute fait mesurer, et qui a soixante-trois toises de longueur, donne bien à penser à notre Chapitre (*de Grignan*) qui croyoit être un des plus beaux de France. Savez-vous bien que cette chapelle est donc comme l'Eglise de Notre-Dame de Paris? Ma fille me prie de vous faire mille amitiés, et de vous assurer qu'elle est ravie de vous retrouver avec toute votre belle humeur et votre veine poétique. Elle vous conjure, comme moi, de remercier Madame de Louvois de l'honneur de son souvenir. Pauline m'a aidée à faire *chorus* de vos aimables couplets; elle vous aime de tout son cœur; et le moyen, mon aimable, de ne vous aimer pas; si vous étiez assez juste pour aimer qui vous aime, je serois la mieux partagée. Toute notre troupe vous rend au double toutes vos amitiés; votre nom et vos louanges retentissent partout dans ce château; et pourquoi ne reviendriez-vous pas, tant qu'il y aura des Papes à faire et des Cardinaux qui vous aimeront?

LETTRE 1919.

Monsieur DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Anci-le-Franc, le 29 Octobre 1694.

NOUS voici encore dans notre magnifique château. Madame de Louvois s'est trouvée un goût pour la royauté et pour la solitude, choses fort contraires, qu'elle ne connoissoit point; en un mot, le goût des grands Seigneurs du bon vieux tems, qui se trouvoient fort bien chez eux, et dont l'ambition se trouvoit bornée à demeurer maîtres des grandes possessions que leurs pères leur avoient laissées; ils alloient par respect visiter leur Souverain; mais leur cour faite, et ce devoir rendu, ils n'étoient pas fâchés de se trouver souverains eux-mêmes, et de revenir représenter à leur tour. M^me^. de Louvois, contente, et avec raison très-contente de son état, s'est donc si bien trouvée d'une liberté dont elle n'avoit jamais joui, et dont il est impossible qu'elle jouisse à Paris, ni même à Meudon, qu'insensiblement elle a attrapé la Toussaint, et que je la vois comme résolue de ne partir de son Royaume que le quinze du mois prochain : pour moi, je me suis rangé volontiers sous ses lois; et plus je connois sa domination toute aimable et toute honnête, plus je suis content de vivre partout où il lui plaira. N'avouerez-vous pas après cela que mes secondes noces sont très-heureuses, et que vous n'avez jamais

citer du parler d'un mari plus soumis que je le suis, ni d'un meilleur ménage que le nôtre? Quand Madame de Louvois est à Tonnerre, c'est le bruit, c'est le tumulte, ce sont tous les attributs de la royauté; quand elle est ici, ce n'est point Madame de Grignan dans son château, exposée à un nombre infini de voisins, exposée aux hommages de tous les Provençaux; mais c'est Madame de Sévigné dans ses Rochers, qui lit, qui se promène beaucoup, qui écrit à Paris, qui reçoit beaucoup de lettres, qui entreprend de son pied des promenades champêtres et de longs jours, et qui fait enfin une vie de campagne, toute pleine de liberté et d'agrément; et une vie que Madame de Louvois goûte de telle sorte qu'elle ne songe pas qu'il y ait au monde un Fontainebleau, ni un Versailles.

Nous arrivons de Tonnerre, où nous avons été recevoir Madame de Courtenvaux (1), qui cavalièrement et honnêtement est partie de Fontainebleau en poste pour venir se ranger auprès de Madame sa belle-mère; nous avons tous été fort aises de la voir, et nous ne cessons de l'interroger sur les événemens du pays d'où elle vient; cela nous fait une compagnie sans contrainte, et un amusement nouveau. Nous n'avons pas manqué à son arrivée ici, de lui présenter l'aimable Amadis, qui est bien l'homme de la meilleure compagnie qu'on puisse entretenir, et qui est assurément d'une

(1) Marie-Anne-Catherine d'Estrées.

grande ressource contre l'ennui. Nous allons sagement et raisonnablement passer ici les fêtes, et puis nous ferons une Saint-Hubert, à peu près comme celle que nous fîmes, il y a trois ans, dans ce royal château de Grignan; avec cette différence pourtant que si la bête nous échappe, elle ne tombera pas de si haut. Madame de Courtenvaux vient de recevoir toute sorte d'honneurs à Tonnerre; il y a eu même un bal magnifique, et des mascarades, ensorte qu'elle n'est pas fâchée, non plus que nous, d'être ici en repos loin du monde et du bruit; car nous n'avons pas même de voisins qui nous puissent tourner à importunité.

Voilà, Madame, quel est notre état, selon toutes personnes raisonnables, beaucoup plus digne d'envie que de pitié. Je suis ravi que ma dernière lettre ait fait le voyage si heureusement, sans passer par Paris; c'est ce qui me donne courage de vous écrire encore celle-ci par la même route. Mon amour-propre m'a obligé de faire voir la vôtre à Madame de Louvois, qui en a été ravie, et qui a pris plaisir à la lire plus d'une fois; car parmi toutes ses bonnes qualités, elle a encore celle de goûter les bonnes choses, et en lisant de certaines lettres, de leur donner tous les tons qui leur conviennent. Mais où prenez-vous, Madame la Marquise, que si l'on eût marié l'héritier de toutes ces possessions-ci (1) d'une certaine manière, il pour-

(1) François-Joseph, Comte de Clermont et de Tonnerre.

doit les posséder encore ? hélas ! ne l'est-il pas ? n'aura-t-il pas des millions de sa femme (1) ? Mais c'est qu'il s'est trop pressé de vendre, et il n'est pas à l'heure qu'il est à s'en repentir ; mais c'est qu'il étoit tems qu'Anne de Souvré parût sur cet horizon, et que cela étoit réglé de toute éternité. Il faut avouer aussi que les peuples de ces cantons sont heureux de ce changement ; car elle n'a d'application qu'à les soulager, et qu'à donner des marques de sa charité à ceux qui en ont le plus besoin.

Mais qu'est-ce, Madame, qu'un bruit que Madame de Coulanges me mande qui s'est répandu dans Paris, et dont elle doit s'éclaircir avec vous, que votre mariage est rompu ? j'en serois d'autant plus surpris que vous m'en avez parlé dans votre dernière lettre comme d'une chose faite, et dont vous sembliez tous très-contens. Pour moi, j'en serois fâché à l'heure qu'il est ; car voyant le changement qui est arrivé dans ces terres, je suis du sentiment qu'il vaut mieux, n'importe à quel prix, conserver ce qui nous vient de nos pères, que de le mettre au hasard, fondé sur un petit point d'honneur, qui avec le tems renverse toutes les bonnes maisons ; ainsi, ma très-aimable Gouvernante, je suis impatient de savoir la vérité de ce bruit, comme prenant plus d'intérêt que personne à tout ce qui regarde la maison de Grignan. Je vous conjure de la vouloir toujours

(1) Marie de Mannevillette.

bien assurer de tous mes respects et de toute ma vénération; et pour vous, ma très-aimable, d'être bien persuadée qu'en m'honorant de vos bonnes grâces, et même de votre tendresse, vous favorisez la personne du monde qui vous estime, et qui vous aime davantage.

Madame de Louvois a reçu avec plaisir toutes les louanges que vous lui donnez, et tous les complimens que vous lui faites. Elle m'ordonne de vous en bien remercier, et de répandre aussi dans votre château beaucoup de complimens de sa part; elle veut que j'envoie à la sage et raisonnable Pauline trois couplets que j'ai ajoutés à l'aventure de *Gradafilée*, en supprimant le couplet que j'avois fait aux Duchesses ses filles, ce qui rend l'ouvrage beaucoup plus complet. Si vous ne connoissez point l'*Amadis*, c'est du grec que je vous envoie.

LES VINGT-QUATRE TOMES DE L'AMADIS,

TROUVÉS A ANCI-LE-FRANC.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

Encore hier, aventure nouvelle,
Gradafilée avec un air benin
Nous apparut, et n'avoit avec elle.
Pour Ecuyer, que Busando le Nain.

Elle venoit pour avertir Madame,
Qu'en ce château, le plus beau du pays,
Un vieux Clermont, Dieu veuille avoir son âme,
Avoit caché le bon homme Amadis.

Nous le cherchons et ne le pouvons croire;
Mais la Géante instruite du trésor,

Nous le fait voir dans le fond d'une armoire,
Ou pour le moins depuis cent ans il dort.

Au bruit qu'on fait, le Héros se réveille,
Bâille d'abord, frotte ensuite ses yeux,
Se lève, et dit en secouant l'oreille,
Pourquoi venir me troubler en ces lieux?

Mais regardant du château la maîtresse;
Troublé, confus, il demande pardon;
Voyant Louvois, il croit voir Grimanesse
Dans le fameux palais d'Apollidon.

Plein de respect, il se rend à *Madame*,
Et finissant tous les enchantemens,
Nous découvrons Oriane sa femme,
Esplandian, et tous ses descendans.

Madame de Louvois demande à Coulanges où il en est d'Amadis. Sa réponse, sur l'air de *Marianne étoit coquette.*

Pour nouvelle, et qui n'est point fausse,
D'Amadis Oriane est grosse!
Et Mabile en a le secret,
Qui répond à qui le demande,
Qu'elle a toujours cru sur ce fait
Qu'à tel Saint viendroit telle offrande.

De Danemarck la Demoiselle,
Autant que Mabile fidèle
Peu scrupuleuse par bonheur,
Attend, dit-on, que l'enfant sorte,
Pour l'emporter à Mirefleur,
Et l'exposer à quelque porte.

Réponse à une pareille question un autre jour.

Sur le même air.

Amadis par les soins d'Urgande,
Avec sa race belle et grande,
Dans l'isle ferme dort enfin,
Comme aussi le Nain, et Carmelle:
Maître Elisabeth, Gandalin,
Et la Danoise Damoiselle.

Maintenant un épais nuage
Nous cache palais et village,
Enveloppe bêtes et gens ;
Mais Urgande nous fait promesse,
Qu'on les reverra dans le tems
Que viendra Lizuard de Grèce.

LETTRE 1020.

De Madame DE COULANGES, *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 29 Octobre 1694.

ON me dit hier que votre mariage étoit refait, c'est-à-dire, qu'on avoit envoyé des conditions à Madame de Grignan, qu'elle auroit tort de ne pas accepter ; et comme je suppose qu'elle ne peut avoir tort, je conclus que vous vous mariez (1), et je m'en réjouis avec vous, ma chère amie.

Le Roi est à Choisy pour jusqu'à samedi ; tout le monde revient en foule, l'armée de Flandre est séparée. Nous n'aurons Mme. de Louvois et M. de Coulanges que le 8 du mois qui vient ; ils ont M. de Souvré et Madame de Courtenvaux pour augmentation de bonne compagnie. La Maréchale de Villeroi est partie pour passer tout son hiver à Versailles avec sa belle-fille ; nous avons cru être fort fâchées de nous séparer. Au reste, Madame, j'ai vu la plus belle chose qu'on puisse jamais ima-

(1) Il étoit question du mariage du Marquis de Grignan, petit-fils de Madame de Sévigné, avec Mademoiselle de Saint-Amand, qu'il épousa peu de tems après.

gner ; c'est un portrait de Mme. de Maintenon, fait par Mignard ; elle est habillée en Sainte Françoise Romaine : Mignard l'a embellie ; mais c'est sans fadeur, sans incarnat, sans blanc, sans l'air de la jeunesse ; et sans toutes ces perfections, il nous fait voir un visage et une physionomie au-dessus de tout ce que l'on peut dire ; des yeux animés, une grâce parfaite, point d'atours, et avec tout cela aucun portrait ne tient devant celui-là. Mignard en a fait aussi un fort beau du Roi ; je vous envoie un madrigal que Mademoiselle Bernard fit im-promptu en voyant ces deux portraits ; il a eu beaucoup de succès ici : vous jugerez si nous avons raison. Mlle. de Villarceaux est morte de la petite-vérole, sans confession, et sans avoir eu le tems de déshériter ses cousines. Madame d'Epinoi, la Princesse, est accouchée d'un fils ; et depuis ce grand jour on ne cesse de tirer et de boire à la Place Royale. Adieu, ma chère amie.

LETTRE 1021.

De Madame DE SÉVIGNÉ, *à Madame* DE COULANGES.

à Grignan, le 16 Novembre 1694.

Je ne sais, Madame, où cette lettre que je vous adresse, trouvera présentement mon Cousin ; la voilà toute pleine de bagatelles bien indignes des relations qu'il nous fait tous les jours de son voyage.

Je ne sais si vous vous souvenez de votre dernière lettre, et avec quel agrément et quelle politesse vous vous excusez d'avoir montré une de mes miennes; et comme vous m'assurez que puisque le monde n'en a point vu, c'est signe que je n'ai point écrit; et tout ce que vous me dites sur cela, je voudrois en être digne, mon amie; et je vous plains de ne point recevoir de vos lettres : voilà tout ce que je puis vous dire. Je crois que rien ne peut plus empêcher que nous ne fassions notre mariage; tout enfin est réglé, il me paroît que tous les acteurs nécessaires à cette cérémonie s'assembleront de tous côtés entre-ci et quinze jours; M. de Grignan a eu des étourdissemens qui nous ont fait peur, à cause de l'horrible chûte qu'il a faite; ce fut un miracle qu'il n'eût pas la tête cassée, et le vingt-unième jour il eut les vapeurs que je vous dis; mais on nous assure que ce n'est rien : il vous fait mille et mille complimens; il disoit l'autre jour qu'il vouloit vous écrire, je lui ai promis de vous le mander. Adieu, ma très-aimable amie; quand je ne vous nomme point Pauline, c'est ma faute; car elle est toujours vive sur votre sujet, et sent votre esprit et vos lettres d'une manière qui fait son éloge; elle vous conjure de ne la pas oublier.

LETTRE 1022.

Monsieur DE COULANGES, *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 17 Novembre 1694.

ME voici bien arrivé et bien rendu dans mon aimable appartement, d'où je vous écris, mon adorable Gouvernante, pour vous faire tous mes complimens sur le mariage de M. le Marquis de Grignan, qu'on dit être non-seulement résolu et réglé, mais peut-être fait et parfait présentement; vous croyez bien que je souhaite que vous en soyez tous bien contens; et mes souhaits sont assurément des plus sincères, puisque personne ne s'intéresse plus que je ne fais à tout ce qui regarde la bonne et illustre et ancienne maison des Adhémars entés sur Castellanne; Dieu leur conserve *ad multos annos* leurs beaux et magnifiques châteaux; et que sur toute chose ils n'y fondent jamais d'hôpital; car tôt ou tard l'hôpital porte guignon. Je n'ai point erré, quand je vous ai mandé que l'Eglise de celui de Tonnerre étoit de soixante-trois toises de long; on la dit de la longueur de Notre-Dame de Paris; mais elle n'est pas desservie comme celle de Grignan; on n'y voit point ce Chapitre vénérable, qui m'a donné de l'émotion, toutes les fois que je l'ai vu, et tant de respect pour ses fondateurs. J'arrivai ici samedi au soir. Madame la Maréchale de

Villeroi est venue pour voir Madame de [illegible] nous, et je m'en vais demain avec elle à Versailles, et peut-être de là à Pontoise, pour me redonner à tous mes illustres amis. Je ne sais quand je reviendrai; et c'est ce qui fait que je vous écris aujourd'hui, et pour vous, et pour tout ce qui est marié, et ce qui ne l'est pas dans le royal château que vous habitez; mais comme il est impossible de faire son thème en tant de façons, je vous remets, ma très-belle, tous mes complimens pour les distribuer; et je vous supplie de n'épargner aucuns termes pour bien faire connoître tous les sentimens de mon cœur et de mon âme. Je ne suis point content de la santé de Madame de Coulanges, je l'ai retrouvée avec ses maux d'estomac et ses justes craintes de ne point rattraper son premier état; elle continue les remèdes de Carette. Dieu veuille qu'elle s'en trouve mieux qu'elle n'a fait jusques ici; mais, selon toutes les apparences, elle ne pourra pas se dispenser d'aller à Bourbon ce printems. Je suis très en peine d'elle, et son état trouble bien la perfection du mien; car je me porte à merveilles et de corps et d'esprit; mais gare la goutte, qui me prit si vilainement le 20 Décembre de l'année passée. Adieu, ma très-belle, je suis mille fois plus à vous qu'à moi-même. La Maréchale de Villeroi vous prie de trouver bon que tous ses complimens pour vous, et pour tout ce qui s'appelle Grignan, passent par mon canal, elle n'est pas *écriveuse* de son naturel; mais elle sait penser

et parle, comme si elle écrivoit. Vous devez être assurément très-contente de la manière dont elle parle de tout ce qui vous regarde, et de la chaleur avec laquelle elle relève les sottises et les dits du vulgaire.

LETTRE 1023.

Madame DE COULANGES *à Mme.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, ce 19 Novembre 1694.

Il y a quinze jours, mon amie, que je ne vous ai ai écrit, je vous en avertis, de peur que vous ne vous en aperceviez pas. Je n'avois point reçu de vos lettres, et cela me faisoit craindre que vous ne voulussiez plus les miennes. Êtes-vous à la noce? y serez-vous bientôt? Je veux savoir ce qui vous regarde tous, parce que j'y prends un véritable intérêt. Toute la troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé. M. de Coulanges a trouvé une grande affliction à son retour : il paroît dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce titre, un éloge admirable de sa personne : on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles ; on montre les preuves des dernières ; il est très-touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement : à tout cela je réponds, *chansons, chansons.* Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin ; il faut espérer qu'il se consolera d'avoir

fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe. Vous voulez que je vous dise des nouvelles de ma santé ? mon amie, elle n'est, en vérité, point bonne ; Carette me donne tout ce qu'il veut, et j'avale ses remèdes sans confiance et sans succès ; mais je crois que ce serait encore pis de changer tous les jours de médecin : il faut prendre patience, et être bien persuadée qu'on ne meurt que quand il plaît à Dieu. Voilà des vers que l'Abbé Têtu m'a priée de vous envoyer, ils sont de sa façon. Le bruit court que le Marquis de Moui aura la maison du Pipaut ; on dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le court toutes les nuits avec un cor : que vous semble de cet équipage de chasse ? M. de Harlay n'est point encore de retour de ses négociations : tout le monde désire la paix, et l'espère peu. Voilà encore des vers de Mademoiselle Bernard ; malgré toute cette poésie, la pauvre fille n'a pas de jupe ; mais il n'importe, elle a du rouge et des mouches. Adieu, ma belle amie, ne m'oubliez pas, je vous en conjure.

LETTRE 1024.

La même à la même.

Paris, le 26 Novembre 1694.

J'AI envoyé à Versailles la lettre que vous m'avez adressée pour M. de Coulanges; il y est établi depuis son retour : j'ai été bien tentée d'ouvrir cette lettre; mais la discrétion l'a emporté sur l'envie que j'ai toujours de voir ce que vous écrivez; tout devient or entre vos mains. Je suis très-obligée à M. de Grignan de se souvenir encore de moi : sa chûte me met tout-à-fait en peine; et je vous prie, ma belle, de me bien mander de ses nouvelles, parce que j'y prends un très-sincère intérêt. Les vers que j'ai envoyés à la Cour, ont été fort bien reçus : la personne à qui ces vers s'adressoient, m'a écrit la plus aimable lettre du monde; vous en jugerez par son effet, puisque, sans ma mauvaise santé, qui me rend si difficile à changer de lieu, je serois partie sur-le-champ pour Versailles. J'avale sans fin des gouttes de Carette; et tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font point de mal; il y a peu de remèdes dont on en puisse dire autant. Au reste, j'allai voir hier la Maréchale d'Humières; elle demeure dans une vilaine maison au Faubourg Saint-Germain, où il n'y a place que dans la cour pour mettre son dais. La Duchesse d'Humières, de son côté, occupe une autre maisonnette dans l'Isle.

Si la Maréchale avoit un peu de courage, en attendant mieux, elle auroit bien donné la préférence à un Couvent. M. du Maine vient coucher aujourd'hui à l'Arsenal; il y doit donner à souper à toutes les Dames qui l'habitent; la jeune Madame de la Troche y brillera, car elle est la beauté de ce lieu. Madame de Boisfranc a la petite-vérole; le fils de M. le Premier-Président l'a aussi; enfin, tout en est rempli. Je vous ai mandé l'affliction de M. de Coulanges au sujet de ses chansons, qui ont été même assez mal choisies à l'impression : on a mis son éloge à la tête du livre; comme il ne pouvoit plus lui arriver que ce malheur, il y a été aussi sensible que ce Capitaine, qui, après avoir vu mourir son fils, et perdu la bataille de sang-froid, pleura seulement la mort de son esclave. Madame de Montespan est de retour ici; elle a donné un lit de quarante mille écus à M. du Maine, et trois autres encore très-magnifiques. Elle donne ses perles à Madame la Duchesse. Adieu, ma chère amie, dites bien des choses pour moi à toute votre belle et bonne compagnie, et sur-tout ménagez-moi bien les bonnes grâces de la charmante Pauline (1).

(1) Fille de Madame de Grignan, depuis Marquise de Simiane.

LETTRE 1025.

De la même à la même.

à Paris, le 10 Décembre 1694.

Je viens de passer encore quinze jours sans vous écrire; mais je garde mes excuses pour quand je vous écris; car mes lettres ne peuvent être que tristes et ennuyeuses; je perds tous mes amis et amies : la mort du Maréchal de Bellefond (1) m'a donné une véritable douleur; je suis la dernière visite qu'il a faite; je le vis en parfaite santé, et six jours après il étoit mort : on dit que c'est d'un abcès dans le genou, et que si on le lui avoit percé, on lui auroit sauvé la vie; mais vous n'êtes pas la dupe de ces sortes de repentirs, il faut partir quand l'heure est venue : sa famille est dans une désolation digne de pitié; pour moi, je sens très-vivement cette perte : ajoutez à cette mort celle de Mademoiselle de Lestranges, qui étoit mon amie depuis vingt-cinq ans, et vous ne serez pas surprise de la noirceur de mes pensées. Ma santé est assez mauvaise; Carette exerce son art très-inutilement sur ma personne; il me donna, il y a quelques jours, une médecine, qui me fit de très-grands maux; mais il dit, comme à Don Carlos, *tout est pour mon bien* *. J'ai des journées assez bonnes, et puis

(1) Mort le 5 Décembre 1694, âgé de 64 ans.

* C'est ce que disoit à ce jeune Prince, en se mettant en devoir de l'étrangler, le bourreau que lui envoyoit son très-dévot et très-exécrable père, Philippe II.

des retours de coliques plus violens que jamais ; je suis résolue à ne plus faire de remèdes, et à vivre avec ce mal tant qu'il plaira à Dieu : le pis qu'il en puisse arriver, arrive sitôt, même avec une bonne santé, que l'événement ne vaut pas qu'on s'en tourmente ; il n'y a que les douleurs qui sont redoutables. Vous voyez, mon amie, par le récit de tous mes ennuis, quelle est ma confiance en votre amitié. Je sens cependant le plaisir de vous savoir tous dans la joie. M. l'Abbé de Marsillac me dit hier des biens infinis de M. et de Madame de Saint-Amand, et de Madame la Marquise de Grignan leur fille ; il les a vus à Vincennes : il dit que ce sont les plus honnêtes gens qu'il est possible, et qu'ils vous ont élevé un chef-d'œuvre ; enfin, il passa bien du tems à me chanter leurs louanges, et je vous assure qu'il ne m'ennuya pas ; car je prends un très-sincère intérêt à tout ce qui a rapport à vous et à ce qui vous touche ; je vous demande en grâce de faire bien des complimens de ma part à M. et à Madame de Grignan : je suis trop triste et trop malade pour écrire à tout autre que vous ; vous vous passeriez peut-être bien de cette préférence. M. de Coulanges est toujours à la Cour. M. de Noyon (1) y fait une figure principale ; il

(1) François de Clermont-Tonnerre, Évêque et Comte de Noyon.

* Nous avons déjà parlé de l'extravagante vanité de ce Prélat, tome I, page 158. Ce que lui dit Louis XIV sur sa réception à l'Académie étoit pure ironie. L'Abbé de Caumartin qui lui répondit comme Directeur, eut le malheur ou plutôt le plai-

est le seul présentement qui y soit, et la Cour a toujours besoin d'un pareil amusement. Il sera reçu lundi à l'Académie (*Françoise*); le Roi a dit qu'il s'attendoit à être seul ce jour-là.

L'Abbé Têtu se trouva ici lorsque je reçus votre dernière lettre; il fut fort touché du bon accueil que vous avez fait à ses stances (1); il vous envoie une dissertation sur Montaigne. Je ne veux pas oublier, mon amie, que l'on m'obligea, il y a quelques jours, en très-bonne compagnie, à dire tout ce que je savois de la charmante Pauline; mon cœur avoit tant de part dans le portrait que j'en fis, qu'en vérité je crois qu'il lui ressembloit; au moins dit-on qu'une telle personne devoit être cherchée au bout du monde par tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je crois que nous aurons M. et Madame de Chaulnes à la fin de ce mois. Le Maréchal de Choiseul a exécuté vos ordres; c'est une vérité, je

sir de voir que chaque phrase de l'éloge magnifique qu'il en faisoit, parût une épigramme. Le discours de cet Abbé est curieux, et le persifflage s'y montre en effet très-clairement: l'encens ne pouvoit tromper que l'idole. On peut en juger par ceci: Après avoir dit que c'étoit le Roi qui avoit voulu que M. de Noyon fût nommé: il ajoute: « Il sait ce que vous valez; il » vous connoît à fond; il aime à vous entretenir, et lorsqu'il » vous a parlé, une joie se répand sur son visage, dont tout » le monde s'aperçoit. . . . . » Malgré l'espèce de notoriété des ridicules de l'Évêque de Noyon, Dalembert a essayé de prouver qu'on les avoit chargés: il est difficile de croire que le public de son tems ne l'ait pas mieux connu qu'un Panégyriste qui écrivoit soixante ans après lui.

(1) L'Abbé Têtu avoit fait des stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture et des Pères.

ne le vois plus; il dit qu'on l'a averti qu'il se rendoit ridicule par aller souvent chez des femmes; je lui ai laissé croire qu'on ne le trompoit pas; et enfin, j'en suis quitte pour une visite la semaine. Il a fait des merveilles pour le pauvre Maréchal de Bellefond; il n'y a que lui qui parle au Roi pour toute cette famille. Adieu, ma très-chère, embrassez toujours la belle Pauline pour l'amour de moi; voyez comme j'abuse de vous, de vous demander des choses si difficiles.

LETTRE 1026.

Monsieur DE COULANGES *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le dernier jour de l'an 1694.

Me voici enfin dans la grande ville, où je n'ai pas fait un grand séjour depuis quatre mois; car vous saurez, Madame, que depuis mon retour de Tonnerre, j'ai partagé, six semaines durant, mes faveurs entre Versailles et Saint-Martin, où j'ai mené assurément une vie fort agréable; mais enfin, me voici, il faut un peu se rendre à ses *femmes* et à ses amis de Paris, et ne pas abandonner tout-à-fait ses parens et ses anciennes connoissances. Tout le monde me dit que je me porte si bien, que j'ai le teint si frais, et que je suis si jeune, que *par Saint-Jean, je le crois.* Enfin, voilà le 20 Décembre passé, et je suis sur mes pieds comme un autre;

c'est dommage que la saison soit aussi avancée ; car si j'avois pu prévoir une santé aussi parfaite, quand j'étois à Anci-le-Franc, *ma foi, ma foi jurée*, j'aurois pris la diligence de Lyon en passant chemin, et à l'heure qu'il est, je chanterois, *hymen Io, ô hyménée.* N'est-il pas vrai, tous mes adorables Grignans, que vous m'auriez bien reçu dans votre magnifique château, et que vous m'auriez admis à votre noce ? A quoi en êtes-vous ? est-ce fait ? la victime est-elle immolée ? et le sacrificateur a-t-il bien fait son devoir ? faut-il vous faire à tous des complimens en forme, et séparément ? je crois, en vérité, que vous ne le voulez pas, et que Madame de Sévigné voudra bien, quand vous serez tous assemblés, vous faire la lecture de cette mauvaise lettre, pour distribuer selon les rangs toutes les assurances de mes respects, de mes obéissances, de mes services et de mon très-sincère attachement pour toute l'illustre maison des Adhémars entée sur Castellane, dont je souhaite la prospérité *ès siècles des siècles.*

M. le Marquis, il ne faut point lanterner, il nous faut promptement un bel enfant de votre façon, et par-là élever tous vos parens, et leur donner la qualité de *Grands :* pour moi, je ne désespère point du tout de voir les enfans de vos enfans ; et si ce bonheur m'arrive, je me flatte que vous voudrez bien me présenter à eux, comme ayant l'honneur d'être neveu de leur quatrième aïeule.

Mais, M. le Comte, comment vous portez-vous ? vos étourdissemens continuent-ils ? Je suis, en vérité, très en peine de vous, sans croire qu'il vous puisse mésarriver d'une chûte que vous avez faite il y a déjà si long-tems ; conservez-vous bien, au nom de Dieu, et que cela vous serve à ne pas négliger dans les occasions la main de quelqu'un pour vous soutenir; quant à moi, je suis toujours sur le poing de mon Ecuyer, et je m'en trouve fort bien.

Mais, mon aimable Chevalier, faut-il que je vous voie toujours avec la goutte ? j'en suis, en vérité, au désespoir. Je n'ai rien à dire à la goutte ; mais pour à mes épaules et à mes bras, j'ai fait l'expérience d'un remède nouveau, dont je me trouve à merveille. Il faut, sans autre cérémonie, faire mettre en plusieurs doubles un linge sur la partie affligée, et se faire repasser comme du linge avec le fer à repasser. Je fus dernièrement attaqué à Versailles, je criois l'épaule, on mit en même tems les fers au feu ; et les femmes-de-chambre de Madame de Saint-Géran me repassèrent que rien n'y manqua; oncques depuis je n'ai crié l'épaule ; et voilà comme j'en userai à l'avenir pour tout ce qui s'appellera rhumatisme ; il est, au surplus, de la prudence que le fer ne soit pas trop chaud.

Pour vous, Madame la Comtesse, je suis assurée que vous êtes plus belle que jamais : je vous fais tous mes complimens et tous mes remercîmens de la bonne et aimable lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire; vous ne devez jamais

douter que je n'approuve tout ce que vous approuvez, et que je ne sois fort content de voir entrer dans votre maison une belle-fille, dont j'entends dire tant de merveilles; il n'y a pas deux avis sur son aimable figure, et sur ses manières nobles et polies, qui font honneur à son éducation. J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous voir tous ensemble; mais encore faut-il que je fasse ma révérence à ces illustres Prélats, et à M. de la Garde, et que je leur fasse aussi mon petit compliment.

Pour vous, charmante Pauline, il faut vous souhaiter un mari, et un mari digne de vous; dès que je fais ce souhait, vous voyez bien que je ne veux point vous être de quelque chose de plus d'un côté; non, en vérité j'aimerois mieux avoir perdu mon petit doigt, je vous l'ai déjà dit.

Je reviens maintenant à vous, adorable Gouvernante, pour vous remercier de la lecture que vous venez de faire, et pour vous assurer que je vous honore, et que je vous aime toujours plus que ma vie; maintenant que je suis à Paris, et que j'y serai quelque tems, j'espère que nous aurons plus de commerce ensemble; car, en vérité, il n'y a pas moyen d'écrire au pays d'où je viens. J'ai mis dans ma hotte toute la maisonnée d'Armagnac, qui m'occupe encore beaucoup; c'est tout vous dire, qu'on me donna dernièrement à conduire à la comédie les Duchesses de Valentinois, de Villeroi, de la Feuillade, et Mademoiselle d'Armagnac, et

que j'étois avec elles en cinquième sur le premier banc de la loge; et pour comble de bonheur, que c'étoit *Cinna* qu'on joua, dont je fus plus charmé que jamais. Que de détails, et de jolis détails j'aurois à vous conter? Mais ce sera pour une autre fois, ma lettre est assez longue. Nos Chaulnes sont en chemin, et arrivent incessamment; c'est encore une raison qui m'a ramené ici, que leur retour. Aimez toujours votre petit Cousin, ma très-aimable Gouvernante, et croyez-moi plus à vous mille fois que je ne puis vous le dire. Je ne finirai point sans saluer M. le Doyen à la tête de son vénérable Chapitre, sans caresser Mademoiselle de Marillac, ni sans entonner un *croustillantes*, qui retentisse aux quatre coins du château; il faut encore que j'ajoute ici un remercîment d'un plaisir que vous nous faites sans le savoir. Le Chevalier de Sanzei, fort joli, et filleul de Madame de Grignan, est ici; et ne sachant où le gîter, l'Abbé Bigorre nous a bien voulu ouvrir la chambre du Marquis de Grignan, que nous avons meublée, et où nous l'avons établi pour le peu de tems qu'il a à être ici; nous avons cru que vous le trouveriez bon; il n'y fera pas grande ordure, comme vous pouvez croire, par le soin que nous prendrons de ses journées. Adieu, ma très-adorable, quand une fois je vous écris, je ne puis finir. La Maréchale de Villeroi n'est pas *écriveuse*; ainsi, il faut tous tant que vous êtes, que vous soyez aussi contens de tous les complimens qu'elle m'a ordonné de vous faire de sa

part, sans ménager aucuns termes, que si elle vous avoit écrit à tous en particulier; elle est pour vous envers tous et contre tous, et parle très-dignement de vous, et de tout ce que vous faites.

LETTRE 1027.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 14 Janvier 1695.

JE vous remercie, mon amie, de m'avoir appris la conclusion de votre roman; car tout ce que vous me mandez, est romanesque. L'héroïne est charmante; le héros nous le connoissons; ce qui me paroît, c'est que vous ne faites point de légers repas, comme faisoient tous ces Princes et Princesses. Je suis ravie que M. de Grignan se porte bien; cette circonstance n'a pas été inutile pour l'agrément de la fête. J'appris hier votre mariage (1) à Madame de Chaulnes, qui est arrivée en très-bonne santé, et qui n'en dit pas moins : *Jésus Dieu ! ils sont donc mariés*, que si elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle avoit couché à Versailles; elle y avoit vu Madame de Chevreuse et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. de Luxembourg; si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : *Gouvernante, il est mort bien chrétiennement : MONSIEUR a presque toujours été dans sa chambre.* Ce

(1) C'est-à-dire, le mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de St.-Amaud.

qui est de vrai, c'est que le Père Bourdaloue a dit qu'il n'avoit pas vécu comme M. de Luxembourg, mais qu'il voudroit mourir comme lui. Madame de Maintenon se porte bien; elle a été assez mal; elle sort maintenant tous les jours pour aller à Saint-Cyr. J'eus hier une des Andromaques de ce tems. La Maréchale d'Humières donna ses rendez-vous dans ma chambre à M. de Tréville et à l'Abbé Têtu; elle nous apprit qu'elle ne voyoit plus la Duchesse d'Humières; qui l'eût cru, que les intérêts pussent faire une telle désunion.

Le bruit court ici que la Princesse d'Orange (1) est morte; mais cette nouvelle auroit besoin d'une plus grande confirmation. La capitation est enfin passée et réglée. J'ai toujours oublié de vous faire les complimens de l'Abbé Têtu, et à toute la maison de Grignan. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse, je vous aime et vous désire toujours. M. de Coulanges n'habite plus que la Cour; on ne dira pas qu'il est mené par l'intérêt, quelque pays qu'il habite; c'est toujours son plaisir qui le gouverne, et il est heureux; en faut-il davantage?

(1) Marie Stuart, fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, et femme de Guillaume III, Roi d'Angleterre, lequel n'étoit connu alors en France que sous le nom de Prince d'Orange.

LETTRE 1028.

La même à la même.

à Paris, le 21 Janvier 1695.

COMPTEZ, Madame, qu'on ne songe point ici qu'il y ait eu un M. de Luxembourg (1) dans le monde. Vous ne me faites pitié où vous êtes, que par les réflexions que vous vous amusez à faire sur des morts, dont ici on ne se souvient plus du tout. Les meilleurs amis de M. de Luxembourg s'assemblent encore souvent; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, ils mangent, rient, se trouvent de bonne compagnie; *et de Caron, pas un mot.* C'est ainsi qu'est fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer. On parle à peine encore de la Princesse d'Orange (2), qui n'avoit que trente-trois ans, qui étoit belle, qui étoit Reine, qui gouvernoit, et qui est morte en trois jours. Mais une grande nouvelle, c'est que le Prince d'Orange est malade, très-assurément; la maladie de la Reine sa femme, étoit contagieuse; il ne l'a point quittée, et Dieu veuille qu'elle ne l'ait pas quitté pour long-tems!

Il se passa hier une belle et magnifique scène à l'hôtel de Chaulnes; MONSIEUR y passa presque toute la journée, avec ses bontés et ses agrémens

(1) Mort le 5 Janvier 1695, âgé de 67 ans.
(2) Morte le 7 Janvier 1695.

ordinaires pour la maîtresse de la maison. L'appartement de cette Duchesse est dans le point de la perfection; depuis le salon jusques au dernier cabinet, tout est meublé de ces beaux damas galonnés d'or que vous connoissez; on a fait dans la chambre du lit une cheminée d'une beauté et d'une magnificence qui ne se peut dire; il y avoit de gros feux partout, et des bougies en si grande quantité, qu'elles auroient obscurci le soleil, s'ils s'étoient trouvés ensemble. Madame de Chaulnes est allée ce matin rendre la visite à MONSIEUR, et ensuite à Versailles pour quelques jours, c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il n'y a de plaisirs qu'à Grignan, mon amie; mais ce qui est triste, c'est qu'il n'y en a point pour nous à Paris, quand vous êtes à Grignan. Je révère et estime tout ce qui habite ce beau château. M. le Marquis de Grignan m'a écrit la plus jolie lettre qu'il est possible: elle a été trouvée telle par les connoisseurs. Rendez-moi de bons offices auprès de Madame sa femme; mais, mon amie, rendez-m'en de bons auprès de vous, je vous en supplie. On parle ici tous les jours de l'aimable Pauline, et toutes ses amies s'en souviennent si tendrement, qu'elle est une ingrate si elle ne s'en soucie plus; mais pourvu qu'elle ne m'oublie pas, je lui pardonne tout le reste. La petite Duchesse de Sully, qui est à mon gré la vieille, vient de m'envoyer prier de vous faire à tous mille complimens de sa part. Aimez-moi toujours, je vous en conjure, ma chère amie.

LETTRE 1029.

Monsieur DE COULANGES, *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 21 Janvier 1695.

MON Dieu, les bonnes lettres que les vôtres, ma très-aimable Gouvernante, et que les détails me font plaisir! J'ai vu toutes vos noces comme si j'y avois assisté; j'ai vu ce beau château illuminé, toute la compagnie qui le remplissoit, les belles hardes et tous les ajustemens de la mariée; ces trois tables somptueusement servies dans la galerie; tous les appartemens richement meublés et éclairés; j'ai même entendu la musique; en un mot, par vos détails aimables, je n'ai rien perdu, et ils m'ont tiré de la peine où j'étois de voir les tables servies dans la galerie en ce tems-ci; j'en trouvois la séance bien froide; mais les deux cheminées dont vous me parlez, m'ont réchauffé l'imagination; et je me suis trouvé à ce festin nuptial, sans autre incommodité que d'y avoir trop mangé; car jamais je ne fis meilleure chère. Vous vous êtes, en vérité, acquittée des détails à merveille; mais qui m'apprendra si véritablement nous avons une Marquise de Grignan, et si nous pouvons espérer des neveux dignes de leurs ancêtres? qu'on m'assure au moins que la première nuit des noces du Marquis ne ressembla point à la première nuit des noces de Monsieur son père, et je me le tiendrai pour dit. Pour moi, je

fais toujours la même vie, ma très-aimable Marquise, tantôt à Versailles, et tantôt à Paris, et toujours en bonne compagnie. Je partage à Paris mes nuits entre mes deux *femmes;* car j'en passe bien autant au quartier de Richelieu (1), que dans la rue des Tournelles; bien m'en a pris par les tems horribles que nous avons eus, car il n'y alloit pas moins que de la vie à courir les rues, et principalement la nuit.

Nous avons enfin ici les bons Chaulnes, tout comme vous les avez jamais vus, et toujours aussi disposés à faire bonne chère à leurs amis; ils sont arrangés à merveille dans leur hôtel; et la Duchesse, toujours si opposée aux changemens qu'on y veut faire, est toujours ravie, quand elle arrive de Bretagne, de les trouver faits, et est toute la première à les approuver. MONSIEUR, que vous savez qui est passionné pour elle, la vint voir hier, et lui fit une visite, la plus aimable qu'on puisse faire. Madame de Coulanges fut invitée pour aller faire les honneurs, et elle n'y manqua pas, comme vous pouvez croire. Pour moi, je ne me trouvai point à l'hôtel de Chaulnes quand MONSIEUR y vint, parce que je dînois au faubourg Saint-Germain; mais j'y arrivai assez tôt pour trouver encore des feux d'un très-bon air dans toutes les cheminées, et toutes les marques d'une riche maison, où l'on sait vivre à la grande: MONSIEUR fut voir encore Madame de Rohan, qui est en couche,

(1) C'est-à-dire, à l'hôtel de Louvois.

la Princesse d'Epinoi la douairière, qui a été malade.

La mort de la Princesse d'Orange (1) fait toujours faire beaucoup de raisonnemens; mais hier encore, il y avoit des parieurs qui soutenoient qu'elle n'étoit point morte; quoi qu'il en soit, il est résolu par le Roi son père qu'il ne recevra point de visites, et qu'on n'en portera point le deuil. Mademoiselle d'Hocquincourt épouse le Marquis de Feuquières; et Madame de Bracciane * donne de petits bals, qui finissent à dix heures du soir; on y voit toutes les héritières à marier, et c'est à ceux qui y prétendent à les aller faire danser. Voilà toutes nos nouvelles. Je m'en vais de ce pas dîner à l'hôtel de Chaulnes; le mari et la femme s'en vont après-dîner à Versailles; pour moi, je suis fort prié d'aller à Saint-Martin, et je ne sais si je n'irai point dimanche, avec M. le Duc de Montmorenci, qui a fait espérer au Cardinal qu'il m'y meneroit; c'est toujours une très-bonne maison, en quelque saison que ce soit, et quelque tems qu'il fasse. Adieu, ma très-adorable, je vous remercie d'avoir si bien distribué tous mes complimens; je vous supplie de continuer, et d'être très-persuadée que personne au monde n'est plus à vous que j'y

(1) Fille de Jacques II, Roi d'Angleterre, morte le 7 Janvier 1695.

* La Duchesse de Bracciano fut depuis la fameuse Princesse des Ursins, qui gouverna l'Espagne sous Philippe V. (*Voy.* les *Mémoires de Saint-Simon.*)

suis, ni avec un plus tendre attachement. Madame d'Armagnac m'a envoyé son portrait, et ceux de ses deux filles (1); vous croyez bien qu'il a fallu leur faire place; mais ne soyez point en peine pour votre portrait; il occupe toujours le même lieu, et tient à mon cœur, ce qui est bien plus vous dire qu'à fer et à clou. Madame de Coulanges se porte assez joliment; elle commence à manger un peu plus qu'elle ne faisoit.

(1) Madame la Duchesse de Valentinois, et Mademoiselle d'Armagnac.

LETTRE 1030.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M^me^.* DE COULANGES.

à Grignan, ce 3 Février 1695.

Ah ! ne me parlez point de Madame de Meckelbourg *, je la renonce : comment peut-on, par rapport à Dieu et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de meubles, tant de pierreries, au milieu de l'extrême misère des pauvres, dont on étoit accablé dans ces derniers tems ? mais comment peut-on vouloir paroître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'estime et l'approbation au-delà du tombeau ? comment veut-on lui paroître la plus avare personne du monde, avare pour les pauvres, avare pour ses domestiques, à

* La belle Duchesse de Châtillon, sœur du Maréchal de Luxembourg. *Voyez* la note tome I, page 74.

qui

qui elle ne laisse rien ; avare pour elle-même, puisqu'elle se laissoit quasi mourir de faim ; et en mourant, lorsqu'elle ne peut plus cacher cette horrible passion, paroître aux yeux du public l'avarice même ? Ma chère Madame, je parlerois un an sur ce sujet ; j'en veux à cette frénésie de l'esprit humain, et c'est m'offenser personnellement que d'en user comme vient de faire Mme. de Meckelbourg ; nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appellions sœurs ; je la renonce, qu'on ne m'en parle plus.

Parlons de notre hôtel de Chaulnes, c'est justement le contraire ; ce sont des gens adorables, et qui font un usage admirable de leur bien ; ce qu'ils reçoivent d'une main, ils le jettent de l'autre ; et quand ils n'avoient point les lingots de St.-Malo, ils savoient fort bien prendre sur eux-mêmes pour soutenir les grandes places où Dieu les a destinés ; les pauvres se sentent de leur magnificence ; enfin, ce sont des gens qu'on ne sauroit trop aimer, et honorer, et admirer. J'en suis tellement entêtée que je loue même Mme. de Chaulnes d'avoir appris l'amitié à MONSIEUR ; c'est une science que les personnes de l'élévation de MONSIEUR n'ont pas le bonheur de connoître. Je suis fort aise qu'on ne m'oublie point dans cet hôtel ; je vous conjure, mon aimable amie, de ne m'y point oublier vous-même ; Pauline vous embrasse, et ne sauroit plus se passer de vos douceurs. Nous sommes encore dans des visites de noces ; des Madames de Brancas, des Madames de Buous, Dames de conséquence,

qu'on avoit priées de ne point venir, ont rompu des glaces, ont penser tomber dessous, ont été en péril de leur vie, pour venir faire un compliment : voilà comme on aime en ce pays; en fait-on de même à Paris ! cependant, je me contente à moins, et je vous jure que j'aurai une joie fort sensible de vous recevoir *.

LETTRE 1031.

La même à Monsieur DE COULANGES.

à Grignan, le 3 Février 1695.

MADAME de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas ! mon Cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris; nous sommes exposés à tous les vents; c'est le vent du midi, c'est la bise, c'est le diable; c'est à qui nous insultera; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres; toutes nos rivières sont prises; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas; nos écritoires sont gelées; nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts qui sont transis; nous ne respirons que de la neige; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez un peu cela à notre Duchesse de

* Cette lettre ne se trouvoit point dans les premières Éditions des *Lettres diverses*.

Chaulnes, qui nous croit dans des prairies, avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers. Vous avez très-bien imaginé toutes les magnificences champêtres de notre noce (1); tout le monde a pris sa part des louanges que vous donnez; mais nous ne savons ce que vous voulez dire d'une première nuit de noces. Hélas, que vous êtes grossier! j'ai été charmé de l'air et de la modestie de cette soirée; je l'ai mandé à Madame de Coulanges; on mène la mariée dans son appartement, on porte sa toilette, son linge, ses cornettes; elle se décoiffe, on la déshabille, elle se met au lit; nous ne savons qui va ni qui vient dans cette chambre, chacun se va coucher; on se lève le lendemain, on ne va point chez les mariés; ils se lèvent de leur côté, ils s'habillent; on ne leur fait point de sottes questions; êtes-vous mon gendre? êtes-vous ma belle-fille? ils sont ce qu'ils sont; on ne propose aucune sorte de dejeûner; chacun fait et mange ce qu'il veut; tout est dans le silence et dans la modestie; il n'y a point de mauvaise contenance, point d'embarras, point de méchantes plaisanteries; et voilà ce que je n'avois jamais vu, et ce que je trouve la plus honnête et la plus jolie chose du monde. Le froid me glace et me fait tomber la plume des mains. Où êtes-vous? à Saint-Martin, à Meudon (2) à Bâville? Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune Coulanges? Je viens de dire

(1) Le mariage du Marquis de Grignan.

(2) Meudon appartenoit alors à Madame de Louvois.

pis que pendre de l'avarice à Mme. de Coulanges : les richesses que laisse Mme. de Meckelbourg me donnent une joie extrême de penser que je mourrai sans aucun argent comptant, mais aussi sans dettes; c'est tout ce que je demande à Dieu, et c'est assez pour une Chrétienne.

LETTRE 1032.

Madame DE COULANGES à Mme. DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 15 Février 1695 *.

ON voit bien que vous avez oublié le climat de Paris, mon amie, puisque vous croyez avoir plus froid que nous; jamais il n'y a eu un hiver comme celui-ci. Le soleil se fait voir depuis deux jours, mais il ne se laisse point sentir; c'est un privilége dont vous jouissez à Grignan, j'en suis assurée. Je comprends à merveille que Mme. de Grignan se fasse un plaisir de ne point faire des visites; c'est un avantage que j'ai au milieu de Paris; mais aussi n'ai-je point de raison pour m'incommoder; point d'enfans, point de famille; grâces à Dieu, assez de dégoût pour ces fatigantes occupations; bien des années, et une assez mauvaise santé; tout cela me fait demeurer au coin de mon feu avec un plaisir pour moi, que je préfère à d'autres, qui paroissent plus sensibles; mais une retraite que j'admire, c'est celle de Mademoiselle de la Trousse, Dieu lui fait de grandes

* Cette lettre étant la réponse à la précédente, ne peut être du 4 ou du 5, comme le portent les Éditions précédentes.

grâces, et son état est maintenant bien digne d'envie. Madame de Chaulnes veut toujours se reposer, et court incessamment. Il y a chez elle des dîners magnifiques ; le Chevalier de Lorraine, M. de Marsan, M. le Cardinal de Bouillon ; cela se soutient de cette sorte tous les jours de la semaine. Madame de Pontchartrain est assez malade ; la Comtesse de Grammont est retournée à la Cour en assez bonne santé. L'on ne se souvient plus ici de Madame de Meckelbourg, si ce n'est pour parler de son avarice. On dit que M. de Montmorenci va épouser Madame de Seignelai ; j'ai peine à croire ce mariage-là. M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin et de Versailles ; mais c'est chez Madame de Louvois (1) qu'il est descendu ; *à tout Seigneur, tout honneur.* Je comprends fort bien que l'on s'accommode d'un mari qui a plusieurs femmes ; j'en souhaiterois encore une ou deux, comme Madame de Louvois, à M. de Coulanges. Le Maréchal de Villeroi prêta hier le serment (2), et prit le bâton ensuite ; il fit attendre beaucoup le Roi, parce qu'il s'ajustoit ; il avoit un habit de velours bleu d'une magnificence extraordinaire, et sa bonne mine le paroit plus que son habit. Madame la Duchesse du Lude m'a fait promettre que je vous ferois mille complimens et mille amitiés bien tendres de sa part. Le Roi a donné à Madame

(1) M. de Coulanges appeloit Madame de Louvois *sa seconde femme.*

(2) Pour sa charge de Capitaine des Gardes-du-Corps de Sa Majesté.

de Soubise l'appartement que le Maréchal d'Humières avoit à Versailles; et celui de Madame de Soubise aux Princesses d'Epinoy ; celui de ces Princesses à M. de Rasilly ; et de la Duchesse d'Humières, pas un mot. Adieu, ma chère amie, je vous embrasse et vous aime beaucoup. J'ai peur que la charmante Pauline ne m'oublie à la fin ; l'absence laisse tout craindre, même quand on est heureux. Continuez, je vous prie, de faire mes complimens dans le château de Grignan. Je suis fort obligée à M. le Chevalier (*de Grignan*) de l'honneur de son souvenir; et je vous conjure de l'en remercier pour moi; je suis véritablement occupée de ses maux; son ami, le Père de la Tour, prêche à Saint-Nicolas; et si je suis en état de pouvoir sortir, ce sera mon prédicateur pour ce Carême. On vous a sans doute envoyé tous les sonnets qui ont été faits à la louange de la Princesse de Conti *.

* On ne peut guère prendre ceci que pour une ironie. L'aventure de M. de Clermont Chate et de la Chouin fit éclore beaucoup d'épigrammes contre cette pauvre Princesse. Voici un couplet que nous avons distingué :

Princesse, l'objet de nos vœux,
Que venons nous d'apprendre ?
On dit que Clermont est heureux ;
Ma foi, c'est trop descendre ;
Les Amours en sont indignés ;
Ils s'en vont à Cythère
Les yeux de larmes tous baignés
Le conter à leur mère.

Plusieurs de ces malins vaudevilles étoient de la Duchesse de Bourbon, fille de Madame de Montespan, comme la Princesse de Conti l'étoit de Madame de la Vallière.

LETTRE 1033.

La même à la même.

à Paris, le 22 Février 1695.

J'AI perdu mon petit secrétaire, mon amie, et je ne puis me résoudre à vous faire voir de ma mauvaise écriture. J'essaie un secrétaire nouveau (1), mandez-moi si vous lisez bien son écriture. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, est le mariage de la belle Pauline; on dit que l'Abbé de Simiane est parti pour se trouver aux noces; quand je dis que je n'en sais rien, personne ne me veut croire. La Duchesse du Lude dit qu'elle le sait par le Chevalier de Grignan; pour moi, je pardonne tout le secret que vous m'en faites, pourvu que cela soit vrai; vous croirez par-là que j'aime passionnément M. de Simiane.

M. le Duc de Chaulnes donne des dîners magnifiques; il en a donné un à Madame de Louvois, comme il l'auroit donné à M. de Louvois, un autre au Chevalier de Lorraine, et à toute la maison de MONSIEUR; j'étois du premier, et pour le second, j'y envoyai M. de Coulanges; à mesure qu'il me vient des années, les siennes diminuent, de façon que je me trouve encore bien vieille pour être sa mère. Tous les Courtisans sont devenus poëtes, l'on ne voit que des bouts-rimés, les uns

(1) C'étoit M. de Coulanges.

aussi remplis de louanges, que les autres de médisances ; Dieu me garde de vous envoyer ces derniers : il en court un à la louange du Cardinal de Bouillon, qui passe pour une chanson ; qu'en dites-vous, mon amie ? Que dites-vous aussi du *Prince Dauphin ?* je laisse à mon secrétaire le soin de vous mander cette histoire ; car il se mêle quelquefois d'écrire de son style. On dit que c'est une affaire résolue que le mariage de Mademoiselle de Croissi avec le Comte de Tillières (1). Madame de Maintenon est encore languissante ; mais elle se porte beaucoup mieux. Madame de Grammont paroît à la Cour sous la figure d'une beauté nouvelle ; elle est parfaitement guérie.

M. l'Abbé de Fénélon a paru surpris du présent que le Roi lui a fait (2) ; en le remerciant il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grâce qui l'éloignoit de M. le Duc de Bourgogne : le Roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière ; et en même tems ce digne Archevêque a fait voir au Roi que par le Concile de Trente il n'étoit permis aux Prélats que trois mois d'absence de leurs Diocèses, encore pour les affaires qui les pouvoient regarder ; le Roi lui a représenté l'importance de l'éducation

(1) Ce mariage ne se fit point. Mademoiselle de Croissi fut mariée en 1696 au Marquis de Bouzoles, et le Comte de Tillières épousa en 1699 Mademoiselle du Gué de Bagnols, nièce de Madame de Coulanges.

(2) De l'Archevêché de Cambray.

des Princes, et a consenti qu'il demeurât neuf mois à Cambray, et trois à la Cour; il a rendu son unique Abbaye. M. de Rheims a dit que M. de Fénélon pensant comme il faisoit, prenoit le bon parti; et que lui, pensant comme il fait, il fait bien aussi de garder les siennes. Adieu, ma chère amie, votre absence m'est toujours insupportable, ne me laissez point oublier dans ce château de Grignan; c'est votre affaire, je vous en avertis. J'embrasse bien tendrement la charmante Pauline. Les femmes courent après Mademoiselle de l'Enclos, comme d'autres gens y couroient autrefois; le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple? L'Abbé et le Chevalier de Sanzei partirent hier pour aller faire carême-prenant avec leur mère; ce dernier fera son possible pour aller faire la révérence à sa marraine (1), en s'en retournant à son vaisseau.

Monsieur DE COULANGES *continue.*

Premièrement, Madame, comment vous accommodez-vous de ce petit papier (2)? Ne vous trouble-t-il point quelquefois dans votre lecture? Pour moi, j'aime mieux les bonnes feuilles de papier de nos pères, où les détails se trouvent à l'aise. Il y eut hier huit jours que je revins de Saint-Martin

(1) Madame de Sévigné étoit la marraine du Chevalier de Sanzei.

(2) Cette lettre et la précédente étoient écrites sur des feuilles détachées d'un très-petit papier.

et de Versailles, pour passer le reste des jours g[illegible] à Paris. Il n'y a rien de pareil aux bons et somptueux dîners de l'hôtel de Chaulnes ; à la beauté du grand appartement, qui augmente tous les jours, et au bon air des feux qui sont dans toutes les cheminées ; il n'y a plus en vérité que cette maison qui représente la maison d'un Seigneur. M. de Marsan et le Duc de Villeroi furent du dîner du Chevalier de Lorraine.

Comme je n'ai point entendu le Cardinal de Bouillon sur le sujet du *Prince Dauphin*, je ne puis bien vous dire la vérité de ce fait ; mais on prétend que MONSIEUR, pressé par le Cardinal, avoit consenti à démembrer la Principauté Dauphine d'Auvergne du Duché de Montpensier, pour les prétentions que la maison de Bouillon pouvoit avoir sur la succession de MADEMOISELLE ; en sorte qu'ils étoient par-là les maîtres de toute l'Auvergne ; car le Cardinal en a le Duché, et M. de Bouillon le Comté ; et que dans la suite le Duc d'Albret se seroit appelé le *Prince Dauphin* ; comme on est persuadé qu'il n'y a rien de trop chaud pour ce Cardinal, qui n'est occupé que de la grandeur de sa Maison, que ne dit-on point de cette vision ? Ce qui est vrai, c'est que MONSIEUR ayant tout promis, fut parler au Roi de ce démembrement, et que le Roi s'y opposa *. On assure que

* Après l'emprisonnement des Princes, sous la minorité de Louis XIV, lorsque le parti du Grand-Condé se fut décidé à recourir aux armes, ce fut dans l'Auvergne que se rendit d'abord

le Cardinal, encore affligé de ce refus, a écrit au Chevalier de Lorraine, pour lui dire qu'il étoit surpris que MONSIEUR lui eût manqué de parole, et qu'il ne pouvoit plus désormais être du nombre de ses serviteurs. On ajoute que le Chevalier de Lorraine a montré sa lettre à MONSIEUR, qui l'a gardée, et qui a dit, que du moins le Cardinal devoit lui savoir gré de ce qu'il ne la montroit point au Roi. Quoi qu'il en soit, Madame, voilà qui est fort désagréable pour notre Cardinal; car comme il n'est pas universellement aimé et approuvé, tous ses ennemis ne perdent pas une si belle occasion de se déchaîner, et tous ses amis sont fâchés qu'une bonne fois pour toutes, il ne finisse point sur sa Maison, et qu'il ne s'accommode point au tems présent. Jugez après cela du succès du bout-rimé, dont Madame de Coulanges vous a parlé. Il y a des tems infinis que je ne vous ai écrit; mais je sais toujours de vos nouvelles par Madame de Coulanges, qui veut bien quelquefois me faire part de vos lettres. J'ai toujours oublié de vous faire dans les miennes les complimens de Madame de Louvois, et à tout le château de Grignan; elle me gronda très-sérieusement l'autre jour d'y avoir manqué.

la Princesse son épouse. On peut voir dans les *Mémoires de Lenet* le curieux détail de la magnificence avec laquelle le Duc de Bouillon l'y reçut, des forces qu'il y rassembloit, du pouvoir vraiment souverain qu'il y exerçoit. Un pareil souvenir suffisoit bien pour que le Roi prît ombrage du nouveau plan de la maison de Bouillon dont il s'agit ici.

LETTRE 1034.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M^me^.* DE COULANGES.

à Grignan, le 26 Février 1696 (1).

JE serois consolée du petit Secrétaire (2) que vous avez perdu, si celui (3) que vous avez pris en sa place, étoit capable de s'attacher entièrement à votre service. Son écriture est fort belle, son style est bon; mais de la façon que j'en ai ouï parler, il vous manquera à tout moment; il est libertin, je sais même que souvent il couche à la ville; après cela, mon amie, vous en userez comme vous voudrez; je vous conseille de le prendre à l'essai; quand vous le trouverez sous votre patte, servez-vous-en, *tant tenu, tant payé.* Voilà qui est fait, il n'y a plus que notre hôtel de Chaulnes qui conserve l'honneur de la Seigneurie; ils sont dans l'usage de jouir de leur bien; ils font l'un et l'autre (4) ce qui ne se fait plus présentement; ils sont dignes de toute sorte d'estime et d'amitié; Dieu conserve leur santé, et la pluie d'or de Saint-Malo, et la jeunesse de votre Secrétaire: je m'en vais un peu lui parler.

(1) La date de cette Lettre ne peut être juste, puisque c'est la réponse à la précédente, et que les Lettres 1035 et 1036, toutes deux du mois de Mars 1695, font allusion à l'une et à l'autre.

(2) Le Comte de Sanzei.

(3) M. de Coulanges.

(4) Le Duc et la Duchesse de Chaulnes.

A Monsieur DE COULANGES.

Premièrement, mon cher Cousin, pour vous le dire à cœur ouvert à cette heure que nous sommes en liberté, je n'aime point les petites feuilles volantes de Madame de Coulanges (1); elles me font enrager, je m'y brouille à tout moment; je ne sais plus où j'en suis; ce sont les feuilles de la Sybille, elles s'envolent; et l'on ne peut leur pardonner de retarder et d'interrompre ce que dit mon amie; mais il ne faut pas lui en parler, car elle est attachée à ces petites feuilles. Je voudrois que vous pussiez aussi vous attacher à son service, c'est une bonne condition que d'être son Secrétaire, je m'en trouverois fort bien; votre écriture m'a fait un plaisir sensible. Je sais toutes les merveilles de l'hôtel de Chaulnes, je suis fâchée de n'en être pas témoin; si j'avois pu changer les arrangemens, qui font que je suis ici, quand ils sont à la Place Royale, je l'aurois fait avec plaisir. J'aime et j'honore M. le Cardinal de Bouillon; vous le savez louer en vers et en prose; je voudrois que ce qu'il avoit imaginé pour le lot de la succession de MADEMOISELLE, eût pu réussir. On nous apprend ici les magnificences de votre Duchesse de Villeroi; ses habits superbes pour les derniers jours de carnaval; elle est dans le juste point d'aimer toutes ces choses. N'avez-vous pas fait tous les complimens

(1) Madame de Coulanges écrivoit ordinairement sur du petit papier coupé des quatre côtés.

de ce château au Maréchal et à la Maréchale de Villeroi ? je vous en avois prié. Nous recevrons avec une extrême reconnoissance ceux de Madame de Louvois ; c'est une personne que j'honore en mon particulier ; elle est honnête, elle est polie, c'est tout ce que je lui demande. Vous avez eu des tems enragés, et nous aussi ; un froid extrême, et de la neige en grand volume, comme vous savez ; et puis de la gelée par-dessus ; et puis de la neige encore, et du verglas ; et enfin, nous avons été cent fois pis qu'à Paris. Je finis, mon aimable, je n'ai point de jolis détails à mettre à leur aise sur ma feuille, je gagnerois beaucoup que le vent emportât cette lettre ; c'est à vous à parler. Corbinelli me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de l'Enclos ; ainsi, elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoi que dise M^me^. de Coulanges, et les hommes et les femmes ; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.

LETTRE 1035.

Monsieur DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le vendredi 4 Mars 1695.

Il a bien paru à la dernière lettre que vous avez reçue de votre amie (1), qu'elle n'avoit pas un Secrétaire tout-à-fait à ses commandemens. Tout ce que vous me mandez sur le libertinage de ce Secrétaire, est incomparable et très-vrai. Je ne revins que mercredi matin de chez ma seconde *femme* (2), où j'avois couché deux nuits; et j'en revins pour assister au triomphe du mercredi à l'hôtel de Chaulnes. Le Duc et la Duchesse font gras les autres jours; mais le mercredi, vendredi et samedi, c'est une bonne chère, qu'on ne peut assez vous vanter: leur maître-d'hôtel est un homme admirable, et qui contribue beaucoup à ce triomphe; mais faut-il que la compagnie qui s'y trouve, soit quelquefois aussi mêlée? Jugez-en, Madame, par l'échantillon de mercredi dernier; les *Divines* toujours d'un fort bon commerce; mais Madame de la Sale et sa fille de Roussillon, Madame de Saint-Germain, Madame du Bois de la Roche, qui rit plus haut que jamais, et le bon Abbé d'Effiat, pour qui principalement la fête se faisoit; j'aurois juré d'abord que je me serois contenté de manger pour vivre seulement;

(1) Madame de Coulanges.

(2) Madame de Louvois.

mais la chère se trouva si bonne, si grande, et si magnifique, que je l'assaisonnai de toute ma bonne humeur; je mangeai comme un diable, je bus comme un trou, et je fis convenir Madame de la Sale, sa fille, Madame de Saint-Germain, et Madame du Bois de la Roche, qu'il n'étoit rien tel qu'une bonne compagnie, d'un même pays, qui parloit la même langue, et qui étoit fort aise de se voir rassemblée; je dis qu'il falloit convenir encore que la moindre personne qui seroit survenue à notre dîner, nous auroit troublés infiniment; ensorte qu'elles opinèrent que les maîtres de la maison seroient exacts à ne donner entrée à l'heure de leur dîner qu'à de certaines gens, et que rien n'étoit si capable de mortifier une bonne compagnie, que de la mêler avec une mauvaise: sur cela, Madame de la Sale dit cent jolies choses plus délicates et plus françoises les unes que les autres; Madame de Saint-Germain y applaudit avec son air de confiance ordinaire, et Madame du Bois de la Roche en rit plus haut que jamais; les cuillers sales redoublèrent dans les plats en même-tems, pour servir l'un, et pour servir l'autre; et ayant par malheur souhaité une vive, Madame de Saint-Germain m'en mit une toute des plus belles sur une assiette pour me l'envoyer; mais j'eus beau dire que je ne voulois point de sauce, la propre Dame, en assurant que la sauce valoit encore mieux que le poisson, l'arrosa, à diverses reprises, avec sa cuiller, qui sortoit toute fraîche de sa belle bouche;

Madame

Madame de la Sale ne servit jamais qu'avec ses dix doigts; en un mot, je ne vis jamais plus de saleté; et notre bon Duc, avec les meilleures intentions du monde, fut encore plus sale que les autres. Voilà, ma belle Gouvernante, comme se passa cette fête. Je m'en vais de ce pas dîner encore avec la Duchesse de Chaulnes, car le Duc n'arrivera que ce soir de Versailles; mais demain le triomphe est destiné au Premier-Président de Bretagne, à son fils, à sa belle-fille, à M^me^. Girardin, à l'Evêque de Vannes, à sa sœur M^me^. de Creil, et autres : je suis encore retenu pour en faire les honneurs.

Mademoiselle de Bréval (1) fut mariée mercredi avec M. de Thianges; et comme M. de Thianges entendit quelques propositions d'aller à l'Opéra, en attendant le souper, car le mariage se fit le matin, et on dîna chez M. l'Archevêque de Paris, il supplia de prendre quelque autre divertissement; ensorte que toute la noce fut amenée par M. du Maine à l'Arsenal, dont on ferma les portes, et où l'on joua au lansquenet jusqu'à ce que l'heure fût venue d'aller souper chez le Premier-Président : les mariés y ont couché jusqu'à aujourd'hui, qu'ils doivent aller demeurer à l'hôtel de Nevers, où ils seront trois mois, c'est-à-dire, en attendant qu'ils trouvent une maison qui leur convienne. Madame de Montespan ouvrit hier sa porte, et, couchée

(1) Geneviève-Françoise de Harlay, fille de Bonaventure-François de Harlay, Marquis de Bréval, et de Genevieve Fortia.

dans son lit, elle reçut les complimens de tous ceux qui voulurent lui en aller faire. Voilà ce qui a fait la grande nouvelle de tous ces jours-ci. La Duchesse de Villeroi est grosse, et bien triste d'un état qui lui est fort nouveau, pendant que toute sa famille en est dans la dernière joie. Le Comte de Sanzei arriva hier; il n'attend que les ordres de Madame de Coulanges pour vous faire voir de son écriture; il ne sera tout au plus que quinze jours avec nous, car voilà le tambour qui va battre aux champs. Vous avez su la mort de Madame de Montglas * : en revanche, la Comtesse de Fiesque se porte mieux que jamais; elle a été merveilleuse sur ce mariage de Mademoiselle de Bréval, qu'elle a toujours aimée et regardée comme sa fille. Il n'est plus question de l'affaire du Cardinal de Bouillon; je l'ai fort vu depuis quelque tems, et il me paroît tout aussi tranquille qu'il le peut être. L'hôtel de Chaulnes avec tous ses triomphes ne laisse pas aussi d'avoir quelquefois des chagrins, parce que le Duc et la Duchesse en veulent avoir : toutes ces troupes sur les côtes et tous ces Officiers pour les commander, les embarrassent, lorsqu'ils devroient s'accommoder au tems, passer ici tranquillement leur printems et leur été entre Chaulnes, Versailles et Paris, et n'aller en Bretagne que pour les Etats; mais ils

* Cette Dame est connue par la passion qu'elle avoit inspirée à Bussy, et par les plaintes qu'il en fit en vers et en prose, lui reprochant de l'avoir abandonné et même trahi dans sa disgrâce.

étouffent sans vouloir s'ouvrir à leurs amis, et veulent avancer leurs jours à toute force. Le bon Duc s'appesantit fort, et il y a raison pour cela; mais en ce monde, qui est-ce qui se rend justice?

Voici insensiblement une assez longue lettre; elle est au moins sur les feuilles de nos pères, qui ne s'envoleront point comme celles de votre amie (1). Elle est partie dès le matin, votre amie, pour le Sermon du Père Gaillard à Saint-Roch, et de là elle doit aller dîner chez Madame de Valentiné. Adieu, ma très-aimable Madame, aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime ni plus ni moins que moi-même. La Marquise de la Trousse va se remettre dans le commerce; elle a prié Madame de Coulanges de la présenter en certaines maisons; elle doit aussi vous écrire. Dites, je vous supplie, mille belles et bonnes choses pour moi à tous les habitans de votre royal château. J'ai bien de l'impatience d'apprendre de bonnes nouvelles de l'adorable Pauline : nous espérons que vous nous en donnerez, indépendamment de celles qui nous pourroient venir d'ailleurs. Nous méritons cette distinction par l'intérêt sincère que nous prenons à tout ce qui la regarde.

(1) Madame de Coulanges écrivoit la plupart de ses lettres sur de petites feuilles détachées.

LETTRE 1036.

Madame DE COULANGES à Mme. DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 25 Mars 1695.

MES Secrétaires me manquent au besoin; mais quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire, *ils ne vont plus que pour Climène.* Que dites-vous de ne plus savoir M. le Duc de Chaulnes Gouverneur de Bretagne? on ne parle que de ce grand événement; les gens modérés croient que ce Duc et cette Duchesse se doivent trouver heureux de ce changement (1) : les autres les croient désespérés; pour moi, je dis tout ce que l'on veut, et suis très-persuadée qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre; c'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir; il a plutôt fait de juger par ses dispositions, que d'examiner celles des autres. M. de Chaulnes fait bonne mine; la Duchesse se cache si bien que je ne l'ai point vue; il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper, car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous apercevrez jamais, ma très-aimable. Au reste, ma santé n'est

(1) Le Gouvernement de Bretagne fut donné à feu M. le Comte de Toulouse, et celui de Guyenne, à M. le Duc de Chaulnes.

point du tout bonne; il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter si solidement; peut-être penserai-je tout d'une autre façon, quand je me trouverai plus proche de la mort; il faut trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer.

J'attends de vous un compliment, qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu; cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier; mais le monde est bien inutile, je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, Madame de Villars m'a fait promettre que je vous dirois des choses infinies de sa part, et sur-tout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. de Villars de n'avoir point parlé d'elle à Madame de Grignan; cela pourroit bien aller à une séparation, si Madame votre fille ne s'y oppose. Comme j'achève ma lettre, voilà un Secrétaire qui m'arrive; il vous apprendra que je viens de voir M. de Chaulnes, qui m'a conté tout ce qui s'étoit passé entre le Roi et lui; mais comme en même tems il m'a dit qu'il vous alloit écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit, que vous saurez encore mieux par lui-même; il me paroît tout plein de raison*. Madame sa femme m'a envoyé

* Il paroît que le Roi avoit ôté au Duc de Chaulnes le Gouvernement de la Bretagne, lui donnant en échange celui de la Guienne.

prier qu'elle pût aujourd'hui passer la journée avec moi ; je la plains, puisqu'elle est fâchée : pour moi, qui ne connois point le goût de la représentation, ou pour mieux dire, qui ne connois que celui du repos, quand on n'est plus jeune, je ne me trouverois pas à plaindre à la place de Madame de Chaulnes. M. de Mêmes épouse Mademoiselle de Brouë, à qui on donne trois cent cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries ; on dit aussi que M. de Poissi épouse Mademoiselle de Beaumelet (1), qui aura un jour soixante mille livres de rente ; *et de ma pauvre nièce, pas un mot.* M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin, et il est allé aujourd'hui, je ne sais où. Le Maréchal de Choiseul part dimanche ; il a le commandement de la Bretagne joint aux autres ; comme il a le commandement beau, je suis assez aise qu'il commande loin d'ici ; ce n'est pas que je ne sois une ingrate cette année, car je ne l'ai presque pas vu. Adieu, ma vraie amie, ne me laissez pas oublier à Grignan, et sur-tout de l'adorable Pauline.

(1) M. de Poissi n'épousa point Mademoiselle de Beaumelet, et ne se maria qu'en 1698, avec Mademoiselle de Varangéville.

LETTRE 1037.

Monsieur DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 15 Avril 1695.

JE ne vous ai point écrit depuis la bizarre aventure de notre feu, et il y a un tems infini; je vous en demande mille pardons, ma très-aimable Madame; mais il faut excuser un homme qui n'est point à lui, et qui a toujours l'esprit bandé, comme je disois autrefois à Monsieur votre fils qui me faisoit des reproches. Dès que j'eus pris part à la déconvenue de nos pauvres meubles, je m'en retournai à Versailles, et de là à Pontoise, d'où je ne suis revenu presque que pour m'en aller passer la quinzaine de Pâques à Bâville: me voici présentement de retour de Bâville; mais on m'a signifié de me tenir prêt pour aller à Chaulnes vers le 24 ou le 25 du mois, pour y demeurer jusqu'à la Pentecôte. Je ne doute pas qu'en ce tems-là quelqu'un ne mette encore la main sur *moi*; et c'est ainsi que mes jours s'en vont insensiblement, et que je profite d'un regain de jeunesse, qui fait que je m'accommode encore du monde, et que le monde s'accommode encore de moi. Je ne sais plus ce qu'est devenue la goutte, je n'en ai point entendu parler depuis l'année passée; et mes forces, et ma santé, et ma bonne humeur sont revenues de telle sorte, que je suis prêt de croire qu'il y a une très-grosse erreur dans

mon baptistaire, et qu'il faut qu'on s'y soit trompé pour le moins de vingt ans ; car assurément à soixante et un an passés, on n'est point aussi jeune que je le suis. Vous êtes jeune aussi, ma très-aimable, je n'ai jamais vu une écriture plus ferme que la vôtre, ni un style plus délicieux ; vos lettres me font un plaisir sensible ; Madame de Coulanges a soin de me garder aussi toutes celles que vous lui écrivez, et c'est pour moi une lecture dont je ne me puis lasser.

Vous avez su, et vous avez vu avec une lunette d'approche, tout ce qui s'est passé à l'hôtel de Chaulnes ; plus on va en avant, plus tous les zélés serviteurs et amis du Duc et de la Duchesse trouvent qu'ils sont trop heureux d'être sortis d'intrigue aussi noblement qu'ils ont fait ; enfin, les voilà les plus grands Seigneurs de France, les mieux en leurs affaires, et avec le plaisir d'entendre chanter leurs louanges de tous les côtés ; car de celui de Bretagne, on apprend qu'ils y ont secouru bien des gens à leurs propres dépens, quand on a mis des règles plus étroites aux Etats pour en arrêter les petites douceurs qui faisoient subsister plusieurs pauvres Gentilshommes et pauvres familles. En vérité, ce sont de bonnes gens que notre Duc et notre Duchesse, Dieu les conserve ; mais qu'ils se gardent bien par inquiétude de vouloir aller en Guyenne, car s'ils y vont jamais, ils sont perdus. On trouvera bon qu'ils n'y aillent point, et s'ils y vont une fois, on voudra qu'ils y soient toujours ;

et quelle dépense faudra-t-il qu'ils fassent, et quels esprits auront-ils à gouverner?

Il n'y a pas ici de grandes nouvelles. M. l'Archevêque de Rheims croyoit avoir acheté l'hôtel Colbert; et M. de Beauvilliers, premier tuteur des enfans, et nanti des consentemens de l'Archevêque de Rouen et de Madame de Seignelai, croyoit l'avoir vendu; mais ces derniers ayant changé d'avis, ils ont manqué, et à M. de Beauvilliers, et à M. de Rheims, qui ont eu une conduite sans reproche. Ce sont de ces choses qui font discourir, et dont on parle selon que l'on est dans les intérêts des uns ou des autres. Je vis hier Madame de Nevers tout le matin, et puis je retournai chez elle le soir; c'est pour vous dire que je ne l'ai point abandonnée; mais il est constant qu'on la voit avec cela toujours moins qu'une autre, parce que sa vie et celle de son mari sont toujours des vies très-particulières, et même extraordinaires.

Adieu, ma très-aimable Gouvernante, je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes, où cette belle Duchesse doit venir après-dîner. Je ne suis point content de la santé de Madame de Coulanges; la voilà dans les remèdes d'Helvétius, Dieu veuille qu'ils fassent mieux que ceux de Saint-Donnat et de Carette. Je n'aime point à la voir courir d'empyrique en empyrique; elle me paroît une personne égarée, qui cherche le bon chemin, et qui ne le peut trouver : portez-vous toujours bien, ma très-belle; il est constant que je suis plus en repos de vous à

Grignan que si vous étiez ici; parce que je sais que vous ne manquez de rien où vous êtes, et que vous y avez tout ce que vous aimez le mieux. Je vois M. de Sévigné tant que je puis; il est toujours mon enfant.

L'incendiaire s'appeloit *Beauvais*, une femme-de-chambre que Madame de Coulanges avoit depuis peu à la place de la *Belle de nuit*; cette femme-de-chambre lui déplut dès le lendemain qu'elle fut entrée à son service; elle attira aussi la haine de toute la maison; mais jamais votre amie n'eut la force de s'en défaire, parce qu'elle lui étoit donnée par une pénitente chérie du Père Gaillard.

LETTRE 1038.

Madame DE SÉVIGNÉ à M. DE COULANGES.

à Grignan, le 26 Avril 1695.

QUAND vous m'écrivez, mon aimable Cousin, j'en ai une joie sensible; vos lettres sont agréables comme vous; on les lit avec un plaisir qui se répand partout; on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun selon le degré de chaleur qu'il a pour vous. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point, je ne boude point, je dis, mon Cousin est dans quelque palais enchanté; mon Cousin n'est point à lui; on aura sans doute enlevé mon pauvre Cousin, et j'attends avec patience le retour de votre souvenir, sans jamais douter de votre amitié; car, le moyen que vous

ne m'aimiez pas? c'est la première chose que vous avez faite quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux; et c'est moi aussi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable; une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du tems. Il nous paroît que ce tems, qui fait tant de mal en passant sur la tête des autres, ne vous en fait aucun; vous ne connoissez plus rien à votre baptistaire; vous êtes persuadé qu'on a fait une très-grosse erreur à la date de l'année; le Chevalier de Grignan dit qu'on a mis sur le sien tout ce qu'on a ôté du vôtre, et il a raison; c'est ainsi qu'il faut compter son âge. Pour moi, que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je suis quelquefois surprise de ma santé; je suis guérie de mille petites incommodités que j'avois autrefois, non-seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse*: cependant je fais des efforts pour n'être point la dupe de ces trompeuses apparences, et dans quelques années je vous conseillerai d'en faire autant.

Vous êtes à Chaulnes, mon cher Cousin, c'est un lieu très-enchanté, dont M. et Madame de Chaulnes vont prendre possession; vous allez retrouver les enfans de ces petits rossignols, que vous avez si joliment chantés; ils doivent redoubler leurs chants, en apprenant de vous le bonheur qu'ils auront de voir plus souvent les maîtres de ce beau

* Moins d'un an après, elle n'existoit plus!

séjour. J'ai suivi tous les sentimens de ces Gouverneurs, je n'en ai trouvé aucun qui n'ait été en sa place, et qui ne soit venu de la raison et de la générosité la plus parfaite. Ils ont senti les vives douleurs de toute une Province qu'ils ont gouvernée et comblée de biens depuis vingt-six ans; ils ont obéi cependant d'une manière très-noble; ils ont eu besoin de leur courage pour vaincre la force de l'habitude, qui les avoit comme unis à cette Bretagne; présentement ils ont d'autres pensées; ils entrent dans le goût de jouir tranquillement de leurs grandeurs, je ne trouve rien que d'admirable dans toute cette conduite; je l'ai suivie et sentie avec l'intérêt et l'attention d'une personne qui les aime, et qui les honore du fond du cœur. J'ai mandé à notre Duchesse comme M. de Grignan est à Marseille, et dans cette Province sans aucune sorte de dégoûts; au contraire, il paroît par les ordres du Maréchal de Tourville qu'on l'a ménagé en tout; ce Maréchal lui demandera des troupes quand il en aura besoin; et M. de Grignan, comme Lieutenant-Général des armées, commandera les troupes de la Marine sous ce Maréchal. Voilà de quoi il est question en ce monde, on veut agir, quoi qu'il en coûte. Je plains bien mon fils de n'avoir plus la douceur de faire sa cour à nos anciens Gouverneurs; il sent cette perte, comme il le doit. Je suis en peine de Madame de Coulanges, je m'en vais lui écrire. Recevez les amitiés de tout ce qui est ici, et venez que je vous baise des deux côtés.

LETTRE 1039.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 13 Mai 1695.

JE me porte beaucoup mieux; Helvétius * ne m'a donné que d'un extrait d'absynthe, qui m'a rétabli, ce me semble, mon estomac; je vous assure, ma très-belle, que je suis bien éloignée d'avoir de l'indifférence pour ma santé, et que je supporte mes maux fort impatiemment; ainsi je ne me veux point parer auprès de vous d'un mérite que je n'ai point. Je crois que si j'eusse imaginé de passer à Grignan le tems d'entre les deux saisons des eaux, je les aurois crues nécessaires pour ma santé; et je pense que si j'y étois une fois arrivée, j'aurois donné la préférence aux vins de Grignan sur les

* C'étoit le grand-père du célèbre auteur de l'*Esprit*. Il vint de Hollande à Paris fort jeune, pour y pratiquer la médecine. Le hasard, et non son mérite (quoiqu'il en eût beaucoup) fit sa fortune. Il traita et guérit un marchand Droguiste, qui le paya avec un paquet de la racine du Brésil appelée *ipecacuanha*. Après quelques essais dans les Hôpitaux, Helvétius lui reconnut la vertu de guérir le flux de sang. Le public apprit bientôt par ses succès que son spécifique étoit réellement souverain, et avant trente-deux ans, les dyssenteries lui avoient valu cent mille écus. Le Roi lui acheta son secret mille louis. Ses talens dès-lors, mis en évidence, lui firent une grande réputation, qu'égala celle de son fils, qui fut aussi un habile médecin. L'un et l'autre ont enrichi leur science d'ouvrages estimés. Mais le génie philosophique a depuis élevé ce nom à un plus haut degré de gloire.

eaux de Bourbon. Je plains bien M. le Chevalier de Grignan, et je suis bien honteuse de me plaindre de mes petits maux, quand j'en vois souffrir de si grands, et avec tant de patience. La pauvre Madame de Carman est bien mal, nous verrons la fin de sa vie avant celle de sa patience.

Mon Dieu ! que je me presse de vous faire des complimens de M. de Tréville, il me gronde tous les jours de l'avoir oublié; il souhaite votre retour très-sincèrement. Il nous dit avant-hier les plus belles choses du monde sur le Quiétisme, c'est-à-dire, en nous l'expliquant; il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien. M. Duguet (1), qui n'est pas trop sot, comme vous savez, sur de tels sujets, étoit transporté de l'entendre. Parlons d'autres choses. Les Princesses sont ici, et se divertissent si parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la Cour; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. Langlée donna hier un souper à M. et à Madame de Chartres; Madame la Princesse, Madame la Duchesse, qui étoit la reine de la fête; Madame de Montespan, une infinité d'autres Dames, dont Madame la Maréchale et Madame la Duchesse de Villeroi étoient; M. le Duc et tous les Princes qui sont ici, s'y trouvèrent; mais une autre fête, ce fut celle que M. le Duc donna il y a deux jours, dans sa petite maison de Madame de la Sablière; tous les Princes et Princesses y étoient; cette maison

(1) Le célèbre Abbé Duguet.

est devenue un petit palais de cristal : ne trouvez-vous pas que ce sont les lieux saints aux infidèles (1) ? Madame de Montespan a acheté Petit-Bourg quarante mille écus; elle le donne après sa mort à M. d'Antin. M. de Sévigné nous quitte après-demain ; il m'assure qu'il vous retrouvera cet hiver à Paris ; cela me fera paroître l'été bien long, malgré la belle saison. M. de Chaulnes reviendra le 17 de ce mois, et notre Duchesse ne reviendra qu'après les fêtes. M. de Coulanges me mande que plus il a de printems, plus il sent le printems : voilà un grand prodige ; car, sans l'offenser, il a plus de printems que Madame de Brégi. Je vous prie, ma très-aimable, de dire bien des choses de ma part à Madame de Grignan, et d'embrasser pour moi bien tendrement la tranquille Pauline : on dit que vous nous l'amenerez toute mariée, je sens déjà que je ne l'en aimerai pas moins. L'oraison funèbre de M. Luxembourg sera achevée d'imprimer dans deux jours ; l'on dit qu'on a retranché quelques traits du portrait du Prince d'Orange *. Madame de Grignan va avoir le plaisir de recevoir des lettres tendres de son mari, et de lui en écrire ; il est bien joli que tous ses sentimens se développent pour lui. Adieu, ma très-chère.

(1) A cause de l'extrême dévotion de M. de la Sablière, à qui cette maison appartenoit auparavant.

* La Cour commençoit à sentir que le Prince d'Orange n'étoit pas un ennemi méprisable, et l'on pensoit déjà à la paix, qui se fit deux ans après. Le Jésuite la Rue, auteur de cette oraison funèbre, eut ordre de mitiger la guerre de paroles, en attendant mieux.

LETTRE 1040.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES.

à Grignan, le 28 Mai 1695.

J'Ai reçu vos deux lettres de Chaulnes, mon cher Cousin; nous y avons trouvé des couplets dont nous sommes charmés; nous les avons chantés avec un plaisir extrême, et plus d'une personne vous le dira; car il ne faut pas que vous ignoriez le bon goût que nous conservons ici pour ce que vous faites. Vous allez en avant pour la gaîté et pour l'agrément de votre esprit, et en reculant contre le baptistaire; c'est tout ce qui se peut souhaiter, et c'est ce qui fonde bien naturellement l'envie qu'on a de vous avoir partout; avec qui n'êtes-vous pas bon? avec qui ne vous accommodez-vous point? et sur le tout, cette conduite de ne vous point jeter à la tête, et de laisser place aux désirs de vous voir; c'est ce qui fait le ragoût de votre amour-propre. Il faut que la force du proverbe soit bien violente, s'il est bien vrai que vous ne soyez pas prophète en votre pays. Je reçois souvent des nouvelles de Madame de Coulanges; son commerce est fort aimable, et sa santé ne doit plus faire de peur, sur-tout ayant la ressource que nous devons avoir, que quand elle sera lasse et désabusée des remèdes, c'en sera un très-salutaire que de n'en plus faire.

Mais revenons à Chaulnes, j'en connois la beauté,

et

et je vois d'ici combien notre bon Gouverneur s'y ennuie. Vous avez beau dire les meilleures raisons du monde, il répondra toujours, *je ne saurois*, et si vous continuez, il vous fera taire enfin en disant, *j'en mourrois*. C'est ce qui arrivera sans doute, avant que d'avoir pris le goût du repos et de la douceur d'une vie tranquille; les habitudes sont trop fortes, et l'agitation attachée au commandement et aux grands rôles, a fait de trop profondes traces, pour qu'elles s'effacent aisément. J'écrivis à ce Duc sur la députation de mon fils, et je badinois avec lui, croyant dire des contre-vérités sur sa solitude de Chaulnes; je le traitois comme un véritable ermite, s'entretenant avec ce beau jet d'eau qu'on appelle *le Solitaire*. Je supposois ses repas conformes à cet état, et que les dattes et les fruits sauvages feroient tous ses festins; je plaignois son maître-d'hôtel; et en disant toutes ces bagatelles, je sentois que j'avois grand besoin de vous, et que l'ânonnement (1) que je connois, feroit une étrange pauvreté de toute cette lettre. Vous êtes venu au secours, comme je l'avois pensé; et vous êtes présentement dans un autre pays, où vous sentez toutes les douceurs de l'amour paternel; qu'en dites-vous? vous n'eussiez jamais pensé qu'il eût été si fort, si vous ne l'aviez éprouvé : c'eût été grand dommage que toutes les bonnes instructions que vous avez

(1) M. de Chaulnes lisoit aussi mal que M. de Coulanges lisoit bien.

données aux petitsenfans, n'eussent point été suivies par quelque enfant de votre imagination. Ce petit Comte de Nicei est un chef-d'œuvre (1), et la singularité d'être invisible le met au-dessus des autres. Quel usage vous faites de ce conte, que je n'osois quasi vous rappeler ! le voilà en honneur pour jamais; rien ne sauroit être plus joli que tous ces couplets, nous les chantons avec plaisir. Nous avons eu ici un commencement de printems admirable; mais depuis deux jours, la pluie qu'on n'aime point ici, s'est tellement répandue comme en Bretagne et à Paris, qu'on nous accuse d'avoir apporté cette mode; elle interrompt nos promenades, mais elle ne fait pas taire nos rossignols; enfin, mon cher Cousin, les jours vont trop vite. Nous nous passons du grand bruit et du grand monde; la compagnie cependant ne vous déplairoit pas; et si jamais un coup de vent vous rejette dans ce *royal* château..... mais c'est une vision, il faut espérer de nous revoir ailleurs d'une manière plus naturelle et plus vraisemblable; nous avons encore un été à nous écrire.

Le mariage de M. de Lauzun nous a surpris (2); je ne l'eusse pas deviné le jour que je vous en écrivis

(1) Toute cette plaisanterie est expliquée dans des couplets de chansons de M. de Coulanges à Madame de Louvois, et roule sur un conte qui leur étoit venu de Provence.

(2) Avec Mademoiselle de Lorges.

* Ce mariage étoit un arrangement d'ambition. Avec une grande fortune et de grandes dignités la manie de Lauzun fut toujours de redevenir favori. Il n'y put jamais réussir.

un autre (1) à Lyon : Madame de Coulanges s'en souvient encore. Tout le monde vous aime ici, et vous remercie de votre souvenir. Je vous écris imprudemment, sans songer que vous n'êtes plus à Chaulnes, et que dans un autre pays il ne sera plus question de tout ceci. Il faut finir par Pauline, elle chante vos louanges en chantant vos couplets; elle vous aime toujours, et vous prie de faire tous ses remercîmens à Madame la Duchesse de Villeroi; on ne peut oublier une jolie amie. Adieu, mon Cousin, vous savez combien je suis à vous.

Apostille de Madame DE GRIGNAN.

Tous vos enfans sont charmans; ceux que l'on voit, l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le Comte de Nicei, dont vous me paroissez faire votre Benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfans que vous nous envoyez et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages, à la folie de mettre en œuvre, *le voyez-vous? non, ni moi non plus.* Comme l'original de ce conte est Provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre *Rocher;* les

(1) C'est-à-dire, lorsqu'il s'agissoit du mariage de M. de Lauzun avec MADEMOISELLE. *Voyez* tome I, page 101 et suivantes.

épithètes dont vous l'honorez (1), sont des monumens éternels à la gloire des *Adhémars;* si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne sauroit être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avoit l'espérance de vous y revoir, il n'y auroit plus rien à désirer.

(1) Le royal château.

LETTRE 1041.

Madame DE COULANGES *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, ce 3 Juin 1695.

COMMENT vous portez-vous, ma très-belle? Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'avez fait écrire par votre joli Secrétaire. J'ai peur que vous n'ayez gâté votre belle santé par une médecine. Je vis hier M. de Chaulnes, qui est le parfait Courtisan; il a demeuré dix jours à Marly, où il a passé ses journées à jouer aux échecs avec le Cardinal d'Estrées; et sur ce qu'on lui a dit que cela faisoit ici une nouvelle, il a répondu qu'il en étoit surpris, par la raison qu'il y a long-tems qu'ils cherchoient à se donner échec et mat. Une autre nouvelle est que Madame de Louvois a cédé Meudon au Roi, qui l'a pris pour MONSEIGNEUR, en donnant quatre cents mille francs à Madame de

Louvois, et la charmante maison de Choisy, qui étoit la chose du monde qu'elle désiroit le plus; ainsi je crains qu'elle ne puisse plus avoir de désirs. Elle est fort mal contente de M. de Coulanges, qui, en arrivant de Chaulnes, partit le lendemain pour Pontoise. Quant à moi, je ne me sens plus de goût que pour le repos : on m'a priée d'aller chez le Cardinal de Bouillon cette semaine; cela me paroît comme si l'on me proposoit d'aller faire un petit tour à Rome; je trouve qu'il faut de grandes raisons pour quitter son lit; c'est la mauvaise santé qui fait penser ainsi ; il faut bien le croire; la mienne est cependant meilleure qu'elle n'a été. Je ne suis point contente de celle de Madame de Chaulnes; elle a un vilain rhume que je n'aime point. Je crois le marché de Ménil montant absolument rompu, d'autant que, selon toutes les apparences, le Premier-Président ne le veut plus vendre. Adieu, ma très-aimable, ne me laissez point oublier à Grignan, je vous en prie, et dites à la belle Pauline de songer quelquefois à ce que je suis pour elle.

LETTRE 1042.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Grignan, le 5 Juin 1695.

J'AI dessein, Monsieur, de vous faire un procès : voici comme je m'y prends. Je veux que vous le jugiez vous-même. Il y a plus d'un an que je suis ici avec ma fille, pour qui je n'ai pas changé de goût. Depuis ce tems vous avez entendu parler, sans doute, du mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de Saint-Amand. Vous l'avez vue assez souvent à Montpellier pour connoître sa personne; vous avez aussi entendu parler des grands biens de Monsieur son père, vous n'avez point ignoré que ce mariage s'est fait avec un assez grand bruit dans ce château que vous connoissez. Je suppose que vous n'avez point oublié ce tems où commença la véritable estime que nous avons toujours conservée pour vous. Sur cela je mesure vos sentimens par les miens, et je juge que ne vous ayant point oublié, vous ne devez pas aussi nous avoir oubliées.

J'y joins même M. de Grignan, dont les dates sont encore plus anciennes que les nôtres. Je rassemble toutes ces choses, et de tout côté je me trouve offensée; je m'en plains ici, je m'en plains à vos amis, je m'en plains à notre cher Corbinelli, confident jaloux et témoin de toute l'estime et

l'amitié que nous avons pour vous; et enfin, je m'en plains à vous-même, Monsieur. D'où vient ce silence? est-ce de l'oubli? est-ce une parfaite indifférence? Je ne sais : que voulez-vous que je pense? A quoi ressemble votre conduite? donnez-y un nom, Monsieur; voilà le procès en état d'être jugé. Jugez-le : je consens que vous soyez juge et partie.

LETTRE 1043.

Monsieur DE COULANGES *à Mesdames* DE SÉVIGNÉ *et* DE GRIGNAN.

à Paris, le 10 Juin 1695.

ELLE est tombée au beau milieu de Saint-Martin, cette dernière aimable lettre; et comme elle n'a point été lettre close pour mon charmant Cardinal, qui a pris la place et au-delà du charmant Marquis, elle a donné une ample matière pour parler de la mère et de la fille, et pour reparler de ce royal château, et de la bonne et grande réception qu'on y fit à ce Cardinal à son retour de Rome; en parlant de vous, Mesdames, combien de fois vous souhaitâmes-nous à Saint-Martin? Nous vous fîmes même placer au fond d'une superbe calèche, pour vous en faire voir plus commodément les promenades et toutes les beautés; mais hélas! on avoit beau demander : *les voyez-vous?* on disoit *non;* et nous répondions tristement, *ni nous non*

plus. Nous vous donnâmes aussi un très-bon souper; et ce fut dans l'enthousiasme du veau, du bœuf et du mouton, qui se trouvèrent au suprême degré de bonté, que je fis en soupant ce triolet, qui me parut avoir votre approbation :

Quel veau ! quel bœuf ! et quel mouton !
La bonne et tendre compagnie !
Chantons à jamais sur ce nom
Quel veau ! quel bœuf ! et quel mouton !
Rôti, soyez exquis et blond,
Mais mon appétit vous oublie;
Quel veau ! quel bœuf ! et quel mouton !
La bonne et tendre compagnie !

Non, Mesdames, il n'y a point de vie pareille à celle qu'on mène à Saint-Martin ; et il faudra bien qu'on vous y voie quelque jour réellement et de fait ; je m'y en retourne demain, pour être dimanche à l'arrivée de notre Duc et de notre Duchesse de Chaulnes, qui y amènent Madame de Coulanges et l'Abbé Têtu. Il y a un tems infini que le Cardinal demande Madame de Coulanges ; et il y a un tems infini que je désire aussi que Madame de Coulanges voie Saint-Martin, et qu'elle me voie à Saint-Martin ; car elle m'y trouvera les coudées bien franches, comme on dit, et d'une liberté et d'un air qui lui feront voir combien je suis aimé dans cette maison, et, si j'ose le dire, considéré depuis le galopin jusques au maître. Je ne puis, en vérité, assez me louer du Cardinal ; il n'y a sorte de sincère amitié qu'il ne me témoigne, et il n'y a sorte encore de confiance qu'il

n'ait en moi. Toute sa famille même est devenue comme la mienne ; je m'y trouve pêle-mêle en toutes rencontres, et me voilà à la veille d'aller à Evreux, avec la même liberté et les mêmes agrémens que je vais à Pontoise ; enfin, je vous le puis dire, il n'y a jamais eu une vie plus heureuse que la mienne, Dieu veuille que celle qui viendra après le soit autant ! Voilà par où il faut finir l'aveu que je vous fais de mon extrême bonheur.

Pendant que j'étois à Saint-Martin, est arrivé cet échange de Meudon contre Choisy et quatre cent mille francs ; c'est ce qui m'a obligé de revenir ici, pour marquer à Madame de Louvois l'intérêt sensible que je prends à tout ce qui la regarde. Je l'ai trouvée fort contente et fort satisfaite du beau présent qu'elle a fait au Roi. Je fus avant-hier avec elle à Versailles ; le Roi la reçut chez Madame de Maintenon ; Sa Majesté la combla de mille honnêtetés, et elle eut la force de y répondre, en lui disant qu'elle étoit ravie d'avoir eu en ses mains de quoi lui marquer tout son respect et toute sa reconnoissance ; qu'elle avoit toujours regardé Meudon comme une maison qui lui étoit destinée, et que ce n'étoit que dans cette vue qu'elle avoit pris tant de soin pour le bien entretenir et le lui remettre en bon état toutes fois et quantes il lui plairoit ; qu'elle savoit les intentions de feu M. de Louvois, à qui, si Dieu avoit accordé quelque tems pour s'expliquer, son dessein

auroit été d'en faire présent à Sa Majesté. Le Roi répondit des merveilles ; elle vit ensuite MONSEIGNEUR, qui la remercia d'un si beau présent ; enfin, toute cette scène s'est passée à merveille, et nous voilà maintenant occupés à transporter nos meubles de Meudon à Choisy, et à bien nous assurer nos quatre cent mille francs, dont il devroit bien revenir quelque petite chose *au petit Comte de Nicei* ; mais avec toute la tendresse du monde de Madame de Louvois pour moi, les beaux yeux de sa cassette l'éblouiront toujours de telle sorte qu'elle ne verra jamais, *ni moi non plus*, les petits présens qu'elle me pourroit faire ; je l'ai toujours dit, je suis né pour le superflu, et jamais pour le nécessaire ; il s'en faut consoler, et mourir heureux au milieu de l'indigence.

J'ai été ravi, mon adorable Comtesse, des sacrés caractères dont vous m'avez honoré. Je vous remercie de recevoir aussi agréablement que vous m'en assurez, tout ce que je dis à Madame votre mère de vous et de votre royal château, et je vous prie de continuer ; car je mérite assurément quelque reconnoissance de tous les sentimens tendres et respectueux que j'ai pour vous et pour tout ce qui vous environne ; plût à Dieu qu'un coup de vent me jetât encore vers Donzère ! je sais bien où j'irois ; je ne doute point que ce royal château n'embellisse chaque jour, et que mon goût ne s'y trouvât, en toute manière, plus satisfait que jamais ; mais il est bien plus vraisemblable qu'un coup de vent

vous jettera de ces côtés-ci, et en ce cas-là, je vous ferai voir, quand il vous plaira, mes maisons de Chaulnes, de Saint-Martin et de Choisy, qui ne vous déplairont point. Je m'en vais encore pour huit jours à Saint-Martin, après quoi, je m'en reviens à Choisy, pour y arranger, et y cogner et recogner depuis le matin jusqu'au soir; ce n'est que sous cette promesse que Madame de Louvois me laisse partir demain; des quatre jours qu'il y a que je suis ici, j'ai couché deux nuits chez elle; enfin, la maison où je suis le moins, est celle de Madame de Coulanges, qui a bien son mérite aussi. Je suis ravi que vous ayez approuvé tous mes couplets; en voici encore que je vous envoie. Je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes; les maîtres y revinrent hier au soir de Versailles. Le Duc se flatte toujours qu'il aura le Ménil-montant; et la Duchesse y résiste toujours; elle n'est pas bien raisonnable quelquefois, votre amie; pour moi, voilà ce que je chante tout haut, avec cette liberté que Dieu m'a donnée, et en dépit de sa grosse moue. C'est au Duc que je m'adresse.

TRIOLET.

Achetez le Ménil-montant,
C'est le repos de votre vie;
Avez-vous de l'argent comptant,
Achetez le Ménil-montant.
Madame n'en dit pas autant;
Mais satisfaites votre envie;
Achetez le Ménil-montant,
C'est le repos de votre vie.

Je m'en vais voir comme va cette affaire, et boire à votre santé, adorables mère, fille et petite-fille. Voilà M. de Vendôme qui va commander en Catalogne, et M. de Noailles qui revient pour faire achever son portrait par Rigaud. La Duchesse de Villeroi, sur nouveaux frais, fait mille et mille complimens à la belle Pauline. Vous ne sauriez croire comme une grossesse de quatre mois et demi sied bien à cette Duchesse.

Voilà encore des Triolets, enfans de St.-Martin.

Pour Mademoiselle DE BOUILLON, *absente.*

La voyez-vous ? vous dites non ;
Hélas ! j'en dis autant moi-même.
La belle et charmante BOUILLON,
La voyez-vous, vous dites non ;
Je ne la vois plus tout de bon,
Celle que j'adore et que j'aime ;
La voyez-vous ? vous dites non ;
Hélas ! j'en dis autant moi-même.

*Pour Mademoiselle d'*ALBRET, *présente.*

La voyez-vous, vous dites oui ;
D'ALBRET, cette belle Princesse ;
Car pour moi, j'en suis ébloui,
La voyez-vous ? vous dites oui.
Ses yeux, son teint épanoui,
Inspirent certaine tendresse.
La voyez vous ? vous dites oui.
D'ALBRET, cette belle Princesse

Pour Mademoiselle DE CHATEAU-THIERRY, *la plus belle et la plus jeune des trois sœurs, qui est à Port-Royal à Paris, et qui vient rarement à Saint-Martin.*

Jeune et belle CHATEAU-THIERRY,
Vous tiendra-t-on toujours en cage ?
Il n'est cœur qui n'en soit marri,
Jeune et belle CHATEAU-THIERRY.

L'Qise, en attendant un mari,
Vous demande sur son rivage.
Jeune et belle CHATEAU-THIERRY,
Vous tiendra-t-on toujours en cage?

Adieu, ma charmante Gouvernante, lisez ma lettre avec les points et les virgules, en récompense des bons tons que je donne aux vôtres.

LETTRE 1044.

Madame DE SÉVIGNÉ à Monsieur DE COULANGES.

à Grignan, le 19 Juin 1695.

Je suis fort affligée de cette colique de Madame de Coulanges; je lui conseille Carette ou Vichi, il ne faut point laisser prendre possession de nos pauvres machines à des maux si dangereux et si douloureux. Si l'on peut passer d'un discours si triste à une bagatelle que vous avez mandée à Pauline, je vous dirai que nous en avons senti tout le sel; il nous sembloit que Madame Cornuel étoit ressuscitée, ou qu'elle l'avoit mandé de l'autre monde. Pour moi, j'en ferois un vrai compliment à M. de Poissi (1), si j'avois eu seulement l'honneur de le voir deux fois en ma vie; mais il peut s'assurer de nos admirations secrètes. *Ah, masques, je vous connois*, en voyant entrer de certaines gens annoncés sous de grands noms. Comment cette pensée si naturelle, et qui paroît si

(1) Depuis Président de Maisons.

simple, ne m'est-elle point venue mille fois à moi, qui hais mortellement les grands noms sur de petits sujets ? J'admire l'humilité de ceux qui veulent bien les porter ; ils les refuseroient, s'ils avoient l'esprit de faire réflexion à ce que leur coûte l'explication de ces beaux noms ; et comme elle tombe toute en outrages sur leurs pauvres petits noms, à quoi l'on ne penseroit pas, s'ils n'avoient point voulu prendre les plumes du paon, qui leur conviennent si peu. J'espère que ce mot empêchera dans l'avenir ces sortes d'usurpations, et les pourra corriger, comme Molière a corrigé tant de ridicules ; Dieu le veuille, et que chacun craigne qu'on ne lui puisse dire : *Masque, je vous connois.* Mon Cousin, vous ne doutez pas que nous n'ayons reçu avec votre lettre tout l'entêtement qu'il nous a paru que vous aviez de ce mot, que je vous supplie de mettre à la tête de tous ceux que M. du Bellai rassemble ; je voulois vous en dire un de ce pays-ci ; mais il ne paroîtroit pas ; je vous le garde pour quand nous aurons oublié celui dont il s'agit ; c'est-à-dire, jamais.

Oui, mon enfant, je suis dans cette chambre, dans ce beau cabinet, où vous m'avez vue entourée de toutes ces belles vues. M. de Grignan est allé faire un tour vers ces côtes ; son absence se fait sentir dans ce château ; nous pensions y avoir M. de Carcassonne, il n'arrivera que dans deux ou trois jours. Si vous écriviez un petit mot à M. l'Archevêque d'Arles sur sa résurrection, d'un

style d'*alleluia*, il me semble que vous lui feriez plaisir ; il est fort sensible à la joie d'être revenu de si loin, il ne s'étoit jamais trouvé à telle fête. Vous êtes fort aimé de tous les habitans de ce château ; vous savez la vie qu'on y fait ; quelle bonne chère, quelle société, quelle liberté ; les jours passent trop vite ; c'est ce qui me tue de toutes les manières. Si vous allez à Vichi, vous ne sauriez vous dispenser de venir à Grignan. Je suis tentée de vous prier de faire mille très-humbles complimens à Madame la Maréchale de Villeroi ; vous êtes trop heureux d'être si souvent avec cette aimable personne. Pauline trouve que vous l'êtes beaucoup aussi de voir encore Madame sa belle-fille ; elle a reçu sa lettre avec beaucoup de plaisir ; elle vous conjure de la conserver dans l'amitié de cette Duchesse, dans la vôtre, et dans celle de Madame de Coulanges.

LETTRE 1045.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 20 Juin 1695.

Vous jouissez présentement des beautés de la campagne, ma très-belle, le printems paroît dans tout son triomphe. Je m'en vais faire un grand excès, car je compte partir dimanche pour aller à Saint-Martin avec M. et Madame de Chaulnes, et y passer trois jours ; les plaisirs que j'y espère,

seront bien troublés par une mauvaise santé : je suis arrivée à un tel excès de délicatesse, que la vue d'un bon dîner me fait malade ; ainsi je suis intimidée, et dans cet état les plus petites choses paroissent considérables. Madame de Louvois alla hier remercier le Roi ; il lui donna une audience particulière chez Madame de Maintenon ; elle sent plus que jamais la joie d'être défaite de Meudon. Le Roi est allé à Trianon, où il demeurera jusqu'au voyage de Fontainebleau. Je crois vous avoir mandé que M. de Montchevreuil marie son fils à la cousine germaine de la Maréchale de Lorges, qui est une petite personne, que vous avez souvent vue avec elle ; on lui donne trois cents quatre-vingt mille livres. C'est vous qui me mandez que M. de Vendôme va commander en Catalogne, et que M. de Noailles en revient malade. Monsieur de Coulanges a toujours plus d'affaires que jamais, et toutes de la même importance ; mais elles sont agréables, quand elles le rendent heureux ; c'est de cela qu'il est question. J'ai trouvé les couplets du Comte de Nicei fort jolis ; c'est un aimable enfant : aussi rien ne laisse des idées plus agréables que de ne le point voir ; ce petit Comte-là parviendra à l'immortalité. J'ai remarqué, comme vous, mon amie, le tems de la mort de notre pauvre Madame de la Fayette. Madame de Caylus se divertit à merveille chez elle, la Cour ne lui paroît pas un séjour de plaisir ; elle ne quitte plus Madame de Leuville, qui donne

tous

tous les jours les plus jolis soupers qu'il est possible. Je ne crois pas le marché de Ménil-montant rompu sans ressources ; et, n'en déplaise à Madame de Chaulnes, c'est la plus jolie acquisition que puisse faire M. de Chaulnes. La Maréchale d'Humières se retire aux Carmélites, elle a loué la maison de feue Mademoiselle de Porte ; elle gouverne entièrement le faubourg Saint-Jacques ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le P. de la Tour * la gouverne. Vous savez que M. de Lauzun a l'appartement de Versailles du Maréchal d'Humières ; il fait faire pour sa femme un collier de diamans de deux cents mille francs. Adieu, ma chère amie ; je souhaite bien plus votre retour que je ne l'espère ; je vous prie de dire des choses infinies de ma part à Madame de Grignan ; parlez à la belle Pauline de ne me point jeter dans la nécessité d'aimer une ingrate. Madame de Mêmes paroît dans un carrosse de mille louis. Lisez un peu dans le *Mercure Galant* la généalogie de F....., et vous verrez qu'il n'y a que cette maison-là de noble et d'illustre dans le monde, et que le feu Grand-Maître (1) s'est trompé, quand il a cru ne pas tirer de là tout son éclat.

* Sans doute parce que ce Père étoit Jésuite, au lieu que le faubourg étoit Janséniste.

(1) Le Duc de Lude.

LETTRE 1046.

Monsieur DE COULANGES *à M^mes^.* DE SÉVIGNÉ *et* DE GRIGNAN.

à Paris, le 22 Juin 1695.

J'ARRIVAI avant-hier de Saint-Martin; je passai hier tout le jour à Choisy; je m'en vais coucher à Versailles, pour m'en aller demain matin à Evreux avec tous les Bouillons du monde, qui se mettent à m'aimer, à l'exemple du Cardinal, et qui veulent aussi m'avoir à leur tour; et puis dites, Mesdames, que votre petit Cousin n'est pas un homme fort considéré : ce qui est encore à savoir, est que je ne vais point d'un côté, qu'on ne crie miséricorde de l'autre; car M^me^. de Louvois étoit hier dans une si terrible colère de ce que je l'abandonnois encore pour huit ou dix jours, et me fit des reproches si tendres, que peu s'en fallut que je ne lui sacrifiasse mon voyage d'Evreux; mais aussi je lui fis voir des lettres si honnêtes, et si touchantes, et si menaçantes de M. et de Mademoiselle de Bouillon, que Madame de Louvois s'y rendit à la fin, à condition qu'à mon retour je ne la quitterois pas d'un moment pour cogner et recogner à Choisy depuis le matin jusqu'au soir; mais il faudra bien pourtant placer encore une petite partie de Saint-Martin; car Madame de Chaulnes, qui veut se tuer, à

quelque prix que ce soit, par tous les tourmens qu'elle se donne sans rime ni sans raison, n'a pu y venir la semaine passée, comme elle l'avoit résolu avec Madame de Coulanges, à qui le Cardinal veut faire voir comme je suis le maître dans ce délicieux séjour, et combien, quand j'y suis, il y est peu question de lui. Ce voyage n'est que différé, et mon amour-propre prendra soin de le renouer, dès que la santé de la Duchesse le permettra. Voilà déjà une grande épine hors de son pied; car l'affaire de Ménil-montant vient d'échouer une seconde fois: vous jugez bien que les embarras ne viennent que de la part du Premier-Président, qui est un homme difficultueux. Comme je n'ai point vu Monsieur de Chaulnes depuis que je suis ici, parce qu'il a toujours la rage de Versailles, je ne sais point les tenans et les aboutissans de la rupture de ce marché; mais je les saurai tantôt, car le Duc vient dîner à Paris, parce que le Roi s'en va à Marly pour neuf jours; et je me propose d'aller dîner avec lui pour lui dire adieu, et voir un peu comme se porte cette grande Duchesse, qui a pour garde, par préférence à toute autre, M^me^. de St.-Germain avec une quenouille à son côté et le fuseau à la main. Je viens encore de passer les plus aimables jours du monde à Saint-Martin; M. de Chaulnes nous y est venu voir avec M^me^. de Guénégaud. Vous demandez, Mesdames, toutes les folies que produiront, *le voyez-vous?* Non. *Ni moi non plus.* En voici de toutes nouvelles; mais

les dernières, pour ne pas pousser à bout cette plaisanterie, qui en deviendroit mauvaise à la fin. M. le Cardinal de Bouillon, pour adoucir la destinée de ses nièces, qui sont dans des Couvens, au moins les deux dernières, car l'aînée est à la Cour, les mène à Saint-Martin, et se charge plus volontiers encore de Mademoiselle d'Albret, que de Mademoiselle de Château-Thierry; ensorte que nous appelons la petite d'Albret *M^me^. de Saint-Martin*, et que c'est elle qui en fait les honneurs; et même en ce tems-ci elle préfère à Port-Royal de Paris, une maison de Religieuses de Pontoise, où elle demeure pendant les petits séjours que son oncle est obligé d'aller faire à Versailles et à Marly; ensorte qu'à l'heure présente, elle est dans son Couvent de Pontoise, le Cardinal étant à Versailles pour s'en aller aujourd'hui à Marly avec S. M. Mais revenons à nos moutons : M. de Chaulnes s'aprivoisa avec la petite d'Albret; il la trouva jolie, et ne put même s'empêcher de le lui dire; ensorte qu'en même-tems je m'avisai de lui proposer de la prendre pour sa belle-fille (1) : Plût à Dieu, dit le Cardinal! Plût à Dieu, dit M. de Chaulnes! Mais, hélas! voyez-vous ce mari, ce Duc de Pecquigny, ce fils unique? *Non. Ni moi non plus*; et de rire. M. de Chaulnes s'en alla à Paris, et moi je me mis à faire ces couplets, que

(1) La plaisanterie consiste en ce que le Duc de Chaulnes n'avoit point d'enfans.

je lui envoyai le lendemain; c'est encore sur l'*air de Joconde :*

La belle d'ALBRET pour certain
Dans deux jours se marie,
Tout se prépare à Saint-Martin
Pour la cérémonie.
Elle épouse un joli garçon
Fait comme une peinture;
Le voyez-vous, vous dites, non :
Ni moi, je vous le jure.

Il est fils d'un fort grand Seigneur,
Homme de conséquence;
Trois fois à Rome Ambassadeur,
Et Duc et Pair de France.
Son épouse dans Trianon
Fera bonne figure;
Le voyez-vous? vous dites, non:
Ni moi, je vous le jure.

Le petit Comte de Nicé
Qui bien loin d'être bête,
Pour son âge est fort avancé,
Doit venir à la fête.
Il y brillera, ce dit-on,
D'une riche parure;
Le voyez-vous? vous dites, non:
Ni moi, je vous le jure.

On dit déjà que dans un an
La nouvelle Duchesse
Pourra nous donner un enfant
Digne de sa noblesse.
Qu'il sera joli, ce poupon!
L'aimable créature!
Le verrez-vous? je crois que non :
Ni moi, je vous le jure.

Que Chaulnes sera satisfait
De voir sa belle-fille
D'un rejetton aussi parfait
Augmenter sa famille!

Mais tout ceci n'est que chanson
Et que pure chimère ;
Nous ne voyons rien tout de bon,
Et je m'en désespère.

Hé bien ! qu'en dites-vous ? voilà la plaisanterie finie par ces couplets, au moins, je vous le répète encore. J'ai retrouvé ici Madame de Coulanges avec une fort jolie santé ; elle est même engraissée, ce qui est un très-bon signe : je ne vous dirai pas beaucoup de nouvelles publiques, car je n'en sais point. La Maréchale de Créqui a pensé mourir ; mais elle est hors d'affaire. Adieu, Mesdames, adieu mère et fille adorables ; adieu, belle Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, que M. de Grignan ait été traité avec toutes les distinctions qu'il mérite : mais seroit-il vrai que la flotte ennemie fût devant Marseille avec quelque intention de le bombarder ? Quelle éternelle et malheureuse guerre ! Le Poëtes satiriques ne finissent point ici sur les chansons et sur les épigrammes ; mais je ne me charge de rien de tout cela ; je me flatte au moins qu'il vous en vient quelque chose par des voies détournées. Adieu encore une fois. Voici la deuxième lettre que je vous écris depuis celle que j'ai reçue de vous.

LETTRE 1047.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 24 Juin 1695.

MADAME de Louvois n'avoit point attendu l'approbation du monde pour désirer Choisy; ç'a été la seule maison qu'elle ait souhaitée; le Roi et elle ont fait un très-bon marché; ils en paroissent fort contens aussi; cela se passe de part et d'autre avec des honnêtetés que l'on voit quelquefois entre les particuliers, mais que l'on éprouve rarement avec son maître. Le Roi est à Marly pour neuf jours; la Duchesse du Lude est de ce grand voyage; et pour comble de bonheur, elle mène et remène demain M^me^. de Maintenon de Pontoise, où cette dernière va voir une fille de St.-Cyr. Le Roi donna une fête lundi dernier à Trianon au Roi et à la Reine d'Angleterre; il y eut un Opéra, où le Roi alla; Madame de Maintenon n'y parut point du tout. Il est grand bruit de la faveur de M. de la Rochefoucauld; on prétend qu'il s'est rendu maître de l'esprit de MONSEIGNEUR, et qu'il se sert de son crédit tout comme le Roi le peut désirer. Sa Majesté mena, il y a quelques jours, Madame de Maintenon, suivie de ses Dames, souper dans une maison de campagne de ce nouveau favori, qui se nomme *la Selle;* et je vous le dis ainsi, pour ne vous point dire qu'il les mena à la selle. Il doit aller (*le Roi*)

un de ces jours à l'Etang chez M. de Barbesieux, afin d'avoir l'air de partager ses faveurs : une autre grande nouvelle, les Princesses ont mené dîner et souper à Trianon avec le Roi, la Comtesse de la Chaise, les Marquises de la Chaise et de la Luzerne; je crois que cette distinction les a fort touchées; car jusqu'alors elles n'en avoient eu qu'au salut. M. de Coulanges arriva avant-hier de Saint-Martin; il fut tout de suite à Choisy, le lendemain à Versailles, et part enfin aujourd'hui pour Evreux avec M. de Bouillon; je lui propose de ne plus tant perdre de tems en chemin, et de se mettre tout d'un coup dans une escarpolette, qui le jettera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de ne pas mettre au moins les pieds à terre.

J'attends aujourd'hui une compagnie, qui ne vous déplairoit pas, ma très-belle; c'est M. de Tréville, qui vient lire à deux ou trois personnes un ouvrage qu'il a composé; c'est un précis des Pères, qu'on dit être la plus belle chose qui ait jamais été. Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et ne sera lu que cette fois seulement de tout ce qui sera chez moi; je suis la seule indigne de l'entendre; c'est un secret que je vous confie au moins.

> . . . N'abusez pas, Prince, de mon secret :
> Au milieu de ma lettre il m'échappe à regret;

mais enfin il m'échappe. M. de Bagnols est parti pour l'armée; et ma sœur sera, je crois, bientôt de retour; cependant elle ne me parle point encore du jour de son départ. Avez-vous bien chaud

à Grignan, ma très-belle? Je me souviens d'y avoir été par un tems pareil à celui-ci. L'affaire du Ménil-montant paroît tout-à-fait rompue; cependant j'ai dans la tête qu'elle se raccommodera. Adieu, ma chère amie.

LETTRE 1048.

De Madame DE SÉVIGNÉ, au Président DE MOULCEAU.

à Grignan, ce 29 Juin 1695.

C'EST bien gagner son procès, Monsieur, que de le perdre comme vous faites. Je ne puis m'empêcher de vous dire, malgré le dessein que je vois que vous avez de rompre tout commerce avec le monde, que votre style que nous avons reconnu et retrouvé avec les mêmes agrémens, nous a fait une sorte de plaisir que nous n'avions pas senti depuis votre silence. Nous avons lu et relu plusieurs fois votre lettre, ma fille et moi; elle est délicieuse, et vous n'avez peut-être pas senti ce qu'elle vaut. Que vous êtes heureux, Monsieur, de conserver cette sorte d'esprit avec le sérieux et la solidité de la dévotion! elle vous fait faire des réflexions très-bien placées sur ces deux tropiques que vous avez vus depuis peu si près de vous, et je ne sais comme notre ami Corbinelli a pu résister à vos lettres. C'est dommage qu'une morale accommodée au style que vous avez avec lui eût été perdue; cette perte

ne vous seroit pas arrivée avec nous ; et comme l'appétit vient en mangeant, il nous a pris une si grande envie d'avoir encore une fois l'honneur et le plaisir de vous revoir dans ce château, que ma fille ne comprend pas qu'ayant de la santé, vous n'ayez point eu la pensée de nous venir voir, et que même vous ne puissiez y venir encore cet automne. J'ai beau lui représenter que nous n'en sommes pas là, et que sans moi vous seriez encore dans votre léthargie ; il n'importe, elle veut que je hasarde de vous en faire la proposition. En vérité, si vous jugiez du plaisir que vous nous feriez par celui que nous a donné votre lettre, je crois en conscience que vous ne pourriez pas nous résister. Je vais parler de vous, Monsieur, à notre *ami*. Il me répondra ; je serai obligée de vous faire savoir sa réponse ; peut-être qu'il se trouvera encore quelqu'autre occasion de vous dire un mot ; enfin, je n'oublierai ni raison, ni prétexte pour vous faire dire encore quelques mots, et pour vous dire encore, Monsieur, que jamais votre mérite et votre esprit n'ont fait de plus profondes traces dans aucun cerveau, que dans celui de vos très-humbles servantes.

LETTRE 1049.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 8 Juillet 1695.

JE puis répondre pour M. de Tréville qu'il auroit été ravi que vous eussiez augmenté la bonne compagnie qui l'entendit; et je suis assurée, ma chère amie, que vous auriez été contente de votre journée; mais vous nous regardez du haut en bas de votre château de Grignan, et je m'amuse à vous désirer toujours sans m'en pouvoir empêcher. On est fort alerte ici sur le grand événement du siége de Namur; car c'est tout de bon, et apparemment ce siége sera meurtrier; vous savez que le Maréchal de Boufflers s'est jeté dedans avec six régimens de dragons à pied, et celui du Roi à cheval; ainsi le pauvre Sanzei est dans Namur tout comme un grand homme; M. le Maréchal de Boufflers a la fièvre double-tierce, mais il aura bien d'autres affaires qu'à l'écouter. Le Maréchal de Lorges est hors de danger. Tout retentit ici des louanges du Maréchal de Villeroi : il n'y a guère de jours que le Roi n'en parle avec éloge, et tous les guerriers qui composent son armée n'écrivent ici que pour chanter ses louanges. Je crois qu'à la fin M. le Duc de Chaulnes va acheter Puteaux, qui est une maison près du pont de Neuilly, située sur le bord de la rivière; il y a de quoi faire des

merveilles, et il les fera; car il a une extrême envie d'une maison de campagne. Le Roi va à Marly pour quinze jours; si la Duchesse du Lude est de ce voyage, ce sera pour la troisième fois de suite; ces distinctions charment quand on est en ces pays-là; heureux qui peut voir cela du point de vue où il faut l'envisager ! Je n'ai point vu la lettre du Père Quesnel *, on dit qu'il la désavoue, et il ne sauroit mieux faire. Vous savez, ma très-belle, que M. de la Trappe (*l'Abbé de Rancé*) a remis son Abbaye entre les mains de Dom Zozime, Supérieur de sa maison, avec la permission du Roi, et qu'il va se trouver simple Religieux : cette fin est bien digne de lui, et couronne parfaitement une si belle vie. Pour l'Oraison funèbre du Père de la Rue, on n'en parle non plus présentement que de celle que l'on fit pour la Reine-mère. On ne sait pas qu'il y ait eu un M. de Luxembourg dans le monde; est bien fou qui compte sur la gloire qui suit la mort; ce n'est, en vérité, pas de cela qu'il faut être occupé dans cette vie; mais les hommes auront toujours leurs erreurs, et les chériront.

M. de Coulanges arriva avant-hier au soir ici plus charmé de M. de Bouillon, de Mademoiselle de Bouillon et de Navarre que de tous ses anciens amis; il partit hier pour Choisy, où il sera jusqu'à

* Le célèbre Arnauld étoit mort en Flandres en 1694. Il avoit reçu les Sacremens de la main du Père Quesnel. La lettre dont il s'agit étoit apparemment relative à cet événement.

ce que notre voyage de Saint-Martin s'accomplisse ; je ne me sens pour ces sortes de parties que la force du projet ; l'exécution est fort au-dessus de moi. Ma sœur monte dimanche sur l'Hippogriphe, et arrive lundi à Paris. M. de Bagnols (1) ne perd pas de vue le Maréchal de Villeroi, cela me fait craindre pour sa vie. M. de Rheims a acheté la maison d'Erval * deux cent vingt-un mille livres. Adieu, ma très-aimable, n'oubliez pas de m'aimer, je vous en conjure, et ne me laissez point oublier dans le lieu que vous habitez ; mandez-moi si la charmante Pauline aura été bien contente du portrait mystérieux que vous lui avez donné. Madame de Caylus me vint voir hier plus jolie qu'un ange ; elle me demanda en grâce de venir voir l'arrangement de sa maison ; j'aurai plus de peine à rendre cette visite, que je n'en montrerai ; ce que je sens là-dessus ne peut être confié qu'à vous, ma chère amie.

(1) Intendant de l'armée de Flandres.

* Je crois qu'il faut lire Hervart. C'est celui qui avoit été Contrôleur-Général sous le Cardinal Mazarin, et que l'on nomme Herval dans plusieurs Mémoires du tems. Cette maison avoit été l'hôtel d'Épernon.

LETTRE 1050.

La même à la même.

à Paris, ce 29 Juillet 1695.

Il n'est plus question, ma chère amie, ni de M. Arnauld, ni du Père Quesnel; toutes les pensées sont tournées du côté de Namur. Ces derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. Madame de Morstein est inconsolable. La bonne Chancelière (1) pleure amèrement son petit-fils de Vieuxbourg; et Madame de Maulévrier renvoie bien loin tous les gens qui lui veulent parler de consolation, jusqu'au P. Bourdaloue. On ne sait point de nouvelles du Comte d'Albert, sinon qu'on le croit trépané; et depuis cela pas une mot; M. et Madame de Chaulnes en sont dans une extrême inquiétude. Vous savez que M. le Prince de Conti a la petite-vérole; elle est sortie avec abondance, et commence à suppurer sans aucun accident; ainsi on espère qu'il s'en tirera heureusement. On fait des détachemens de tous côtés pour envoyer au secours de Namur; Sanzei est dans la place, il n'y a que sa mère qui soit plus à plaindre que lui. Madame la Duchesse du Lude, qui est de retour de Versailles, m'a conté qu'elle avoit mené ma petite nièce de la Chaise dîner à Trianon avec

(1) Anne-Françoise de Loménie, femme de Louis Boucherat, Chancelier de France.

le Roi; Sa Majesté et MONSEIGNEUR ne parlèrent que de l'agrément de cette petite personne, et de son peu d'embarras; pour moi, je crois qu'elle confesseroit (1) fort bien le Roi. M. le Premier-Président (2) a eu une manière d'apoplexie; on l'a saigné quatre fois; sa bouche est demeurée un peu tournée; il doit partir incessamment pour Bourbon. Voilà une épigramme que l'on a faite sur son mal :

Ne le saignez pas tant; l'émétique est meilleur;
Purgez, purgez, purgez, le mal est dans l'humeur.

Je crois que je ferois bien de prendre le même chemin que ce Magistrat, car mon estomac ne se rétablit point du tout : au reste, ma très-belle, j'ai consulté si l'on pouvoit prendre du café deux heures après la germandrée; on en peut prendre en toute sûreté, et même ils s'accordent fort bien ensemble. Adieu, ma très-aimable, je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui; je vous supplie seulement de faire mes complimens à *tutti quanti;* et sur-tout de vous faire la violence d'embrasser pour moi bien tendrement la charmante Pauline. Ma sœur (3) vous rend mille grâces de l'honneur de votre souvenir, elle en a été fort touchée; elle est à Versailles pour quelques jours.

(1) Allusion au Père de la Chaise, Confesseur du Roi.

(2) Achilles de Harlay, Premier-Président du Parlement de Paris.

* *Voyez* le portrait énergique qu'en fait Saint-Simon dans son *Dictionnaire*, tome II.

(3) Madame du Gué-Bagnols.

LETTRE 1051.

Madame de SÉVIGNÉ à M. DE COULANGES.

à Grignan, le 6 Août 1695.

JE ne vous écrirai qu'une très-petite méchante lettre, mon aimable, pour vous remercier de la vôtre qui nous a fait un très-grand plaisir. Je ne changerai point d'avis sur l'estime que j'ai pour les détails, tant que vous me ferez lire les vôtres. Nous sommes charmés de Navarre (1); la situation, le bâtiment, comme celui de Marly que je n'ai jamais vu, la bonne compagnie, tout cela me persuade que cette maison doit être du rang des vôtres: pour Choisy, il est fait exprès pour vous; vos couplets instruisent fort bien les passans de la noblesse de son origine et de sa destinée; mais vous méritez d'être exalté jusqu'aux nues par le couplet, où vous vous humiliez jusqu'au pied du mont *avec le cocher de Verthamont* (2); tout homme qui veut bien se mettre dans ce limon jusqu'au cou, et qui coasse de si jolis couplets, mérite la place que lui donne M. Tambonneau. Le couplet est au rang des meilleurs que vous ayez jamais faits; c'est cette Comtesse dont vous demandez toujours l'approbation,

(1) Château près d'Évreux qui appartient à M. le Duc de Bouillon.

(2) Cocher fameux, qui faisoit toutes les chansons du Pont-neuf.

qui

qui vous conjure de l'en croire ; il est joli, il surprend : enfin, mon enfant, coassez toujours, et faites-nous-en part.

Mais, mon Dieu, que de sang répandu à Namur ! que de pleurs ! que de veuves, et de mères affligées ! et l'on est assez barbare pour trouver que ce n'est point encore assez, et l'on voudroit que le Maréchal de Villeroi eût encore battu, tué et massacré ce pauvre M. de Vaudemont * ! quelle rage ! je suis en peine de votre neveu de Sanzei ; je plains sa mère ; on dit qu'elle vient attendre de plus près la fin de ce siége ; il nous paroît d'une fureur digne du Maréchal (*de Boufflers*) qui le défend ; toutes les occasions sont des batailles. Notre Allemagne est assez paisible ; c'est elle qui fait nos principales inquiétudes (1). Adieu, mon cher Cousin, ne vous avois-je pas promis que ma lettre seroit bien plate ? On a quelquefois des chagrins, et l'on sait pourquoi ; j'en parle à Madame de Coulanges ; je vous fais les amitiés de ma fille ; vous l'avez parfaitement divertie par vos chansons et votre causerie ; car votre lettre est une vraie conversation. J'ai arrosé tous les appartemens de vos souvenirs ; ils ont été reçus et rendus avec empressement. Je vous embrasse, mon aimable Cousin, et je vous exhorte à vivre toujours délicieusement en

* M. de Vaudemont fit une retraite très-belle devant le Maréchal de Villeroi qui avoit perdu du tems.

(1) A cause du Marquis de Grignan, qui étoit à l'armée d'Allemagne.

l'honneur de la polygamie (1), qui, au lieu d'être un cas pendable pour vous, fait tout le bonheur et le plaisir de votre vie.

(1) Plaisanterie au sujet de la *seconde femme* de M. de Coulanges, qui étoit Madame de Louvois.

LETTRE 1052.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 12 Août 1695.

LA mort de M. de Paris (1), ma très-belle, vous aura infailliblement surprise, il n'y en eut jamais de si prompte. M^me^. de Lesdiguières a été présente à ce spectacle; on assure qu'elle est médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du successeur; mais bien des gens croient que ce sera M. de Cambrai (*Fénélon*), et ce sera certainement un bon choix; d'autres disent M. le Cardinal de Janson. Nous saurons lundi ce grand événement; la chose mérite bien qu'on y pense. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui se charge de l'Oraison funèbre du mort; on prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'est la vie et la mort.

On vous aura, sans doute, envoyé les articles de la capitulation de Namur; vous aurez vu qu'on fait la guerre fort poliment, et qu'on se tue avec

(1) François de Harlay de Chanvalon, Archevêque de Paris, mort a Conflans près de Paris, le 6 d'Août 1695, âgé de 70 ans.

beaucoup d'honnêteté. Nous bombardons Bruxelles (1) à l'heure qu'il est; les chansons, les madrigaux, les bons mots pleuvent sur le Maréchal de Villeroi, qui peut-être n'a aucun tort; c'est le malheur des places; heureux qui n'en a point; mais peu de gens sentent ce bonheur-là. La Comtesse de Grammont est de retour; je la vis hier si fatiguée des eaux de Bourbon, qu'elle me confirma plus que jamais dans ma paresse; elle est revenue dans une litière, et elle dit qu'elle aimeroit mieux être revenue à pied. Le Roi doit aller samedi à Meudon pour deux jours; les distinctions vont rouler présentement sur Meudon, et point sur Marly; tout y a été cette semaine, jusqu'à M. de Buzenval, et M. de Saint-Germain. Comme je me sens incapable de prendre la résolution d'aller à Bourbon, je m'en vais essayer à Paris des eaux de Forges; cela s'appelle aller du chaud au froid. Depuis que Madame de Fontevrauld (2) est ici, Saint-Joseph, où elle est presque toujours, est le rendez-vous du beau monde, mais non pas de la galanterie. Adieu, ma très-aimable. Tous les marchés de M. de Chaulnes sont rompus; Madame de Chaulnes se console de tout avec Madame de Saint-

(1) C'étoit le Maréchal de Villeroi qui commandoit l'armée en ce tems-là.

* D'Avrigny dit qu'on brûla trois mille maisons dans Bruxelles. Le Jésuite si scrupuleux sur les dates, n'est pas si difficile sur les faits. Au surplus, ce bombardement étoit une représaille des insultes faites par les ennemis contre nos places maritimes.

(2) Sœur de madame de Montespan.

Germain ; elle ne se peut passer d'elle ; et cela apprend à se passer de Madame de Chaulnes.

LETTRE 1053.

La même à la même.

à Paris, le 2 Septembre 1695.

Hélas ! mon amie, il n'est non plus question de M. l'Archevêque, que s'il n'avoit jamais été ; on a dit bien du mal de lui après sa mort : on a parlé du successeur (1) ; et depuis qu'il est nommé, on ne parle plus ni de l'un ni de l'autre : ceci est un tourbillon qui ne permet pas les réflexions. Tout le monde étoit fou hier à Paris ; on ne voyoit que des femmes désespérées ; les unes couroient les rues, les autres se faisoient enfermer dans les Eglises ; on entendoit, je n'ai plus de mari, je n'ai plus de fils ; d'autres ne disoient pas ce qu'elles n'avoient plus ; mais elles ne s'en désespéroient pas moins*. La Comtesse de Fiesque disoit que la bataille étoit donnée, et par conséquent gagnée ; elle ajoutoit que le Prince

(1) Louis-Antoine de Noailles, Évêque de Châlons, depuis Cardinal.

* Namur venoit de se rendre. C'est un des plus grands succès, sinon une des plus grandes actions militaires du Roi Guillaume, qu'on ne vouloit encore pas appeler autrement que le Prince d'Orange. Nous perdîmes dix mille hommes à cette défense inutile ; il est vrai qu'alors on consoloit le public en disant que les ennemis en avoient perdu le double : mais on voit par cette lettre que Paris n'écoutoit guère cette prétendue consolation.

d'Orange étoit prisonnier : je me trouvai le soir chez Madame de Carman, où étoit Madame de Sully, la Duchesse du Lude, Madame de Chaulnes, et une douzaine d'autres femmes, dont étoit la Comtesse de Fiesque ; quand elles eurent bien discouru, j'entrepris de leur remettre l'esprit (chose bien difficile) par un petit raisonnement, qui concluoit qu'il n'y auroit point de bataille; elles se moquoient toutes de moi; aujourd'hui que l'événement justifie mes raisons, elles croient que d'ici je conduis l'armée; on ne parle que de ma pénétration ; sur cela, je conclus qu'on ne sait presque jamais pourquoi on loue, ni pourquoi on blâme. J'étois hier folle, et aujourd'hui je suis la plus habile personne du monde; et la vérité est, que je ne suis ni folle, ni habile; mais que par un courrier qui étoit arrivé, on avoit appris qu'il étoit impossible de donner une bataille sans hasarder toute l'armée. M. de Conti l'a mandé au Roi, aussi bien que M. le Duc du Maine, et tout ce qu'il y a de principal dans l'armée.

M. de Coulanges est toujours à Navarre ; il me prie par toutes ses lettres de vous dire des choses infinies de sa part. Le Roi doit partir le 24 de ce mois pour aller à Fontainebleau. M. et Madame de Chaulnes partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. Je prends des eaux de Forges, dont je me trouve assez bien. Je suis ravie que la santé de Madame de Grignan soit bonne, je m'en réjouis avec vous et avec elle. Faites-vous la violence d'embrasser la charmante

Pauline pour l'amour de moi, je vous en conjure, ma très-aimable.

LETTRE 1054.

La même à la même.

à Paris, ce 9 Septembre 1695.

Que d'événemens, Madame! que de discours! que de chansons! que d'épigrammes! que de dignités! Le Maréchal de Boufflers est Duc; vous le savez déjà. Le même courrier qui a apporté la réduction de Namur, lui a été renvoyé pour lui apprendre que le Roi le faisoit Duc, et lui dire en même tems qu'il pouvoit prendre le chemin de la Cour; quand il s'est trouvé pressé par sa reconnoissance de venir remercier le Roi, le Prince d'Orange lui a dit qu'il le faisoit son prisonnier; on prétend qu'il a pris cette conduite sur celle que nous avons eue à Dixmude *; il a bien voulu cependant le laisser revenir à la Cour sur sa parole; mais le Maréchal a cru devoir attendre les ordres du Roi. La Maréchale de Boufflers est transportée de joie de sa nouvelle dignité, et ne sait point encore ce malheur, qui, selon les apparences, ne sera pas long.

* Il paroit que contre les capitulations, Louvois avoit gardé les garnisons de Dixmude et de Deynse. L'acte de représailles du Prince d'Orange les fit rendre en échange du Maréchal de Boufflers. Quelque affectation qu'ait mise Louis XIV à récompenser ce Général, sa défense de Namur a été fort critiquée par Feuquieres, et je crois, avec raison.

Revenons aux épigrammes *; le Maréchal de Villeroi en est chamarré; il a pourtant la consolation de savoir que le Roi est persuadé qu'il n'a aucun tort; et je sais bien ce que je dis; mais le monde veut juger de ce qu'il ignore, et comme on juge par l'opinion des autres, on est assez fou pour se croire malheureux malgré sa bonne conduite. Le Roi va aujourd'hui à Marly pour dix jours.

M. et Madame de Chaulnes partiront dans peu pour Chaulnes, et moi avec eux, que dites-vous de cette résolution? Ne me trouvez-vous pas grande femme tout à fait? M. de Coulanges est toujours à Evreux; Madame de Louvois le boude; Mademoiselle de Bouillon l'aime de passion, et le retient malgré lui; moi je lui écris régulièrement, et lui mande toutes les nouvelles; à qui donnerez-vous la préférence? les passions sont horribles; je ne les ai jamais tant haïes que depuis qu'elles ne sont plus à mon usage; cela est heureux. Notre Dragon (1) est sorti tout couvert de gloire, et tout nourri de cheval; il a écrit une très-plaisante lettre à sa sœur;

* On distingue, dans le nombre, ce quatrain sur la prise de Namur :

Orange devant nous faisoit le pied de grue :
Mais enfin chacun a son tour;
Et grâce à Villeroi, Namur, mieux que Larue,
Fait l'éloge de Luxembourg.

Et ce vaudeville naïf et plaisant :

Vive Monsieur de Villeroi!
Il a fort bien servi le Roi. . . . . .
Guillaume, Guillaume. . . . .

(1) M. de Sanzei, neveu de M. de Coulanges.

dans toutes les relations il a été nommé au Roi avec distinction; et pour dire plus, c'est de Madame de Montchevreuil que je le sais. Vous jugez bien, ma très-aimable, de la joie de Madame de Sanzei, qui sait à cette heure que son fils se porte bien; songez que de douze mille hommes qu'ils étoient dans Namur, il n'en est resté que trois mille trois cents. J'oubliois de vous dire que c'est M. de Guiscard qui est venu apprendre à la Cour que le Maréchal de Boufflers est prisonnier. Madame de Sully a la même maladie que Madame de Grignan, elle prend des eaux de Forges, dont elle se trouve à merveille; mais Forges est un peu trop loin de Grignan, il faudroit s'en approcher, mon amie. Je pardonne à Madame de Sully cette maladie; mais Madame de Grignan est trop avancée pour son âge. On prétend que de toutes les façons d'être malade, c'est la moins fâcheuse. Je vous demande toujours des nouvelles de Madame de Grignan, dont je suis très-sincèrement en peine. Ne me laissez point oublier dans le château que vous habitez, et baisez pour l'amour de moi la charmante Pauline; vous m'avouerez que j'exige des choses bien difficiles de votre amitié.

LETTRE 1055.

La même à la même.

à Paris, le 16 Septembre 1695.

Ce n'est que pour marquer la cadence que je vous écris aujourd'hui, Madame, car je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine, et je suis toute honteuse de n'avoir pas de grands événemens à vous mander; depuis quelque tems, ils ne nous ont pas manqué : de vous dire que le Roi est à Marly depuis huit jours, voilà une belle affaire; la Duchesse du Lude y est; le Roi en revient demain, et doit partir jeudi 22 de ce mois pour aller à Fontainebleau; une assez grande nouvelle, c'est que je crois que j'irai dimanche à Versailles pour deux ou trois jours. Il sera question incessamment du voyage de Chaulnes, j'espère encore que j'en serai; mais j'ai une santé qui se dérange si aisément, que je n'ose plus faire de projets. M. de Coulanges doit revenir aujourd'hui d'Evreux pour rompre avec Madame de Louvois, et aller à Chaulnes. Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'est le Père Gaillard qui ne doit point faire l'Oraison funèbre de feu M. l'Archevêque (*de Paris*). Voici ce que je veux dire; M. le Premier-Président et le Père de la Chaise se sont adressés au Père Gaillard pour ce grand ouvrage; le Père Gaillard a répondu qu'il trouvoit de grandes difficultés; il a imaginé de faire

un sermon sur la mort au milieu de la cérémonie, de tourner tout en morale, d'éviter les louanges et la satire, qui sont deux écueils bien dangereux; tout le prélude des oraisons funèbres n'y sera point; il se jettera sur les auditeurs pour les exhorter; il parlera de la surprise de la mort, peu du mort; et puis Dieu vous conduise à la vie éternelle. Adieu, ma belle amie, ne me laissez jamais oublier à Grignan, je vous en conjure; et sur-tout, de la charmante Pauline. Je crois que M. de Chaulnes va acheter Villeffit de M. de Fieubet, dont Madame de Chaulnes paroît peu contente. Le Confesseur extraordinaire * de Madame de Grignan me doit demain lire l'Oraison funèbre qu'il a faite de ce saint homme.

* Je crois qu'il s'agit de quelque plaisanterie de M. de Coulanges.

Mascaron avoit refusé de faire l'Oraison funèbre de l'Archevêque de Paris, disant qu'il étoit *incommodé*. On ne manqua pas de lui répondre : Dites aussi que la matière est *incommode*.

LETTRE 1056.

La même à la même.

à Paris, le 30 Septembre 1695.

Je m'en vais vous parler bien habilement du mal de Madame de Grignan, c'est-à-dire, du mal d'estomac, qui n'est autre chose, mon amie, que le mien; j'ai éprouvé par mon impatience toutes sortes

de remèdes, trop heureuse si ces expériences lui peuvent être utiles; Carette m'a donné pendant neuf mois de ses gouttes, qui ne m'ont point fait un mal sensible; mais qui m'avoient grésillée à un tel point, sans me raccommoder l'estomac, que je vous avouerai confidemment qu'elles m'ont fait une seconde maladie. Venons à Helvétius, il m'a donné une préparation d'absynthe, qui m'a tout-à-fait rétabli l'estomac; comme cela fait quelque impression de chaleur, très-légère pourtant, il m'a fait prendre des eaux de Forges, dont je me trouve à merveille. Je commence à engraisser, je mange du fruit, je dîne et je soupe; en un mot, mon amie, je ne suis plus la même personne que j'étois il y a deux mois; vous voyez bien pourquoi je vous conte tous ces détails; ramenez-nous donc Madame de Grignan à Paris, je vous promets qu'en trois semaines, Helvétius et moi lui rétablirons l'estomac; c'est la cause de presque tous les maux. Je me suis même raccommodée avec le café; et comme je ne sais point user d'une chose que je n'en abuse, j'en prends dans l'excès; ma petite absynthe est le remède à tous maux.

Vous me demanderez, mon amie, pourquoi me portant aussi bien que je vous le dis là, je ne suis point allée à Chaulnes? et je vous répondrai que je me trouve comme les personnes qui deviennent avares par être riches; depuis que j'ai un peu de santé, je la ménage beaucoup; le vilain tems m'avoit alarmée; si j'avois prévu qu'il pût faire aussi

beau qu'il fait présentement, je crois que je me serois embarquée pour ce grand voyage; mais je me garde pour Dampierre; et je fais très-facilement de ma maison une maison de campagne; je me promène les matins sur mon rempart, et je passe les après-dîners assez solitairement. La Cour d'Angleterre est à Fontainebleau; ils ont des comédies, des fêtes, et s'ennuient, à ce qu'ils disent, et tant pis pour eux. Madame la Marquise de Grignan ne veut voir personne, c'est ce qui m'a empêchée de me présenter à sa porte, aussi souvent que j'aurois fait. M. de Chaulnes qui sait forcer les portes, dit qu'elle est très-aimable. M. de Coulanges est allé à Chaulnes; ils reviendront tous dans un mois, et c'est tout à l'heure. L'Abbé et moi ne laisserons point ignorer à Madame de Sanzei tout ce que vous dites pour elle. Je vous demande mille complimens pour Madame de Grignan, ma très-aimable: je vous demande aussi d'embrasser la belle Pauline pour l'amour de moi, tout comme si vous n'aviez point de sujet de vous plaindre d'elle.

LETTRE 1057.

Monsieur DE COULANGES *à la même.*

à Chaulnes, le 10 Octobre 1695.

ME voici absolument aux gages de Madame la Duchesse de Chaulnes; c'est ma bonne maîtresse, quoique M. de Chaulnes m'assure que j'ai pris une étrange condition, et que je sers une étrange maîtresse. La voilà qui parle, écoutez-la bien.

Madame la Duchesse DE CHAULNES.

Nous voici, ma chère Gouvernante, dans une maison qui n'est pas trop laide; et mon Secrétaire (1) la trouve assez honnêtement meublée; mais nous y voyons souvent de fort mauvais tems, ce qui est fort triste à la campagne. Parlons, ma chère Gouvernante, de la belle Comtesse, dont nous serions fort en peine, si nous n'espérions qu'après ce tems-ci, sa santé en sera beaucoup meilleure; mais je vous conseille d'empêcher qu'elle ne prenne des remèdes de M. Alliot; car feue Madame Colbert s'en est fort mal trouvée. Il ne faut plus songer qu'à la bien nourrir, et à rétablir son estomac tout doucement, pour revenir le plutôt que vous pourrez dans un air beaucoup plus doux que celui de Grignan; j'ai impatience que la campagne soit finie, pour que vous me mandiez que Mademoiselle de

(1) Monsieur de Coulanges.

Grignan changera de nom; personne ne souhaite plus que moi de lui voir un bon établissement. Je suis ravie, ma chère Gouvernante, que vous désapprouviez l'achat de toutes ces vilaines petites maisons d'auprès de Paris, et que vous approuviez, au contraire, l'acquisition que nous avons faite de Dampierre; je crois vous avoir mandé que nous n'avons pas donné un sol d'argent comptant. On nous cède Dampierre avec cinq mille livres de rente, qui y sont attachées, pour l'entretenir; et la vie durant de M. de Chaulnes, M. de Chevreuse prendra cinq mille livres de rente sur nos revenus. Nous nous accommoderons aussi des meubles, afin de n'avoir aucun embarras. J'espère bien, ma chère Gouvernante, que vous y viendrez faire de petits séjours avec moi, et que vous ne serez pas fâchée de voisiner un peu avec Port-Royal-des-Champs. Mon Secrétaire a lu votre lettre à M. de Chaulnes avec tous les tons qui y convenoient, et nous avons bien plaint la belle Comtesse; mais c'est à M. de Chaulnes à vous répondre sur l'empressement qu'il a eu de voir Madame la Marquise de Grignan; il a reçu toutes les lettres de Monsieur votre fils, dont il est fort content. Il faut laisser toutes ces tracasseries-là de Province, jusqu'à ce que nous soyons tous ensemble à Paris; vous jugez bien que je serai toujours disposée à ne lui pas faire son procès, personne ne connoissant mieux que moi les dits et redits de la ville de Rennes; et le Secrétaire ne sait que trop comme Beaucé autrefois

hasarda de se faire chasser de l'hôtel de Méneuf pour sa mauvaise langue. A cet hiver donc, toutes sortes d'éclaircissemens et de bonne intention pour rétablir la paix. Madame de la Châtre est accouchée d'un gros garçon; il est déjà destiné pour le Baptême à M. de Lavardin son grand-père, et à Madame de la Châtre sa grand'mère. Fontainebleau ne dit mot, et la Flandre encore moins; toutes les armées se séparent le 25 de ce mois; et déjà le Roi et la Reine d'Angleterre sont revenus de Fontainebleau à Saint-Germain. Je suis, ma chère Gouvernante, toute à vous et à la belle Comtesse. Mille complimens à tout ce qui est Grignan.

Monsieur DE COULANGES.

Et moi, je vous dirai en mon particulier que j'ai été très-effrayé de l'état où vous mandez qu'a été Madame de Grignan; je ne savois point qu'il eût été si terrible; vous ne devez pas douter que je ne désire fort sa meilleure santé, et par plus d'une raison; car, quelque errant que je sois, j'ai bien de l'impatience de vous trouver quelquefois en mon chemin. Mille caresses, mille tendresses, mille respects, mille complimens pour vous, ma très-aimable Gouvernante, et pour tout ce qui est autour de vous. Dès qu'il fait beau, je voudrois que Madame de Coulanges fût venue ici; mais, en vérité, nous sommes venus trop tard pour une santé aussi ébranlée que la sienne; pour moi, je suis devenu un bilboquet, à qui rien ne fait mal, et qui

se trouve partout sur ses pieds, comme s'il n'avoit jamais eu de goutte.

LETTRE 1058.

Madame DE SÉVIGNÉ à M. DE COULANGES.

à Grignan, le 15 Octobre 1695.

JE viens d'écrire à notre Duc et à notre Duchesse de Chaulnes; mais je vous dispense de lire mes lettres, elles ne valent rien du tout. Je défie tous vos bons tons, tous vos points et toutes vos virgules, d'en pouvoir rien faire de bon; ainsi, laissez-les là; aussi bien, je parle à notre Duchesse de certaines petites affaires peu divertissantes. Ce que vous pourriez faire de mieux pour moi, mon aimable Cousin, ce seroit de nous envoyer, par quelque subtil enchantement, tout le sang, toute la force, toute la santé, toute la joie que vous avez de trop, pour en faire une transfusion dans la machine de ma fille. Il y a trois mois qu'elle est accablée d'une sorte de maladie qu'on dit qui n'est point dangereuse, et que je trouve la plus triste et la plus effrayante de toutes celles qu'on peut avoir. Je vous avoue, mon cher Cousin, que je m'en meurs, et que je ne suis pas la maîtresse de soutenir toutes les mauvaises nuits qu'elle me fait passer; enfin, son dernier état a été si violent, qu'il en a fallu venir à une saignée du bras: étrange remède, qui fait répandre du sang, quand il n'y en a déjà que trop

trop de répandu; c'est brûler la bougie par les deux bouts; c'est ce qu'elle nous disoit; car au milieu de son extrême foiblesse et de son changement, rien n'est égal à son courage et à sa patience. Si nous pouvions reprendre des forces, nous prendrions bien vite le chemin de Paris; c'est ce que nous souhaitons; et alors, nous vous présenterions la Marquise de Grignau, que vous deviez déjà commencer de connoître, sur la parole de M. le Duc de Chaulnes, qui a fort galamment forcé sa porte, et qui en a fait un fort joli portrait. Cependant, mon cher Cousin, conservez-nous une sorte d'amitié, quelque indignes que nous en soyons par notre tristesse : il faut aimer ses amis avec leurs défauts; c'en est un grand que d'être malade : Dieu vous en préserve, mon aimable. J'écris à Madame de Coulanges sur le même ton plaintif qui ne me quitte point; car le moyen de n'être pas aussi malade par l'esprit, que l'est dans sa personne cette Comtesse, que je vois tous les jours devant mes yeux? Madame de Coulanges est bien heureuse d'être hors d'affaire; il me semble que les mères ne devroient pas vivre assez long-tems pour voir leurs filles dans de pareils embarras; je m'en plains respectueusement à la Providence.

Nous venons de lire un discours qui nous a tous charmés, et même M. l'Archevêque d'Arles, qui est du métier; c'est l'Oraison funèbre de M. de Fieubet, par l'Abbé Anselme; c'est la plus mesurée, la plus sage, la plus convenable et la plus

chrétienne pièce qu'on puisse faire sur un pareil sujet; tout est plein de citations de la Sainte-Ecriture, d'applications admirables, de dévotion, de piété, de dignité, et d'un style noble et coulant; lisez-la : si vous êtes de notre avis, tant mieux pour nous; et si vous n'en êtes pas, tant mieux pour vous, en un certain sens, c'est signe que votre joie, votre santé et votre vivacité vous rendent sourd à ce langage; mais, quoi qu'il en soit, je vous donne cet avis, puisqu'il est sûr qu'on ne rit pas toujours; c'est une chanson qui dit cette vérité.

LETTRE 1059.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 28 Octobre 1695.

Vous avez eu la colique, ma chère amie; et quoique je sache que vous vous en portez bien présentement, je ne saurois être rassurée que je ne le sois par vous-même. Je vous demande aussi des nouvelles de M^me^. de Grignan; si vous saviez combien l'air subtil est contraire à ses maux, vous l'obligeriez de se mettre dans une litière bien faite et bien commode, et vous gagneriez Paris : l'air de Lyon lui feroit connoître qu'il n'y a point de meilleur remède pour elle que de changer de climat; c'est l'avis de mon oracle (*Helvétius* *). La Maréchale de Boufflers a été fort malade d'une pareille maladie,

* *Voyez* la Lettre suivante.

elle se porte très-bien aujourd'hui. Le Roi est de retour dans une parfaite santé. Je vis hier la Duchesse du Lude, qui est venue à Paris, pour se faire saigner et purger, sans autre raison, je crois, que d'avoir trop de santé. Il s'est fait de grands changemens à Chaulnes; M. de Chaulnes aime son château comme sa vie, et ne le peut quitter. Madame de Chaulnes passe les jours, et peut-être une bonne partie des nuits à jouer. M. de Coulanges est devenu délicat et précieux, les visites de Province l'ennuient. Je vois souvent notre petite accouchée (*la Duchesse de Villeroi* (1); elle a un fils un peu plus grand que son père, et un peu moins grand que le Maréchal (*de Villeroi*); il n'y a point de jours qu'elle ne demande des nouvelles de Mademoiselle de Grignan, et qu'elle ne lui souhaite tous les biens et les maux qu'elle a. L'on dit que le Maréchal de Lorges se porte mieux, et on n'appelle plus sa maladie une apoplexie : la Maréchale, qui est allée le trouver, va avec lui aux eaux de Plombières. Tout le monde croit le mariage de M. de Lesdiguières fait avec M^lle^. de Clérembault (2) : le charme que Madame de Lesdiguières trouve dans ce mariage, c'est qu'elle n'aura point son fils avec elle. Le monde dit aussi celui de Mademoiselle

(1) Marguerite le Tellier, fille du Marquis de Louvois, Ministre de la guerre.

(2) Ce mariage ne se fit point avec Mademoiselle de Clérembault, mais avec Mademoiselle de Duras, fille du Maréchal de ce nom, en 1696.

d'Aubigné avec le fils (1) de M. de Noailles, et je crois qu'en cette occasion, le monde dit vrai. Au reste, ma très-belle, j'ai à vous apprendre que l'Abbé Têtu est charmé de Madame de Carman, et qu'il se plaint hautement de toutes ses amies, de ne lui avoir pas fait connoître ce mérite-là plutôt. On parle fort ici de la solitude de Madame la Marquise de Grignan ; on dit que sa vie n'est pas soutenable, parce qu'il ne faut voir personne, ou voir bonne compagnie : vous voyez combien votre retour, et celui de sa *belle-mère* (2) sont nécessaires; mes conseils sur cela vous paroîtront bien intéressés; je souhaite que cette raison ne vous empêche pas de les suivre, et que vous me croyiez aussi tendrement à vous que j'y suis. Je vous demande en grâce de dire bien des choses de ma part à M^me^. de Grignan, et de ne pas oublier la belle et charmante Pauline.

(1) Ce mariage ne se fit que le premier Avril 1698.
(2) Madame la Comtesse de Grignan.

LETTRE 1060.

La méme à la méme.

à Paris, le 7 novembre 1695.

APRÈS avoir réfléchi avec toute l'application possible sur tout ce que vous me mandiez, ma chère amie, Helvétius a encore voulu emporter votre lettre, afin d'y penser à loisir; il ne me rapporta qu'hier ce que je vous envoie : il est persuadé que

l'air subtil est fort contraire à Madame de Grignan, et que s'il étoit possible qu'elle se mît dans une litière bien commode, et qu'elle fît de petites journées, elle ne seroit pas plutôt arrivée à Lyon qu'elle se trouveroit fort soulagée ; c'est un remède que nous approuvons fort ici. Notre oracle Helvétius a sauvé la vie à la pauvre *Tourte ;* il a un remède sûr pour arrêter le sang, de quelque côté qu'il vienne * ; c'est un très-joli homme et très-sage : sa physionomie ne promet pas tant de sagesse ; car il ressemble à Dupré comme deux gouttes d'eau. Je vous demande des nouvelles de M^me^. de Grignan, ma très-aimable, pour me récompenser de toutes mes consultations. M. le Marquis de Grignan m'est venu voir, il est assurément moins gras qu'il n'étoit, je lui en ai fait des complimens très-sincères : Madame sa femme me fit l'honneur de venir ici hier ; je la trouvai si considérablement embellie, qu'elle me parut une autre personne que celle que j'avois vue ; c'est qu'elle est engraissée, et qu'elle a bien meilleur visage, de beaux yeux si brillans que j'en fus éblouie ; elle vint ici sur les deux heures avec Madame et Mademoiselle sa sœur ; malheureusement pour moi, Madame de Nevers s'étoit levée aussi matin qu'elles ; elle arriva un moment après ces Dames, qui s'en allèrent quand elle entra, et Madame de Nevers, qui me parla très-sincèrement, trouva Madame la Marquise de Grignan toute des plus jolies. Monsieur et Madame de Chaulnes et

* On a vu ailleurs que ce remède étoit la racine d'ipécacuana

M. de Coulanges arrivent mercredi pour dîner à Paris ; je dois me trouver à l'hôtel de Chaulnes pour les y recevoir. Le Roi est à Marly pour jusqu'à lundi ; la Comtesse de Grammont y est aussi ; mais quoiqu'elle ait attrapé à la Cour les grâces de la nouveauté, la pauvre femme ne s'en porte pas mieux, tous ses maux sont revenus ; elle les soutient avec un courage et une gaîté qui m'étonnent, ayant perdu, je crois, jusqu'à l'espérance de guérir. La Duchesse de Villeroi reçoit ses visites dans son lit, jolie tout ce qu'on peut l'être : je fis, il y a deux jours, les honneurs de sa chambre avec la Maréchale de Villeroi ; j'ai découvert à cette petite Duchesse un mérite qui lui fait bien de l'honneur dans mon esprit, c'est qu'elle a un goût si naturel pour Mademoiselle de Grignan (1), qu'elle en est sincèrement occupée ; elle m'en demande continuellement des nouvelles ; elle lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite, mais elle ne veut consentir à aucun mariage, qu'elle ne soit assurée de la revoir ici ; enfin, elle a des sentimens, elle a des pensées, c'est un des miracles de Pauline ; je sais de ses nouvelles : on dit que vous vous allez encore marier (2) ; j'en suis ravie, mon amie ; revenez donc toutes, la vie est trop courte pour de si longues absences ; par rapport à la vie, les plus longues ne devroient être que de deux heures. Je vous envoie

(1) Depuis Marquise de Simiane.

(2) C'est à l'occasion du mariage de Mademoiselle de Grignan, qui devoit bientôt épouser le Marquis de Simiane.

une lettre de M. de Vannes, qu'il y a, en vérité, trois mois qui est dans mon écritoire; je lui en demande pardon; car pour vous, je suis assurée que vous l'aimez autant à l'heure qu'il est, que quand elle a été écrite. Adieu, ma très-aimable, mandez-moi vitement que vous allez revenir, et que vous ne pouvez plus souffrir la solitude de cette jeune Marquise, qui, comme moi, soupire après votre retour.

LETTRE 1061.

La même à la même.

à Paris, le 18 Novembre 1695.

MONSIEUR de Lamoignon me montra hier une lettre de M. le Chevalier de Grignan, qui m'apprit que Madame votre fille se portoit bien mieux; j'en ai une joie très-sincère, et je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère, d'apprendre la continuation de ce mieux : j'ai la confiance de croire que vous me le ferez savoir; cela me donne aussi des espérances que nous vous reverrons bientôt; il n'y a rien, en vérité, que je désire si vivement : votre retour est nécessaire à bien des choses, dont le changement d'air est une des principales pour Madame de Grignan; Madame sa belle-fille est trop abandonnée ici; le retour de M. de Sévigné qui approche; que de raisons, ma très-belle, pour nous revenir voir! Paris est fort rempli à l'heure qu'il est; mais il ne le sera point à ma fantaisie,

tant que vous ne serez point avec nous. J'ai bien envie d'apprendre si Madame de Grignan a fait usage des bouillons d'écrevisse, et si elle s'en est bien trouvée. Il y a tous les jours de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très-bonne compagnie, où vous êtes toujours désirée. M. le Marquis de Grignan me fit l'honneur de me venir voir, il y a deux jours; je le remerciai de n'être point grossi; il me paroît fort content du palais qu'il habite. On me mande de Lyon que la charmante Pauline va changer de nom; ne nous l'amenerez-vous pas? Il n'y a que Madame de Simiane que je puisse jamais autant aimer que Mademoiselle de Grignan. Hélas! à propos de Simiane, le pauvre M. de Langres (1) est à l'extrémité; j'en suis tout-à-fait en peine. Je crois M. Nicole mort; il tomba en apoplexie, il y a deux jours; Racine vint en diligence de Versailles lui apporter des gouttes d'Angleterre, qui le ressuscitèrent; mais on vient de me dire qu'il étoit retombé : c'est une grande perte; il s'est trop épuisé à écrire; on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier livre contre les Quiétistes*; ils n'en valoient, en vérité, pas la peine. Adieu, ma très-aimable, j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience, mais encore plus à présent, à cause de l'état où est Madame de Grignan.

(1) Louis-Marie-Armand de Simiane de Gordes, Évêque de Langres, mort le 21 Novembre 1695.

* Nicole écrivit sur le démêlé entre Bossuet et Fénélon; mais combattit ce dernier avec douceur et respect.

LETTRE 1062.

Monsieur DE COULANGES *à Madame* DE SIMIANE.

Du quartier de Richelieu (1), le 6 Janvier 1696.

JE suis assurément fort touché, Madame, de l'honneur de votre souvenir ; mais il me semble cependant que vous pouviez ne pas m'écrire aussi sérieusement que vous avez fait ; tout ce qui m'en a consolé, c'est que votre lettre étoit datée de Vauréas (2) ; et vous devez savoir, ce me semble, combien j'ai eu toute ma vie de curiosité pour aller voir cette belle ville, sans que j'aie pu me contenter là-dessus. Quoi, Madame, vous demeurez dans Vauréas ! que vous êtes heureuse ! et faut-il qu'un homme qui a séjourné si long-tems à Rome, n'ait pas seulement été un quart-d'heure à Vauréas ? mais je ne veux pas désespérer d'y aller quelque jour, puisque je sais que vous y avez un palais très-magnifiquement meublé. Ne vous souvient-il point de l'attachement particulier que j'eus pour un laquais de Mme. de Grignan, seulement parce qu'il étoit de Vauréas ; et que, n'ayant point obligé un ingrat en sa personne, il se fit un devoir très-étroit de me revenir voir à Paris, où je n'eus pas

(1) C'est-à-dire, de chez Madame de Louvois.

(2) Petite ville du Comtat Venaissin, où Madame de Simiane faisoit quelquefois sa demeure depuis son mariage.

l'avantage de le conserver long-tems, parce que Paris n'eut aucuns charmes pour lui ? Et ne vous souvient-il point encore combien, étant à Grignan, je trouvois heureux les gens que je voyois aller à Vauréas, ou en revenir ? Vous croyez donc bien que quand vous y serez, je ne vous plaindrai point du tout ; mais c'est assez parlé de Vauréas. Je veux vous dire maintenant que j'ai beaucoup d'impatience de vous revoir ici, et de faire connoissance avec le jeune et joli Seigneur dont vous me parlez, mais je crains un peu qu'il ne se rebute d'abord sur ma vieillesse et sur ma figure ; cependant, je puis vous assurer, Madame, que je ne suis pas encore de contrebande en beaucoup de bonnes maisons ; c'est de chez ma *seconde femme* que je vous écris, elle m'a trouvé tellement enrhumé, à mon retour de Versailles, où je viens de passer quinze jours, qu'elle ne veut point se confier à Madame de Coulanges pour me désenrhumer ; ainsi, voilà deux nuits que je couche chez elle ; et selon les apparences, j'y en coucherai encore plusieurs, pour être des noces de M. Barbesieux, qui se feront mardi. Je ne vois autour de moi que pierreries, qu'habits magnifiques, que linge étonnant et difficile à croire ; un seul équipage de tête, cinq cents écus ; je ne vois que repas somptueux, que symphonie exquise ; enfin, je suis dans une fort bonne maison, où je reçois toujours beaucoup d'honneur et de distinctions, et où je m'entends appeler très-souvent du doux nom de mari et de beau-père.

J'ai un appartement très-bon, très-chaud et très-voisin de celui de Madame la Duchesse de Villeroi; c'est où je vais prendre mon eau sucrée, avant que de me coucher. Il y a des tems infinis que je n'ai écrit à Madame de Sévigné, non plus qu'à Madame votre mère; mais j'espère que par vous, elles entendront parler de moi. Pendant que je suis ici dans les noces de mon fils de Barbesieux, Madame de Coulanges laboure sa pauvre vie pour celles de M. de Mornai et de Mademoiselle du Gué; on ne vit jamais un enfant si difficile à baptiser; il le sera pourtant; mais je ne sais point à quoi l'on en est pour le jour, ni même pour le lieu où se célébreront les noces; rien n'est plus bizarre que tout ce qui se passe entre l'aveugle et sa femme, qui ne peuvent jamais être d'un même avis; et Madame de Coulanges et Madame de Bagnols sont toujours deux sœurs fort différentes; je ne sais si je mettrai mon nez dans ces noces-là; Madame de Monchevreuil cependant m'a dit qu'il falloit bien que je fusse des repas qui se feront à Versailles: mais croyez-vous que je n'aie encore que cette noce? Vraiment, j'ai été d'un beau dîner chez M. le Cardinal de Bouillon, où je fus prié en cérémonie, et admis avec une distinction qui flatte bien mon amour-propre. Je dînai avec tout ce qui s'appelle Bouillon, la Trémouille et Créqui; et je fus présenté d'un si bon ton à Mademoiselle de la Trémouille (1), que toute pleine déjà d'honnêtetés et de caresses pour

(1) Depuis Duchesse d'Albret.

moi, elle me parut la plus belle personne du monde. Voilà ce que fait l'honnêteté, jointe à une taille au-dessus de toutes les tailles, et à une grande naissance, qui a toujours pour moi de grands charmes; car vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les poissons nobles. On ne parle point encore du jour que ce mariage se terminera, parce qu'il dépend du retour d'un courrier, qui est allé quérir une dispense à Rome. Celui de Madame de Seignelai et de M. de Luxembourg ne se publie point encore; tout est d'accord, il n'est plus question que du consentement de Madame de Luxembourg. On tient celui de Mademoiselle de Monaco en fort bon chemin avec le Duc d'Usez; et celui du Marquis de Janson avec Mademoiselle de Virieu. Pour celui de Mademoiselle de Duras avec M. de Lesdiguières, les uns parient pour, et les autres contre; mais Madame de Lesdiguières se décrie si fort qu'on commence à la regarder comme la femelle de M. de Mazarin; il sera plaisant que Madame de Duras, par son bon esprit, ait profité à bon marché de l'extravagance de l'un et de l'autre, pour aussi bien établir ses filles. Le Maréchal de Lorges s'est retiré du service, les uns disent volontairement, les autres le contraire. Le Roi vient de faire cent mille officiers généraux; j'en ai la liste devant mes yeux; je ne vous l'envoie point, parce que Monsieur votre frère apparemment ne manquera pas de vous l'envoyer; j'ai été fort fâché de n'y pas trouver son nom. Je n'ai vu Madame votre

belle-sœur qu'une seule fois; à moins que vous ne soyez tous ici, je comprends fort bien que nous ne ferons pas grande connoissance; mais quand y serez-vous, Mesdames ? La santé de Madame votre mère se fortifie-t-elle assez pour que nous puissions croire aux paroles qu'on nous donne pour le mois de Mars? J'ai été ravi de savoir que Madame de Sévigné couroit le pays, j'aime assez que son étoile ait rapport avec la mienne, qu'on peut très-bien appeler *errante*. Il seroit difficile de mettre mieux en œuvre le regain de jeunesse dont je suis en possession; Dieu veuille qu'il dure encore quelques années; mais il est extraordinaire que j'ignore ce qu'est devenue cette goutte qui m'affligea tant il y a deux ans, et dont vous me consoliez par me tendre si obligeamment le bras, pour me faire faire dans ma chambre quelque sorte d'exercice. Voilà une lettre qui me mène loin, comme vous voyez; mais que puis-je mieux faire que de m'entretenir avec vous, mon adorable Pauline, puisque j'en ai le tems ! Madame de Louvois est allée courir la ville; et comme le maître de la maison, je suis demeuré dans sa chambre avec un très-bon feu, et tous les instrumens nécessaires pour vous écrire; elle m'a même laissé tout à propos Madame la Duchesse de Villeroi, pour qu'elle s'acquitte envers vous d'un compliment qu'il y a longtems qu'elle a envie de vous faire. Le Cardinal de Bouillon vouloit aussi vous en faire un, et c'est ma faute de n'y avoir pas tenu la main. Madame la

Duchesse de Villeroi m'a recommandé aussi mille fois de vous dire bien des choses de sa part, et à Mesdames vos mères ; Madame de Louvois tout de même ; enfin, croyez toutes, Mesdames, que vous n'êtes point du tout oubliées dans ce pays-ci ; mais il est tems de finir, et de vous assurer, Madame, que cette année ne diffère point de toutes les précédentes, quant au respect et à la bonne et sincère amitié avec lesquels je suis mille fois plus à vous que personne du monde. Voici Madame la Duchesse de Villeroi qui va vous écrire de sa main blanche.

Madame la Duchesse DE VILLEROI.

Il y a long-tems, Madame, que j'ai dessein de vous faire mes complimens sur votre mariage, sans l'avoir fait, par la faute de Coulanges, qui m'avoit toujours dit que nous vous écririons ensemble ; mais enfin, cet heureux moment est arrivé, et je l'emploie, Madame, à vous assurer que je conserve toujours pour vous toute l'estime et l'amitié que vous méritez.

LETTRE 1063.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Grignan, mercredi 23 Janvier 1696.

J'AI répondu, Monsieur, à votre dernière lettre au commencement de cette année : ce billet est donc uniquement pour vous supplier de faire lire ces consultations sur l'état de ma fille à M. Barbeirac, le prier qu'il augmente, s'il se peut, son application ordinaire pour nous donner son avis que nous estimons beaucoup, de nous l'envoyer le plus promptement qu'il sera possible. Voilà, Monsieur, ce que je demande à votre cœur, qui, sans doute, n'a pas oublié combien le mien est tendre et sensible à ce qui touche ma fille : et dans une occasion si importante, je croirois vous offenser, si je vous faisois la moindre excuse et le moindre compliment.

LETTRE 1064.

Monsieur DE COULANGES *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, ce 27 Janvier 1696.

J'ESPÈRE que la lettre que je vous écrivis, il y a aujourd'hui huit jours, n'aura pas été mal reçue. J'en reçus le lendemain une aimable petite, qui me fit d'autant plus de plaisir, que me disant que vous ne m'écriviez qu'un mot pour en avoir mille, il se trouvoit que de ma bonne, libre et franche volonté je vous avois obéi par avance, et satisfait, ce me semble, à toutes les questions que vous me pouviez faire; aujourd'hui, ma très-aimable Gouvernante, ma lettre ne sera pas si longue, par la raison qu'il n'est pas tous les jours fête. Les nouvelles Duchesses d'Usez et de Lesdiguières ont été présentées au Roi. La Duchesse de Lesdiguières la doüairière fut à Versailles avec tous les Duras, et même y coucha; et le bruit court que S. M. les traita fort sérieusement, ne disant autres paroles, que de souhaiter à la jeune Duchesse qu'elle fût heureuse.

Madame DE COULANGES.

Je ne vous écrirai point aujourd'hui, ma très-aimable; M. de Coulanges en est bien plus digne que moi; sa belle jeunesse le laisse dans un commerce du monde, qui lui orne fort l'esprit. Il vous dira

dira des nouvelles du bal du Palais-Royal, de la parure des beautés qui composoient cette belle assemblée. Je vis Madame de Barbesieux et la Duchesse de Villeroi, qui me parurent resplendissantes; les diamans, la magnificence, l'éclat de l'or et de l'argent, tout cela m'impose, et m'empêche de faire le discernement, que je sais, ce me semble, faire de la beauté, quand elle est moins chargée d'ornemens. Madame de Mornai reçoit toutes les distinctions qui suivent la faveur, sans y paroître trop sensible; elle le deviendra; et je le souhaite, afin qu'elle se fasse au moins un plaisir de ce qui charme les autres. Je vis avant-hier M. de Pompone; nous parlâmes toujours de vous, ma chère amie, et de tout ce qui est Grignan; nous nous plaignîmes tendrement de votre longue absence, et de celle de Madame de Grignan; j'allai ensuite chez Madame de Vins; je changeai de compagnie sans changer de conversation; nous conclûmes que Madame de Grignan ne retrouveroit de la santé que par venir respirer l'air de ce pays-ci. Soyez bien persuadée de cette vérité, ma chère Madame; songez aussi quelquefois au pressant besoin que doit avoir Madame la Marquise de Grignan de Madame sa belle-mère; si toutes ces réflexions vous obligent à prendre le chemin de Paris, personne n'en profitera avec tant de joie que moi. Je vous demande en grâce de bien dire des choses de ma part à Madame votre fille. Est-il vrai que Madame de Simiane soit grosse ? Rien de tout ce qui a

rapport à elle ne me peut être indifférent; je n'ai jamais vu personne de qui on se souvienne si souvent que d'elle, ni que l'on loue plus sincèrement; mais je dis toujours : *Ce n'est pas la voir que de s'en souvenir.*

Monsieur DE COULANGES *continue.*

Votre amie a pris aujourd'hui la place de l'aurore; je ne l'ai jamais vu plus belle ni avec un teint qui marquât plus de santé. Cependant c'est après deux jours d'expériences qu'elle a faites avant-hier à dîner à l'hôtel de Chaulnes, et hier au soir à souper chez M. de Lamoignon; enfin, c'est tout vous dire, elle a hasardé une tranche, petite à la vérité, de canard d'Amiens, et un doigt de vin de Saint-Laurent; ne la voilà-t-il pas bien avancée? Mais revenons à nos moutons : il y eut jeudi un grand bal au Palais Royal, où tous les masques furent admis; et ils y apportèrent la confusion ordinaire. J'assistai avec Madame de Coulanges à la parure de Mesdames de Villeroi et de Barbesieux, dont je fus ébloui; ce que je vis encore, que ne vit pas Madame de Coulanges, ce fut Mademoiselle de Tourpes avec un habit de velours couleur de feu, si magnifique, qu'il défie la description; quand Mesdames les Maréchales de Villeroi et d'Estrées, suivies de ces trois infantes, furent parties de chez Madame de Louvois à onze heures du soir pour se rendre au Palais Royal, je restai encore une heure et demie au lansquenet; et puis je me fis ramener

par Madame de Varengéville chez moi, où j'ai toujours été depuis; ainsi, je ne suis pas plus savant du détail du bal que Madame de Coulanges. Je dînai avant-hier avec elle à l'hôtel de Chaulnes, et je soupai hier avec elle chez M. de Lamoignon, où étoient la belle Duchesse du Lude, la Présidente le Coigneux cuite au four, le bon Duc de Chaulnes, et l'admirable Avocat-Général d'Aguesseau (1), qui sait toutes mes chansons, et qui les retient, comme s'il n'avoit autre chose à faire. Je ne retournerai pas sitôt coucher chez ma *seconde femme*, parce que je dois dimanche dîner chez la Duchesse du Lude avec le Cardinal de Bouillon; et c'est là où je ne manquerai pas de lui faire tous les complimens dont vous me chargez. Le mariage du Duc d'Albret et de Mademoiselle de la Trémouille ne tient plus qu'à une grosse fièvre, qui est survenue à la Duchesse de Créqui; car la dispense de Rome est arrivée; mais vous jugez bien qu'une telle noce veut la présence, ou du moins la meilleure santé d'une grand'mère qui y a autant contribué. Le mariage de M. de Luxembourg est toujours rompu sans retour, son procédé fort désapprouvé, d'autant plus qu'on croit que c'est un sacrifice qu'il a voulu faire à la Marquise de Bellefond; mais Madame de Seignelai ne méritoit pas un tel traitement; cependant on ne désapprouve point la Marquise de Bellefond, si tant est qu'elle puisse devenir une Duchesse considérable;

(1) Depuis Chancelier de France.

il est constant que le Duc a toujours été fort assidu auprès d'elle, et que la Marquise a toujours dit qu'elle verroit M. de Luxembourg et Madame de Seignelai aller ensemble à l'Eglise pour être mariés, sans croire pour cela que le mariage se fît; ce qui a même fait dire par le monde qu'elle avoit épousé M. de Luxembourg, il y a plus de six mois; et que M. de Luxembourg n'osant le déclarer à sa mère, écoutoit les propositions de mariage qu'on lui faisoit, pour amuser le tapis et pour gagner du tems : avec un peu de patience nous serons plus savans. On me dit hier que le mariage du petit Saint-Hérem étoit conclu avec la petite cousine de la Maréchale de Lorges. Il n'est plus question de celui de Mademoiselle de Clérembault avec le petit de Guémené. Madame la Duchesse de Rohan a la petite-vérole en Bretagne. Voilà tout ce que je sais, ma très-aimable Gouvernante; ainsi je n'ai plus qu'à vous embrasser avec une tendresse infinie, et à vous protester que je suis toujours plus à vous qu'à moi-même. Je vous demande vos bons offices auprès de Madame votre fille et de tous les illustres habitans du royal château où vous êtes. Comment se porte M. le Chevalier? je lui en demande pardon; mais je n'ai point du tout de goutte, et si, je bois comme un trou de tous les vins qui la pourroient faire venir. Il n'en est pas de même de M. de Nevers, qui est enfin revenu de Nevers avec sa belle épouse, après y avoir pensé mourir; l'humeur de la goutte, qui se promène par tous les

canaux les plus cachés de son corps, lui cause des maux tout extraordinaires. Il partit avant-hier pour aller dans le voisinage de la Rocheguyon consulter *Christophe aux ânes*, qui est un laboureur, mais un homme admirable pour la guérison de tous les maux, par la connoissance qu'il a des simples, qu'il tient de son père, et qu'il laissera, faute d'enfans, à un de ses neveux; enfin, les cancers, la gravelle, les abcès, les ulcères, rien ne tient devant lui; on ne parle que des cures étonnantes qu'il fait, et de son désintéressement. Il donne aux pauvres ses remèdes pour rien; il les fait payer aux riches précisément ce qu'ils valent, n'exige pour toute récompense que trente sols ou un écu qu'il fait mettre dans un tronc pour les pauvres. Il ne veut point venir en ce pays-ci; il ne veut pas non plus qu'on bâtisse aux environs de chez lui. Le Duc de Grammont et Turmenies sont guéris par lui; le dernier lui a envoyé cent pistoles, qu'il lui a renvoyées aussitôt.

LETTRE 1065.

Le même à la même.

à Paris, le 3 Février 1696.

Les bruits qui nous viennent de la continuation de la mauvaise santé de Madame de Grignan, m'affligent à tel point et pour vous et pour elle, ma très-aimable Gouvernante, que je n'ai pas le cœur

de vous envoyer le second tome de nos mariages. Les lettres ne sont aimables que selon les tems où elles arrivent; ainsi, faites de celle-ci l'usage qui conviendra au tems que vous la recevrez, et croyez bien fermement que quelque style que je prenne, mon cœur fait son devoir sur tout ce qui vous regarde, et cette aimable Comtesse. Je vous dirai après cela que ce fut mardi au soir que se firent les noces du Duc d'Albret et de Mademoiselle de la Trémouille, qui auroient été infailliblement plus joyeuses sans le contre-tems de la maladie de la Duchesse de Créqui, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là; car hier même elle étoit en quelque danger; je ne sais pas encore comme elle est aujourd'hui. L'hôtel de Créqui cependant étoit magnifiquement meublé et illuminé; il y eut deux tables de quinze ou seize couverts chacune, si bien et si délicatement servies, qu'on dit qu'elles ont surpassé en délicatesse celles de la noce de M. de Barbesieux. Les jeunes gens, pour s'amuser, dansèrent aux chansons; ce qui est présentement fort en usage à la Cour; joua qui voulut, et qui voulut aussi, prêta l'oreille au joli concert de Vizé, Marais, Descôteaux et Philibert; avec cela l'on attrapa minuit, et le mariage fut célébré dans la chapelle de l'hôtel de Créqui. Il y eut à cette noce plus d'amis que de parens; c'est encore un usage qui s'introduit à cause des conséquences; et je puis vous dire que j'ai été grondé de n'y être pas survenu; mais j'aime mieux être grondé en pareille

occasion, que de hasarder d'arriver comme le chien dans un jeu de quilles. Je vis le lendemain matin toute la noce, et je fus très-agréablement accueilli de tout ce qui s'appelle Bouillon et la Trémouille. La porte de l'hôtel de Créqui n'a été ouverte au public que par rapport aux visites de MONSIEUR et de MADAME, et de leurs enfans, qui n'ont pas manqué en cette occasion de venir voir leurs proches parens; car elle a été fermée, à cause de la maladie de Madame de Créqui, à tout ce qui s'y est présenté, hors cet heureux moment; toutes les Dames s'en sont consolées par la peine qu'elles avoient de s'enharnacher de leurs habits noirs, moitié révolte, et moitié paresse. Mademoiselle de Villars, fille de la pauvre Duchesse de ce nom, épousa le même jour son cousin de Brancas (1). Mais voici bien un autre mariage : M. et Madame de Clérembault se sont si bien emparés de M. de Luxembourg, aussitôt qu'il a eu rompu avec Madame de Seignelai, qu'enfin c'est un mariage conclu. On donne à Mademoiselle de Clérembault (2) cinq cent mille francs présentement, et pour cent mille francs de pierreries, suivant l'estimation des trois plus fameux Joailliers de Paris. Je vis hier des gens qui s'étoient trouvés chez Madame de Clérembault à la visite

(1) Depuis Maréchal de France, et Grand-d'Espagne de la première classe.

(2) Marie Gillonne Gillier, seconde femme de Charles-François-Frédéric de Montmorenci, Duc de Luxembourg, et fille unique de René Gillier, Marquis de Clérembault, et de Marie le Loup de Bellenave.

qu'elle reçut de M. de Luxembourg, de Madame sa mère, et de toute sa famille; ainsi cette affaire est conclue absolument; et je ne sais pas ce qu'en dira la Marquise de Bellefond : voilà par ce moyen les Clérembaults bien dépiqués. Le public veut que Madame de Seignelai soit en quelque négociation avec M. de Marsan; je m'en rapporte. Le jeune Saint-Hérem épouse dimanche la petite cousine de la Maréchale de Lorges. Madame la Duchesse de S. S.... est toujours grosse, et fait voir par-là qu'il n'y a rien d'impossible en ce monde. Mais savez-vous qui entre dans ma chambre? c'est le Marquis de Grignan en propre personne, qui a bien voulu honorer mon lever, las, à ce qu'il dit, de me chercher inutilement les après-dîners; cela n'est-il pas bien obligeant? Pour le récompenser de sa peine, je le menerai dîner un de ces jours chez le Cardinal de Bouillon, qui n'a qu'un cri après lui, par rapport à vous, Mesdames, et à tout ce qui porte le nom de Grignan qu'il honore et qu'il aime. Nous fîmes ensemble, c'est-à-dire, le Cardinal et moi, un dîner merveilleux dimanche dernier chez la Duchesse du Lude, où je déployai à ce Cardinal tous vos complimens, qu'il reçut avec une joie et une reconnoissance infinie; je suis chargé de vous en faire beaucoup de sa part, jusqu'à ce que nous retrouvant tranquillement ensemble à Saint-Martin, nous vous écrivions conjointement dans la même lettre, comme il y a long-tems que c'est son dessein. Savez-vous qu'il a si bien patrociné

jusques ici avec le Roi et avec ses Moines, qu'il croit l'échange assuré de son manoir de Saint-Martin contre un autre dans Pontoise pour les Abbés qui lui succéderont? ainsi il a fait un beau présent de sa belle maison et de ses beaux jardins au Duc d'Albret, le lendemain de ses noces, par une donation en bonne forme, pour en jouir après sa mort, s'entend, avec une habitation assurée à la Duchesse sa femme, tant qu'elle sera en viduité; ils ont grand intérêt cependant que le Cardinal en jouisse long-tems; car il ne se tiendra jamais, croyant ce fonds assuré à ses héritiers, d'y faire beaucoup de dépenses. Le Comte du Lude (1), à qui le Roi, selon la promesse qu'il en avoit faite à feu M. le Maréchal de Luxembourg, a accordé un brevet de Duc, épouse toujours, dit-on, Mademoiselle de B...., avec quatre cent mille francs présentement, et trois cent mille francs d'assurés; mais ce mariage pourtant n'est pas encore fait (2); la Demoiselle me paroît assez déplaisante, et la famille de Luxembourg, dit-on encore, n'est pas bien charmée de cette alliance. Voilà, Mesdames, tout ce que j'ai à vous dire; mais, au nom de Dieu, apprenez-moi de bonnes nouvelles de la santé de notre Comtesse, si vous voulez que je continue

(1) Paul-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg, depuis Duc de Châtillon.

(2) Ce mariage ne se fit point. Le Duc de Châtillon épousa, le 6 Mars suivant, Marie-Antoine de la Trémouille, Marquise de Royan, Comtesse d'Olonne.

mes longues lettres. Je vis avant-hier la bonne la Troche, qui se porte beaucoup mieux. Notre aimable l'Enclos a un rhume qui ne me plaît point : on ne voit que des enrhumés par le monde. Madame de Soubise l'a été aussi au suprême degré ; mais adieu, je m'en vais dîner à l'hôtel de Chaulnes ; j'ai attendu jusqu'ici inutilement des nouvelles de mon Cardinal pour aller aujourd'hui coucher à Pontoise ; mais la maladie de Madame de Créqui pourroit bien l'avoir arrêté ; il ne se portoit pas trop bien lui-même ; voilà qui me fera prendre après-dîner la route du faubourg Saint-Germain. A vendredi prochain le reste, si mon étoile errante m'en donne la permission.

LETTRE 1066.

Madame DE SÉVIGNÉ au Président DE MOULCEAU.

à Grignan, samedi 4 Février 1696.

JE ne me suis point trompée, Monsieur, quand j'ai cru que vous seriez touché de ma peine, et que vous feriez toute la diligence possible pour la soulager. Votre ordonnance de M. Barbeirac et votre lettre ont eu des ailes, comme vous le souhaitiez, et il semble que cette petite fièvre qui paroissoit si lente, en ait eu aussi pour fuir aux approches seulement du nom de M. Barbeirac. Tout de bon, Monsieur, il y a du miracle à un si prompt changement, et

je ne saurois douter que vos souhaits et vos prières n'y aient contribué. Jugez de ma reconnoissance par leur effet. Ma fille est de moitié de tout ce que je vous dis ici : elle vous fait mille remercîmens, et vous conjure d'en faire beaucoup à M. Barbeirac. Nous sommes trop heureuses de n'avoir plus qu'à prendre patience, et de la rhubarbe, dont elle se trouve tout-à-fait bien. Nous ne doutons pas que dans cet état de repos, M. Barbeirac n'approuve ce remède, avec un régime qui est quelquefois le meilleur de tous. Remerciez Dieu, Monsieur, et pour vous, et pour nous, car nous ne saurions douter que vous ne soyez intéressé dans cette reconnoissance; et puis, Monsieur, jetez les yeux sur tous les habitans de ce château, et jugez de leurs sentimens pour vous.

LETTRE 1067.

Monsieur DE COULANGES *à la même.*

à Saint-Martin, le 17 Février 1696.

MAIS pourquoi ne pas écrire quelquefois *in-folio*, quand on trouve un beau et bon papier, qui vous y invite? J'ai reçu ici, ma très-aimable Gouvernante, la grande et la petite lettre que vous avez bien voulu m'écrire en même jour pour répondre à toutes les miennes; et je suis toujours charmé de votre style et de votre bon et loyal commerce. Il y a tantôt quinze jours que je suis ici auprès de cet

adorable Cardinal; et il y a tantôt quinze jours que je suis l'homme du monde le plus heureux; bonne compagnie, partout de grands feux, bonne symphonie, mille et mille jeux, table bien servie, vins délicieux; enfin, Madame, voici le pays de cocagne au pied de la lettre. Les Officiers même de cette maison ont une rage de toujours apprendre, quoiqu'ils soient maîtres passés; en sorte qu'ils nous feront crever à la fin; ils possédoient au suprême degré tous les ragoûts les plus exquis de France et d'Italie; les voilà devenus apprentifs sous le meilleur Officier de cuisine d'Angleterre, pour être bientôt en ragoûts anglois beaucoup plus savans que lui; nous ne savons donc plus où nous en sommes; tous nos ragoûts parlent des langues différentes; mais ils se font si bien entendre, que nous les mangeons, sous quelque figure et dans quelque sauce qu'ils se présentent. Vous voyez bien, Madame, que ce seul article de la bonne chère demandoit un *in-folio*, Voici, en vérité, une maison admirable, et un maître de maison qu'on ne peut assez adorer : je n'ai pas manqué de lui faire tous vos complimens; et je ne vous écris d'ici, que parce que je crois le moment arrivé qu'il pourra lui-même y répondre, comme bien des fois il m'a témoigné en avoir envie. Nous avons eu toute la semaine passée beaucoup de frères, de neveux et de nièces; mais depuis lundi, M. le Cardinal en est réduit à ses deux fidèles commensaux, l'aimable Richard Hamilton, pour l'un, et le jeune Coulanges, pour l'autre; et

vous ne sauriez croire combien il s'accommode de cette solitude; il s'en accommode même si bien, que nous n'entendons pas plus parler de ce qui se passe à Paris et à la Cour, que si nous étions à la Trappe; en sorte que voici un tome tout séparé des autres que je vous ai envoyés, sans savoir seulement si tous les mariages résolus ont été célébrés, et si tous les mariages proposés ont été, ou sont en voie d'aller à bonne fin. Vous avez su l'extrêmité de Madame la Duchesse de Créqui, et vous avez su ensuite sa résurrection, qui a donné une excessive joie à M. le Cardinal, sa longue vie étant fort nécessaire pour le bonheur de M. le Duc et de Madame la Duchesse d'Albret; et c'est depuis cette résurrection que M. le Cardinal a renoncé à toutes les nouvelles du monde pour vaquer à lui-même, et à une infinité d'ouvriers qui travaillent sans fin et sans cesse pour la perfection, sans contredit, d'un des plus beaux jardins de l'Europe. Je suis ravi de la meilleure santé de notre Comtesse; savez-vous bien que c'est un très-bon signe de vie, que d'avoir voulu elle-même lire mes lettres, et y donner les tons qu'elles demandent? Vous m'assurez qu'elle a bien ri en de certains endroits, et que la Présidente *cuite au four* ne lui a point déplu. Mais ce que j'admire de vous autres, Mesdames, si versées dans l'histoire, et si instruites des bonnes maisons de France, c'est que vous ne sachiez pas que la maison de Dou.... est séparée en deux branches; que l'une à produit la jeune Marquise de S.-Hé.....

et l'autre, la femme que M. de P.... vient d'épouser; ensorte que ce sont deux cousines germaines, qui se sont mariées presque en même-tems. L'une, toute resplendissante d'une Fré.... pour mère, qui lui donne une Maréchale de Lorges pour cousine germaine, et des Duchesses de Saint-Simon et de Lauzun pour nièces à la mode de Bretagne; l'une, dis-je, est entrée dans la maison de Mont....; et l'autre avec moins d'ambition, quoique fille d'une mère remariée à M. de l'H....., s'est contentée d'entrer dans la maison de Ber.....; et voilà par ce moyen l'énigme développée, pour l'explication de laquelle vous avez recouru à moi. Nous avons encore deux mois à être ici, ils passeront bien vite; dès que je serai à Paris, je me remettrai dans le commerce; et aussitôt je vous donnerai la continuation des tomes précédens. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver le mariage de Mademoiselle de Bagnols avec M. de Poissi; mais c'est un enfant si difficile à baptiser, que je n'ose en espérer la conclusion, quoiqu'on m'ait mandé que l'affaire étoit en bon chemin. Adieu, Mesdames, je m'en vais porter ma feuille à notre illustre Cardinal pour illuminer au moins le reste de cette page, et vous rendre par-là ma lettre d'un poids beaucoup au-dessus de ce qu'elle vaut. Mille complimens, je vous supplie, et mille respects à tous les habitans du royal château où vous êtes. Madame de Simiane est la maîtresse de ne point faire de réponse à mes lettres; mais j'aurois souhaité au moins pouvoir

dire quelque chose de sa part à la Duchesse de Villeroi, qui lui avoit si joliment écrit dans ma lettre, et qui m'en demande des nouvelles tous les jours.

Monsieur le Cardinal DE *Bouillon.*

Il est moins humiliant pour moi, Madame, de vous avouer ingénument la faute que jai faite de ne vous avoir donné aucun signe de vie à l'occasion de tous vos mariages, non plus qu'à toute la maison de Grignan que j'honore et que j'aime infiniment; cela est, dis-je, moins humiliant que d'entreprendre d'ajouter quelques mots à la lettre de M. de Coulanges, qui est digne de vous et de lui. Il faut pourtant que je vous assure qu'en lieu du monde vous n'avez un serviteur qui vous soit si absolument acquis que je le suis.

Monsieur DE *Coulanges continue.*

Notre cousine de Pracontal part incessamment pour Montélimart; elle vous ira voir, et n'aura pas envie de renoncer ses parens; jamais sa mère ne lui avoit dit que nous en fussions; et sans moi elle l'ignoreroit encore. C'est une très-aimable femme, qui va passer bien des mois en Province; j'en suis fâché, car je commençois fort à m'en accommoder; son mari a aussi du mérite, mais il ne la perd pas de vue; si c'est tendresse, je n'ai rien à dire, quoique cette tendresse soit fort incommode quelquefois; si c'est jalousie, c'est un effet de la

dévotion de Madame de Montchevreuil, à qui il n'a pas tenu qu'elle n'ait perdu sa fille auprès de son mari, et de tout le genre humain. Je suis assuré que vous la trouverez fort raisonnable, notre cousine, que vous vous en accommoderez fort, et que vous ne serez point fâchée de lui étaler toutes les grandeurs de Grignan. Elle m'a prié de vous la recommander, et je vous prie de lui dire, quand vous la verrez, que je vous l'ai recommandée avec tendresse et avec éloge. Son mari l'établira dans une terre auprès de Lyon, pendant toute la campagne, avec sa belle-sœur Madame Busseaux.

LETTRE 1068.

Le même à Mesdames DE SÉVIGNÉ *et* DE GRIGNAN.

à Paris, le 20 Février 1696.

Voici un esquif que j'envoie après le vaisseau qui est parti de Saint-Martin, pour vous dire premièrement, que me voici arrivé, et que je reçus samedi au soir, à l'heure que j'y pensois le moins, lettres sur lettres, que Madame de Louvois étoit depuis mardi tombée dans des coliques si cruelles et si violentes, que la dernière arrivée vendredi sur le soir, avoit fait peur, et fait accourir tous ses parens et tous ses amis; en sorte que, sans hésiter, je partis hier à quatre heures du matin de Saint-Martin pour me rendre auprès d'elle et à mon devoir; je l'ai trouvée fort abattue, mais hors de ses violentes

violentes douleurs par les remèdes et par une saignée qu'on lui a faits; obligée cependant de se tenir dans son lit sans remuer, et même sans beaucoup parler, de peur de fortifier les douleurs qu'elle a toujours, mais plus aisées à supporter que celles qui viennent par accès. Voilà, Mesdames, comme en ce monde chacun a ses peines et ses maux. J'ai été fort bien reçu, et mon zèle a été fort approuvé; mais quoique cette maladie ne paroisse point dangereuse, et que Madame de Louvois fut beaucoup mieux hier sur le minuit, je n'en serai pas moins arrêté ici pendant quelques jours. Je fus hier très-fâché d'être obligé de quitter Saint-Martin, d'autant plus que samedi après-dîné, le Duc et la Duchesse d'Albret, joliment et en bon ménage, y étoient venus surprendre le Cardinal contre ses ordres, car il ne vouloit point que la Duchesse vît Saint-Martin avant le printems; c'est un goût de maître de maison que vous comprenez fort bien; mais il ne fut pas fâché pourtant de cette surprise, qui l'avoit fait résoudre de rester encore deux jours à Saint-Martin, pour leur expliquer au moins tout ce qui pareroit sa maison et ses jardins dans la belle saison, et j'étois fort nécessaire pour le seconder. Le jeune ménage auroit été ravi de me trouver, et la journée d'hier étoit destinée pour lier, entre les pots et les pintes, une grande connoissance avec la Duchesse, qui est si bien faite, si honnête, si polie, si bien élevée, qu'elle est pour moi une beauté achevée, quoiqu'elle ne soit rien moins que belle,

et qu'elle n'ait que la plus noble et la plus riche taille qu'on puisse jamais voir. Voilà donc, Mesdames, la première partie de mon discours, qui n'auroit pourtant pas fait partir l'esquif, si la seconde ne me pressoit, pour faire, sans perdre de tems, réparation d'honneur à Madame de Simiane: je passai hier la journée avec la Duchesse de Villeroi, qui me demandant si je n'avois point de ses nouvelles, me dit qu'elle en avoit reçu une très-aimable réponse; aussitôt je remerciai la Duchesse de m'avoir appris une si bonne nouvelle, et lui expliquai pourquoi; car je n'aimois point que Madame de Simiane ne fût plus l'exacte et la régulière Pauline. Je suis ravi, comme vous pouvez croire, qu'elle continue dans toutes ses perfections, et je lui demande pardon de l'avoir soupçonnée de cette peccadille. La Duchesse de Villeroi devient fort jolie et fort aimable; voilà pourquoi j'étois fâché que cette allumette n'eût point pris. J'ai retrouvé ici la rage des mariages; c'est demain celui de M. de Marsan avec Madame de Seignelai; ils se donnent réciproquement tous leurs meubles et la jouissance de vingt mille livres de rente au dernier vivant, en cas qu'il n'y ait point d'enfans; le public se déchaîne assez contre Madame de Seignelai; bien des gens trouvent que d'être à soi, et de jouir de soixante et dix mille livres de rente, étoit un état fort heureux; et d'autres lui pardonnent d'avoir voulu s'en retirer par un rang aussi distingué que celui qu'elle va avoir, et par prendre un mari, qu'on est

assez persuadé qui vivra fort bien avec elle. Après avoir voulu épouser M. de Luxembourg, on ne lui auroit plus su de gré de passer en viduité le reste de ses jours; et son dessein a été de se dépiquer, et toute sa famille en même tems. Ce sera demain à minuit, cette grande cérémonie. C'est demain aussi le mariage du fils de Villacerf, avec Mademoiselle de Brinon-Senneterre; on ne comprend pas bien le goût de M. et de Madame de Brinon, qui donnent cinquante mille écus, mais voilà comme tout se prend en ce monde. On assure le mariage de Mademoiselle de Royan avec le Comte de Lude, maintenant Duc de Châtillon. On parle de celui de Mademoiselle de Bosmelet avec le jeune Duc de la Force, qui seroit bien son fils. J'ai trouvé en arrivant ici le mariage de Mademoiselle de Bagnols avec M. de Poissi sur le côté, je ne sais par quelle faute; il y a du pour et du contre dans tout cela. Adieu, Mesdames, je vous adore et vous embrasse.

LETTRE 1069.

Monsieur DE COULANGES *à M^me^.* DE SIMIANE.

à Paris, le 27 Février 1696.

Vous ne manquez à rien, divine Pauline, et j'ai bien des pardons à vous mander d'avoir soupçonné, comme j'ai fait, votre régularité; je me garderai bien désormais de tomber dans la faute énorme que

j'ai commise envers vous; je ne veux point passer auprès de vous pour un petit homme épineux, et vous pouvez fort bien écrire *à vos bons points et aisemens*, comme on dit; et quelquefois même ne me faire aucune réponse, sans que jamais j'en sois offensé. Il faut bien quelque petit commerce entre nous, pour entretenir connoissance; mais il faut qu'il soit libre, et le mettre en œuvre, quand la fantaisie vous en prend : n'est-ce pas bien parler? Il y a huit jours que je suis à Paris, à donner presque tout mon tems à Madame de Louvois, qui est sans colique véritablement, mais qui a été si mal menée, et qui a tant de vapeurs, qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. L'Ambassadeur de Portugal fit hier son entrée solemnelle à Paris par la porte Saint-Antoine, et fit le tour de la Place Royale : le pauvre peuple de Paris est si affamé de spectacles, que c'en fut un pour lui que cette entrée, qui n'auroit pas été regardée en un autre tems. L'Ambassadeur a une livrée grise avec des galons d'argent et des veloutés bleus, et quatre beaux carrosses; mais une honte pour la France, ce sont les carrosses et les chevaux qu'on avoit envoyés pour lui faire cortège. Cependant on ne pouvoit pas se remuer dans les rues, tant il y avoit de monde. La Place Royale, avec des tapis sur les fenêtres, et à tous les balcons, n'étoit pas un des moins beaux endroits de la ville à faire voir à cet Ambassadeur: aussi en fit-il le tour, et il vit belle et honorable compagnie sur le balcon de l'hôtel de Chaulnes, où

avoient dîné M. le Cardinal de Bouillon, Mesdames les Duchesses de la Trémouille et d'Albret, Madame de Coulanges, l'Abbé Tètu, l'Abbé d'Auvergne, le Comte d'Albret et moi; et où beaucoup d'autres gens considérables se rendirent, après le dîner, pour le spectacle; le Chevalier de Bouillon entre autres, qu'on présenta et qu'on fit baiser à votre amie Madame de Coulanges, comme un homme fort extraordinaire. Je m'en vais de ce pas dîner à Montmartre, où M. et M^me^. de Nevers, plus belle et plus aimable que jamais, m'ont donné rendez-vous. Je crois que je n'aurai pas beaucoup de faim quand j'en reviendrai. Il ne faut pas cependant que je manque ce soir à M. de Lamoignon, en dussé-je crever. N'allez point conter ma vie à M. le Chevalier de Grignan; car ma vie offense tellement tous les goutteux, qu'il n'y a malheur qu'ils ne me souhaitent. Dernièrement M. de Saint-Geran fut si offensé de me voir insolemment taper du pied dans le tems qu'il ne pouvoit se remuer, qu'il m'auroit étranglé, s'il l'avoit pu. Rien n'est assurément plus extraordinaire que l'état jeune et florissant dans lequel je me trouve : vous perdez bien de n'être point ici pour me voir; combien danserions-nous ensemble aux chansons! c'est un divertissement à la mode. Monsieur et Madame de Marsan sont allés à Versailles; rien n'est pareil à leur contentement : mais n'êtes-vous pas trop heureuse, divine Pauline, de n'avoir point épousé M. de Lauzun, qui, sans rime et sans raison, a planté là sa femme? On

conte des histoires de lui qui ne finissent point, mais que je n'ai pas le tems de vous écrire. C'est pour le lundi gras le mariage du nouveau Duc de Châtillon avec Mademoiselle de Royan. La bonne femme Madame de Bouteville (1) lui a envoyé pour quatre-vingt mille francs de pierreries. Il n'y a pas de mariage encore plus heureux que celui de M. de Luxembourg, qui a perdu sa petite fille du premier lit, au grand contentement de tous ceux qui en ont hérité. Monsieur et Madame de Pracontal partent dimanche pour aller incessamment vous voir. Je vous recommande Madame de Pracontal, qui est notre cousine, et que j'aime comme ma vie: je suis très-affligée qu'elle nous quitte; vous la trouverez très-aimable et de bonne compagnie; elle passera bien du tems hors de Paris, ou je me trompe fort. M. de Marillac a perdu un frère Abbé. MONSEIGNEUR est à Meudon. Le Roi s'en va mercredi à Marly; et le Jubilé, contre vent et marée, commencera dimanche prochain, dont le peuple est affligé; il est dans l'habitude d'employer les trois jours gras à un autre usage qu'à prier Dieu. Le Père de la Ferté, Jésuite, qui prêche avec un succès au-dessus de son âge et de sa qualité, par un zèle louable et qui prouve sa vocation, a obtenu de ses Supérieurs la permission de s'en aller en

(1) Élisabeth-Angélique de Vienne, grand'mère du Duc de Châtillon, étoit veuve de François de Montmorenci, Comte de Bouteville: elle mourut le 6 d'Août suivant, âgée de 89 ans, après en avoir passé 69 en viduité.

Canada (1). Adieu, belle et divine Pauline, je n'en sais pas davantage. Je suis ravi de la meilleure santé de Madame votre mère; mais nous n'osons nous flatter de la voir ici plutôt qu'à la fin de l'automne, et c'est nous mettre le Carême bien haut.

(1) Le P. de la Ferté ne profita pas de la permission de ses Supérieurs, parce que ses parens s'y opposèrent.

LETTRE 1070.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Président* DE MOULCEAU.

à Grignan, ce 29 Février 1696.

Vous n'êtes pas encore quitte de nous, Monsieur. Il est plus aisé de n'avoir aucun commerce avec nous, que de cesser celui que j'ai remis sur pied, quelque petit qu'il puisse être. Je trouve que l'honnêteté m'oblige à vous dire que nous sommes bien fâchées que dans le tems que nous sommes si malades (car je parle toujours au pluriel), vous ayez pris la liberté d'être malade aussi. Nous trouvons aussi que nous devons pour le moins à la rhubarbe, à qui nous croyons avoir tant d'obligations, la justice de ne la pas laisser condamner sans l'entendre: c'est ce que je fais dans le mémoire que j'envoie à M. Barbeirac. Par modestie, je n'y mets pas votre nom; mais par l'amitié que je conserve pour vous, Monsieur, et par celle que je me flatte que vous avez encore pour nous, je ne le ferme point, et

tout librement je vous conjure de vouloir bien le lire, et le faire entendre à M. Barbeirac : car je n'écris pas méthodiquement, et c'est vous seul qui pouvez l'expliquer. Ayez donc cette charité, Monsieur; vous ne chercherez pas bien loin pour trouver dans votre cœur toute la bonté qui nous est nécessaire pour vous faire excuser de pareilles libertés. Voici une troisième raison de vous écrire. Il faut bien que je vous envoie une lettre que j'ai enfin escroquée à la philosophie de notre cher Corbinelli : il m'a donné le nom de *scélérat* que j'avois oublié, et que vous méritiez si bien. Adieu donc, illustre *scélérat*; jamais une telle qualité n'a été si parfaitement estimée et de la mère et de la fille, qu'elle l'est en vous. C'est un goût que vous renouvelez dès que nous revoyons la plus petite de vos lettres, et la moindre période qui nous redonne ce style qui a trouvé si particulièrement le secret de nous plaire.

LETTRE 1071.

Monsieur DE COULANGES *à Mmes.* DE SÉVIGNÉ *et* DE GRIGNAN.

à Paris, le 14 Mars 1696.

L'*IN-FOLIO* m'a attiré un très-bon *in-quarto*; je le reçus avant-hier matin, et tout à propos pour en faire part à mon charmant Cardinal, qui se remplit à mon lever, au moment que j'y pensois le

moins : il fut ravi de votre lettre ; et que ne me dit-il point d'obligeant pour vous et pour tout ce qui porte le nom de Grignan ? Comptez tous que si jamais vous revenez dans ce pays-ci, comme je veux l'espérer, nous vous ferons voir Saint-Martin dans toute son étendue, et avec toutes ses beautés vraiment sans pareilles. Mais que pensez-vous, Mesdames, qui amenoit si matin cet aimable Cardinal chez moi ? hélas ! c'étoit pour me proposer de le suivre, et d'aller me mortifier avec lui dans ce charmant séjour : mais, en vue de faire mon jubilé, qui n'aura sa perfection que samedi matin, il m'a fallu résister courageusement à cette proposition ; ensorte que me voici dans le jeûne, la cendre et le cilice, jusqu'à samedi après-dîner, qu'une petite chaise me viendra enlever pour me mener rapidement à Pontoise, où j'espère passer quelque tems, et vous y désirer sans fin et sans cesse. Cependant, au milieu de ma cendre et de mon cilice, il faut que je trouve le moyen de jeûner aujourd'hui très-austèrement, en soupant ce soir chez Penautier (1), où je ne puis ni ne veux manquer, d'autant plus que M. et M^me^. de Marsan sont de ce souper, et que je serai ravi de boire et de renouveler connoissance avec eux. La Duchesse du Lude, et tous les Lamoignons en sont encore : ainsi, quel moyen que je m'en puisse dispenser ? je m'en rapporte à vous-même, ma très-aimable Gouvernante.

(1) Receveur-Général du Clergé de France, chez qui on faisoit très-bonne chère.

Au reste, notre hôtel de Chaulnes brille en carême, comme il a brillé tous les jours gras; on y vit assurément à la grande. Le bon Duc va toujours pesamment son chemin; mais il faut espérer que Vichi, s'il fait tant que d'y aller, dégagera sa valise, qui est assurément trop pleine, aussi bien que la mienne; mais comme je suis plus jeune que lui, et que je fais plus d'exercice, j'en suis moins embarrassé. Comme il y aura long-tems que nous ne nous serons vus, quand vous arriverez ici, Mesdames, je crains beaucoup que vous ne me trouviez d'une grosseur énorme; mais qu'y faire? vous ne m'en trouverez pas plus de contrebande, ni moins porté à vous honorer et à vous aimer toute ma vie. Je vis avant-hier ma commère la Troche, qui quête toutes les paperasses du monde pour vous les envoyer, et nous pensâmes nous quereller sur ce que je lui dis qu'il ne falloit point vous en envoyer, qu'il en falloit laisser le soin à l'Abbé Bigorre, le plus exact et le plus régulier de tous les correspondans, et que c'étoit vous faire payer des ports qu'il étoit bon de vous épargner: ai-je raison? ne l'ai-je pas? Pour moi, je crois qu'il y a long-tems que la nouvelle des armées visionnaires de Bretagne est parvenue jusqu'à vous, et que vous vous moquez de la solidité avec laquelle M. de Lavardin a rendu compte de cette vision à la Cour; ainsi je n'ai point voulu vous en envoyer la relation, non plus que mille chansons qui courent, toutes plus méchantes et plus plaisantes les unes

que les autres ; comme je n'y ai aucune part, je ne me charge point de cette marchandise, et principalement dans ce saint tems de carême.

Mais Madame du Pui-du-Fou est morte ; ne faut-il pas faire un compliment en forme à M. de Grignan (1) ? Je vous supplie de m'en acquitter envers lui, et de lui dire combien j'entre vivement dans tous les biens et les maux qui lui arrivent. Je vis avant-hier la Duchesse douairière de Lesdiguières à l'hôtel de Chaulnes, plus brillante que jamais ; je lui demandai si la porte de son hôtel ne me seroit jamais ouverte ; et au ton qu'elle prit, vous eussiez dit que c'étoit ma faute, si je ne la voyois pas souvent, et que je n'avois qu'à me présenter à cette porte pour qu'elle tombât devant moi ; et cependant la solitude est plus grande que jamais pour sa belle-fille, c'est un des plus vilains nez que je connoisse ; j'aime mille fois mieux Madame la Duchesse d'Albret, qui a le port et la taille d'une divinité. La Duchesse de Richelieu a été si considérablement mal tous ces jours passés d'un gros rhume avec la fièvre et une toux épouvantable, qu'elle en est accouchée à sept mois d'un garçon, qui est tout plein de vie cependant, et qui réjouit autant le Duc son père, qu'il afflige le Marquis de Richelieu ; mais vivra-t-il ? cela est bien douteux. Nous n'avons aucunes bonnes nouvelles d'Angleterre ; nous courons risque de revoir

(1) M. de Grignan avoit épousé la fille de Madame du Pui-du-Fou en secondes noces.

bientôt le Roi Jacques. On prétend que le Prince d'Orange a toujours été fort bien instruit, et qu'il n'a pas fait semblant de l'être, pour nous faire donner dans le piége. Sa flotte étoit hier si près de Calais, qu'on n'attendoit que le moment qu'elle viendroit brûler tous nos bâtimens et bombarder Calais. Ce moment fatal pour nous dépendoit de la marée; on dit que toutes nos frégates sont en sûreté sous le Risban de Dunkerque; nous en serons incessamment mieux informés.

Adieu, Mesdames, vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui; et c'est beaucoup, quoi que vous en puissiez dire; car mes lettres ne sont pas aussi merveilleuses que vous voulez me le faire accroire. Je vous attends toujours ici très-impatiemment, soyez-en bien persuadées. Fi, la tête de veau, la fraise et les pieds, est-il rien de plus indigeste? croyez, ma chère Gouvernante, que ce n'est point du tout un attachement raisonnable que celui que vous avez pour un tel mets, et je vous conseille, pour votre propre santé, de vous en défaire au plutôt. Je pardonne à Madame de Simiane de ne m'avoir point écrit le mardi gras; je comprends à quel point elle étoit embarrassée ce jour-là, pour briller au bal, et pour donner la loi à toutes les Dames de Vauréas; je suis fort flatté qu'elle veuille bien m'honorer de quelque nom plus tendre que celui de *Monsieur*; j'étois résolu de la supplier de m'appeler plutôt *Pierrot*; qu'elle me baptise donc de celui que son amitié pour moi

lui inspirera, et qu'elle soit très-persuadée que je mérite quelque distinction auprès d'elle, par tout le respect et l'admiration que j'ai pour la sage Pauline. Sanzei vous fait mille complimens et mille remercîmens de l'honneur de votre souvenir, en quelque habit qu'il soit; il a si bien fait par ses journées, que la maison de M. de Saint-Amand est devenue la sienne, il y est depuis le matin jusques au soir. On ne peut assez vous étaler la ruine de la maison de Saint-H....*; ils ont quatre cent mille francs de dettes plus qu'ils n'en ont déclaré; on lapideroit volontiers Mme. de S. H...., à mesure qu'on découvre des articles de dépense, dont on n'a jamais entendu parler. Les jeunes gens vont renoncer à toutes choses, et s'en tenir purement à la survivance du Gouvernement de F...., et à leur brevet de retenue. M. de Saint-Amand a bien mieux marié sa fille que M. D....; mais voyez le *Mercure galant* du mois de Février, et vous verrez que c'est une maison que la maison de D.... Votre amie vous dit des merveilles en attendant vendredi. La Maréchale de Créqui partit hier en poste pour aller au secours de Blanchefort, son fils bien-aimé, qui est malade à Tournay.

* Ces initiales signifient Saint-Herem; et l'F..... qui suit est Fontainebleau, dont M. de Saint-Herem étoit Gouverneur. *Voyez* tome III, page 471.

LETTRE 1072.

Monsieur DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 19 Mars 1696.

VOILA le chapitre des mariages fini; c'est maintenant celui des morts qui commence. Madame de Guise (1) partit de ce monde samedi sur le midi; elle étoit tombée malade le mardi seulement, d'une grosse fièvre, avec une fluxion sur la poitrine; on ne peut guère être emportée plus rapidement; elle est morte à Versailles, avec beaucoup de connoissance et de résignation; le Roi la vit deux heures avant qu'elle mourût; après un entretien assez long, il sortit d'auprès d'elle pénétré de douleur et tout en larmes; et le lendemain, c'est-à-dire, hier, il partit pour Marly, où il sera jusqu'à samedi au soir. La pauvre Maréchale de Crequi aura trouvé un courrier sur son chemin, qui l'aura empêchée d'aller à Tournay. Le pauvre Blanchefort y est mort à vingt-sept ans, avec un courage nonpareil; c'est une grande perte pour sa maison, mais particulièrement pour sa mère, qui mourra de douleur, si tant est qu'on en meurt; et Madame du Plessis-Bellière mourra de la mort de sa fille.

(1) Élisabeth d'Orléans, fille de Gaston de France, Duc d'Orléans, oncle de Louis XIV; et de Marguerite de Lorraine-Vaudemont sa seconde femme. Elle étoit née le 26 Décembre 1646, et fut mariée en 1676 avec Louis-Joseph, Duc de Guise.

Mais qui mourut hier bien subitement ? ce fut M. de Saint-Géran ; il s'étoit confessé mercredi, dans l'intention d'achever hier son jubilé ; il jeûna vendredi et samedi à cet effet ; et hier matin, sans mal ni douleur, il s'en alla à Saint-Paul, sa paroisse ; comme il étoit dans le confessionnal, il tomba tout d'un coup ; on courut à lui, on lui fit tous les remèdes qu'on lui put faire dans l'église ; mais la connoissance ne lui étant point revenue, il fut porté chez un Apothicaire vis-à-vis la grande porte de Saint-Paul, et il mourut en y arrivant ; aussitôt que j'en fus averti, j'allai chez lui, où je le trouvai mort ; il sera enterré ce soir à Saint-Paul, et demain je compte m'en aller à Versailles, pour me rendre à mon devoir auprès de Madame de Saint-Géran, qui, apparemment, se consolera de sa perte, et qui ne souffrira peut-être pas de même de se voir privée pour quelque tems de jouer jour et nuit au lansquenet, comme elle s'y est adonnée depuis quelques années. Notre amie a toujours vécu au jour le jour, sans jamais songer à l'avenir, Dieu veuille qu'elle s'en trouve bien jusques au bout ; je ne crois pas que Mademoiselle de Saint-Géran, sa fille, soit jamais une grande héritière.

Je ne sais comme vont les affaires d'Angleterre ; il n'y a que la Comtesse de Fiesque qui en ait bonne opinion, assurant toujours qu'elles iront bien. J'ai fait trois repas chez les Marsans, dont je me trouve à merveilles ; je m'en vais bien mettre leur maison

dans ma hotte. M. de Marsan fait toujours souvenir sa femme qu'elle n'est plus Madame de Seignelai, et que n'étant que Madame de Marsan, il faut bien qu'elle s'accommode de tous ses amis, de quelque taille et de quelque rang qu'ils soient, et qu'elle vive avec les vivans. Je dois aller samedi à Saint-Martin ; et en attendant, j'irai demain à Versailles, pour consoler mon amie, et pour vivre avec Mesdames de Villeroi et Mademoiselle de Bouillon, que j'y trouverai. Madame de Guise a ordonné qu'on l'enterrât sans cérémonie, et a préféré la sépulture des Carmelites du grand Couvent, à tout le faste de celle de Saint-Denis avec les Rois ses aïeux : elle n'avoit que quarante-neuf ans. Le Père de la Ferté prêchera encore mercredi ; et puis vendredi, sans dire mot, il partira pour le Canada ; s'il ne partoit à petit bruit, cela causeroit une sédition, tant il a la voix et l'approbation du peuple ; l'Eglise des Jésuites étoit trop petite pour le monde infini qui se trouvoit à ses sermons.

Je viens de dîner à l'hôtel de Chaulnes, où étoit le Marquis de Grignan ; il vous pourra dire que je n'y ai pas été d'une trop méchante humeur. C'est le Maréchal de Villeroi qui annonça hier, à Madame de Saint-Géran, la mort de son mari ; et c'est le Duc qui s'est chargé du soin de le faire enterrer ce soir ; il sera apparemment créancier privilégié sur la succession ; car je ne doute point qu'il n'avance les frais nécessaires pour cette cérémonie. Je ne sais plus rien, Madame, ainsi, je finis, et vous

dis

dis adieu jusques à mon retour de Saint-Martin, qui sera quand il plaira à Dieu. Madame de Coulanges n'a plus de colique : elle dit seulement qu'elle a quelquefois encore de la *colicaille*, qui ne l'empêche ni de boire, ni de manger, ni de s'accommoder des jeunes gens ; elle a beaucoup de goût pour le Chevalier de Bouillon et pour le Comte d'Albret ; et elle a été ravie de retrouver M. de Marsan, avec qui elle est en commerce de tabac. L'hiver est arrivé depuis deux jours ; il a gelé et neigé de telle sorte qu'il ne faut plus compter sur les abricots ; je crains bien aussi que les pêches n'en souffrent. Madame de Frontenac a de la fièvre et un furieux rhume ; cela fait peur par la mode qui court. Notre pauvre l'Enclos a aussi une petite fièvre lente, avec un petit redoublement les soirs, et un mal de gorge qui inquiète ses amis ; enfin, je crains bien que tous ces morts n'aient de la suite.

LETTRE 1073.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Monsieur* DE COULANGES *.

à Grignan, le 29 Mars 1696.

TOUTES choses cessantes, je pleure et je jette les hauts cris de la mort de Elanchefort, cet aimable

* Madame de Sévigné étant morte dans les premiers jours d'Avril, il est probable que cette lettre est la dernière qu'elle ait pu écrire Nous regardons comme une bonne fortune de l'avoir recouvrée.

garçon, tout parfait, qu'on donnoit pour exemple à tous nos jeunes gens. Une réputation toute faite, une valeur reconnue et digne de son nom, une humeur admirable pour lui (car la mauvaise humeur tourmente), bonne pour ses amis, bonne pour sa famille; sensible à la tendresse de Madame sa mère, de Madame sa grand'mère, les aimant, les honorant, connoissant leur mérite, prenant plaisir à leur faire sentir sa reconnoissance, et à les payer par-là de l'excès de leur amitié; un bon sens avec une jolie figure; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens qui semblent avoir le diable au corps : et cet aimable garçon disparoît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air ! Mon cher Cousin, où peut-on trouver des paroles pour dire ce que l'on pense de la douleur de ces deux mères, et pour leur faire entendre ce que nous pensons ici? Nous ne songeons pas à leur écrire; mais si dans quelque occasion vous trouvez le moment, de nommer ma fille et moi, et MM. de Grignan, voilà nos sentimens sur cette perte irréparable. Madame de Vins a tout perdu, je l'avoue *; mais quand le cœur a choisi entre deux fils, on n'en voit plus qu'un. Je ne saurois parler d'autre chose. Je fais la révérence à la sainte et modeste sépulture de Madame de Guise, dont le renoncement à celle des Rois, ses aïeux, mérite une couronne éternelle. Je trouve M. de Saint-Géran

* Madame de Vins avoit perdu son fils unique.

trop heureux; et vous aussi, d'avoir à consoler Madame sa femme: dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. Et pour Madame de Miramion, cette mère de l'Eglise, ce sera une perte publique. Adieu, mon cher Cousin, je ne saurois changer de ton. Vous avez fait votre jubilé. Le charmant voyage de Saint-Martin a suivi de près le sac et la cendre dont vous me parliez. Les délices dont M. et Madame de Marsan jouissent présentement, méritent bien que vous les voyiez quelquefois, et que vous les mettiez dans votre hotte; et moi je mérite d'être dans celle où vous mettez ceux qui vous aiment; mais je crains que vous n'ayez point de hotte pour ces derniers.

LETTRE 1074.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 6 Avril 1696.

JE ferai voir votre lettre à la Maréchale de Créqui (1), Madame; le seul plaisir qui lui reste, c'est d'entendre louer son pauvre fils (2); elle me paroît plus affligée que le premier jour; je n'en passe guère sans la voir. Je l'ai cependant envoyée à M. de Coulanges, cette aimable et tendre lettre; il est à Saint-Martin, d'où il doit revenir mardi. Madame

(1) Catherine de Rougé du Plessis-Bellière.

(2) Nicolas-Charles de Créqui, Marquis de Blanchefort, mort à Tournay le 16 Mars 1696, âgé de 27 ans.

de Saint-Géran a reçu deux visites de Madame de Maintenon ; vous jugez bien qu'il n'en falloit pas tant pour la consoler ; Madame de Mornai ne quitte point Madame de Maintenon ; plus cette petite femme paroît insensible aux honneurs qu'elle reçoit, plus on est occupé d'elle ; je suis étonnée de ces deux sortes de conduites. Le mariage de ma Nièce est absolument rompu avec M. de Poissi (1) ; elle part dans huit jours pour aller en Flandres. M. et Madame de Bagnols n'ont aucun tort ; Madame de Maisons (2) a fait aussi ce qu'elle a pu ; et nous lui en serons toujours très-sensiblement obligés : je suis ravie de la connoître ; elle a un très-bon cœur et une véritable générosité ; il faut espérer que notre grande fille sera bien mariée (3) ; mais ce ne peut plus être qu'au retour de la campagne ; car rien ne nous convient plus dans la Robe. Je m'en vais vite finir ce petit billet, car Madame de Montespan me vient prendre, dès la pointe du jour, pour aller entendre le Père de la Ferté (*Jésuite*), qui prêche comme un Bourdaloue, et qui ressemble si fort au Duc son frère, qu'on ne se peut empêcher de rire des discours qu'ils tiennent tous deux ; Madame de Fontevrauld (4) vient aussi ; voilà bien des sermons que j'entends avec cette

(1) Claude Longueil, Marquis de Poissi et de Maisons, Président à mortier au Parlement de Paris.

(2) Louise de Fieubet, mère de M. de Poissi.

(3) Elle fut mariée en 1699 au Comte de Tillières.

(4) Sœur de Madame de Montespan.

bonne compagnie, qui part dans huit jours pour aller à Bourbon. Moins Madame de Grignan se rétablit où elle est, plus elle se devroit presser de changer d'air; séparément de l'intérêt que j'ai à donner ce conseil, c'est l'avis de tous les gens habiles. Quand reverrons-nous aussi Mme. de Simiane? elle ne s'en soucie guère; elle a de quoi s'amuser, pendant que nous soupirons ici après elle. Je ferai vos complimens à la Maréchale de Créqui, et ceux de M. et de Madame de Grignan, je vous en assure, ma très-aimable. Le Roi a donné deux mille louis au Maréchal de Choiseul, pour l'aider à faire son équipage; je ne sais si le Marquis de Grignan ira avec lui. Adieu, ma vraie amie, et vite adieu; on me presse de sortir.

LETTRE 1075.

Madame la Comtesse DE GRIGNAN *au Président* DE MOULCEAU.

Le 18 Avril 1696.

VOTRE politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur *, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le

* Madame de Sévigné venoit de mourir, dans les premiers jours d'Avril, à ce qu'il paroît.

malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes, la bonté de votre cœur m'en répond; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets: et moi, Monsieur, que ne perdai-je * point, quelles perfections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étois bien loin d'y être préparée: la parfaite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu.

* Ce mot, quoique hors de règle, se trouve ainsi dans les meilleures éditions; et la dureté du vrai mot l'excuse.

Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

LETTRE 1076.

Monsieur DE COULANGES, *à Madame* DE SIMIANE *.

à Paris, le 25 Avril 1696.

BIEN loin de trouver mauvais, Madame, que vous ne m'ayez point écrit de votre main, je suis fort surpris que seulement vous ayez songé à moi dans une occasion aussi cruelle et aussi funeste que celle où nous nous trouvons. Je n'ai point douté de votre sensibilité sur la perte que nous avons faite; et j'ai bien compris ce qu'il en coûteroit à votre bon naturel. Mon Dieu ! Madame, quel coup pour tous tant que nous sommes ! quant à moi, je me perds dans la pensée que je ne verrai plus cette pauvre Cousine, à qui j'ai été si tendrement attaché depuis que je suis au monde, et qui m'avoit rendu cet attachement par une si tendre et si constante amitié. Si vous voyiez Madame, tout ce qui se passe ici, vous connoîtriez encore plus le mérite de Madame votre grand'mère; car jamais il n'y en eut de plus reconnu que le sien; et le public lui rend, avec des regrets infinis, tout l'honneur qui lui est dû. Madame de Coulanges est dans une désolation qu'on

* *Voyez* la note à la page 245.

ne vous peut exprimer, et si grande, que je crains qu'elle n'en tombe bien malade. Depuis le jour qu'on nous annonça la cruelle maladie, qui à la fin nous l'a enlevée, nous avons perdu toute sorte de repos. Madame la Duchesse de Chaulnes s'en meurt; la pauvre Madame de la Troche*.... Enfin, nous nous rassemblons pour pleurer, et pour regretter ce que nous avons perdu, et parmi nos douleurs, l'inquiétude où nous sommes encore pour la santé de Madame votre mère, n'est pas une des moindres. Ne m'écrivez point, mais ordonnez seulement au moindre de vos gens de nous mander de vos nouvelles : je vous supplie de croire que la santé de Madame votre mère et la vôtre me sont très-précieuses, et par plus d'une raison; car je crois devoir encore à la mémoire de Madame de Sévigné d'être plus attaché qu'auparavant à vous et à Madame de Grignan, par bien connoître les sentimens qu'elle avoit pour elle et pour vous. Je n'écrirai de longtems à Madame votre mère, de peur d'augmenter sa douleur par mes lettres; mais ne m'oubliez pas dans les occasions, nommez mon nom, assurez que de tous vos serviteurs, parens et amis, personne assurément n'est plus sensiblement affligé que je le suis, et ne prend plus de part que je fais à tout ce qui vous regarde. Je ne ferai pas sitôt voir votre lettre à Madame de Coulanges; mais je ne manquerai pas de lui dire que vous ne l'oubliez pas. J'ose vous assurer que c'est une justice que vous lui

* Cette phrase est incomplète.

devez par tous les sentimens qu'elle a pour vous. Trouvez bon que je fasse ici de très-tristes complimens à M. de Simiane, à M. le Chevalier de Grignan, et à M. de la Garde. Quelle scène, bon Dieu ! dans ce royal château ! et que je suis en peine encore de la pauvre Mademoiselle de Marsillac, qui s'est si bien acquittée de tous les devoirs de la bonne et tendre amitié !

LETTRE 1077.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SIMIANE.

à Paris, le 2 Mai 1696.

JE vous suis sensiblement obligée, Madame, de songer encore à moi ; je connoissois toutes vos perfections ; mais la tendresse de votre cœur, et l'amitié que vous avez su avoir pour une personne aussi digne d'être aimée que celle que vous regrettez, c'est ce qui me paroît fort au-dessus de tout ce qu'on en peut dire. Ah ! Madame, que vous avez raison de me croire infiniment touchée ! Je ne pense à autre chose ; je ne parle d'autre chose ; j'ignore tous les détails de cette funeste maladie ; je les cherche avec un empressement qui fait voir que je ne songe point à me ménager. Je passai hier toute la journée avec le Prieur de Sainte-Catherine, vous jugez bien sur quoi roula notre conversation ; je lui fis voir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; elle lui fit un vrai plaisir ; car ces sortes de gens-là sont si persuadés que cette

vie-ci ne doit servir qu'à s'assurer l'autre, que les dispositions dans lesquelles on quitte le monde, sont les seules dignes d'attention pour eux; mais on songe à ce qu'on perd, et on le pleure. Pour moi, il ne me reste plus d'amie; mon tour viendra bientôt; cela est raisonnable; ce qui ne l'est guère, c'est d'entretenir une personne de votre âge de si tristes et si noires pensées; votre raison fait oublier votre jeunesse, Madame; et cela joint à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, m'autorise, ce me semble, à vous parler comme je fais.

LETTRE 1078.

Monsieur DE COULANGES *à la même.*

à Choisy, le 15 Mai 1696.

JE vous suis d'autant plus obligé de la lettre honnête, et de votre propre main, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que je comprends à merveille par moi-même la peine que vous pouvez avoir à traiter toujours un sujet qui vous tient si fort au cœur, et qui rappelle toutes vos tristes idées; cependant, Madame, c'est un sujet, ou je me trompe beaucoup, que nous traiterons long-tems. On oublie souvent la perte de ses parens; mais quand une fois nos parens sont nos intimes amis, c'est une plaie qui ne se ferme pas sitôt. Avouez, Madame, que ce n'est point une grand'mère que vous pleurez; pour moi, je ne pleure point une cousine

germaine ; mais nous pleurons assurément la plus aimable amie qui fut jamais, et la plus digne d'être aimée. La mémoire m'en sera toujours très-précieuse, et rien ne me la fera oublier, quelque lieu que j'habite, ni quelques plaisirs qui s'offrent à moi. Le délicieux séjour de Choisy, joint à la bonne compagnie qui s'y trouve ordinairement, ne m'a point encore dissipé au point que je ne donne beaucoup de momens au triste souvenir de notre illustre amie ; cette perte me paroîtra long-tems un songe par ne pouvoir la comprendre ; cependant c'est une vérité dont il faut profiter pour le salut, et dont je dois être plus frappé qu'un autre dans l'âge où je suis. Rien n'est enfin plus infaillible que de mourir tôt ou tard ; et Madame de Nicolaï, fille unique du Lieutenant-Civil (*M. le Camus*), vient de nous en donner un exemple à vingt-cinq ans, comme avoit fait peu de jours auparavant le Comte Ferdinand de Furstemberg. Le bruit court que Madame de Coulanges viendra dîner ici aujourd'hui avec la Maréchale de Villeroi ; je ne manquerai pas de faire voir votre lettre à Madame de Coulanges, afin de ne rien ôter aux expressions qui servent à lui faire connoître vos sentimens pour elle ; je puis bien vous assurer que vous n'obligez point une ingrate ; car je ne connois personne qui vous estime davantage, ni qui soit plus touchée de toutes vos perfections. C'est une grande grâce de Dieu que la santé de Madame votre mère se rétablisse un peu au milieu d'une aussi rude affliction ; et je trouve

qu'elle fait fort bien de songer à quitter Grignan pour aller respirer un air moins sec et plus humain : il eût été à souhaiter pour nous qu'elle se fût déterminée pour ces côtés-ci; mais je comprends très-bien ses raisons; et quoique je désire passionnément son retour, je l'appréhende néanmoins; je crois que cela s'entend, sans l'expliquer davantage. Je n'aurai de long-tems l'honneur de lui écrire; je lui ai rendu les devoirs dont l'usage ne permet point qu'on se dispense; mais ce sera à vous, divine Pauline, que je prendrai quelquefois la liberté d'en demander des nouvelles.

LETTRE 1079.

Le même à la même.

à Choisy, le 6 Juin 1696.

Vous êtes bien honnête et bien aimable, Madame, de vouloir bien continuer, comme vous faites, à me donner de vos nouvelles et de celles de Madame votre mère : elles sont toujours bien tristes, et se peut-il autrement? L'absence de M. de Simiane, et l'état même où la renommée publie qu'il vous a laissée, ne contribueront pas à vous tirer de votre profonde mélancolie; tout ce que je vous demande, et à Madame de Grignan, c'est qu'au moins vous songiez très-sérieusement à vos santés, car voilà ce que la vie a de plus précieux. Madame votre mère fait-elle bien de vouloir encore

passer son été à Grignan? Il est vrai qu'on n'est jamais mieux que chez soi; mais le changement d'air acheveroit peut-être de la rétablir, et lui donneroit plus de force pour s'acheminer en ce pays-ci, quand la Providence en ordonneroit. Cette même Providence, qui règle tout, fait qu'il y a cinq semaines entières que je suis dans cette délicieuse maison, sans savoir précisément quand je la quitterai; car Madame de Louvois en est si contente et si charmée, qu'elle ne songe point à Paris. Nous allons ensemble lundi à Bâville pour deux jours, qu'il y a long-tems qu'elle a promis à M. de Lamoignon, et nous en reviendrons par Villeroi, où la Duchesse se rendra pour nous en faire les honneurs. Voilà une petite course qu'il me faut encore essuyer, avant que je puisse aller faire mes complimens à M. et à Madame de Chaulnes sur leur heureux retour de Bourbon. Ils doivent arriver à Paris la semaine prochaine, et déjà m'avertissent de me tenir prêt pour les suivre bientôt à Chaulnes, et de songer de bonne heure à préparer Madame de Louvois à me donner ce congé. Ainsi, Madame la Marquise, vous avez bien raison de dire que ne m'a pas qui veut, et cela est bien honorable pour moi; car, d'un autre côté, M. le Cardinal de Bouillon pour Saint-Martin, et le Duc pour Evreux, n'ont qu'un cri après moi, et je ne sais tantôt plus comment satisfaire à tous mes devoirs. Voilà encore que vous m'assurez très-obligeamment que vous me voudriez dans ce royal château, et cette

marque de l'honneur de votre amitié ne flatte pas peu mon amour-propre; cependant je commence à ne plus comprendre pourquoi on me veut tant, car je deviens un petit homme bien chargé d'années, et qui ne conviendra plus guère dans les belles et jeunes compagnies; nous en avons ici tous les jours de toutes les façons. La Duchesse de Villeroi est à Marly, où je lui ai envoyé votre lettre; mais savez-vous, Madame, qui je ne vois plus, c'est votre pauvre amie, Madame de Coulanges? En cinq semaines qu'il y a que je suis ici, je ne l'ai vue qu'une seule fois qu'elle y est venue dîner; il court quelque bruit qu'elle y pourra venir aujourd'hui, et je le souhaite fort; car, après tout, je l'estime et je l'aime, comme elle le mérite. Je suis ravi de tous les aimables sentimens que je vous vois pour elle, et vous devez assurément les lui continuer, puisque vous possédez son estime, ses bonnes grâces et son approbation au suprême degré. La Reine d'Espagne est morte enfin, et la Cour va être en deuil pour des tems infinis. Pour moi, quelque bonne mine que je fasse, je songe souvent et très-souvent à notre perte commune; et c'est un deuil que mon cœur ne quittera jamais. Je finis, Madame, en vous demandant la continuation de toutes vos bontés.

LETTRE 1080.

*Monsieur le Comte * DE GRIGNAN à Monsieur DE COULANGES.*

à Grignan, le 23 Mai 1696.

VOUS comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de Madame de Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a pas accoutumé d'imposer toujours; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnante. Cette personne si tendre et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle, et nous avons dû remarquer de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures, pour lesquelles Madame de Sévigné avoit un goût, pour ne pas dire une avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers momens de sa vie. Je vous

* Comme cette lettre est évidemment du gendre de Madame de Sévigné, et non de son petit-fils, qui alors n'étoit pas en Provence, il faut lire au lieu de *Marquis*, que portent les autres éditions, le *Comte* de Grignan.

conte tous ces détails, Monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentimens et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons : et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli, que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter, et à les aimer. J'espère, Monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimoit infiniment, contribuera à me conserver dans l'amitié dont vous m'honorez depuis long-tems ; je l'estime et la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE 1081.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE SIMIANE.

à Paris, le 8 Juin 1696.

Il me paroît qu'il y a bien du tems que vous n'avez reçu de mes lettres ; vous ne serez peut-être pas de cet avis ; il n'y a pas moyen cependant de pousser ma discrétion plus loin ; c'est un bien qui m'est devenu nécessaire, d'avoir de vos nouvelles ; et quelque inégalité qu'il y ait de votre âge au mien, j'éprouve que l'on vous aime très-solidement. Il y a des endroits dans votre cœur qui font oublier votre jeunesse, sans qu'il y en ait aucun dans votre figure, qui ne presente toute la fleur de ce bel âge.

Je ne m'accoutume point à la perte que nous avons faite (1) ; et lorsque j'apprends le retour de

(1) De Madame de Sévigné.

la

la santé de Madame votre mère, je ne puis m'empêcher d'être vivement touchée que cette joie n'ait pas été sentie par une personne qui en eût été si digne. Je vous prie, Madame, que je sois informée de la continuation de cette santé, à laquelle je prends plus d'intérêt que je ne puis vous le dire.

Je vis avant-hier M. de Coulanges dans la belle maison de Choisy; Madame de Louvois, et lui, y sont établis pour tout l'été; on est obligé tous les jours d'y avoir deux tables, par la quantité de monde qui s'y trouve; un lansquenet ensuite, et puis des promenades délicieuses; joignez à tout cela les plaisirs qui suivent l'abondance, et vous trouverez que Choisy est un séjour enchanté; il y a trop de ces plaisirs pour moi, et je ne saurois me résoudre à y passer plusieurs jours : mon goût augmente pour la solitude, ou du moins pour une très-petite compagnie. Madame de Mornai ne quitte plus Madame de Maintenon; elle va à Marly; enfin, Madame, je ne trouve rien de si extraordinaire que de la voir dans tous les plaisirs, pendant que vous êtes éloignée du monde et du bruit; il est vrai que vous avez de grandes ressources dans vous-même. Adieu, Madame, je vous demande en grâce de ne pas négliger l'occasion de dire à M. le Comte de Grignan combien je l'honore; mais sur-tout, rendez-moi de bons offices auprès de vous, je vous en supplie.

LETTRE 1082.

La même à la même.

à Paris, ce 20 Juillet 1696.

Il y a long-tems, Madame, que je n'ai eu l'honneur de vous écrire; mais ne suis-je point seule à m'en apercevoir? En vérité, c'est pure discrétion qui m'empêche de vous dire plus souvent ce que je sais penser de vous; il y a une telle disproportion de votre âge au mien, qu'il me paroît de la cruauté à moi de vous aimer comme je fais, et sur-tout de vous en entretenir. Je suis très persuadée que vous n'enviez point les extrêmes distinctions dont jouit Madame de Mornai : mais, Madame, n'est-ce point être trop avancée pour votre âge, de vous savoir passer du monde et de la Cour? Il me semble qu'il n'y a que l'expérience qui en puisse détromper, et voilà ce que vous n'avez pas jusqu'à présent. Madame de Mornai est de tous les voyages de Marly, sans être nommée, de toutes les promenades du Roi; en un mot, Madame de Maintenon la traite comme sa fille; et pensez-vous qu'on puisse être insensible à ces honneurs? ma nièce de Bagnols voit tout cela d'un grand sang-froid. La trève d'Italie donne ici de grandes espérances de la paix générale : je suis assurée, Madame, que cette grande nouvelle ne vous sera pas indifférente. On se tourmente déjà pour être des Dames de Madame de Bourgogne;

car on dit qu'elle n'aura point de filles, et qu'on lui donnera à peu près les Dames qu'avoit la Reine, excepté M^me^. de Beauvilliers, qui, selon toutes les apparences, sera Dame d'honneur. Nous craignîmes beaucoup avant-hier pour Madame de Chaulnes, qui, à la suite d'une assez mauvaise santé, eut une si grande foiblesse, qu'elle perdit connoissance: on envoya querir des médecins, un confesseur; enfin, un appareil très-propre à épouvanter; elle se porte beaucoup mieux; elle a pris aujourd'hui un peu d'émétique; j'aime cette Duchesse de la vraie douleur qu'elle a eue de la perte de Madame de Sévigné. Pour moi, Madame, je vous avoue avec une sincérité que j'ai pour vous, malgré mon âge, que je ne m'en consolerai jamais, j'y pense sans fin et sans cesse; et quand je songe que tous les retours ne la rameneront point, je ne puis soutenir une telle idée. Je vous demande des nouvelles de votre santé, Madame, on m'a dit qu'elle n'étoit pas absolument bonne, et que vous preniez des eaux; je vous croyois une sorte de maladie, où les eaux n'étoient point propres. La Maréchale de Castelnau est morte d'un très-douloureux cancer; les petites filles espèrent la pension de quatre mille livres que le Roi lui faisoit. Je vous demande pardon, Madame, de vous écrire une si longue lettre; mais le goût que j'y trouve, me doit faire espérer que vous ne vous en plaindrez pas.

LETTRE 1083.

La même à la même.

à Paris, le 14 Septembre 1696.

J'ai été fort aise, Madame, d'apprendre par vous le rétablissement de la santé de Madame votre mère; mais je ne puis m'ôter la pensée que la personne du monde qui s'intéressoit le plus à cette santé, n'ait point partagé notre joie : ah ! Madame, je ne m'accoutume point à ne plus espérer qu'aucun retour nous amène ce que nous regrettons avec tant de raison. Je comprends ce que sera pour vous Madame de Grignan de se trouver en ce pays-ci, au milieu de ces tristes souvenirs. Je suis fort occupée de ce que vous nous privez de l'espérance de votre retour; il me semble que vous seriez bien nécessaire à Madame votre mère; et je vous avoue que j'aurois plus de joie de vous revoir qu'il ne convient à une personne de mon âge : vous êtes faite pour charmer tout ce qui est aimable et jeune, comme vous; et c'est vous offenser que de vous aimer aussi véritablement que je fais; mais qu'importe? je ne sens point que je puisse m'empêcher de vous offenser, ni d'espérer que vous me pardonnerez.

Que dites-vous, Madame, de notre Duchesse du Lude*? Je l'embarquai mardi avec les Dames du Palais dans une parfaite santé ; jamais on n'a marqué tant de confiance en une personne, que le Roi et Madame de Maintenon ont fait pour elle

* Nommée Dame d'hon. de la jeune Duchesse de Bourgogne.

dans cette occasion; et je vous assure qu'elle n'y est pas insensible. On dit qu'il sera question encore de quatre Dames du Palais, et de deux autres, quand la jeune Princesse se mariera. Je ne comprendrai jamais qu'on ne vous aille pas chercher au bout du monde pour cela. J'ai assez bonne opinion de votre *voisine* (1), pour croire que vous seriez sa favorite. Enfin, je fais de tout ceci un petit château qui vous regarde uniquement; et je ne m'accommoderai jamais que ce château soit en Espagne. A propos d'Espagne, savez-vous que toute l'histoire de cette Reine est fausse? elle n'est point grosse, elle se porte fort bien, le Roi en a reçu des nouvelles. On est ici dans les *Te Deum*, dans les feux de joie de la paix de Savoie. Grâce à Dieu, le Roi continue de se porter de mieux en mieux. On croit que la Cour ira à Fontainebleau vers la fin de ce mois, pour y recevoir la Princesse. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, Madame; j'espère que vous voudrez bien vous souvenir de moi auprès de de Madame la Comtesse de Grignan et de M. le Chevalier : je vous demande pardon de la liberté que je prends; mais tout est permis à une personne qui a la confiance de vous écrire, et que vous honorez de vos aimables lettres. M. de Coulanges est à Vichi avec *sa femme* de Louvois (2).

(1) La Princesse de Savoie, qui devoit être dans peu Duchesse de Bourgogne, est appelée ici la *voisine* de Madame de Simiane, parce qu'alors Madame de Simiane demeuroit en Provence.

(2) Il a déjà été remarqué que M. de Coulanges appeloit Madame de Louvois *sa seconde femme*.

LETTRE 1084.

La même à la même.

à Paris, ce 25 Octobre 1696.

Je suis fort aise, Madame, que vous nous fassiez espérer le retour de Madame votre mère; mais, en vérité, pour que la joie fût complète, le vôtre nous seroit bien nécessaire. J'admire que l'on ait pu faire des Dames du Palais pour Madame la Duchesse de Bourgogne, sans avoir songé à vous envoyer chercher au bout du monde : je fis part, il y a quelques jours, de mon étonnement à M^me^. de Montchevreuil. A propos de Madame de Montchevreuil, Madame de Mornai est accouchée d'un fils; cet événement donne beaucoup de joie à toute sa maison. Où avez-vous pris, Madame, que Madame la Duchesse de Bourgogne a eu la rougeole? est-il possible qu'une de ses *voisines* soit si peu instruite (1)? Je reçus hier une lettre de Madame la Duchesse du Lude (2), qui me paroît charmée de sa Princesse; elle me mande qu'elle est gracieuse, qu'elle a un très-bon air; et que sans beauté, on ne peut être plus agréable qu'elle est. Le Roi et MONSIEUR iront coucher à Montargis pour la recevoir, et M. le Duc de Bourgogne ira jusqu'à Nemours. MADAME, toutes les Princesses, et les femmes de Cour, l'attendront

(1) A cause de la proximité du Piémont et de la Provence.
(2) Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne.

toutes parées dans l'appartement qu'on lui destine à Fontainebleau, qui est le même qu'occupoit Madame la Dauphine. On dit que l'on nommera encore six Dames au mariage de la Princesse. Le Roi, Madame de Maintenon, tout est charmé de Madame du Lude; elle s'est surpassée elle-même dans toute la bonne conduite qu'elle a eue; j'en suis aussi peu surprise que j'en suis aise. Le pauvre Abbé Pelletier est mort d'apoplexie. Il y a quatre ou cinq jours que je vois un spectable bien triste, mais qui commence à le devenir moins : Monsieur d'Harouïs tomba dimanche dernier en apoplexie : je volai à son secours; et nous avons si bien fait par nos remèdes et par nos soins, que je le crois hors d'affaire; mais le pauvre homme demeurera paralytique : tout ce qu'il nous a dit dans son agonie, ne se peut ni croire ni imaginer; je n'ai jamais vu envisager la mort avec tant de courage, ni revenir à la vie avec tant de docilité : ce pauvre mourant parloit toujours de Madame de Sévigné; il disoit : Si elle étoit au monde, elle seroit de celles qui ne m'abandonneroient pas; nous fondions toutes en larmes, et puis il nous disoit des choses qui nous faisoient rire, malgré que nous en eussions. J'ai une vraie impatience de recevoir l'honneur que vous dites que doit me faire un homme qui a été assez heureux pour vous plaire; j'avoue que cela me prévient fort en sa faveur; mais, Madame, pourquoi le laissez-vous venir tout seul? en vérité, vous êtes trop raisonnable, et nous souffrons trop

de votre raison. J'espère que Mlle. de Bagnols aura un beau palais sans l'aller chercher à Turin, ou, pour parler plus juste, un beau château; j'ai une grande envie qu'elle soit bien établie. Conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, Madame; et si vous n'êtes point honteuse d'avoir un commerce avec une vieille comme moi, comptez qu'il ne finira point par ma faute. Je vous serai sensiblement obligée, si vous voulez bien me faire la grâce d'assurer Mme. la Comtesse de Grignan, et M. le Chevalier, que j'attends leur retour avec toute l'impatience qu'ils méritent.

LETTRE 1085.

Madame DE GRIGNAN *à Mme.* DE SIMIANE, *sa fille.*

à Paris, le 5 Janvier 1697.

J'AI eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris; la raison en est sensible, je ne songeois pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisoit un tems humain; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisoit un froid excessif; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de Don Bertrand à la porte de la Princesse : voilà ma grande aventure dans ce

voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la Princesse (1) ? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge (2) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi, vous connoissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté ; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous disse comme j'ai trouvé Madame la Duchesse (3), j'y consens volontiers ; mais il vous en coûtera d'apprendre comme est redevenue ma Princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu ; un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer ; j'y fus l'autre jour, elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer, et manger un pain au pot ; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même tems ; les

(1) Marie-Adélaïde, Princesse de Savoie, qui étoit partie de Turin le 7 Octobre 1696 pour venir épouser M le Duc de Bourgogne. La cérémonie du mariage ne se fit que le 7 Décembre suivant.

(2) Cette Princesse n'avoit alors que onze ans et quelques jours.

(3) Louise-Françoise de Bourbon, femme de Louis, Duc de Bourbon.

mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuné et une charmante coiffure; elle est d'ailleurs toute comme elle étoit : voilà la vôtre; voici la mienne (1). Sa chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, accompagnée des grâces qu'une divinité pourroit avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection; les remèdes l'ont rafraichie et engraissée; avec ces deux avantages survenus à tous ceux qu'on lui connoît, vous m'avouerez que la Princesse de votre mère pourroit bien être celle de tout le monde. La Duchesse du Lude (2), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie, elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mademoiselle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (3)? Ils se convien-

(1) Marie-Anne de Bourbon, veuve depuis le 9 Novembre 1685, de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

(2) Madame du Lude avoit été nommée Dame d'honneur de Madame la Duchesse de Bourgogne.

(3) Claude de Longueil, Marquis de Poissi, Président à mortier au Parlement de Paris, n'épousa point Mademoiselle de Bagnols : il se maria le 27 Février 1698 avec Charlotte-Roque de Varangéville. Mademoiselle de Bagnols épousa le Comte de Tillières en 1703.

nent fort ; c'est un grand parti que M. de Poissi ; Mme. de Bagnols aimeroit mieux M. de Villars (1) ; M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous Madame de Pracontal ; on dit qu'elle est bien aimable ; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront ; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les Dames de Montelimar ce qui conviendroit si fort ailleurs ; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille, je vous embrasse.

(1) Louis-Hector, Marquis, puis Duc de Villars, Pair et Maréchal de France.

LETTRE 1086.

Madame DE COULANGES *à la même.*

à Paris, le 7 Mars 1697.

Je suis charmée de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Madame ; comme il y a long-tems qu'on n'a eu celui de vous voir, on est étonné de trouver tant de sagesse, de raison et de bon sens avec tous les charmes de la jeunesse ; il n'y a que vous qui ayez su accorder des choses si opposées. Je suis très-fâchée d'avoir ignoré si long-tems le séjour de M. de Simiane en ce pays-ci, le hasard me l'a fait trouver à dîner chez M. de Saint-Amand, il m'a fait ensuite l'honneur de me venir voir deux fois ; il m'a paru tout comme il vous

paroît, je ne crois pas peu dire; il a bien raison d'être pour vous comme il est; j'avoue que cela m'a fait un sensible plaisir; je n'aime point qu'on ignore de tels bonheurs; ah! Madame, que ne feroit point notre pauvre Madame de Sévigné dans une pareille occasion? Le malheur de ne la plus voir, m'est toujours nouveau; il manque trop de choses à l'hôtel de Carnavalet; je ne saurois m'empêcher de vous désirer; et toute votre indifférence pour ce pays-ci ne m'en peut inspirer pour votre retour; je le souhaite, comme si j'étois d'âge à en profiter; mais il me semble que mon inclination si naturelle pour vous, vous fait souffrir mon âge avec quelque bonté. J'ai eu la conduite que vous m'avez prescrite au sujet de votre lettre; cependant je vous avouerai, Madame, que je l'ai montrée à Madame de Chaulnes, qui m'a fait promettre de vous dire de sa part qu'elle vous approuve, autant qu'elle désapprouve, je ne dirai pas qui. Savez-vous que Madame de Chaulnes a un nouveau mérite à mon égard, c'est celui de ne se point du tout consoler de la perte de Madame de Sévigné : nous en parlons sans cesse, car pour moi, c'est ma manière, j'aime à parler de ce que j'ai aimé, et à ne me point ménager sur les souvenirs qui me sont chers.

Je fis une longue réponse à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant la dernière; je la donnai à Madame votre mère; et ma lettre s'est trouvée perdue; je vous le dis, Madame, afin que vous ne me soupçonniez pas d'une gros-

sièreté pareille à celle d'y avoir manqué. Au reste, le mariage de ma Nièce avec M. de Poissi est rompu ; si j'étois à sa place, j'en serois aussi aise qu'elle en est peut-être fâchée ; il ne la désiroit point autant qu'il convenoit pour surmonter les plus petites difficultés ; quand cela est ainsi, il me paroît qu'on se doit trouver heureux de ne point entrer dans une maison où l'on est si peu souhaité : je suis assurée que c'est là votre avis. Quel bon sens, Madame, que le vôtre, de n'être point entêtée de la Cour ! songez que Madame du Lude, qui avoit une si bonne santé, est accablée de rhumatisme ; songez qu'il faut qu'elle couche dans la chambre de la Princesse, qu'elle se fatigue jour et nuit, et pour qui (1) ? Cependant je sais une personne du monde qui admire les agrémens de la place, et qui la trouve préférable à tout le repos dont Madame du Lude pouvoit jouir ; j'ai eu quelque escarmouche avec cette personne sur une telle façon de penser, que je vous avoue que je ne comprends point. Continuez-moi toujours un peu de part dans votre amitié, Madame ; il faudroit que vous puissiez bien savoir comme je suis pour vous, afin de vous persuader que je n'en suis pas indigne. Permettez-moi de prendre part à la joie de M. le Marquis de Simiane de se trouver auprès de vous ; sa joie est d'autant plus raisonnable qu'il n'est pas aise tout seul. J'ai eu assez l'honneur

(1) Madame du Lude n'avoit point d'enfans.

de le voir, pour désirer beaucoup de le voir davantage.

LETTRE 1087.

La même à Madame DE GRIGNAN.

à Paris, le 19 Avril 1700.

Il y a si long-tems, Madame, que je ne fais rien de ce que je désire, que je n'ai pu trouver le moment de vous remercier de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ma mère * a, depuis quinze jours, la fièvre continue avec des redoublemens; et moins elle est en état de penser, plus je suis attachée auprès d'elle; c'est un terrible spectacle; ce qui se passe en moi dans cette cruelle occasion, ne se peut concevoir: mais en voilà trop sur un si triste sujet; il vaut mieux vous faire de très-sincères complimens sur le voyage que M. le Marquis de Grignan va faire en Lorraine; toutes les distinctions sont agréables à son âge; et vous ne sauriez croire, Madame, combien celle-là a été recherchée. Je me présentai hier à la porte de *Son Excellence*; elle étoit à Versailles; je vis Madame votre belle-fille chez Madame de Simiane, qui est, en vérité, bien incommodée de sa grossesse. Je rendis mes devoirs à votre appartement; il est très-beau, la vue m'en paroît charmante; je le regardai

* Madame du Gué-Bagnols.

avec un air d'intérêt qui me le fit bien examiner pour la première fois; vous serez bien logée, Madame, mais vous nous ferez trop languir après votre retour; c'est là votre unique défaut; nous aurions besoin que vous en eussiez d'autres pour nous consoler. On commence aujourd'hui à tirer la loterie de Madame de Bourgogne; j'ai eu trente pistoles à la grande, qui s'est faite à l'Hôpital; se peut-il un plus grand malheur dans une pareille occasion? Cependant j'ai eu l'âme assez intéressée pour préférer ce vilain petit billet noir à un billet blanc; ma sœur a trouvé ce sentiment très-indigne d'elle. M. de Bagnols est ici; je ne désespère point qu'il n'aille à Grignan rendre à M. de Grignan tout ce qu'il lui doit; car pour Paris, ce n'auroit été que la conduite des autres. Madame la Duchesse du Lude a eu un mal assez considérable au pied; elle a quelquefois un rhumatisme; mais elle ne sent point ses maux dans la chaleur du combat; je pense toujours de la même façon sur ce qui la regarde; et Dieu merci pour elle, sa façon de penser n'est point changée aussi. La pauvre petite Mme. d'Aunay, fille de Mme. de Morangis, est morte à vingt-un ans, les Villeroi sont très-affligés avec raison; on assure que M. de Rochebonne et M. de Saint-Germain ont des raisons d'espérer; je souhaite de tout mon cœur pour la chose en elle-même, et par l'intérêt sensible que vous y avez tous, que leurs espérances soient fondées. J'ai appris à l'Abbé Tètu que vous l'honoriez de votre

souvenir; mais je vous avouerai que quoiqu'il ait reçu cette marque de votre bonté avec beaucoup de reconnoissance, il a voulu voir si je ne le trompois point, car il lui faut des démonstrations; et après avoir été convaincu de la vérité de ce que je lui disois, il a tiré des conséquences qu'il falloit qu'il fût charmé, et il a conclu qu'il l'étoit.

Monsieur DE COULANGES.

Je ne vous dis pas grand'chose, Madame; mais je n'en pense pas moins sur tout ce qui vous regarde. L'ambassade de M. le Marquis de Grignan est un commencement qui le conduira quelque jour à Rome, c'est-à-dire, à d'autres emplois plus importans. Je passe ma vie entre Versailles et Paris; mais Choisy va bientôt faire diversion. La Comtesse d'Ayen a la petite-vérole à Versailles. Je suis toujours avec beaucoup de respect et un très-parfait attachement à vous, Madame, et à tout ce qui porte le nom de Grignan.

LETTRE 1088.

La même à la même.

à Paris, le 30 Juillet 1700.

TOUT ce que vous me faites la grâce de me dire, est vrai, Madame; cependant on ne sauroit s'imaginer ce que la nature, soutenue du spectacle, m'a fait souffrir; l'impression qui m'en est restée est si vive,

vive, que je n'en puis revenir, malgré tout ce que la raison peut fournir de consolation; j'espère en la diversion que je n'ai point encore éprouvée, car je n'ai vu personne dans cette triste conjoncture. Je ne vous fais point d'excuses de n'avoir pas fait réponse à votre lettre; vous jugez aisément, Madame, de ce qui m'en a empêchée, et combien j'avois renoncé à mes plaisirs, puisque je m'étois retranché celui de vous entretenir. M. de Coulanges est à Versailles; on vient de me dire qu'il vit hier Madame de Maintenon chez Madame de Saint-Géran, et qu'il en avoit reçu des amitiés infinies; il a mandé cette heureuse rencontre à Madame de Louvois; c'est une chose raisonnable que les *secondes femmes* soient mieux traitées que les premières; et je suis assez juste pour ne me point plaindre de la préférence que M. de Coulanges donne à Madame de Louvois. Que dites-vous de la mort de la Duchesse d'Uzès? Pour moi, je voudrois que l'on fît un exemple de tels assassinats; on dit cependant que la presse est grande à qui épousera ce joli héros. O grand pouvoir du Tabouret! Le Roi est à Marly pour dix jours. Je donnai à dîner à Madame de Simiane en plein réfectoire le jour de la Madeleine; nous avions la Comtesse de Grammont à notre dîner, et ensuite il fut question d'un sermon tout neuf du P. Massillon. La seule visite que je me suis permise, a été celle de la Maréchale d'Humières; en vérité, il n'y a qu'à habiter le faubourg Saint-Jacques pour être une personne au-dessus des

autres. On ne peut assez admirer la parfaite patience de cette Maréchale, sa résignation à la mort, sa piété, son courage; enfin, rien n'est tel que le faubourg Saint-Jacques; Mme. de Guitaut l'habite aussi; je vous assure que ce quartier fournit une très-bonne compagnie : je voudrois bien pour nous venger de la joie que vous avez eue de nous quitter, que votre séjour à Grignan vous ennuyât autant qu'à nous; si cela étoit, Madame, il nous seroit permis d'espérer bientôt votre retour. Une des grandes nouvelles du monde, c'est que Madame de Bourgogne changera de confesseur aussi souvent qu'elle voudra, pourvu qu'il soit Jésuite.

LETTRE 1089.

La même à la même.

à Paris, le 18 Décembre 1700.

Vous n'avez pas eu de peine, Madame, à imaginer la raison, je ne dis pas de mon oubli, mais de mon silence, puisque vous m'avez fait la grâce de le remarquer. Votre vie est plus remplie que la mienne; ainsi c'est à moi qu'il convient d'être discrète. Je suis plus solitaire que jamais, et ne le suis pas encore assez à mon gré : il n'a pas été au pouvoir des grands et prodigieux évènemens qui sont arrivés (1),

(1) C'est-à-dire, la mort de Charles II, Roi d'Espagne, qui appela par son testament M. le Duc d'Anjou à la succession entière de la Monarchie d'Espagne.

de m'obliger à quitter ma chambre; les années m'ont tellement mise à la raison, que si j'en avois encore beaucoup à passer, je crois que je me retirerois dans quelque petit désert; mais l'avenir est court pour moi; vous jugez bien qu'avec de telles dispositions je ne suis pas assez informée des nouvelles du monde pour avoir la confiance d'espérer vous divertir; et je ne dois pas avoir celle de croire que de ne vous apprendre que des miennes, cela vous suffise. Ce n'est pas que je n'aie véritablement souffert d'ignorer ce qui se passoit dans les lieux que vous habitez, et que je n'en aie été instruite, autant que je l'ai pu, par Madame de Simiane. Il faut avouer cependant que les nouvelles considérables n'ont pas manqué depuis quelque tems; mais *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.* Vous allez avoir bien des affaires, Madame, pour recevoir les Princes (1); je suis assurée que vous n'en serez point du tout embarrassée. Madame de Simiane trouva hier au soir ici Madame la Duchesse du Lude, qui est venue passer deux ou trois jours à Paris, et lui demanda de quelle manière il convenoit que vous fussiez habillée pour recevoir cette belle et grande compagnie; elle lui répondit que ce n'étoit pas une question, qu'il falloit un grand habit, une coiffure noire, en un mot, comme vous seriez au souper du Roi. Je ne vous parle point de plusieurs mariages

(1) M. le Duc de Bourgogne, et M. le Duc de Berry, après avoir accompagné le Roi d'Espagne leur frère sur la frontière d'Espagne, firent le voyage de Provence.

dont il est question, et dont je suis sûre que vous ne vous souciez guère. Madame de Simiane s'embarqua hier au soir pour aller souper chez ma nièce de Tillières, où est le rendez-vous du beau monde tous les jours; vous voyez bien, Madame, qu'on a du monde, quand on en veut avoir. M. de Coulanges veut répondre lui-même aux aimables reproches que vous lui faites; il est cause que l'on a fait des chansons sur tous les grands Directeurs : il a eu la goutte, comme un grand homme; je le plains, si jamais il est obligé de se croire vieux.

LETTRE 1090.

La même à la même.

à Paris, le 17 Juin 1701.

Je vous rends mille grâces, Madame, de l'attention que vous avez eue à la subite et violente maladie, dont par les soins de Chambon j'ai été délivrée en vingt-quatre heures : je suis ravie de vous devoir ce médecin, car j'aime fort à être obligée aux personnes pour qui j'ai un sincère attachement; j'espère vivre et mourir de sa façon. Vous aurez été fâchée et surprise de la mort de Monsieur (1), j'en suis assurée; la dernière fois que j'eus l'honneur de le voir, il me demanda tant de vos nouvelles, que

(1) Philippe, fils de France, frère unique de Louis XIV, mort à Saint-Cloud le 9 de Juin 1701, âgé de soixante ans et huit mois.

je lui fis très-bien ma cour par être en état de lui répondre sur ce qui vous regardoit. En vérité, la mort est un événement trop ordinaire pour pouvoir compter sur cette vie; pour moi, j'avoue que je ris quand je vois traiter solidement quelque chose d'aussi court et d'aussi fragile; c'est ma raison qui a cette conduite; car si c'étoit le sentiment, hé, mon Dieu ! on ne feroit rien de tout ce que l'on fait, et on feroit tout ce que l'on ne fait point. On vous aura sans doute mandé, Madame, que le Roi conserve à M. le Duc d'Orléans tous les honneurs et priviléges de MONSIEUR, des Gardes, tous les grands Officiers, et même un Chancelier. Le Roi est très-véritablement affligé. Toutes les femmes ont paru en mante devant S. M., et les Cours souveraines vont lundi la haranguer. Les personnes dont la mort devroit faire le plus d'impression, sont celles qui paroissent le moins regrettées, par la raison que l'on se tourne tout d'un coup à ce qui remplit leurs places. J'avoue, Madame, que mon goût ne diminue point pour le repos, et qu'à l'heure qu'il est, je n'y préférerois que ce qui se doit préférer à tout; mais je n'aime point le repos que vous avez, il est trop loin de moi; ce n'est pas que le séjour de Grignan ne me plût infiniment, si j'y pouvois aller. Au reste, Madame, à propos de beau château, je vais avoir celui d'Ormesson; et je suis assez modérée pour n'en point désirer d'autre, ne voyant rien au-dessus que le séjour de Grignan. Nous avons eu ici la Duchesse du Lude

cinq ou six jours avant la funeste mort de MONSIEUR. J'ai vu l'Abbé de Polignac depuis son retour, dont il se croit redevable au P. de la Chaise : il est plus aimable que jamais, je dis l'Abbé de Polignac. M. de Coulanges est ravi de la fin de cette disgrâce; mais comme il court toujours les champs, je crois qu'il ne l'a point encore vu. M. le Cardinal de Bouillon est tranquille dans son Abbaye; chose étonnante et difficile à croire ! mais, Madame, vous n'en serez point surprise quand vous saurez qu'il est dans une extrême dévotion. Le Roi lui a fait la grâce de lui accorder une main-levée pour la jouissance de tous ses revenus, cela fait espérer bien des adoucissemens dans ses malheurs. Il faut que je vous remercie beaucoup de vous être souvenue de mon amie la Marquise, dont je ne sais seulement pas le nom, mais qui m'a été recommandée par une de mes véritables amies. On me l'amena hier; elle dit qu'elle connoissoit fort toute ma famille à Lyon; je ne me souviens point de l'y avoir vue; tout ce que je sais, c'est que c'est une femme de bonne maison, et que je vous suis très-obligée, Madame, et à M. de Grignan, de la bonté que vous avez eue l'un et l'autre d'avoir égard à la très-humble prière que je vous ai faite. Madame de Sully est assez malade; elle est dans toutes les règles des mauvais médecins, *du lait*, *saignare*, *purgare*, etc. il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison sur cela, quoiqu'elle l'entende si bien sur toute chose. Continuez-moi l'honneur de vos bonnes grâces,

Madame, et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. Ma sœur brille à Bruxelles; elle a tous les soirs Madame la Comtesse de Soissons à souper chez elle; il me prend quelquefois envie d'aller à Bruxelles, représenter Madame de Béthune (1) en Pologne. Vous ne sauriez comprendre à quel point je désire votre retour, Madame, plus je suis indifférente pour tout ce qui vient, plus je m'attache à ce qu'il y a quelque tems que je connois. M. de Coulanges s'en va en Bourgogne avec Madame de Louvois, et moi à Choisy toute seule prendre patience de ne pouvoir être à Ormesson que l'année qui vient; mais le moyen de faire encore des projets avec les exemples qu'on a chaque jour sous ses yeux?

(1) Louise-Marie de la Grange d'Arquien, femme du Marquis de Béthune, et sœur de Marie-Casimire de la Grange, Reine de Pologne.

LETTRE 1091.

La même à la même.

à Paris, le 12 Septembre 1701.

Je suis si peu dans le monde, Madame, et si peu instruite de ce qui s'y passe, que je n'oserois vous agacer; mais quand vous m'honorez de votre souvenir, j'y réponds avec un empressement qui vous doit faire connoître la sensible joie que j'en ai, et juger en même-tems que mon silence doit s'appeler

de la discrétion toute pure. Il est vrai, Madame, que vous êtes bien exposée aux grandeurs de ce monde; vous réussissez si bien, qu'il seroit malheureux que vos talens ne parussent point; vous ne payez pas seulement d'invention; on n'a parlé ici que de la magnificence avec laquelle vous avez reçu les Princes; ce n'étoit qu'en attendant la Reine d'Espagne; Madame de Bracciane sera ravie de vous présenter à sa jeune Reine; je la trouve, comme vous, bien digne de l'emploi qu'elle a; mais la façon de penser de quelqu'un qui n'est plus jeune, ne laisse rien imaginer d'agréable (1); j'ai déjà tant vécu, qu'il me paroît peu possible d'envisager un long avenir; ainsi, ce peu qui me reste, j'aimerois à le passer dans le repos. Je n'ai jamais eu de goût pour les personnages qui n'étoient point les jeunes dans les comédies; cela m'est demeuré pour le théâtre du monde; ma paresse naturelle, une foible santé, sans doute, me donnent de telles pensées, qui s'accommodent si bien avec ma médiocre fortune, que je n'en puis assez remercier Dieu. J'ai trop aimé le monde, mais il me semble que je n'ai pas perdu le tems que j'ai passé à m'en détromper; car il est certain que je préfère la vieillesse aux belles années, par la grande tranquillité dont elle me laisse jouir; mais je veux répondre à vos questions, Madame. Le voyage que M^me^. de Louvois

(1) Madame de Bracciane étoit fort vieille.

* Il a déjà été remarqué que c'est la même qui, sous le nom de Princesse des Ursins, exerça en Espagne un si grand pouvoir.

devoit faire en Bourgogne, est rompu; elle est à Choisy pour tout l'automne; M. de Coulanges y est avec elle, et je compte y aller dans sept ou huit jours; comme je n'ai point encore de maison de campagne, je prends patience à Paris. Si je vis jusqu'à l'année qui vient, j'aurai Ormesson, qui n'est plus reconnoissable que par le bois; la maison est aussi blanche qu'elle étoit noire; les fenêtres sont coupées jusqu'en bas; enfin, il y aura pour se coucher, pour se promener; et, grâce à Dieu, je n'en désire pas davantage; pardonnez-moi, je désire passionnément de vous y recevoir; les cabarets plaisent quelquefois, quand on est accoutumé aux délices des grands palais. Oui, Madame, M. de Coulanges ira voir M. le Cardinal de Bouillon, lequel, à ce que j'apprends, est bien plus heureux qu'il n'a jamais été. Je suis tout-à-fait sensible au malheur qui vient d'arriver à M^me^. de Chatelus; son fils, bien fait, bien riche, qu'elle alloit marier à une héritière de Bourgogne, a été tué à cette dernière occasion (1); je crois que M. le Maréchal de Villeroi justifiera tout-à-fait la conduite de M. le Maréchal de Catinat; il est si honnête homme qu'il ne dira que des vérités. Votre amie, Madame de Lesdiguières, a été bien heureuse; vous ne m'aviez jamais confié que ce qu'elle a pour vous, Madame, est une passion très-vive. M^me^. de Louvois et moi passâmes avec elle, il y a quelques jours, une partie de l'après-dîner; elle nous montra un assortiment

(1) Au combat de Chiari.

pour prendre du café, d'une magnificence et d'une perfection comme il n'y en a point; on proposa d'en faire usage, elle nous assura que personne ne s'en serviroit avant votre retour; elle l'attend avec une impatience que je comprends mieux que personne; en un mot, Madame, vous lui avez inspiré des sentimens qui lui seroient inconnus sans vous. Son palais est plus beau et plus tranquille que jamais; je m'y trouve à merveille; il me paroît qu'on ne se peut ennuyer dans un lieu où vous êtes si chérie. L'Abbe Têtu a été ravi de l'honneur de votre souvenir, aussi bien que Madame de Frontenac et Mademoiselle d'Outrelaise; ce premier est plus jeune que jamais; il seroit tout prêt à conduire le Roi d'Espagne (1); chaque année lui en ôte deux, de façon qu'il est assurément trop jeune. Il y a long-tems que je n'ai vu Madame votre belle-sœur; elle a des vapeurs; et quand cela est ainsi, elle est seule sur son lit. Je lui ferai vos reproches. Je crois que M. de Sévigné reviendra bientôt de Bretagne: à propos de la Bretagne, personne ne doute que M. de Beaumanoir n'épouse M^lle^. de Noailles. Madame de Simiane accouchera bientôt; je voudrois bien pouvoir lui être bonne à quelque chose: mais je suis très-peu habile sur les accouchemens; et comme vous savez que je ne joue point, vous voyez bien qu'il m'arrive encore de lui être inutile quand elle se porte bien; j'aurai encore l'honneur

(1) Allusion à Madame de Bracciane, qui, malgré son âge avancé, conduisoit la Reine d'Espagne.

le la voir, et de vous mander de ses nouvelles, quand elle ne sera point en état de vous écrire. Madame de Sanzei est à Autry. La Cour est à Marly jusqu'à samedi; elle partira le mardi pour Fontainebleau; elle séjournera deux jours à Sceaux; Meudon, Chaville, Sceaux, Lestang, admirez, Madame, comme tout cela a changé en peu de tems; il n'y a que Madame de Bracciane et l'Abbé Têtu qui ne changent point. Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre; je me laisse aller au plaisir de vous entretenir; je crains qu'il ne m'en coûte d'être long-tems sans recevoir de vos nouvelles. Seroit-il possible, Madame, que je vous pusse recevoir à Ormesson? Vous ne me parlez jamais de votre retour, et cela m'afflige; Madame de Lesdiguières assure qu'il est décidé pour le printems; je la verrai aujourd'hui, et ce ne sera pas sans qu'il soit bien parlé de vous; j'aime fort à lui plaire, mais il n'est pas aisé de démêler qui est la complaisante de nous deux, quand il est question de vous, Madame.

LETTRE 1092.

La même à la même.

à Paris, le 4 Avril 1702.

Je suis bien récompensée du soin que j'ai pris pour le chocolat de M. de Grignan, Madame, puisque cela m'a attiré une marque de l'honneur de votre souvenir. Il me semble que je vous aurois importunée, si je vous avois écrit dans toutes les occasions où il a été question de vous en ce pays-ci. Vous avez fait les honneurs de la France avec une telle magnificence et une telle profusion, que l'on en parle encore tous les jours. Vous allez avoir le Roi d'Espagne; j'avoue que tous ces honneurs ne me laissent point oublier mes intérêts, et je crains toujours que cela ne retarde votre retour, que je ne puis m'empêcher de désirer très-vivement. Je ne doute point que vous n'ayez été fort sensible à la perte de notre pauvre Duchesse de Sully (1); elle vous aimoit véritablement, et c'étoit une très-aimable femme; ah! Madame, je la vis la veille de sa mort; elle se croyoit bien malade; mais elle étoit bien éloignée de penser que le terme fût aussi court; sa docilité pour les médecins l'a tuée; cependant, s'il est vrai que nos jours soient comptés, pourquoi ne nous pas désaccoutumer de nos ridicules raisonnemens? Quant à moi, qui me trouve

(1) Marie-Antoinette Servien, morte le 26 Janvier 1702.

seule de toutes les personnes avec qui j'ai passé ma vie, je demeure dans ma solitude, sans vouloir faire aucune nouvelle connoissance; cela n'en vaut en vérité pas la peine. Ma vie est très-éloignée de celle du monde; je ne m'y trouve plus du tout propre; les nouveautés qu'il me présente ne sont plus à mon usage; et mon antiquité n'est plus au sien; ainsi, grâce à Dieu, nous nous passons à merveille l'un de l'autre. Vous jugez bien, Madame, que cela me rend peu digne du commerce que je pourrois avoir avec Madame de Simiane; son âge (1) et le mien sont trop disproportionnés. Je sais cependant qu'elle va habiter notre quartier, et je la plains beaucoup. Je suis assurée que quand elle auroit tort à votre égard, vous chercheriez toujours à la justifier; ainsi, j'espère que vous l'aimerez toujours, par la raison qu'elle vous est fort attachée, et que vous l'aimez naturellement; elle est aussi très-aimable, cela est constant.

Mais, Madame, savez-vous bien que votre amie Madame de Lesdiguières n'est point du tout en bonne santé? elle a une jambe qu'elle ne sent point, et qui est enflée; elle n'imagine point d'autre remède que la saignée, qui est le seul, je crois, qui peut rendre son mal dangereux; il faudroit fournir des esprits, et elle se veut épuiser, ce qui n'est assurément pas raisonnable; je vous en avertis, comme la seule personne qui peut lui faire entendre raison. La Maréchale de Villeroi a commencé à

(1) Madame de Simiane n'avoit alors que 26 à 27 ans.

être affligée du jour que le Maréchal partit pour l'Italie; l'événement n'a que trop justifié la douleur; il étoit plus heureux, étant le Marquis de Villeroi. Mais, Madame, vous nous avez envoyé un prisonnier, qui l'est, je crois, présentement, de Mademoiselle de Bellefond; il soupa avec elle le jour de son arrivée à Vincennes; il fut charmé, avec raison, de sa beauté; il a gagné le donjon depuis, avec l'idée de cette jolie fille, qui est toute des plus aimables; enfin, elle n'a des Mancini que la beauté. J'ai si peu de commerce avec M. de Richelieu (1), que je ne l'ai point vu depuis son mariage; si on le voyoit toutes les fois qu'il se marie, on passeroit sa vie avec lui : il est trop jeune pour moi; je ne sais pas si Madame de Richelieu lui trouvera ce défaut; on ne peut trop louer sa modération; elle n'a pas encore pris son tabouret. L'hôtel de Richelieu est à vendre. Pour l'Abbé Têtu, je le crois très-fâché de ne pouvoir suivre l'exemple de M. de Richelieu; sa jeunesse augmente tous les ans; et vous croyez bien, Madame, qu'avec un tel privilége, il est assurément trop jeune pour se marier; il m'a priée de vous dire des choses très-passionnées de sa part. La Princesse de la Cisterne (2), à qui j'ai appris que vous vous

(1) Armand-Jean du Plessis, Duc de Richelieu, épousa en troisièmes noces, le 20 Mars 1702, Marguerite-Thérèse Rouillé, veuve du Marquis de Noailles.

(2) Marie-Henriette le Hardi, fille unique du Marquis de la Trousse, Lieutenant-Général des armées du Roi, Chevalier des Ordres de S. M., et de Marguerite de la Fond, étoit veuve d'Amédée-Alphonse del Pozzo, Prince de la Cisterne.

étiez souvenue d'elle, m'a fait promettre, Madame, que je vous dirois combien elle est véritablement affligée de ne vous avoir point trouvée en ce pays-ci ; elle y a réussi à merveille ; la Cour lui en a fait. Elle a tourné l'esprit de sa mère à tout ce qu'elle a désiré ; sa petite fille est morte ; et c'est un bien pour faire réussir ses projets ; elle a un fils aîné, qui est fort grand Seigneur dans son pays ; et un petit, beau comme le jour, qu'elle prétend établir en France, sous le nom de Marquis de la Trousse, avec ses deux belles terres de la Trousse et de Lisy ; elle ne trouve nul obstacle du côté de sa mère, qui lui a, je crois, assuré tout son bien ; c'est une très-habile femme que Madame de la Cisterne ; je la regrette, elle nous quitte, après un voyage de huit jours qu'elle va faire à la Trousse ; elle vous plairoit, Madame ; elle a un esprit bon et naturel ; je pense qu'elle pourra bien se venir établir en France dans quelques années ; mais je ne prends plus aucune part dans les projets éloignés. Nous sommes ici dans l'agitation du jubilé ; cette dévotion n'est point dans les principes du Quiétisme ; car il se faut donner bien du mouvement. Le Roi viendra trois jours de suite à Notre-Dame, à commencer jeudi, et s'en retournera à Meudon ; Monseigneur y est venu ces jours-ci ; enfin, Madame, tout le monde est dans la ferveur, jusqu'à M. de Coulanges, qui, avant que d'aller courir les rues, m'a fort priée de vous assurer de ses respects. Je ne puis vous dire, Madame, à quel point je sais

vous honorer et vous aimer; mais les absences sont trop longues, je ne les trouve point proportionnées à la briéveté de la vie; et vous jugez bien, Madame, par la tristesse de cette réflexion, de tout l'ennui que me cause votre éloignement.

LETTRE 1093.

Madame DE GRIGNAN *à M^me^.* DE COULANGES.

à Marseille, le 5 Février 1703.

N'AVEZ-VOUS pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre Chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de Madame de Sanzei et de ses enfans. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes complimens sur cette funeste aventure. J'espérois voir ici le Comte de Sanzei, il a mandé qu'il ne pouvoit se résoudre à venir à Marseille, où il verroit le tombeau de son frère; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avoit donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2), qui ne lui donnent aucune idée de tempête ni de naufrage; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

(1) Le Chevalier de Sanzei, Capitaine de frégate, périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il étoit à Gap, en Dauphiné, où il étoit occupé à faire un bon régiment d'un assez mauvais, qui lui avoit été donné.

Le

Le courrier que vous avez chargé d'une de vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plutôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du Roi d'Espagne (1), que le portrait du Roi de France; les grâces que S. M. Catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M. de Grignan eût l'honneur de le loger, et de le défrayer dans son séjour à Marseille; ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusques à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du Roi Catholique que celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de S. M., et sa politesse et son attention à faire plaisir, le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la Grandesse, ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyois que nous le verrions du nombre des Maréchaux (2). Comment gouvernez-vous le Maréchal de Villars? Vous

(1) Le bruit avoit couru que le Roi d'Espagne avoit donné à Madame de Grignan son portrait enrichi de diamans.

(2) Le Roi fit une promotion de dix Maréchaux de France le 14 Janvier 1703, et le Comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704, et lorsqu'il fut choisi pour aller commander l'armée de France en Souabe, sous les ordres de l'Électeur de Bavière.

n'auriez pas mal marié Madame votre nièce (1), si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du Comte de Tillières; on pouvoit même en faire l'horoscope sans témérité; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère Madame de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg; la voilà bien malade d'être la Reine de tant de guerriers; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que Madame de Villars la mère, avoit eu une nouvelle attaque; c'est celle-là qui me fait pitié; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer Ormesson; il en fait ses délices, comme le Chevalier de Grignan de Mazargues (2), où il est avec des ouvriers, qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette *bastide*, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différens amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue; et de l'autre, resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique; c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si M. le Chevalier se résoudra de la quitter

(1) Mademoiselle du Gué-Bagnols, Comtesse de Tillières.

(2) Jolie Terre aux environs de Marseille, échue par une fille de la Maison d'Ornano dans celle de Grignan.

pour Paris, et vous comprenez bien, Madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage; il s'est fait bâtir dans un couvent de Carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop long-tems; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans; on ne connoît point les maladies; le bon air, les bonnes eaux font régner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits, et les vieux, comme les jeunes, ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans Télémaque, c'est celui de Mazargues; ils sont laborieux à l'excès, le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin; aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire, qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état; tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes; la gaîté suit nécessairement la santé et l'abondance; de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne sauroit faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation

à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent Je vous rends grâces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que Madame de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusques à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le tems. Chambon (1) est charmé de vos bontés, et très-reconnoissant; vous lui avez obtenu un peu de liberté; il m'a écrit une lettre pleine de sentimens, que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paroît. Je suis toute à vous, Madame, et vous honore infiniment.

(1) Médecin célèbre, natif de Grignan.

LETTRE 1094.

Madame DE COULANGES *à M^me^.* DE GRIGNAN.

à Paris, le 10 Mai 1705.

J'ESPÉROIS n'avoir aujourd'hui qu'à vous rendre mille très-humbles grâces d'une très-aimable lettre que je reçus hier de vous, Madame, et je me trouve obligée de vous faire un triste compliment sur la mort du petit Marquis de Simiane; la jeunesse et la fertilité du père et de la mère doivent donner de grandes espérances de voir bientôt cette perte réparée; mais enfin, il étoit tout venu, et je prends

un véritable intérêt à tout ce qui vous regarde. Je suis ravie, Madame, que vous approuviez les dernières connoissances que j'ai faites, car je n'ose encore traiter d'amis des personnes avec qui j'ai eu aussi peu de commerce; j'ai bien de quoi m'annoncer auprès d'eux par leur conter comme vous parlez de leur mérite; c'est par-là que je suis bien sûre de leur plaire; ils m'ont déjà confié ce qu'ils pensoient de vous et de tout ce qui s'appelle Grignan. M. de Marcin est malade, il attend le retour de sa santé, pour aller où son devoir l'appelle. Le Maréchal (*de Catinat*) est dans sa campagne, plus philosophe qu'on ne peut vous le dire; il a raison de se plaindre que je le fais trop attendre: nous n'avons plus de tems à perdre tous deux; mais aussi nous sommes trop avancés, pour que le tems nous puisse faire tort ni à l'un ni à l'autre. Ma sœur doit partir pour Bruxelles le lendemain des fêtes; et voilà ce qui m'a empêchée jusqu'à présent de m'aller établir à Ormesson, où je compte passer une partie de l'été; mais je serai bien honteuse, si j'y reçois jamais M. de Grignan, de ne lui présenter qu'un grand bois, lui qui est accoutumé, comme vous dites, Madame, aux délices de Capoue; il n'importe, je désire très-vivement d'avoir cette honte; car si je ne lui présente point les objets charmans dont il jouit à Mazargues (1), et les belles eaux que je crois qui surpassent en beauté celles de

(1) Terre située en Provence sur le bord de la mer, et qui appartenoit alors à la Maison de Grignan.

Versailles, je lui présenterai une antique personne très-touchée des charmes de la solitude, et qui, sans avoir aucune aigreur contre le monde, en est fort dégoûtée. J'espère que par ses conversations, il me tiendra moins de rigueur, et qu'il me pardonnera mes bois très-dénués de vue. Pour vous, Madame, j'ose dire que vous serez surprise de l'arrangement de cette vieille maison, si vous pouvez faire un assez grand effort de mémoire pour vous en souvenir. Que dites-vous du parfait bonheur de M. le Maréchal de Villars! Il est bien heureux de n'être point désabusé du monde; car assurément le monde est tourné bien agréablement pour lui; et le moyen alors de penser qu'il n'y ait pas de plaisirs dans cette vie? On dit qu'il a des inquiétudes qui le troublent, et que je crois cependant très-peu fondées*. Si ma nièce avoit bien voulu me croire, le Maréchal seroit heureux, et elle grande Dame : son insensibilité va jusqu'à n'être pas touchée de la conduite qu'elle a eue; j'avoue que je ne reconnois point mon sang à cette indolence. M. de Coulanges arriva hier de Versaillés avec un portrait qu'il tenoit de la libéralité du Duc de Bourgogne; il est aussi content que le peut être le Maréchal de Villars. Tout Paris dit qu'il va être Duc, je ne dis pas M. de Coulanges. Je conterai à Sanzei que vous savez de ses nouvelles; il est si discret qu'il ne nous a point parlé de ses bonnes fortunes; il est Aide-de-Camp de M. le Duc de Bourgogne, et il me

* Il étoit jaloux de sa femme.

paroît encore plus attaché à son maître qu'à sa maîtresse. Je ne vous puis rien dire de Chambon; j'en suis désolée, moins il est coupable, plus sa prison sera longue; il n'oseroit dire ce qui pourroit le justifier; cela vous paroîtra un peu énigme; mais je n'ose en dire davantage, de peur d'être à la Bastille. Je vis, il y a deux jours, Madame la Duchesse de Lesdiguières; la manière dont je désire votre retour, me fait un mérite auprès d'elle; mais je ne suis point contente que vous me parliez de ce retour avec si peu de certitude. Nous attendons la Saint-Jean avec autant de crainte que d'impatience; car si vous ne donnez point congé à M. de Rezé, nous ne tenons rien; ainsi cet événement-là ne nous est assurément pas indifférent. Si vous saviez ce que c'est que la calèche de velours jaune que Madame de Lesdiguières vient de faire paroître, vous ne pourriez pas résister au plaisir de vous promener dedans; on ne parle d'autre chose; elle est singulière, magnifique, mais très-éloignée d'être ridicule, comme on l'avoit dit; on me l'avoit faite semée de *Mores*, et cela est faux; les roues sont bleues, et paroissent de lapis; cela fait un effet charmant avec ce jaune. Il y a trois mois que je n'ai vu Madame votre belle-sœur (1); elle n'a plus aucun commerce avec les profanes; j'ai été des dernières avec qui elle a rompu; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut point s'en faire accroire : la maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin,

(1) Jeanne de Brehand, Marquise de Sévigné.

qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, Madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote; on ne trouve point le Père Gaffarel (1) à la campagne; et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. de Sévigné : je suis en peine de ce dernier; sans sa docilité, ce seroit un homme perdu; mais aussi sans sa docilité, n'iroit-il point habiter le faubourg Saint-Jacques? Pardonnez, Madame, la longueur de cette lettre en faveur de la joie que j'ai de vous entretenir; et croyez, s'il vous plaît, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis aux bontés dont vous m'honorez. Ne laissez plus aller M. le Chevalier de Grignan dans sa solitude, et entretenez Monsieur le Comte dans l'envie qu'il a de venir faire sa cour; je ne crois personne plus propre que lui à convertir les Huguenots; il a bien de la douceur, bien de la raison, et n'est point du tout hérétique; voilà de grands talens pour Orange; mais il en a aussi pour le monde, qui le font bien désirer ici. Ne savez-vous pas, Madame, que M. le Maréchal de Villeroi a été voir Madame la Comtesse de Soissons à Bruxelles *! il lui a mené son

(1) Prêtre de l'Oratoire d'un très-grand mérite, qui demeuroit au Séminaire de Saint-Magloire.

* Cette circonstance, si petite en elle-même, est pourtant historiquement remarquable, en ce qu'elle paroit démentir ce que dit le Duc de Saint-Simon, à l'occasion de la mort de la Reine d'Espagne, nièce de Louis XIV. Est-il probable que son favori, Villeroi, eût fait cette visite, en pleine guerre, à la Comtesse de Soissons, si la Cour l'avoit regardée comme l'em-

fils; et Madame la Comtesse de Soissons avoue qu'il y a long-tems qu'elle n'a eu une si grande joie. J'ai lu le *Traité de l'Amitié* (1), qui m'a paru rempli d'esprit; mais je ne l'aime point; je donne ce goût pour mien, et point du tout pour bon. Je hais les règles de l'amitié, et je ne laisserai jamais mourir mon ami; j'aime cent fois mieux manquer à mon serment.

Monsieur DE COULANGES.

Je suis ravi que Madame de Coulanges oublie une nouvelle aussi considérable que celle de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui, à la suite de quelques maux de reins qu'elle a négligés, et par le peu d'attention aussi des bonnes têtes qui sont auprès d'elle, s'est blessée, mais blessée d'un véritable enfant; si bien que le voyage qui se devoit faire hier à Marly, en a été rompu, et remis à neuf jours bien entiers, que la Princesse passera dans son lit *. Comme je suis parti de Versailles avant cette cruelle aventure, je n'ai point été témoin de tout le déplaisir de M. le Duc de Bourgogne; je crois que son père et son grand-père n'en

poisonneuse de cette jeune Reine? (*Voyez* la note tome V, page 80.)

(1) De M. de Saci, de l'Académie Françoise.

* Un voyage de Marli, que le Roi força sa petite-fille de faire, dans une grossesse avancée et maladive, occasionna une fausse couche. Le Duc de Saint-Simon (*Livre II, Tome II de ses Mémoires*) raconte cet incident avec des détails qui peignent bien vivement l'égoïsme dur et tyrannique de Louis XIV.

sont pas moins touchés que lui. Pour moi, quand ce ne seroit pas un malheur pour toute la France, j'en serois affligé, à cause de ce jeune ménage que je dois aimer par toutes les marques de bonté et de distinction que j'en reçois. Madame de Saint-Géran a eu une légère plaie à la jambe dont elle est guérie; mais comme à quelque chose malheur est bon, ç'a été pour elle un sujet de triomphe d'être visitée, pendant qu'elle étoit sur le grabat, et par Madame la Duchesse de Bourgogne, et par Madame de Maintenon; vous saurez que je l'ai gardée, et qu'ainsi je me suis trouvé assez familièrement avec toute la compagnie. Ceci, Madame, vous soit dit en passant; car j'apprends dans ce moment qu'il vous faut faire des complimens de condoléance sur la perte de Monsieur votre petit-fils. Cette nouvelle me fait rengaîner bien des choses que j'aurois à vous dire, et même quelques chansons, que je me flatte qui ne vous déplairoient pas; mais elles vous viendront quand je ne les croirai plus de contrebande; car apparemment Monsieur et Madame de Simiane ne vous laisseront pas long-tems sans consolation. Après vous avoir assurée ici de la continuation de mes respects, et de mon très-sincère attachement, ne puis-je pas me tourner du côté de M. le Comte et de M. le Chevalier de Grignan, pour les assurer aussi des mêmes sentimens? Madame de Coulanges a oublié encore de vous parler de sa santé, qui n'est pas trop bonne depuis quelques jours, et qui m'inquiète, quoiqu'il y ait plus

de vapeurs dans son fait que d'autre chose; mais le pauvre Chambon nous manque; il nous est d'un grand secours dans les moindres alarmes, par l'extrême confiance que nous avons en son savoir-faire et en son amitié, dont il nous donna de bonnes preuves l'année dernière précisément dans ce tems-ci; je supporte, en vérité, fort impatiemment sa longue prison; car qu'est-ce que ma santé sans celle de Madame de Coulanges?

LETTRE 1095.

La même à la même.

à Paris, le 17 Juin 1703.

J'AI eu la même conduite pour vous, Madame, que j'ai eue pour moi; c'est celle aussi qu'ont observée toutes les personnes qui, par discrétion, n'ont pas cru devoir écrire à Madame de Maintenon; elles ont fait passer leurs complimens par Madame la Duchesse du Lude. J'ai écrit à cette dernière, et je me suis chargée de tout. Vous verrez par sa réponse que je dis vrai; et je suis même assurée que vous me croiriez, quand je ne vous l'enverrois point. Il est impossible d'être plus touchée que Madame de Maintenon l'a été de la mort de M. d'Aubigné (1). Pour moi, je le suis fort de celle de Gourville, avec lequel j'avois renouvelé un commerce très-vif; j'y ajouterai que son bon esprit

(1) Charles d'Aubigné, Gouverneur de Berry, Chevalier des Ordres du Roi, et frère de Madame de Maintenon.

étoit si parfaitement revenu, que jamais lumière n'a tant brillé avant de s'éteindre. Je n'ai point été à la campagne, comme je l'avois espéré, je me suis amusée à marier le frère de Madame de Mornay, avec Mademoiselle de Menars; cette pensée-là me vint; je la proposai à M. l'Abbé Duguet, qui voulut bien entrer dans cette affaire; elle est enfin conclue, et les noces se sont passées avec toute la magnificence possible. Nous espérons de la bonté du Roi l'agrément pour la Charge de Président à Mortier; Mademoiselle de Menars a tant de parens considérables, qu'il y a lieu de croire que cette espérance n'est pas chimérique. On présenta hier la nouvelle mariée au Roi, et à toute la Cour; Madame de Maintenon lui fit des prodiges. Ma complaisance n'a point été jusqu'à aller à Versailles, quoiqu'on l'eût désiré. J'ai renoncé au monde, et je n'ai pas l'humilité d'aller dans un pays où je n'ai que faire, et où je n'ai rien d'agréable ni de nouveau à montrer. Je cours ce soir à Ormesson, où M. le Maréchal de Catinat et M. de Coulanges m'attendent; je vous manderai des nouvelles de la vie que nous allons faire ce Maréchal et moi. Je suis ravie d'apprendre que vous avez enfin donné congé à M. de Rezé; j'en tire la conséquence que vous revenez cet hiver; je vous assure qu'il y a long-tems qu'aucun événement ne m'a fait un plaisir si sensible. Je vous prie, Madame, que je sois rassurée sur votre rhumatisme, dont je suis très en peine; vous vous traitez si

durement que je ne vous trouve point bien entre vos mains. Je vis avant-hier Madame de Simiane, que je trouvai consolée de la perte qu'elle a faite; elle l'a réparée, car elle est grosse; mais il en coûte quelque chose à sa jolie figure. M. de Sévigné nous a quitté pour sa Bretagne, et Madame votre belle-sœur va jeudi habiter la maison de ma grand'mère; je me suis trouvée attendrie en leur disant adieu; il me paroît qu'ils vont changer et de vie et d'amis. C'est, en vérité, une vraie sainte que Madame votre belle-sœur, plus aisée à admirer qu'à imiter. Je me plains, Madame, de n'avoir point appris par vous votre retour; mais j'en pardonnerois bien d'autres, si vous revenez, comme je le veux espérer.

LETTRE 1096.

La même à la même.

à Ormesson, le 7 Juillet 1703.

Je ne suis point contente, Madame, de la manière dont vous me parlez de votre retour; il me paroît que la saison de Noël vous fait peur; pour moi, je suis persuadée que le printems et l'été n'arriveront qu'alors; depuis trois semaines que j'habite ma solitude, je n'ai eu qu'un seul beau jour; les vents sont déchaînés; les pluies continuelles; tous les biens de la terre perdus; voilà les événemens qui nous occupent le plus. Cependant celui

de la petite victoire (1) de M. le Maréchal de Boufflers est venu jusqu'à nous ; il étoit tems qu'il fît parler de lui, et que l'on se souvînt que le Maréchal de Villars n'est pas le seul conquérant que nous ayons. Nul bonheur sans mélange dans ce monde ; la passion de ce dernier pour sa femme est au-dessus de celle qu'il a pour la gloire ; et sa délicatesse lui persuade que la gloire le traite mieux. Sa mère est charmante par ses mines, et par les petits discours qu'elle commence, et qui ne sont entendus que des personnes qui la connoissent. Mais, Madame, je m'amuse à vous parler des Maréchaux de France employés, et je ne vous dis rien de celui (*Catinat*) dont le loisir et la sagesse sont au-dessus de tout ce que l'on en peut dire ; il me paroît avoir bien de l'esprit, une modestie charmante ; il ne me parle jamais de lui, et c'est par-là qu'il me fait souvenir du Maréchal de Choiseul ; tout cela me fait trouver bien partagée à Ormesson (2), c'est un parfait philosophe, et philosophe chrétien ; enfin, si j'avois eu un voisin à choisir, ne pouvant m'approcher de Grignan, j'aurois choisi celui-là ; il vous honore beaucoup, et nous parlons souvent de vous et de M. de Grignan ; il ne lui arrive point aussi d'oublier M. le Chevalier.

Madame votre belle-sœur est établie au faubourg

(1) Le combat d'Ekeren donné le 30 Juin 1703.

(2) M. de Catinat s'étoit retiré à Saint-Gratien, dans le voisinage d'Ormesson.

Saint-Jacques, et M. votre frère ira y descendre en arrivant de Bretagne. Je suis persuadée qu'il va être le compagnon du P. Massillon (1); c'est son premier métier que celui d'être dévot. Les dévots sont, en vérité, plus heureux que les autres, je les envie, et je voudrois bien les imiter. Une des premières visites que je ferai, sera celle d'aller dans la maison de ma grand'mère; car c'est la même qu'occupe Madame votre belle-sœur.

L'esprit de Gourville étoit plus solide et plus aimable qu'il n'avoit jamais été; il étoit revenu d'une manière qui a fait sentir bien vivement le regret de le perdre. Ses Mémoires sont charmans; ce sont deux assez gros manuscrits de toutes les affaires de notre tems, qui sont écrits, non pas avec la dernière politesse, mais avec un naturel admirable; vous voyez Gourville pendu en effigie, et gouverner le monde; tout ce qui m'en a déplu, car je les ai entièrement lus, c'est un portrait, ou plutôt un caractère de Madame de la Fayette, très-offensant par la tourner très-finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant sa mort avec la Comtesse de Grammont, et je l'assurai que je passois toujours cet endroit de ses Mémoires; les caractères de tous les Ministres y sont merveilleux; l'histoire de M^me^. de Saint-Loup et de la Croix *

(1) Célèbre Prédicateur de l'Oratoire, depuis Évêque de Clermont.

* Il y a sans doute ici une faute de copie. C'est *Langlade* qu'il faut lire, et non *la Croix*. Langlade étoit l'amant de M^me^. de Saint-Loup, dont Gourville fait une peinture bien curieuse.

y est narrée dans le point de la perfection : vous m'allez demander si on ne peut point avoir un aussi aimable ouvrage (1) ; non, Madame, on ne le verra plus, et en voici la raison ; Gourville y parle de sa naissance avec une sincérité parfaite ; et son neveu n'est pas un assez grand'homme pour soutenir une chose aussi estimable à mon gré.

Ma sœur est présentement à Bruxelles ; je lui manderai que vous lui faites l'honneur de vous souvenir d'elle. Notre nouvelle mariée me vint voir hier ; c'est une femme très-vertueuse, et qui donne de très-agréables alliances à son mari, et une charge de Président à mortier après la mort de M. de Menars. Je vous réponds sur toutes les questions que vous me faites, Madame, à mesure qu'il m'en souvient, et je n'y cherche point de liaison. On ne vous a pas bien informée de la santé, ou plutôt de la maladie de Madame de Maintenon ; depuis cette fièvre de l'hiver passé, elle en a toujours eu des accès précédés de grands frissons sans marquer aucune règle ; mais quand ses accès sont passés, elle se porte à merveilles ; point de dégoût, point d'insomnie, très-peu de changement ; voilà de bonnes marques, et qui font espérer qu'elle aura assez de force pour supporter cette bizarre fièvre. Madame la Duchesse de Bourgogne s'est baignée à Marly, il faut espérer au retour de M. le Duc de

(1) Les Mémoires dont il s'agit furent enfin imprimés à Paris en 1724, avec privilége, deux volumes in-12., et sans doute après la mort du neveu de Gourville.

Bourgogne,

Bourgogne. Je suis persuadée que M. le Comte de Grignan est entièrement délivré de sa fièvre tierce; c'est une petite maladie faite pour le quinquina; et il me paroît qu'il n'y a rien à hasarder à le continuer. Ma galerie est bien honorée d'être le modèle de la belle et magnifique galerie du château de Grignan, mais la mienne est auprès de vos palais, comme ces petits trous par où l'on fait voir Versailles; telle qu'elle est, je voudrois bien vous y tenir, Madame. Quant à M. le Chevalier, j'espère que Saint-Gratien (1) l'attirera dans nos bois, et je le désire beaucoup. Je ne puis souffrir que Madame de Sal.... ait des garçons tous les ans; toujours *Gar....*, et jamais *Grignan*; on n'y peut résister.

Monsieur DE COULANGES *à la même.*

Le 7 Juillet 1705.

Je viens de prendre la liberté de lire tout ce que Madame de Coulanges vous écrit; c'est grand dommage que ce ne soit une meilleure écriture et une meilleure orthographe; son style assurément le mériteroit bien; convenez-en, Madame; mais il ne faut pas espérer qu'elle s'en corrige; tout ce qui est à souhaiter, c'est que vous puissiez lire ce qu'elle vous mande. Je ne suis pas moins affligé qu'elle d'entrevoir que c'est une chose incertaine que votre retour vers la fin de Décembre; une

(1) A cause du Maréchal de Catinat.

belle gelée vous déplairoit-elle tant pour vous ramener rapidement en ce pays-ci ? Ce n'est pas que je souffrirai beaucoup tout l'hiver de le passer avec vous, sans vous pouvoir étaler tous les charmes de mon antique Ormesson ; car je meurs d'impatience de vous y voir, Madame, et de vous faire avouer que les beautés naturelles sont de cent piques au-dessus de celles où l'art s'est le plus exercé.

J'aime plus que ma vie
Mon vieux château ;
Je vois sans nulle envie
Fontainebleau,
Et tous ses bâtimens pompeux ;
Je me tiens heureux
Dès que je suis là,
Au gué lon là, lon lire, au gué lon là.

Dans ce lieu la nature
Tient ses beaux jours,
Simple dans sa parure,
Dans ses atours ;
Mais parfaite dans sa beauté,
Sans rien d'emprunté.
Elle brille-là,
Au gué lon là, lon lire, au gué lon là.

Je crois, Madame, que c'est parler aux Rochers, que de vous envoyer toujours des paroles sur cet air-là ; j'avois fort prié un musicien d'importance de me le noter ; mais il n'en a rien fait ; peut-être que quelque galopin de ce pays-ci aura pu l'apprendre à quelque galopin du vôtre ; nous le tenons tous tant que nous sommes de *Jeannot*, qu'il n'est pas que vous n'ayez vu autrefois au Cours accorder si musicalement sa voix avec sa

vielle ; c'est un menuet de Poitou très-joli, et qui plaît tout-à-fait. Puisque me voilà en train de vous chanter mes œuvres, j'ai bien envie de vous faire part de la réponse d'Antoine Hamilton, frère de la Comtesse de Grammont, au sujet des couplets que je vous envoyai, il y a déjà quelque tems, et où je fais d'Ormesson la maison de Polémon. Vous les aurez peut-être encore ; c'est pourquoi cette réponse vous plaira davantage ; c'est sur le même air : *Toujours Bergère, toujours légère, toujours bon tems.*

Tous les lieux depuis Ormesson
Changeant de nom
Jusqu'à Meudon ;
Tu nous feras voir tôt ou tard,
Par cas étrange,
Couler le Gange
Dans Vaugirard.

Peins-nous tout au travers des choux
Tes amans foux,
Toujours jaloux ;
Aux champs sur le moindre soupçon
Que leur Princesse
Peut dans Gonesse
Être en prison.

Guerriers en casques et pavois
Comme autrefois
Courant les bois ;
Quel malheur si quelque Géant
Forçant ta troupe
Prenoit en croupe
Ta Saint-Géran !

Si donc les Dames de la Cour
Vont quelque jour
Voir ton séjour ;

Pour garder ces objets divins,
Outre l'escorte
Mets à ta porte
Sorciers et nains.

Mais avant de les recevoir
Dans ton manoir,
Fais dès le soir
Transférer dans un pavillon
A quelques stades
Tous les malades
De Polémon.

Coulanges, tout paroît charmant
Dans ton roman;
Mais noblement
Fais Jupiter de ton taureau,
Afin qu'on sache
Qu'au moins ta vache
S'appelle Io.

Hé bien, Madame, n'êtes-vous pas contente de cette réponse, et ne mérite-t-elle pas bien que je vous l'envoie? Mais c'est assez chanter. Comment se porte M. de Grignan?

Tout ainsi comme un chien qui chasse un lièvre
Avec un peu de tems l'attrapera;
Le quinquina chasse la fièvre,
Le quinquina l'emportera.

Vous nous obligerez fort de nous mander si ce remède aura fait ce qu'il doit dans cette occasion; car je m'intéresse fort à la santé de ce grand Comte, avec qui j'ai beaucoup d'impatience de renouveler connoissance. J'espère que M. le Chevalier voudra bien encore me regarder de bon œil en ce pays-ci, où vous êtes tous trois attendus, et sincèrement

désirés : je me flatte que vous ne me trouverez pas aussi décrépit que je le devrois être, vu mon grand âge ; mais que ne peuvent point une bonne humeur, une parfaite santé, et nul souci?

LETTRE 1097.

La même à la même.

Paris, le 5 Août 1703.

Je suis ravie, Madame, que la bonne santé de M. le Comte de Grignan continue; le quinquina l'a bien mieux servi que Madame de Maintenon, qui, malgré tout l'usage qu'elle en a fait, a toujours la fièvre : on l'en avoit crue guérie pendant quelques jours; mais la fièvre est revenue avec assez de violence et peu de règle. Son état rend le voyage de Fontainebleau fort incertain; elle est cependant à Marly, mais elle ne s'en porte pas mieux.

L'affaire du pauvre Chambon n'avance point; j'allai hier à la Bastille ; je fis tout mon possible pour le voir; jamais mon ami Joncras (1) n'y voulut consentir. Je le regarde comme un homme ruiné sans ressource, d'autant qu'on ne voit point la fin de ses malheurs : sa petite femme me fait une extrême pitié.

Je crois que vous regrettez présentement l'hiver du mois de Juillet; car voici un été bien chaud; cependant il ne faut pas s'en plaindre; je crois ce

(1) Lieutenant de Roi de la Bastille.

tems-là bon pour M. le Chevalier de Grignan et pour les vignes. J'allai, il y a deux jours, à Choisy; j'y laissai M. de Coulanges, qui doit incessamment venir voir votre maison pour y exécuter vos ordres. Madame de Lesdiguières, que je vis hier, ne parle que de la joie que lui donne votre retour; et c'est moi qu'elle choisit pour en parler : elle a, en vérité, raison; car je ne le désire pas moins vivement qu'elle. Nous allâmes hier, Madame de Simiane et moi, chercher le Maréchal de Catinat; il étoit déjà reparti : il a passé quelques jours à Paris, où il m'avoit cherché aussi; mais on ne se voit point à Paris. Je retourne incessamment dans la maison de *Polémon*, où je serai ravie de le retrouver; un Héros chrétien est bien plus à mon usage maintenant qu'un Héros romanesque : la maison que je vais habiter m'a vue dans ces deux goûts; car, en vérité, je n'y étois soutenue dans ma jeunesse que par des idées très-romanesques : ce tems-là est bien éloigné; les pensées solides sont assurément plus raisonnables, et c'est par-là qu'elles sont assez tristes. Au reste, Madame, le bel air de la Cour est d'aller à la jolie maison que le Roi a donnée à la Comtesse de Grammont dans le parc de Versailles. Le Comte dit que cela le jette dans une si grande dépense, qu'il est résolu de présenter au Roi des parties de tous les dîners qu'il y donne; c'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La Comtesse va tous les jours dîner à Marly, et le soir revient dans sa jolie maison vaquer à sa famille.

Madame votre belle-sœur (1) est fort joliment logée : j'allai chez elle en dernier lieu ; je la trouvai dans une très-parfaite santé, Mlle. de Grignan et le Père Gaffarel avec elle, charmée de la vie qu'elle mène ; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont toutes occupées de l'éternité ; indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce qui se passe. En vérité, Madame, ce n'est pas eux qui ont tort.

La Comtesse de Grammont se porte très-bien : il est certain que le Roi l'a traitée à merveilles ; et c'en est assez pour que le monde se tourne fort de son côté ; mais, comme vous savez, Madame, le monde est bien plaisant. Permettez-moi de vous supplier de me conserver l'honneur de vos bonnes grâces, et d'assurer M. le Comte de Grignan et M. le Chevalier de mes très-humbles services. Je conterai à notre Maréchal tout ce vous pensez de son mérite ; et c'est par-là que je prétends me faire valoir auprès de lui.

(1) La Marquise de Sévigné.

LETTRE 1098.

La même à la même.

à Ormesson, le 25 Sptembre 1703.

J'ENTENDS fort bien parler, Madame, de la sagesse de Chambon : ainsi, j'espère que son ressentiment ne l'obligera point à quitter Paris, où il rétablira mieux le tort que sa prison a fait à ses affaires qu'en lieu du monde. Vous ne connoissez plus la Cour, de croire qu'on a pu lire sa justification; on ne liroit pas un billet de deux lignes, de quelque importance qu'il pût être. Vous avez été instruite du beau procédé de M. de Chamillard à l'égard de M. Desmarets, et des raisonnemens du public : ainsi, Madame, je ne vous parlerai plus de cette vieille nouvelle; mais je ne veux pas perdre un moment à vous dire l'état où est Madame de Lesdiguières, dont je vous croyois bien informée : son mal a été une dyssenterie très-violente, et son médecin un Suisse qui a tué, ou du moins avancé la mort de M. de Chaulnes par un breuvage qu'il lui donna; cependant Madame de Lesdiguières ne vouloit voir aucun autre médecin : enfin, il y a six jours que Madame la Maréchale de Villeroi lui mena, de son autorité, Helvétius, qui ne la trouva point en état de prendre son remède; il crut avoir des indices certains qu'elle avoit un abcès; il craignit la gangrène; il lui fit prendre des lavemens d'herbes

vulnéraires avec de l'eau d'arquebusade; elle en est à rendre du pus : ainsi, on espère qu'elle reviendra de cette maladie; mais on ne la croit pas encore hors de péril : son mal est trop grand pour s'en prendre au café; notre Maréchal (1) l'a abandonné pour le chocolat; je lui ferai assurément voir ce que vous dites de lui : il me paroît fort touché de votre approbation, Madame, et de celle de M. le Chevalier de Grignan; c'est le plus aimable homme du monde; nous ne passons pas un jour sans le voir, je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais porté : il voit le Roi tous les quinze jours, et puis revient dans sa solitude avec un goût qui paroît naturel. Vous avez raison, Madame, de me trouver à plaindre, quand je retournerai à Paris. J'ai promis à Madame de Louvois d'aller passer quinze jours à Choisy; mais je vous avoue que j'ai bien de la peine à m'y résoudre. M. et M^me^. de Simiane me firent hier l'honneur de venir dîner ici avec notre fille d'honneur de la Reine Marguerite; et Madame votre fille me promit qu'elle y reviendroit passer encore quelques jours: C'est, en vérité, une jolie femme : on ne peut avoir plus d'esprit, ni un esprit plus aimable que le sien; une charmante humeur : il n'est pas possible de se dépêtrer d'elle; mais c'est bien à moi d'aimer une personne de son âge; cependant je tomberois infailliblement dans cet inconvénient, si je la voyois trop souvent. J'ai bien de

(1) Le Maréchal de Catinat.

l'impatience de vous voir exécuter le projet que vous avez fait de revenir à Paris. Si j'étois en commerce avec les Fées, vous me verriez voler à Grignan; tant que cela ne sera point, croyez que je ne vais que terre à terre.

LETTRE 1099.

La même à la même.

à Paris, le 3 Février 1704.

La Comtesse de Grammont, Madame, ne se porte pas bien; aussi je la crois moins soutenue que le Comte par les charmes de la Cour, quoiqu'elle y soit traitée avec toutes les distinctions possibles. M. de l'Hôpital est mort (1); c'étoit une de vos conquêtes : sa femme (2) demeure avec quarante mille écus de rente; cela change fort son état; car on ne la faisoit vivre que des *infiniment petits* (3).

(1) Le 2 Février.

(2) Marie-Charlotte de Romillei de la Chesnelaye.

(3) Allusion au livre du Marquis de l'Hôpital *sur les infiniment petits*.

* La plaisanterie de Madame de Coulanges fut répétée dans un vaudeville où l'éloquent Massillon est compromis; car il passoit, comme on sait, pour l'amant de Madame de l'Hôpital. Voici ce couplet :

Dans le cours de mon hyménée,
Avec mon époux renfermée,
J'admirois ses doctes écrits;
Mais par Massillon dirigée,
Sur *les infiniment petits*
Je suis enfin désabusée.

L'Abbé Têtu est dans un état très-digne de pitié; ses vapeurs augmentent au lieu de diminuer; il y a trois mois qu'il n'a dormi; il ne mange plus, et son imagination se sent des désordres de son corps: ajoutez à tous ses maux soixante-dix-huit ans, et vous jugerez que nous aurons bien de la peine à le tirer de l'état où il est. Quelle tristesse, Madame, de voir disparoître toutes les personnes avec qui on a vécu! J'apprends dans ce moment la mort de Madame de Boisdauphin. Je vous quitte avec regret, Madame, pour aller au secours de Madame de Louvois; ce ne sera pourtant qu'après vous avoir suppliée de ne point oublier la manière dont je vous honore, j'ose dire plus, celle dont je vous aime. Je vois quelquefois Madame de Lesdiguières; j'ai même été chez elle avec Madame de Simiane, qui ne l'avoit point vue depuis la mort de son fils (1): cette dernière prétend que ce n'étoit point sa faute; mais il étoit un peu tard, je l'avoue. Elle vous adore (*Madame de Lesdiguières*); mais elle soutient, et je suis de son avis, que ce n'est pas vous voir que de se souvenir de vous. Je crois le printems revenu à Marseille; car il se laisse entrevoir dans ce pays-ci. J'oubliois de vous dire que l'Abbé Têtu a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, malgré la cruauté de tous ses maux.

(1) Jean-François-Paul de Créqui, Duc de Lesdiguières, mort à Modène le 6 Octobre 1703, âgé de 25 ans.

LETTRE 1100.

La même à la même.

à Paris, le 3 Mars 1704.

Je me suis acquittée des ordres que vous m'avez donnés, Madame ; et j'ai mille et mille remercîmens à vous faire de Madame de Louvois, qui m'a paru fort touchée de votre attention à son égard : la pauvre femme a hérité de cinquante-quatre mille livres de rente ; je ne l'en crois pas plus heureuse ; et je sais bien que je me sens très-éloignée de l'envier. Nous avons eu la Duchesse du Lude quatre jours ici ; cela devient ridicule d'être aussi belle qu'elle l'est ; les années coulent sur elle, comme l'eau sur la toile cirée : sa joie est très-grande de l'heureuse grossesse de sa jeune Princesse. Le Père Massillon réussit à la Cour, comme il a réussi à Paris ; mais on sème souvent dans une terre ingrate, quand on sème à la Cour, c'est-à-dire, que les personnes qui sont fort touchées des sermons, sont déjà converties, et les autres attendent la grâce, souvent sans impatience ; l'impatience seroit déjà une grande grâce. En vérité, Madame, Monsieur le Marquis de Grignan est ce qui s'appelle un homme de bien, sans qu'il lui en coûte de déplaire au monde ; au contraire, on l'en aime davantage ; pour moi, j'avoue que je l'honore au dernier point. Madame de Simiane se porte à merveilles ; elle se dispose à vous aller

trouver ce printems, puisque le Duc de Savoie ajoute à tous les maux qu'il nous fait, celui de vous obliger à demeurer en Provence. Nous avons ici un voisin qui vous désire beaucoup à Paris, Madame, c'est Monsieur le Cardinal d'Estrées, il s'adonne fort à venir ici les soirs, et j'ai été assez peu polie pour le prier de ne les pas pousser aussi loin qu'il faisoit; mon antiquité ne me permet plus d'entretenir la compagnie au-delà de neuf heures; et notre Cardinal, qui est plus vif et plus jeune que jamais, ne s'amuse point à savoir l'heure qu'il est. Je compte m'aller établir dans ma solitude vers les premiers jours de Mai; j'y verrai le Maréchal de Catinat, qui se trouve toujours à Saint-Gratien pour y recevoir le premier rossignol. Le Maréchal de Villars nous quitte pour aller habiter le quartier de Richelieu : il est si amoureux de sa belle Maréchale, qu'il est difficile qu'il soit heureux; cette passion est ordinairement suivie d'une autre qui trouble le repos, lors même qu'on a tout lieu de ne se point inquiéter. Le Maréchal est souvent plus aise que s'il avoit épousé ma nièce; mais il est bien moins tranquille qu'il ne l'auroit été. La belle-mère de ma nièce se meurt, et le pauvre Termes mourut hier à six heures du matin. L'Abbé Têtu a des maladies bien réelles; il est à craindre maintenant qu'on ne soit obligé de lui faire une opération; ajoutez à ce mal un cruel rhumatisme, et vous jugerez, Madame, que ses vapeurs ne sont pas le plus grand de tous ses maux. Il est comme

Job sur son fumier, à la patience près; je suis très-fâchée de son état. C'est, pour ainsi dire, demeurer seule sur la terre, que de voir disparoître tout ce que l'on a connu : ce qui est certain, c'est que l'on n'y sera pas long-tems. Votre amie Madame de Lesdiguières fait des merveilles pour la Duchesse de Lesdiguières, jadis M^me^. de Canaples.

Vous savez, Madame, que notre Sanzei a été fait Brigadier.

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SIMIANE.

NOTICE

NOTICE

SUR MADAME DE SIMIANE.

On remarquera d'abord sur la vie et la personne de Madame de Simiane, le contraire de ce qu'on a dit à l'occasion de Madame de Sévigné. Rien ne manque aux détails qui nous restent sur sa première jeunesse; on ne sait presque rien d'elle depuis son entrée dans le monde et après son mariage. Née en 1674, Pauline de Grignan, au sortir de l'enfance, nous présente, sous la plume de son aïeule, un ensemble de grâces piquantes, d'esprit cultivé et d'imagination féconde, qui faisoit les délices de la famille la plus ingénieuse et de nombre d'amis aussi respectables qu'intéressans.

A vingt-un ans, elle épousa le Marquis de Simiane, qui suivoit la carrière militaire, et qui obtint un régiment peu de tems après, par les bons offices de Madame de Maintenon. Il faut croire qu'il n'avoit pas une ambition proportionnée à sa naissance et à sa fortune, ou bien il partagea la défaveur qui semble avoir été attachée à la famille de sa femme, malgré les divers genres de mérite dont elle brilloit : car on ne le voit dans ces tems revêtu d'aucun des grands emplois de la guerre, de la Cour, ou du Gouvernement. Cependant peu d'années après son mariage, il se fixa à Paris, sans doute pour complaire à son épouse qu'il aimoit beaucoup. Il y a quelque apparence que ce fut contre l'avis de Madame de Grignan. Ses Lettres, et sur-tout celles que lui écrit Madame de Coulanges, laissent encore entrevoir que son improbation s'étendoit à d'autres circonstances. Sans prétendre donner le tort à sa

fille, il faut pourtant avouer qu'on lui reprochoit *quelque inégalité dans l'humeur* (1), à quoi se rapporte probablement ce qu'écrivoit Madame de Maintenon, que Madame de Simiane *ne seroit jamais heureuse*. On ne peut guère savoir jusqu'à quel point ce jugement étoit fondé, soit pour le fait, soit pour les conséquences (2). Tout ce que nous avons de Madame de Simiane montre plutôt son tour d'esprit que son caractère. Si ses Lettres familières annoncent une humeur enjouée et le calme serein d'une personne qui n'a que des sentimens doux, il faut avouer aussi que datant toutes d'un âge avancé, elles ne prouvent rien pour le tems des passions et le cours d'une vie passée dans le grand monde.

Telle fut en effet celle de Madame de Simiane dans les vingt dernières années du règne de Louis XIV, et longtems après sa mort. Il est certain, par exemple, qu'elle avoit pris les couleurs les plus marquées d'un de ces partis théologiques qui agitoient alors la France, et donnoient aux esprits les plus solides comme aux plus légers, une activité passionnée où il entroit, suivant l'usage, plus de cabale que de religion. Le sien étoit celui même que suivoit depuis long-tems sa famille maternelle, le Jansénisme. On croit aisément qu'elle avoit choisi sa société parmi les partisans de la même doctrine. Ce n'étoit pas du moins parmi les plus graves et les moins aimables d'entre les Jansénistes, comme on peut l'induire de sa liaison intime avec cette aimable Madame de Caylus, si connue par ses *Souvenirs*, par les jolis vers de Saint-Aulaire, et pour avoir été la nièce de Madame de Maintenon. Celle-ci, que son bon esprit rendoit très-indulgente, ou peut-être même fort

(1) C'est ce que dit dans une courte note sur Madame de Simiane l'ancien Éditeur des *Lettres de Sévigné*.

(2) Un passage de la Lettre 16 confirme la prédiction de Madame de Maintenon.

irrésolue sur tous ces dissentimens, avoit laissé cette nièce, son élève, et en quelque sorte sa fille, se prononcer en faveur du Quiétisme proscrit. Avec la même tolérance, elle l'avoit vu ensuite passer dans le camp Janséniste, et même alors que ce camp étoit en proie aux persécutions des Jésuites, maîtres d'un Monarque en déclin et d'une Cour hypocrite; enfin la mort de Louis XIV et la politique du Régent ayant fait prévaloir le Jansénisme, ce fut le moment où Madame de Caylus le quitta pour embrasser la cause disgraciée des Constitutionnaires. D'après les termes d'une Lettre de Madame de Maintenon (1), ce changement dut brouiller sa nièce avec Madame de Simiane, qui apparemment avoit contribué à l'attirer dans ses propres sentimens, et n'étoit pas d'humeur à excuser sa désertion, même en faveur de son goût d'habitude pour les partis battus.

Ce fut vers cette même année 1716 que Madame de Simiane perdit son mari (2). Passé ce tems, on ne sait rien d'elle, si ce n'est le chagrin qu'elle montra des premières éditions furtives qui parurent en 1726 des *Lettres de Madame de Sévigné* (3). Ceux dont elle se plaignoit eurent la malice de publier dans un journal, qu'un détail peu favorable sur sa personne qui se trouvoit dans ces Lettres, étoit la seule cause de sa mauvaise humeur. Si c'étoit ce motif qui l'eût déterminée à publier les autres, il faudroit nous réjouir de ce qui l'affligea. Il s'y trouve d'ailleurs tant de choses flatteuses pour elle, qu'elle ne pouvoit plus sûrement imposer silence aux malins. C'est là en effet que Madame de Sévigné, peignant l'extérieur agréable de la

(1) *Lettre à Madame de Caylus*, 1716, tome VII.

(2) Le *Recueil des Lettres de Maintenon*, tome VII, me fournit cette date.

(3) Voyez ce qui en a été dit dans le *Sommaire Bibliographique*, Tome I, de cette Édition.

jeune Pauline, nous dit avec ce langage original qui lui est propre : « Il y a de l'assaisonnement dans son visage » et dans ses jolis yeux ». Là son imagination vive et sa conception facile se montrent dans ce mot énergique de Madame de Grignan : *son esprit dérobe tout*, disoit-elle ; et pourtant cette mère mérita quelquefois le reproche de trop de sévérité pour sa fille.

Il paroît que son visage rappeloit la physionomie charmante de Madame de Sévigné. Elle lui ressembloit aussi par son genre d'esprit, et même par son talent épistolaire, qui sans doute nous sembleroit plus brillant, si les sujets traités dans les Lettres qu'on va lire avoient eu plus d'intérêt. Il ne faut pas oublier dans son éloge qu'elle cultiva toujours les amis de Madame de Sévigné. « Elle » possédoit au souverain degré le talent de bien parler et » le don de plaire. Sa conversation étoit vive, enjouée et » toujours décente..... Une âme haute, généreuse, » compatissante, un cœur droit, sensible, ami du vrai, » formoient essentiellement son caractère (1) ». Enfin Madame de Simiane a laissé, outre ses Lettres, quelques vers qui suffisent pour montrer qu'elle en avoit la facilité et même à un certain point le talent. Tous ceux que nous avons pu recueillir se trouvent à la suite des morceaux littéraires de M. de Sévigné et de Madame de Grignan.

Madame de Simiane mourut le 2 Juillet 1737.

(1) Ces traits sont tirés de la note de l'ancien Editeur, qui étoit son ami, et, je crois, son parent.

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SIMIANE.

LETTRE 1.

à Aix, le 20 Mars 1731.

Vous cherchez et vous attendez des prétextes pour me donner de vos nouvelles, Monsieur. Je ne sais pas si c'est là une politesse dans le pays que vous habitez; mais je vous déclare que chez moi c'est une offense, et que si vous avez la Cour pour vous, j'ai pour moi la simplicité et la sincérité de l'amitié. Vous me deviez plutôt une relation de votre voyage, et entrepris et commencé sous les auspices les plus glacés et les plus effrayans. Vous voilà donc arrivé en bonne santé; il falloit me le dire, et me tirer de la véritable inquiétude où j'ai été pour vous, et dont pourtant M. de.... eut la bonté de me tirer : car, ne vous en déplaise, vous lui avez donné toutes les préférences. Mais, d'où datez-vous votre lettre, et quel souvenir réveillez-vous en moi? Si vous n'étiez pas bien sûr d'être toujours bien reçu, il est certain que vous auriez trouvé un excellent moyen d'y parvenir. Je n'ai pu résister au désir de remercier M. le Comte de

son précieux souvenir; la joie est babillarde, la mienne a été excessive en apprenant que ce Prince pour lequel j'ai tant de respect et d'attachement, ne m'avoit point oubliée; faites-moi l'amitié de lui donner cette lettre, et vous lui donnerez le prix qu'elle n'a point.

Il court un bruit que vous ne reviendrez pas sitôt, Monsieur : et que deviendra Belombre? Je n'ai point encore été à Marseille, l'ennui y augmente au point de me préparer des voies aisées à ce que j'ai dans l'esprit; le tems ne nous nuit pas, vous m'entendez. J'ai fait mes derniers efforts pour accommoder l'affaire de Madame de.....; ils ont été inutiles : elle est à Paris, cela est toujours gagné en attendant le reste, J'espère que vous voudrez bien nommer mon nom chez vous à M. et à Madame d'O.... Rien n'égale le sincère attachement avec lequel je vous suis, etc.

LETTRE 2.

à Aix, le 30 Avril 1751.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avois pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous

prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre Prince. Je ne devrois pas en souhaiter souvent de pareilles : elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée; le dernier est un ouvrage aisé : cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier de faire ma cour à ce grand Prince quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de Madame d'O....; je compte pourtant que vous avez la bonté de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentimens.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de Madame de.... : malgré sa grande confiance, il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle; je croyois les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frère n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu : voici le tems de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon, où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville, les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur, ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et sur-tout de moi qui vous honore, et qui suis avec un très-sincère attachement, etc.

LETTRE 3.

à Belombre, le 18 Juillet 1731.

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à Belombre, Monsieur, ce n'est pas assurément que je n'aie bien pensé à vous, tout m'y rappelle vos bontés et votre aimable société; mais ce sont des regrets bien amers quand on en est privé. J'aurois pu vous parler des ouvrages du Frère Côme, que la sécheresse a presque anéantis : voilà d'abord un sujet triste. Nous sommes brûlés par la plus violente canicule : autre affliction. Et je n'aurois rien à vous dire de tout ce que vous auriez cherché dans ma lettre : voilà le sujet de mon silence. Bien des circonstances m'en ont imposé un, qu'il n'est pas à propos ni prudent de rompre. J'ai souffert de cette contrainte; mon zèle a pensé s'échapper, mais la réflexion qu'il pourroit nuire l'a arrêté : voilà tout ce que je puis vous dire.

Vous retardez bien votre retour, Monsieur; vous avez pris goût à marcher l'hiver : il falloit nous revenir voir dans le beau mois de Septembre.

Je suis bien touchée du souvenir de Madame d'O.... et de Madame d'Armentières; ayez la bonté de bien parler de toute ma reconnoissance et de mon attachement pour elles. Je ne sais si je n'aimerois pas mieux ignorer les marques si touchantes de leur amitié, que de les savoir pour m'en attendrir au point que je le fais. Il s'élève des regrets

dans mon cœur que les réflexions ont bien de la peine à calmer; je suis beaucoup moins sensible aux promesses de me faire faire des miracles.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, le plus joli livre que l'on puisse lire, et dans le goût le plus neuf. Je comprends que les Auteurs rigoureux y trouvent des défauts; mais les femmes, accoutumées aux négligences de l'écriture, n'en sont point choquées, et sont charmées des traits d'esprit dont cette histoire pétille partout. Madame d'Orves, qui l'a lu avec grand plaisir, me prie de vous faire cent mille complimens de sa part. J'ai envoyé ce livre à M....; mais avec votre permission, je l'ai prié de me le renvoyer bien vite, car je le garde pour moi, et vous supplie instamment, dès que la suite paroîtra, de me l'envoyer par la même voie. J'attends cette galanterie de votre part, et vous rends un million de grâces de vous être souvenu de moi dans cette occasion.

Je crois que vous ne manquez pas de gens à Marseille qui vous disent toutes les nouvelles du pays, ainsi je ne tomberai point dans la répétition, que pour vous dire mille et mille fois que personne ne vous honore, Monsieur, et n'est avec un plus sincère attachement, etc.

LETTRE 4.

Du 11 Décembre 1731.

J'AI grand regret, Monsieur, à tous les pas précipités et inutiles que vous avez faits, et qui nous ont dérobé les momens que vous nous aviez destinés. Votre courte apparition n'a fait qu'augmenter le désir que nous avions déjà d'avoir l'honneur de vous voir; il a fallu contraindre nos empressemens, ravaler toutes nos questions, réprimer notre curiosité sur cent mille choses, et vous en laisser ignorer aussi un grand nombre. J'aurois bien sérieusement souhaité de pouvoir vous entretenir un peu avant votre arrivée à Marseille, parce que je sens que personne n'est plus véritablement votre amie que moi. Ce Prince a tout dérangé, et, en vérité, ce n'étoit pas trop la peine de s'en faire une si grande fête. Il méprise tout, il ne se soucie de rien, les honneurs le fatiguent, et il ne lui vient pas dans l'esprit, encore moins dans le cœur, de savoir le moindre gré aux gens qui se tourmentent le plus pour lui. Si cette fierté étoit soutenue d'un cortège et d'une représentation respectable, ce seroit une consolation : mais si vous voyiez ce train et ces figures, vous ne leur donneriez pas le moindre asile; et si vous leur donniez quelque chose, ce seroit l'aumône. Notre ville d'Aix, et sur-tout le cours, étoient cependant le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer. Je sais bien que Marseille en

auroit encore eu de plus magnifiques à présenter; mais il n'en auroit pas été ému davantage : ainsi je vous conseille de prendre patience, et de nous venir voir. Je suis chargée, Monsieur, de vous faire cent mille complimens de la part de M. le Comte de Coëtlogon, Syndic des Etats de Bretagne, et de vous supplier de vouloir bien vous charger du soin de faire embarquer par un bâtiment sûr et connu de vous, des provisions d'huile d'olive, et autres raretés de Provence qu'il m'a demandées, et que je vous adresserai à Marseille, selon qu'il m'en a priée.

Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, de sa sincère reconnoissance, et que ce n'est pas un discours ordinaire, mais les véritables sentimens d'un cœur qui vous aime et vous honore parfaitement.

J'ai l'honneur d'être au-delà de toute expression, Monsieur, etc.

LETTRE 5.

à Aix, le 24 Décembre 1734.

Je ne pourrois en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur : je n'ai jamais rien vu de si joli, de si galant : comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris,

afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous; ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

On ne parle que de votre passion pour Frère Côme, et de la sienne pour vous; je vous en félicite, Monsieur.

LETTRE 6.

Du 16 Mars 1752.

J'ai reçu, Monsieur, tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous allons exécuter: vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre, faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles, que tant de délicatesse dans les ornemens n'en requièrent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris, sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu! qu'un petit Gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommerie! rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence; il est sans passion et sans ennui, il n'a

soin que de ses guêtres, elles font tout son équipage; quand elles se coupent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que, malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible Forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

LETTRE 7.

Du 30 Mars 1732.

Cela est tout simple, vu le tems présent. On arrive à Paris, chaise rompue, brancards brisés : on n'est pas plutôt arrivé, qu'on a ordre de ne point paroître à la Cour et de rester à Paris, et le lendemain lettre de cachet pour revenir à A.... Grande exactitude à obéir, et pour cela chaise neuve qui coûte bien de l'argent, mais qui est magnifique. On revient à tire d'aile : on conte son aventure à tout le monde : on apprend en arrivant que M. le Premier-Président part le lendemain pour Paris : on y va dès le matin, visite ordinaire : on parle

de chemins, de la pluie et du beau tems, et le jour d'après on siége et on préside à la Grand'Chambre, où l'on est actuellement, et voilà tout, il n'y a ni plus ni moins à cette aventure. On rapporte pour cinq cents écus de jolis bijoux, sans compter la chaise de poste, et on se porte à merveille.

Je vous suis tendrement acquise, Monsieur.

LETTRE 8.

Du 8 Avril 1732.

Vous approuvez bien, Monsieur, que l'on aime ses domestiques; vous voulez bien qu'on leur rende tous les services que l'on peut; vous convenez bien que vous êtes en place pour acquitter vos amis de ce devoir. Enfin, vous permettez bien que je m'adresse à vous avec toute sorte de confiance pour vous demander une grâce : la voici, Monsieur, dans ce petit mémoire; elle intéresse un de mes gens, elle fait sa fortune, elle fera le motif de ma très-vive et sincère reconnoissance.

Comment vous portez-vous, Monsieur? Savez-vous toutes nos lettres de cachet et nos exils laïques et ecclésiastiques? J'en reviens à mon Gentilhomme de Vivarais, et vous souhaite de bonnes et heureuses fêtes à la façon du pays.

LETTRE 9.

Du 25 Juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de Conseiller d'honneur dans le Parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur. C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous étoit due de droit, et que cet événement est des plus simples; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, Monsieur; vous avez des entrailles; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'étoit pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de la Garde : c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulageroit dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes,

je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils ; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'Abbé de Suse, Aumônier du Roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection ; et puis dans la suite nous verrons s'il y auroit quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien ; prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur ; je vous dirai les raisons ; elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le Chevalier de Castellane, d'accord avec mon traître de valet-de-chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettoit au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées ; enfin, affaire de Fées ; voyez si

cela

cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur : j'ai un extrême désir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

LETTRE 10.

Du 28 Juillet 1732.

MONSIEUR l'Intendant revient donc de son rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable Intendant, qu'il y a long-tems que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déjà dans son lit? ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

LETTRE 11.

Du 22 Août 1732.

LES timides nymphes de Lovône ne répondent pas à des chants si doux et si séduisans. Si on les agace trop, j'ai peur qu'elles ne se gâtent. C'est le tems des complots, il s'en forme un tout le long de la côte pour leur faire perdre cette belle simplicité, qui est tout leur ornement. Déjà les voilà

tristes à mourir d'avoir vu échouer une partie sur la mer, dont elles s'étoient flattées; venez demain pour les consoler, amenez M. de R... on le désire, et on veut bien qu'il le sache. Mais ne sont-ils pas deux ? Faites sur cela ce que vous jugerez à propos; mais sur-tout faites des vers, Monsieur, car en vérité vous les faites bien jolis; vous le savez bien, et vous n'avez que faire de ma fade louange.

LETTRE 12.

Du 10 Septembre 1732.

Mille et mille grâces soient rendues à qui m'a envoyé un vent si aimable et si favorable, si délectable, si guérissable, et toutes choses en *able*. Il est sept heures, et l'estomac n'a rien dit; nous avons eu grand monde, tout est reparti. Les chasseurs ignorant l'intention qu'on avoit sur eux, se sont fatigués à la chasse, et faisoient mauvaise figure le soir auprès des Dames : ils font leurs très-humbles excuses. J'aurois de la gaîté aujourd'hui, si je ne regrettois la journée d'hier, dont je profitai si mal; ainsi va le monde.

Je suis pénétrée de vos bontés et de vos attentions, Monsieur. Être enchanté auprès d'Armide, et se souvenir de ses amis, c'est une très-belle action. Bon jour, belle Armide.

LETTRE 13.

Du 26 Octobre 1732.

Est-ce de Maroc que vous m'avez envoyé une si belle peau, Monsieur? Hélas! je n'en doute pas; je ne vous vois plus, je n'ai plus l'espérance de jour à autre de vous voir arriver, tantôt à dîner, tantôt à souper. Le Chancelier O.... ne vous annonce plus, ni vous, ni vos volontés. Enfin, c'est un changement auquel je ne m'accoutume pas, et dont toutes les gentillesses de mon petit palais ne me consolent point. Je me suis jetée dans une retraite totale; les orages, les éclairs, les tonnerres, sont ma seule compagnie, et ont si bien rompu tout commerce avec le reste du monde, que voilà trois ou quatre courriers qui ne passent point, ainsi pas la moindre petite nouvelle. M. de... nous a quittés, le Chevalier d.... est à Saint-Marc, et celui de L... chez ses parens. Je suis avec Pouponne et mes pensées, tant bonnes que mauvaises. Vous êtes l'objet des premières: ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur.

LETTRE 14.

Du 21 Novembre 1732.

Je suis au désespoir, Sineti n'est point ici : je lui envoie dans l'instant un porteur exprès à Apt, il sera ici demain au soir sans faute. Conservez-lui votre bonne volonté et votre précieuse amitié : vous êtes un ami du premier ordre. Je suis dans l'enchantement de la bonté de votre cœur ; vous ne sauriez rien faire qui me fasse plus de plaisir assurément que de placer ce pauvre garçon. Je vous conjure de l'attendre, je voudrois le tenir ; mais enfin, il sera sûrement vendredi à Marseille avec tout le secret et les précautions nécessaires.

Je suis au milieu de cent mille voix qui m'étourdissent ; je ne sais ce que je dis ; mais je sais que je vous aime de tout mon cœur. Je n'ai pas le tems de vous dire cela plus poliment.

LETTRE 15.

Du 22 Novembre 1732.

Si les choses inanimées ne vous apprennent rien de moi, Monsieur, il ne faut pas que vous espériez d'avoir jamais de mes nouvelles, avec le divorce que j'ai été faire avec tous les mortels. Mais voyez de quoi je me suis allée aviser ; si j'avois prévu l'embarras où cela me mettoit, par rapport à

vous, je serois demeurée parmi les hommes, et à portée qu'il n'en parût aucun devant vous qui ne vous parlât de moi. Je ne vois plus de remède à ce mal que de venir vous-même : vous me l'avez promis, et j'entends encore le français. Venez donc en propre personne, Monsieur; venez triompher de toutes mes résolutions, et les voir céder au foible que j'ai pour vous, et dont ce babillard de L..... vous a parlé, si je ne me trompe, dans une de ses lettres. Je ne sais plus ce qu'est devenu mon gendre Castellane, son frère est revenu de ses montagnes; la ville se remplit : voilà à-peu-près toutes mes nouvelles. Ma pendule attend sa console, et sa console, à ce que je comprends, attend son ouvrier; et moi je vous attends avec une impatience proportionnée à tous mes sentimens pour vous, Monsieur; vous les connoissez, mais non encore tels qu'ils sont. J'ai cependant une grande quantité de choses à vous dire; je ne sais par où commencer. Je crois qu'il faut capter d'abord la bienveillance de mon lecteur, en lui disant que j'ai vu la beauté B.... J'ai dîné avec elle chez Madame de..... je l'ai contemplée tout à mon aise : cela est beau certainement; cela est pâle; cela est maigre; cela est changé; mais j'ai démêlé tout cela, je la vois telle qu'elle est naturellement, et telle que vous l'avez vue. Je l'ai admirée, hélas! en femme qui n'a plus de raison de lui trouver des défauts. J'en suis enchantée. Le premier article vous a-t-il mis de belle humeur!

L.... pénétré de votre amitié et de vos vues pour lui, vouloit partir ce matin. Je l'arrête encore quelques jours sur la phrase de votre lettre, qui lui donne congé jusqu'à la revue. J'ai de sérieuses raisons pour le garder ce peu de tems. Le Marquis de.... doit passer à Aix; je serai bien aise de le voir, et il me faut mon grand-maître de cérémonies; vous le voulez bien, j'en suis sûre.

LETTRE 16.

Du 30 Novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre S..... Monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il étoit malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son père n'est point trop mal; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étoient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirois-je de plus, sinon que nous l'aimons tendrement, et que nous le regrettons au-delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant, que de penser que vous le connoîtrez bien, et que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle.

L'âge ne fait rien à l'affaire, ses bonnes qualités ont soixante ans; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachemens sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a long-tems. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts; mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde, que tout cela ne vous rebute point; gardez-moi pour les momens où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra; ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi, quand vous voudrez être à vous? J'avois dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyois presque jamais; parce que j'étois toujours comme les gens ivres : mais dès que mon ivresse passoit un peu, ou qu'il m'arrivoit quelque encombre, je courois à elle; elle en badinoit, et me savoit très-bon gré de mes retours, dont elle connoissoit tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison; à Dieu ne plaise, je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

LETTRE 17.

Du 5 Décembre 1732.

Je n'ai vu de tout ce que vous m'envoyez que la console qui est charmante ; je vous en remercie de tout mon cœur, Monsieur. Je ne doute pas que vous ne l'ayez faite vous-même : toute la délicatesse de votre esprit aura passé dans vos doigts, et cela fait un ouvrage parfait. Je n'ai donc point vu la noce : mon premier mouvement m'y portoit, la réflexion m'a arrêtée, et n'ayant fait aucune visite dans la ville, celle-là auroit paru singulière. La petite femme sera heureuse avec un très-honnête homme et dans une belle ville.

Je vous renvoie la lettre de notre ami M..... Monsieur, elle est écrite à merveille. J'y aperçois des sentimens pour vous que je comprends mieux que personne, et je l'en aime davantage. Quand il vous viendra quelque lettre de la petite Angloise, faites-m'en part, je vous en prie, mais sur-tout de ce qui se sera passé le 2 de ce mois. Comptez sur ma discrétion, comme je compte ne pouvoir savoir rien de bien sûr, que ce que vous recevrez.

J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir ; il me semble qu'il faudroit se rassembler pour écouter les nouvelles de ce moment présent.

LETTRE 18.

Du 29 Décembre 1732.

J'AI si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment : le voici. Bon jour et bon an., Monsieur, et tout ce qui s'ensuit : voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens; car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous, valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits; cela ne m'embarrassera point et me fera grand plaisir. Je vous pillerai et ferai mon profit de ce que vous me direz. Et pourquoi non? vous pillez mon sallon, mes corniches, etc. Il est vrai que le vol n'est pas égal; mais il y a de grands et de petits voleurs.

Adieu, Monsieur. Que je vous plains ces jours-ci!

LETTRE 19.

Du premier Février 1733.

O DAME! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier, mais je ne veux pas que vous m'oubliez; je n'entendrois aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur,

sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît : et ne venez point tenir de mauvais propos ; que c'est par discrétion que vous ne voulez pas interrompre ma retraite ; mauvaises raisons non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paroît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses ! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrois bien vous voir ici, je soupire après Belombre, je veux que vous vouliez y venir souvent passer des soirées avec nous ; vous savez parler toutes sortes de langues ; vous savez vous accommoder à tous les esprits ; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaînée et dans le solide et le sérieux : n'êtes-vous pas charmant ? moyennant quoi ne renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincèrement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

LETTRE 20.

Du 17 Février 1733.

Quand je ne vous serois venue dans l'esprit que le vendredi des cendres, c'étoit bien assez, Monsieur, pour exciter ma reconnoissance ; mais vous souvenir de moi au milieu du bal et des plaisirs les plus vifs du carnaval, il y a de quoi me faire tourner la tête. Vous excusez mieux que moi le marché que je vous ai proposé ; je ne saurois parvenir à vous oublier, c'est une chose étrange que mon

foible pour vous ; je prends le parti de ne plus combattre ce penchant, de vous aimer de tout mon cœur, et de penser à vous bien tendrement et bien solidement ; car mes pensées ne sont point frivoles : je vais au fait. Je vous enrichis, je vous établis, je vous marie, je vous fais le sort du monde le plus joli et le plus heureux ; je me place à portée de voir tout cela, je vous possède à Belombre. Enfin, que ne fais-je point ! je défie l'imagination vive et jeune de votre Angloise d'aller plus loin. Cette lettre de rencontre est en effet un portrait où l'on voit cette personne. Il y a dans mes châteaux en Espagne de la voir à Marseille à la suite de Madame votre mère, à qui je fais vous rendre une visite, et voir la Provence. Si vous ne trouvez pas que je m'occupe assez de vous, vous n'avez qu'à dire. Ne grondez point Madame d'Héricourt de vous avoir négligemment envoyé cette lettre : au contraire, dites-lui de vous en envoyer tant qu'elle pourra : elles sont vives et jolies. Nous savons ici toutes vos fêtes : savez-vous les nôtres ? et la résurrection de l'ordre de Méduse? J'ai reçu des descriptions de la Cour et de Paris, qui donneroient envie de s'en éloigner, si nous n'étions pas déjà au bout du monde. Mais y sommes-nous mieux ? non : concluons qu'il faut se faire une habitation au dedans de soi, y admettre bien peu de gens, la décorer d'ornemens solides et agréables, avoir un Monsieur Lainé qui donne de beaux dessins, les bien exécuter soi-même, et s'y

renfermer. M'entendez-vous, Monsieur? vous ferez fort bien ; car pour moi je ne m'entends presque plus, et sens que j'extravague. Adieu, etc.

LETTRE 21.

Du 17 Mars 1733.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de faire espérer l'honneur de votre protection au sieur Ferraud, qui se présente à vous aujourd'hui. Il a une grosse famille, de jeunes, jolies et sages filles; tout cela demande un peu de bien, et il n'en a point; un petit emploi pourvoiroit à tout; je vous le demande pour lui, et je joins mes prières à celles de M. de B..... C'est la mouche du coche; mais n'importe, ma reconnoissance n'en perdra rien de sa force, non plus que tous les sentimens que vous me connoissez pour vous, Monsieur, et que je vous ai voués pour toute ma vie.

LETTRE 22.

Du 28 Avril 1733.

Il m'est revenu que M. de B..... compte que vous souperez chez lui le jour que vous arriverez à Aix, Monsieur, et moi je compte sur cet honneur-là aussi, et j'ai invité et prévenu le P. de R..... qui s'y attend : évitez une querelle qui deviendroit sérieuse entre M. de B.... et moi, d'autant plus que les

esprits sont aigris de part et d'autre par plusieurs poissons d'Avril qui ne sont pas encore digérés. Sérieusement, ayez la bonté d'écrire un mot au P. pour lui apprendre votre engagement avec moi, et instruisez-moi de votre marche; elle me seroit bien agréable, si elle ne m'annonçoit pas une absence longue et insupportable.

LETTRE 23.

Du 25 Mai 1733.

Je fais tout le cas que je dois de votre aimable attention pour moi, Monsieur; rien n'est perdu avec une personne qui en connoît tout le prix. Je vous remercie donc de tout mon cœur de m'avoir appris votre arrivée à Paris. Je m'étois avisée d'être inquiète de vous, au hasard que l'on se moquât de moi d'être en peine de quelqu'un qui est jeune, qui se porte bien, et qui voyage dans le mois de Mai. Votre lettre a tout rassuré, et m'a fait un grand plaisir; il n'y a que la date qui m'en déplaît. Quand je vous vois à deux cents lieues de nous; quand je pense que Belombre sera sans vous cet été, je m'afflige et je suis toute découragée. Mais de quoi vous vais-je parler! vous avez bien d'autres idées. Nous voilà dans les grandes mers, vous avez trouvé Monsieur votre père encore foible et infirme, je le sais par le P. de R...., Madame votre mère en bonne santé; vous leur avez nommé mon nom, j'en suis persuadée : vous avez trouvé Madame de....

toujours la même, et se souvenant de ses anciennes amies : mon Dieu que cela est beau et rare ! Je suis effrayée de tous ces enfans uniques qui ont péri ou qui vont périr, et des maisons sans ressource : beau sujet de réflexion pour les personnes qui ont le tems d'en faire. Nous n'avons rien en ce pays-ci digne de vous être mandé; des missions, des sermons, Aix en est farci. M. de B..... est allé faire une course légère jusqu'à mercredi. Dites-moi des nouvelles de Mademoiselle de P..... (dis-je bien son nom ?) Pouponne est très-étonnée de se voir respectée; elle vous fait ses petits complimens; et tout ce qui m'environne vous respecte, vous honore, et me charge de vous le dire. Pour moi, Monsieur, je n'y fais pas tant de façon, je vous regrette et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE 24.

Du 12 Juin 1735.

C'EST un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur; il me semble que j'y suis; gens affairés de riens; gens parlant beaucoup et ne disant rien; gens affectueux qui ne sentent rien; gens écoutans qui n'entendent rien; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commencer avec gens simples, rustres, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée

tout de suite à R.... J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue.... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter; c'étoit déjà une grande avance d'être présentée par vous : mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité; peut-être aussi que M. P..... finira tout : c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre. Il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrois quelque confiscation de la part des acquéreurs; ce qui n'avanceroit pas les affaires de cette tante, et gâteroit fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le Marquis D..... a passé ici; il y arriva à huit heures du matin, il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre Comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien, *vous ai destapat* : entendez-vous

ces paroles? Vous ne me dites rien de Mademoiselle votre sœur; je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le tems de Belombre, qui m'occuperoit bien agréablement, s'il ne m'y manquoit rien. Mais hélas !.... hélas !.... Adieu, Monsieur, regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

LETTRE 25.

Du 17 Juin 1733.

MONSIEUR le Chevalier de C..... me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudroit un Chevalier de C.... pour vous porter ma réponse : mais comme le vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignois, et auxquels je donnois des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet

effet tout naturel. Avec cette certitude, je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli, et l'oubli lui-même; n'est-il pas bien dû aux pauvres absens? il y a long-tems que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles? hélas! la ville d'Aix n'en fournit point; la mission est finie, la Comédie lui succède demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B..... a la fièvre double-tierce, et Mademoiselle de..... épouse de M. de N..... c'est comme si le P. G..... épousoit Mademoiselle C..... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission: car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi; ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate terre, qui me sert de bibliothèque; elle a trois pans et demi de hauteur: je voudrois une jolie serrure et une jolie clef angloise ou façon d'Angleterre; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie; vous vous en souviendrez peut-être. Je suis

fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, Monsieur ! cela ne se peut décrire.

LETTRE 26.

Du 28 Juin 1733.

Je vous réitère tous mes complimens, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur. Mais mon Dieu ! dans quelle situation vous trouvera-t-il ce compliment ? L'état où est Monsieur votre père ne laisse presque pas d'espérance pour lui ; ainsi je m'afflige avec vous plus encore que je ne me réjouis. La douleur se fait plus sentir que la joie, celle de votre noce aura été bien troublée : peut-être aussi que mon imagination va trop loin, et avance des malheurs qui seront éloignés, s'il plaît à Dieu. Je le souhaite bien sérieusement, Monsieur, car je partage vos peines avec beaucoup de tendresse.

Vous m'avez attiré une lettre, Monsieur, qui m'embarrasse infiniment. Quand j'admirois celles de Mademoiselle de P...., je ne croyois pas avoir un jour à y répondre, et cette commission me paroissoit bien entre vos mains. J'ai un style tout dégingandé qui lui paroîtra tout-à-fait ridicule. Je vais tâcher de le réduire au sens commun : en tout cas, vous corrigerez, s'il vous plaît, et vous la donnerez vous-même, ce qui lui servira d'excellent passe-port.

Rien n'est si solitaire que Belombre, il semble que tous mes amis se sont accordés cette année pour avoir affaire ailleurs. Le Chevalier de.... et moi allons tête à tête. L.... va à B....; M. de.... reçoit Madame de M....; D.... est à Aix, celui-là reviendra. *Je ne veux pas me dire qu'on s'ennuie à Belombre, je veux, au contraire, me persuader que l'on est au désespoir de n'y pas être.* Adieu, Monsieur, vraiment j'ai bien d'autres affaires que de babiller avec vous; je vais finir ma lettre, je suis votre servante très-humble.

LETTRE 27.

Du premier Juillet 1733.

Qu'est-ce donc que vous avez, Monsieur, vous êtes dans votre lit, vous avez mal à la jambe; êtes-vous tombé? vous êtes-vous cogné? Je suis fort occupée de tout cela, et vous comprendrez aisément que c'est l'article qui me touche principalement, puisque je le fais passer avec celui de mes félicitations.

Voilà donc enfin Mademoiselle votre sœur, Madame de L. F. Il ne faut penser qu'au plaisir et à la douceur que vous aurez d'avoir cette chère sœur sous vos yeux, et mariée dans une famille où tout ce qui la compose est fait pour la rendre heureuse: mais elle leur rendra bien un avantage si précieux; j'en juge par tout ce que j'entends dire d'elle, et encore plus par le sang qui coule dans ses veines.

Je ne veux rien dire de Monsieur son frère en particulier, les louanges en face sont trop grossières; il suffit qu'il soit dans mon cœur tel qu'il doit y être; mais je veux qu'il soit en bonne santé; j'en reviens toujours là : il ne faut point troubler la fête, s'il vous plaît, Monsieur, par un article si considérable.

Oserois-je vous prier de présenter tous mes complimens, félicitations, vœux, souhaits, à tout ce qui vous appartient? Faites, je vous prie, souvenir M. et Madame d'H. de la façon dont je les honore. Madame votre mère ne viendra-t-elle jamais voir ses chers enfans? la Provence devient son pays. Il faut y mener cette aimable Angloise, sa présence dédommagera bien de la privation de ses lettres.

Tout est parti ou part, les vaisseaux sont à mille lieues de nous. Les B...., les L.... B...., tout est déjà décampé; votre petite servante part lundi, et va vous attendre, Monsieur, avec une grande tristesse de ne vous point trouver, et avec une grande impatience de votre retour.

On vous a mandé les hauts faits de M. de B....; le pauvre M. de R.... en est affligé à mourir.

LETTRE 28.

Du 17 Juillet 1733.

Je voudrois, Monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le Chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de S. Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverois tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étoient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrois bien que ce Chevalier, avec sa physique, me vînt dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent rien. Comme il lui plaira; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur malaise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre G....., assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tout le pays. M. de...., qui prend des eaux à..., en est désespéré. Pour moi, je n'en reviens point; je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du

monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine de tems en tems d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être; mais je pense tout d'un coup que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de Septembre ramenera les voisins, et alors je serai moins inquiète de mes Chevaliers et de D...., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L.... y est furieusement invité, et ne sauroit résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de Septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Hé bien! Monsieur, tout est-il fait? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde : vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même Pouponne.

LETTRE 29.

Du 22 Juillet 1733.

LIGONDÈS, tout éloquent qu'il est, ne peut pas atteindre à tout ce qu'il faudroit dire pour vous exprimer nos regrets, Monsieur. Enfin, Belombre est laid, jugez de tout le reste; j'y arrivai hier au soir munie d'une de vos lettres que je reçus à Aix. Je n'y répondrai, s'il vous plaît, que dans la première de mon fils; une Dame de château a mille occupations : il faut distribuer mon lard, ma chandelle, mon huile, prendre bien garde à tout; mais avec ma bonne conduite, je vais être ruinée. Savez-vous à quoi, Monsieur? En glace. Je suis outrée de colère contre la ville de Marseille, d'être si grande et si petite.

Je vous ai fait tous mes complimens, Monsieur, sur le mariage de Madame votre sœur; plus j'y pense, et plus je le trouve joli. Vous me dites à cette occasion des choses si jolies et si flatteuses, que je ne saurois y répondre; mais je sais ce que je sais, et Ligondès vous l'a dit. Il faudra donc, Monsieur, se passer de nouvelles, et se contenter de savoir les gentillesses des jeunes gens de Paris : vous apprendrez que nous avons aussi nos histoires, et que l'Amiral de B.... est tout-à-fait du bel air. Nous allons être ici très-solitaires : vous pouvez

nous mettre en chanson si vous voulez, nous sommes so...., nous sommes so....

Il n'y a point de délicatesse que vous ne receviez de notre part: point de plaisir, point d'esprit, point de joie, un ennui mortel, tant que votre absence durera. Mais, Monsieur, pourquoi, s'il vous plaît, *cette serrure, et cette clef immense?* J'ai ouï dire que quand on ne trouvoit point ce que l'on cherchoit, il ne falloit *rien mettre à la place:* c'est ainsi qu'on en usera pour vous à Belombre. L. B.... est chez lui assez infirme; je dînai hier avec lui en passant.

Le Chevalier de C.... vous rend mille et mille grâces au sujet de son peintre.

On se prépare avec grande satisfaction à recevoir Madame votre sœur, à B.....

Je vous remercie, Monsieur, de toute mon âme, de vos bontés pour ces pauvres f..... J'ai encore cent mille choses à vous dire, ce sera pour la première fois.

LETTRE 30.

Du 18 Septembre 1733.

J'AI une si grande quantité de choses à vous dire, Monsieur, que je ne sais pas comment en sortir, et j'ai pris le parti du silence, comme le seul moyen de me tirer d'affaire; mais il n'est pas trop soulageant, et j'y renonce. Je commence par le plus pressé: c'est la santé de Monsieur votre père. Mon

Dieu ! Monsieur, par quel miracle est-il revenu de l'agonie où nous l'avons vu, et à son âge ? Il faut convenir que nos machines sont quelquefois bien parfaitement construites, et capables de résister à tout. Je souhaite que vous jouissiez encore long-tems d'une vie qui vous est si chère. Votre absence et votre retour seront mon second article ; il est considérable, Monsieur, pour qui vous attend avec impatience, et s'est accoutumé à vivre quelquefois avec vous. Votre départ dépendoit de Monsieur votre père ; le voilà mieux : il me semble que rien à présent ne doit vous arrêter, ni changer le projet de venir le mois prochain, et de nous amener Madame votre sœur, qui appartient à la Provence présentement. Madame sa belle-mère a passé un mois à Marseille, elle est retournée à Aix : venez donc, Monsieur.

Me voici à la promotion ; elle est très-satisfaisante pour moi. Mon fils, mon cousin, je me trouve entourée de bonnes fortunes, je suis véritablement aise de L..... Que ne vous doit-il pas, Monsieur ! je vous réponds bien de son cœur et de sa reconnoissance ; je la partage avec lui, et vous remercie mille fois de tout mon cœur d'avoir si bien conduit cette affaire. Ce traître enfant est à B.... devant être à Belombre, selon nos arrangemens ; mais le drôle s'amuse à B...., et je ne lui présente rien qui en approche. Il faut prendre son parti, et s'exécuter de bonne grâce. Je ne lui ai point écrit, parce que je le compte ici à tout moment. Belombre est

aujourd'hui dans son plus fort pour la compagnie; j'y possède M. de L. B...., M. le P. de R....., et M. G...., qui n'a peut-être pas l'honneur d'être connu de vous. Tout cela me quittera dans quatre jours, et je retomberai dans une parfaite solitude. J'ai été accablée d'une fluxion épouvantable, il m'en a coûté une dent que l'on a soupçonnée être la cause du mal, et cette opération a été faite par un forçat qui vient d'avoir sa liberté. Si on pouvoit placer le mot de délicieux en pareil cas, je vous dirois que véritablement c'est une chose délicieuse que de se faire arracher des dents par cet homme. Ma fluxion est passée, et me voilà comme une autre.

Je crois, Monsieur, que vous ne manquez pas de gazettes de Marseille, ainsi je ne m'aviserai pas de vous dire des nouvelles, ni les petites tracasseries de votre Académie; mais je vous dirai que le poëte Gros a fait une pièce charmante pour Belombre : il faut que ce soit le Chevalier qui vous la lise, sans quoi je vous l'aurois envoyée. Ce Chevalier a été enchanté de l'honneur de votre souvenir; imaginez-vous tout ce qu'il vous répond, et combien de complimens de tendresse et de respects. Mes deux Magistrats vous disent aussi mille belles choses. Voilà à peu près ce qui étoit accumulé; mais voici une affaire sérieuse que je prends la liberté de vous confier, Monsieur. Je vous supplie de vouloir vous y employer, avec toutes les circonstances que j'aurai l'honneur d'ajouter à ma prière.

LETTRE 31.

Du 12 Octobre 1733.

Je quitte Belombre, Monsieur; mais, hélas! *j'ai beau changer de lieux, mon soin est inutile* (c'est une vieille chanson.) Je ne vous rencontre nulle part, les bruits de guerre ne vous émeuvent pas, je crains bien qu'un motif plus pressant ne vous retienne à Paris; la santé chancelante d'un père, dont l'âge et les infirmités tiennent dans une inquiétude continuelle, nous annonce une prolongation d'absence d'autant plus affligeante pour nous, qu'elle l'est infiniment pour vous. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui peuvent m'en donner, hors à vous, que je n'ose interroger, vous sachant bien occupé. J'ai cependant eu l'honneur de vous écrire pour deux petites affaires, mais sans me formaliser le moindre brin de n'avoir pas de réponse, persuadée que ce n'est ni par oubli, ni par indifférence. Aujourd'hui, par exemple, me voici à la tête de tous les Cast.... du monde, Commandeurs, Chevaliers et autres, pour vous apprendre la mort du pauvre Serre, peintre, et vous demander en grâce d'employer tout crédit, et le verd et le sec, pour placer notre petit peintre Bernard, dont l'habileté, l'esprit, le caractère, la sagesse, vous charmeront quand il aura l'honneur d'être connu de vous. Qu'il vous doive son établissement, je vous en conjure : c'est une bonne et

très-bonne acquisition que vous ferez; et sans vouloir nous faire valoir, il est heureux que sa famille, le climat et bien de petites circonstances le fixent à Marseille. Il vous devra son bonheur, Monsieur; n'en est-ce pas un que de faire du bien? Il n'y a pas un moment à perdre, cette place va être demandée avec empressement, il faut gagner du terrain : c'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux. Je quitte le plus beau tems du monde : il semble qu'il le fasse exprès, après avoir été sauvage et froid pendant huit jours; mais enfin je pars : je crois que l'envie de voir passer toute une armée à Aix, me détermine. Cette ville est ordinairement si languissante, que je crois que le mouvement lui siéra bien. L.... arriva hier au soir du château R....; c'est le séjour des plaisirs : le maître, la maîtresse et leur fille y sont avec Mesdames de B...., de M...., et des hommes tout plein. Adieu, Monsieur, souvenez-vous que vous avez au bout du monde une amie tendre et fidèle, et souvenez-vous aussi, s'il vous plaît, de l'intérêt qu'elle prend au petit peintre.

LETTRE 32.

Du 25 Janvier 1734.

VOILA notre petit peintre, Monsieur, je vous présente tour à tour tout mon monde; je vous le recommande de tout mon cœur, je le mets sous votre protection, et je crois que je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ici sur cet article.

M. de la Fare est arrivé galamment, et a surpris mère, femme, grand'mère, et surpris bien agréablement. On dîne aujourd'hui chez le P.... de Ricard; j'y vois tout cela dans le lointain qui convient à mon âge et à mon humeur sauvage. Mais, Monsieur, vous savez ce que vous savez, et que mon cœur est près de vous, et de tout ce qui vous appartient, avec une grande sincérité, et à toutes les épreuves dont je pourrois être capable. *Dixi.*

Je voudrois bien savoir par vous-même des nouvelles de ce pauvre Olivier, si vous l'avez vu, et comment cela s'est passé.

LETTRE 33.

Du 25 Février 1734.

Je voudrois bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, qui convînt, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard; vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par son zèle à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénètrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disoit en pareil cas, que quand on étoit obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avoit que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.*

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point; elle se conduit très-bien, elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairoit à son âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite âme, dont les fonctions sont raisonnables; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paroît pas alors qu'elle désire d'être mieux; l'esprit de

couvent s'efface, le sien paroît : elle en a ; et pourquoi n'en auroit-elle pas ? le monde, la bonne compagnie perfectionneront tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille : et je dirois trop, si elle avoit quelque petite chose sujette à correction ; car on ne l'apercevroit pas, et ce seroit alors un malheur. En tout, c'est une fort jolie femme, et le tems manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie ; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déjà bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris, Monsieur, cela est-il vrai ? Quoi ! Belombre seroit encore abandonné cette année ! quelle inhumanité ? Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours, vous le devez un peu, c'est moi qui vous en réponds.

Du même jour.

Le Chevalier m'accable : il est si aise, si content, si reconnoissant, qu'il ne sait où il en est ; il voudroit me charger de tout cela, comme si je n'en avois pas assez pour ma part. O mon Cousin ! dites vous-même toutes vos affaires. « Je suis si pénétrée » de reconnoissance, Monsieur, du grand service » que vous venez de rendre à notre petit Bernard,

» que je ne trouve pas de termes pour vous expri-
» mer tout ce que je sens dans cette occasion. Je
» ne l'entreprendrai donc pas, et je vous ferai grâce
» d'un compliment et remercîment dans les formes
» que j'avois d'abord imaginé de vous faire ; per-
» mettez-moi seulement de vous renouveler ici
» les assurances de mon attachement et de mon
» respect ».

LETTRE 34.

Du 28 Février 1734.

C'EST une vraie curiosité, et premièrement une grande rareté, que de voir un homme heureux ; en voilà un de votre façon, Monsieur : dites-moi, s'il vous plaît, si ce n'est pas une grande satisfaction que de disposer ainsi de l'âme d'un mortel. Je ne cesse de vous louer et de vous remercier ; je vous ai baisé ce matin sur deux joues plus jolies que les vôtres, ne vous en déplaise ; mais elle a su que c'étoit à vous à qui j'en voulois : c'est la seule occasion où l'on peut être bien aise qu'un autre tienne votre place. Cette aimable sœur étoit à sa toilette, Bernard lui a fait la révérence, et a pris une première idée du portrait qu'il fera d'elle, dès qu'il aura fini vos ouvrages.

On m'annonce le petit peintre parti ; je comptois lui donner cette lettre, il me semble qu'elle ne vaut plus rien par la poste : elle ira pourtant, et moi à vêpres. Adieu, Monsieur.

Le

Le pauvre Ligondès est donc auprès de son père mourant.

LETTRE 35.

Du 11 Mars 1734.

Je parle de vous, Monsieur, aux échos d'alentour, tant j'en suis remplie; jugez donc si j'en parlerai à M. le M..... je vous assure même que ce sera ce que j'aurai de meilleur à lui dire; il n'ignorera ni votre zèle, ni vos empressemens, ni tout ce que vous avez fait pour contribuer à le faire bien recevoir à Marseille; et si tout cela ne perd pas de son prix en passant par moi, il vous en saura tout le gré qu'il doit. Il arrive aujourd'hui à deux heures à Aix, nous serons aux fenêtres de M. de la B..... non pour voir passer un Gouverneur de Province, mais pour considérer des Magistrats à cheval en robe, chose qui sera curieuse. Messieurs les Procureurs du pays sont revenus d'Orgon, charmés de ce Gouverneur, de ses bonnes façons, de ses politesses, dont l'une a été entre autre de demander par écrit la harangue de l'Assesseur, pour la porter à M. son père; il faut convenir que ce père fait beau jeu aux harangueurs : Pouponne s'en tireroit.

Vous arrivez donc de Toulon, Monsieur, vous avez dansé et soupé vous quarantième, chez Monsieur Mithon; vous avez un corps de fer; on ne

peut pas vous tenir tête. Si nous étions assez heureux pour que vous eussiez quelque petite plaie, quelque petit ulcère, quelque charbon, quelque bagatelle de cette espèce, nous serions bien contens; et nous avons bien nos raisons pour cela; car voici le sieur Boismortier avec tous ses bistouris, qui se présente à vous plein de zèle et de transport.

En voilà assez, voici une lettre immense, j'ai plus de regret à la lecture qu'à l'écriture; pardon, Monsieur, si j'ai réussi, il faudra que je mange les joues à Madame de Bonneval. L'Abbé d'Oppède est arrivé, le savez-vous? Pour moi, il y a huit jours que je suis enfermée dans mon couvent. Je ne sais que le *Miserere*, que j'ai dit pour ces quarante libertins qui s'enivroient à Toulon: il y en a un que j'aime bien; devinez-le, Monsieur.

LETTRE 36.

Du 30 Mars 1734.

Tout est surprenant, Monsieur, dans l'affaire du sieur V....., hors vos bontés pour moi; je les reçois avec une extrême reconnoissance, et je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, de la dernière marque que vous venez de m'en donner. Voilà deux grandes affaires finies, il ne reste plus que le pauvre B. M.; je vous le recommande de plus en plus, Monsieur. Je savois la promotion du sieur V. par une lettre de Madame de.... la plus

honnête et la plus jolie qu'on puisse imaginer. Cette circonstance doit être mise dans le nombre des surprises ; car ordinairement, ou point de réponse, ou papier et style de Ministre ; ici c'est billet tout-à-fait doux ; enfin la grâce est bien assaisonnée et complète. Je fis hier votre commission auprès du Chevalier de Majastres : il est parti ce matin pour Marseille. Grand merci, Monsieur, grand merci, une fois, deux fois, mille fois.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Madame votre sœur, mais c'est ma faute, et non la sienne. J'ai eu bien de petites affaires ces derniers tems-ci : vous allez en avoir de plus sérieuses, Monsieur : l'arrivée des Généraux, l'armement, le départ des galères. Si vous avez quelques momens à donner aux réflexions, convenez qu'un solitaire philosophe, si vous ne le voulez pas mieux, est bien heureux, qu'il épargne par une totale séparation des hommes, la vue d'une grande quantité de sottises et d'inutilités ; mais il faut non-seulement s'en séparer, mais s'en éloigner ; le mauvais air pénètre les portes et les fenêtres les mieux calfeutrées. J'ai une grande envie d'être dans le bois de Belombre, nous y raisonnerons, Monsieur ; et en attendant je vous suis et serai toujours tendrement attachée, n'en doutez jamais.

LETTRE 37.

Du 13 Mai 1734.

DIEU soit loué, et M. l'Intendant bien remercié de toutes les faveurs et marques d'amitié qu'il donne à sa très-humble servante, remplie de reconnoissance, d'amitié, d'attachement et de tous les sentimens les plus sincères et les plus tendres pour lui. Reposez-vous, conservez-vous, Monsieur : je meurs d'envie d'avoir l'honneur de vous voir.

J'espère que Boismortier se rendra digne de vos bontés, il en est transporté.

LETTRE 38.

Du 4 Juin 1734.

JAMAIS, au grand jamais, on n'a vu un oubli et un silence si complet ; j'ai voulu voir jusqu'où cela iroit, et si quelque remords ne surviendroit point. Si j'avois trouvé une rime en *elle*, j'aurois parodié une jolie chanson, et j'aurois dit :

Vole, tendre amitié, vole. . . . . .
Et ramène avec toi l'infidèle. . . . . .

Enfin, les approches de Belombre ont dégourdi le cœur, l'esprit, les doigts : on me craint, si on ne m'aime, et sûrement j'appesantirai bien ma main sur les oublieux. Il faut pourtant avouer ma foiblesse. La nouvelle de venir habiter le château

Montgrand m'a furieusement désarmée, et sans un vilain *si*, c'en étoit fait ; mais si ce *si* a lieu, je reprends toute ma colère, et je la mets en croupe pour vous suivre et accompagner à Paris, où sa fonction sera de troubler tous vos plaisirs, et de vous faire vivre de remords. J'ai été bien malade pendant cinq ou six semaines, je vous conterai tous mes maux. Les B. sont à B. où l'on croyoit vous voir. La B. est à D.... Tout le monde part, et moi aussi dans huit jours ; j'attends ma fille, elle attend la santé de son mari, qui est déplorable depuis quelque tems ; mais enfin tout s'est déterminé à un gros rhume appelé *coqueluche*, qui a son cours, et dont on entrevoit la fin. Je serai charmée de voir Mesdames de.... ; mais il faudra s'arranger ; car vous savez que Belombre est comme Marly : nous parlerons de cette affaire à fond. Vous gardez bien long-tems Madame votre sœur ; vous avez grande raison et elle aussi ; quelque aimable qu'elle soit, elle gagne auprès de nous : c'est mon sincère avis. Mais qu'elle ne me fasse pas le mauvais tour de revenir à Aix quand j'en partirai : en attendant, je lui fais ma très-humble révérence. Adieu, Monsieur, j'ai plus d'envie d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser, que je ne veux vous le dire.

Et les grandes nouvelles, et les grandes morts, qu'en avez-vous dit ? que de pâture pour les allées de Belombre !

LETTRE 39.

Du 8 Juin 1754.

Mon Dieu ! Monsieur, dans quelle situation devez-vous être, et Mesdames de B.; il n'y en a jamais eu de si cruelle. Je la partage de tout mon cœur, et je vous assure que cette nouvelle m'a jetée dans une tristesse dont je ne reviens point. Quelle espèce de victoire où tout le monde périt ! On est ici dans une peine mortelle; il n'y a point de famille qui ne soit intéressée à cet événement, et ceux qui savent leur sort sont moins à plaindre que les autres. Le courrier d'aujourd'hui nous apprendra ces funestes détails. On attend des horreurs aussi du côté de l'Allemagne. *Pourquoi donc tant de sang répandu ?* Il n'est pas possible que je vous parle d'autre chose. Je ne verrai pas tout-à-fait sitôt les bords de l'Euvonne; je ne pourrai guère partir que vers la fin du mois; je regagnerai ce tems en Octobre. Soyez persuadé, Monsieur, que j'ai grande envie de vous voir; soyez-le aussi de la part que je prends à vos inquiétudes; assurez-en, je vous prie, Mesdames de.... Dieu veuille que nous ayons tous de bonnes nouvelles.

LETTRE 40.

Du 11 Juin 1734.

Je vous félicite, Monsieur, je vous félicite, Mesdames ; convenez que vous êtes bien heureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincèrement votre joie. La pauvre Madame d'O.... étoit mourante, elle est enchantée. Mais quel combat, quelle espèce de victoire ! auroit-on le courage de chanter un *Te Deum ?* il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis.* Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : il est mort, voilà la réponse. Je suis en peine du petit.... donnez m'en, je vous prie, des nouvelles ; et ce pauvre C.... ô mon Dieu, et tant d'autres, et M. de M.... voilà qui est effroyable ! Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant pardevers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés. Nous sommes tout héroïques, et nous ne nous soumettons pas aux foiblesses humaines. Adieu, Monsieur, adieu, Mesdames ; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence ; j'ai bien envie d'être à Belombre.

LETTRE 41.

Du 25 Juillet 1734.

Le précurseur Verdun suivra de près cette lettre, Monsieur; il vous porte un exemplaire de celles de Madame de Sévigné, que je vous prie de recevoir comme un petit amusement que je vous présente pour les momens de loisir que vous aurez au bord du fleuve Euvonne. Je n'ai cet ouvrage que depuis quatre jours, et je n'ai trouvé personne pour vous porter mon présent. Verdun va balayer, nettoyer, meubler et m'annoncer : son retour à Aix décidera de mon départ; mais, à vue de pays, je crois pouvoir assurer que ce sera pour lundi 2 d'Août. Je mène ma fille, et son mari suivra de près; je mène la B..... Da.... et le Chevalier. Jetez un coup d'œil sur le château de Belombre, et voyez, Monsieur, si je puis recevoir Mesdames de.... et de la.... Il y a une impossibilité morale, j'en suis au désespoir. Mais puisque vous disposez du palais M.... ce seroit là une bonne ressource. Enfin, réglez et arrangez le voyage; je serois bien fâchée qu'il échouât; mais je n'y puis contribuer que de mes désirs et de mon petit ordinaire. Je donnerai de tout, hors des lits que je n'ai point, pas même de place : vous le voyez. On dit que Madame de B.... arrive demain : est-ce au pluriel ou au singulier? et ne trouverois-je plus l'aimable sœur? cela seroit barbare! Mon Dieu! Monsieur, pensez-vous bien

à la quantité de choses que nous avons à dire? J'en suis étouffée et pressée. Je compte les jo s et les heures et les momens; et celui où j'aurai l'honneur de vous embrasser, me sera assurément bien agréable.

LETTRE 42.

Du mardi au soir 4 Août 1734.

COMMENT vous appelez-vous?
D'où venez-vous?
Quel cheval montez-vous?
Quelle rivière avez-vous passée?
Où êtes-vous arrivé? Que portiez-vous?
Qui avez-vous rencontré?
A quelle enseigne avez-vous logé?
Qu'avez-vous mangé?
Dans quel lit avez-vous couché?

Addition.

Quelles femmes avez-vous vues à E....?
Qu'y a-t-on fait?
Qu'y a-t-on dit?
A-t-on songé à Belombre?
N'y reviendrez-vous plus?

Or, cela étant dit, voici du sérieux. M. l'Abbé Calibeau, mon très-cher ami, homme d'esprit et de mérite, se présente à vous, Monsieur. Je vous prie de le recevoir dans la grande perfection; il s'en va à Gènes trouver la Princesse de Modène,

ayez la bonté de lui donner bon et sage conseil sur ce voyage. Ira-t-il s'embarquer à Antibes, ou s'embarquera-t-il à Marseille, auroit-il quelque bon bâtiment tout prêt à partir? Enfin, je mets cet Abbé sous votre conduite, ayez-en bien soin, il vous donnera un écrit admirable que je vous supplie de m'envoyer sur-le-champ par un de vos gens, bien enveloppé et cacheté, c'est-à-dire, le papier : car si vous alliez cacheter le porteur, cela ne seroit pas chrétien. Je n'ai qu'un jour pour lire cet écrit, ainsi il ne faut pas perdre un moment, s'il vous plaît. Je prendrai la liberté de vous l'adresser quand je le renverrai, et vous aurez la bonté de le faire remettre à l'Abbé. Tout ceci est un peu difficile à comprendre; mais avec de l'esprit, on en vient à bout. Hélas! Monsieur, ce pauvre Belombre, vous en souvenez-vous? c'étoit un bon tems que celui-là; que de choses se sont passées depuis! Le Chevalier de Castellane est fort vieilli; l'Abbé Poule s'est morfondu sur les livres, il est devenu asthmatique. Pouponne est mariée : cette petite fille que vous avez laissée faisant des poupées, elle a épousé un Seigneur Napolitain, qui a cinq cents mille livres de rente; il est bossu, mais d'ailleurs très-bien fait. Ce beau parc de Belombre est mort de vieillesse : c'est à l'heure qu'il est une grande prairie où paissent des moutons, des vaches. Il y avoit un certain endroit qu'on appeloit Belle-Isle : eh bien! c'est à présent un beau collége de Jésuites : voilà le changement que produisent les années.

Bon soir, Monsieur. On soupe, je n'ai pas là un Intendant pour me tenir compagnie, et je vous écris, ne sachant que faire.

LETTRE 43.

Du 24 Septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, Monsieur; j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le tems de dissipation, de tumulte, d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité, et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis, n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces, et de l'amitié pure et sincère. Je suis persuadée que vous pensez tout de même; et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, Monsieur. N'appelez point cela mes bontés, je vous en prie, vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les complimens : langage que le cœur n'entend point. Vous connoissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée sans être étonnée, des dernières folies du pauvre C... je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son

adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périroit. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur; il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le Duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B..... ou si vous y allez tout seul. On disoit que notre courrier étoit arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un Garde qui va à B.... Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure du jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte ?

LETTRE 44.

Du 15 Janvier 1735.

VERDUN, que je gronde toujours de faire tout ce que j'ordonne, m'obéit quelquefois trop tôt. Il vous envoya hier, Monsieur, un panier contenant des citrons de Vence, d'une figure singulière, sans avis et sans lettre de ma part. C'est à M. du Hamel que j'adresse cette galanterie, je suis bien aise de

vous en avertir, il aime les fruits rares : en voilà, au moins, par la figure. Mais ce qui seroit digne de sa curiosité, c'est cette plante qui a empoisonné tous les Solitaires de Notre-Dame des Anges, et dont l'effet a été si singulier : on dit qu'on l'a envoyée à l'Académie des Sciences. Nous possédons un des plus illustres membres de ce corps fameux. Il devroit donc se faire apporter de ce légume, dont il y a quantité dans le jardin de ces Pères, et en faire l'anatomie.

On m'a dit que Madame votre sœur avoit des maux de reins, qu'elle gardoit le lit, et que Madame de..... la garderoit aujourd'hui. Pour moi je suis dans les vapeurs, dans les souffrances, et bonne à rien. Je vous écris par un matelot qui ne me donne pas seulement le tems de finir. Adieu, Monsieur.

LETTRE 45.

Du 17 Janvier 1735.

Vous avez fait bien de l'honneur à nos monstres citrons, Monsieur, leur ambition ne passoit pas Marseille; nous les exposions à la curiosité de M. du Hamel; voilà tout; et les voilà eux-mêmes à la Cour. Ils seront bien étonnés. Mais puisque vous aimez ces choses-là, vous n'en manquerez pas, ma fille m'en envoya il y a un an de bien plus extraordinaires. Il y en avoit deux, j'en ai perdu un, l'autre est mutilé, mais je vous l'enverrai : c'étoit

une main parfaite, le pouce est perdu. Je l'aurois mis dans cette lettre, sans qu'il se seroit brisé. Je le donnerai à un homme qui part aujourd'hui, vous verrez comme la nature se joue. J'ai deux petites grâces à vous demander, Monsieur; toutes deux me sont demandées, l'une par M. de Caumont, l'autre par M. de Rousset. Celui-ci voudroit savoir le détail de la mort du pauvre Bailli, dont il ne sait pas un mot; quelle étoit sa maladie; combien elle a duré; qui l'a vu, traité; quels remèdes on lui a faits; s'il a été confessé; en un mot, tout ce qui appartient à cet événement. Le Pasteur ou B. M. vous instruiront, et je vous demande bientôt cet éclaircissement.

Le Caumont voudroit le rapport du chirurgien qui a traité les empoisonnés. Il est de Marseille; ainsi il peut vous être aisé de me donner de quoi satisfaire cette curiosité.

Je vous en prie, et bientôt : ne m'allez pas oublier, moi qui suis tout le jour avec vous dans ma Thébaïde, dont je parcours les landes avec vous. Madame de.... vient passer la soirée dimanche avec moi. Son médecin et son confesseur lui ont ordonné ce régime de tems en tems : *repos*, dit l'un; *ennui*, dit l'autre : moyennant quoi, vie heureuse en ce monde et en l'autre. Savez-vous que le Chevalier de..... a la Lieutenance de Roi, ou Commandement de Landau? Madame de.... est saignée et garde sa chambre, j'aurai l'honneur de la voir; elle me fit celui de venir chez moi. Je trouvai en elle un chan-

gement très-considérable : elle est toute posée, toute considérée; ses discours ont totalement perdu l'air du couvent, et le ton aussi. On écoute les autres; on répond juste; on ne bat point la campagne; on ne parle point continuellement nippes. Je crois qu'en vous disant tout ce qu'on ne dit et ne fait plus, c'est vous dire ce qu'on disoit et faisoit; mais il n'y a qu'honneur quand tout est corrigé. On jette de petits propos sur le bonheur unique de bien vivre avec un mari : on veut partager son tems entre une grand'mère où l'on s'ennuie, et avec une tante où l'on se divertira modérément; car on veut conserver et ménager beaucoup sa grossesse : enfin, Monsieur, je fus charmée : on ajoute des choses tendres et polies pour sa belle-mère. Je vous félicite de tout cela; mais je vous gronde de ne me l'avoir pas annoncée, car vous vous en étiez bien aperçu. Je crois que vous aurez bientôt cette sœur, dont vous avez l'idée comme de la femme qui ne se trouve point; quand je dis que vous l'aurez, vous entendez bien figuré, elle *existera;* je ne crois pas que vous l'ayez avec Madame de...; nous voulons nous aimer infiniment.

Voilà ce que ma fille vient de me mander sur les citrons. On dit, Monsieur, que vous avez été à Aix; je n'en sais rien, je ne vous ai ni vu, ni parlé, vous le voyez bien par cette lettre.

LETTRE 46.

Du 19 Janvier 1735.

Ceci est pour vous dire, Monsieur, que vous recevrez une de mes lettres bien belle, bien conditionnée en faveur d'un M. qui m'a été recommandé. Vous entendez ce jargon, et vous avez le contre-coup de tout l'ennui qu'on me donne : c'est un plaisir qui satisfait ma malice. Bonjour, Monsieur, citrons, oranges, monstres, mère, grand'mère, Pouponne, tout est à vous.

Grand merci de la relation, elle partira demain.

LETTRE 47.

Du 3 Février 1735.

Il me semble, Monsieur, que vous me devez une réponse, et moi des tabatières de bergamotte. Je m'acquitte pour huit, il en viendra d'autres, et pour des monstres il en arrive sans nombre; jamais la terre n'en avoit tant produits; c'est apparemment pour vous plaire. Dès que je les aurai, je les ferai partir pour Marseille. Mais vous devriez bien en faire un petit brin ma cour à M. de Maurepas; je vous tiens quitte des autres. Je vous félicite de la bonne compagnie qui vous arrive : je vous permets bien à présent de m'oublier; mais auparavant vous me devez assurément une lettre.

J'attends

J'attends à tous les instans le M. d'A..... S'il faisoit beau, vous devriez mener votre compagnie à Belombre, M. Pène a les clefs d'en-bas.

Adieu, Monsieur : j'ai bien encore des choses à vous dire, mais vous n'avez pas le tems de les entendre.

LETTRE 48.

Du jeudi-gras, 7 Février 1735.

MONSIEUR l'Intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché : or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. me désespère; il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts, et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtimens pour le Belombre, bâtimens si absolument nécessaires *à ma vie, à ma vie,* remarquez bien *à ma vie,* que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en

train; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de Mme. la Première-Présidente, et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le Premier-Président aussi; pour lui, je vous assure que Madame est bienheureuse de ma caducité. M. d'A..... arriva à midi avec le déluge; il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir, mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

LETTRE 49.

Du 12 Février 1735.

Mon Dieu! Monsieur, que j'ai été inquiète de Madame de B. Sa maladie a été annoncée ici d'une façon terrible. Je suis charmée que vous en ayez été quitte pour la peur : elle est grosse apparemment; il faut bien ménager les premières grossesses : je lui fais cent mille complimens avec votre permission. Me voilà inquiète de vous à présent, vous n'êtes point fait pour être garde-malade; votre

délicatesse ne doit point suivre les mouvemens de votre bon cœur : conservez-vous, au nom de Dieu, car, malgré toutes mes fureurs, je vous aime tendrement : cela ne vous fait pas grand bien, dont je suis bien fâchée.

Je souhaite de tout mon cœur que vos affaires s'arrangent de façon à ne partir que quand vos parens seront arrivés. Si nous gagnons le mois de Mai, je vais me planter chez vous pour quinze bons jours, pour aller tous les matins en donner un aux lilas de Belombre. Je m'en fais un grand plaisir ; mais vous m'échapperez, et alors je renonce aux lilas.

Adieu, Monsieur. B. M. est comblé de vos bontés, et moi aussi. Je ferai usage de votre réponse pour mes deux requêtes, c'est tout ce que j'en veux.

LETTRE 50.

Du 21 Février 1735.

Ne faites faute, Monsieur, cette lettre reçue, de donner une place à celui dont voilà le mémoire. Le nom est effacé, mais cela n'y fait rien : ne laissez pas d'accorder la demande : c'est pour le plus joli garçon du monde. Je ne l'ai jamais ni vu, ni connu ; il m'est recommandé par une personne que je n'ai jamais ni vue, ni connue, et le tout m'a été donné par l'Abbé de Saint-Andriol, mon cousin-germain ; et à cause du cousinage, je vous

prie de m'écrire en sérieux que ce que je vous demande est impossible, afin que je puisse montrer et lui lire votre lettre. Ce n'est pas tout, Monsieur, voilà le Chevalier de Castellane qui vous prie de le faire Archer de la marine; il s'acquittera fort bien de cet emploi, ou, si vous voulez, il en fera exercer les fonctions par un de ses amis, nommé Musel, grand, beau, bien fait, qui a servi dans la Maréchaussée. M. du Mont, qui vous rendra ceci, est, comme vous savez, rempli de talens et de mérite, il veut que je vous le recommande; mais je l'assure qu'il est tout recommandé auprès de vous, qui l'honorez de votre estime et de votre amitié : continuez-lui donc vos bontés.

Pourquoi ne voulez-vous point me répondre sur deux articles considérables; l'un qui regardoit vos affaires, et ce qu'il falloit que je répondisse; l'autre sur la prière que je vous avois faite de voir un peu ce pauvre Castellane Adhémar, et de vous faire instruire de sa triste situation, et pourquoi elle elle étoit telle qu'il me l'a dépeinte? Enfin, je ne puis pas tirer un mot de vous, Monsieur, sur tout cela; j'en suis en colère un petit brin. Est-ce que vous ne m'aimez plus? est-ce que je ne suis plus de vos secrets la grande dépositaire? je suis toujours pourtant bien à vous.

LETTRE 51.

Du 23 Février 1735.

Le pauvre B. M., surchargé de sa respectueuse reconnoissance envers vous, Monsieur, désire que je lui aide à vous la témoigner, et je le fais de tout mon cœur, et d'autant plus volontiers que je m'intéresse réellement à la fortune de ce garçon. Il a du mérite tout plein et est très-habile. Madame de Vence en sait des nouvelles, et criera comme un aigle à vos oreilles, soit pour demander, soit pour remercier. Voilà donc la mère et la fille dans les remercîmens; et celle-ci n'étant à autre fin, je vous souhaite, Monsieur, mille tendres bonjours.

LETTRE 52.

Du 15 Mars 1735.

Monsieur de la B. se porte à merveille, Monsieur, et il est fort en état de lire les nouvelles de sa mort. Il étoit il n'y a que trois jours à E....; il faut apparemment que ce soit une mort subite, si bien répandue à Marseille, qu'un de ses citoyens étant venu ici hier matin, et ayant rencontré ce prétendu mort, il fit un cri épouvantable, comme d'un revenant. Je ne comprends rien à ce funeste et faux bruit. Il est, au reste, très-sensible à votre sensibilité, et m'a prié de vous en bien témoigner sa reconnoissance.

Je souhaite passionnément que Majastres perde son procès contre le Marquis de Levi. Il fait bien de le solliciter, et moi bien de désirer qu'il perde. Il n'est pas en état de s'embarquer assurément, et cette commission ne paroît pas exiger une sorte d'empressement qui aille jusqu'à hasarder sa vie : c'est là mon idée. J'ai eu l'honneur de voir Madame de Bonneval, elle est très-bien ; mais elle est grosse : c'est une maladie à part qui doit avoir son cours. Voilà donc Mademoiselle B.... congédiée ; il n'y a de mal à cela, selon moi, que d'avoir trop tardé à faire cette expédition. La petite sœur est, en vérité, pleine de douceur et de raison. Vos affaires traînent en longueur : d'où viennent-elles donc, Monsieur ? de traînerie en traînerie, pourrions-nous gagner les lilas ? si nous y parvenons, je cours, je vole. Mais il y a un préliminaire dont je vous confie et le secret et la conduite : c'est qu'il faut que M. de V.... ne le sache pas : amenez donc d'un peu loin ce voyage et cette visite que vous exigez de moi, et que nous ayons toute sorte de permission et d'approbation. Le V.... est extrêmement délicat en fait d'amitié. Je vous abandonne cette affaire, traitez-la, je vous en prie, avec lui, de façon que je n'aie nul embarras de vous aller voir et de loger chez vous. Je m'en fais un délice, à condition que vous serez bien persuadé qu'en m'ayant vous n'ayez personne ; il faut de plus que je sois avertie des premiers lilas. Enfin, Monsieur, conduisez-moi, et aimez-moi toujours, et cela parce que je vous

suis fidèlement attachée. Quand vous saurez quelque chose de nos Vice-Rois, dites-le moi, s'il vous plaît.

Si vous pouvez faire perdre le procès de Majastres, faites-le, Monsieur.

LETTRE 53.

Du 27 Mars 1735.

Revoila M. B...., Monsieur : il n'étoit pas question de cors, au moins aux pieds, mais de quelque chose de plus considérable. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir envoyé ledit Sieur, et je trouve que vous avez très-bien pensé d'apprendre son art. Je me présenterai pour la première expérience, après laquelle il faudra peut-être me couper les deux jambes; mais c'est une bagatelle.

Diantre ! comme vous allez vous goberger à ce B.... ! quelle chienne de vie ! n'y oubliez pas tout-à-fait les pauvres solitaires d'Aix. Embrassez pour moi ce pauvre D...., je vous en prie, je vous le rendrai ici; mais peut-être ne serez-vous pas touché de cette restitution; vous aimeriez mieux celle de S.... Je vous la souhaite, Monsieur.

LETTRE 54.

Du 14 Avril 1735.

Ne vous fâchez point, ne me grondez point, ne me jugez point, ne me condamnez point; je n'irai pas voir les lilas, la chose est devenue impossible, la Providence en ordonne autrement. J'ai des affaires momentanées que je ne puis abandonner d'un clin-d'œil; j'ai tout plein d'infirmes autour de moi et d'infirmités en moi; il me faut la pleine canicule; je veux espérer que nous serons comme l'année passée. Donnez-moi de vos nouvelles, et de vos affaires : n'accablez pas de vos regrets quelqu'un qui en est farci. Il ne faut plus faire des projets agréables. Si vous ne me rendez pas justice, vous serez dans le comble de l'ingratitude. Je n'ose lever les yeux sur ces campagnes. Voilà un tems à souhait, tout contribue à me désespérer, et de tout ce que je perds, rien ne me touche tant que la niche jaune : croyez-le bien, Monsieur.

Madame de..... a fait une mention de moi très-honorable et très-aimable dans une lettre à Madame de B....; je vous prie de l'en remercier quand vous lui écrirez.

Permettez-moi de mettre ce billet pour B... M.; et permettez-lui de faire un petit tour à Aix. Adieu, Monsieur.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir dire tous

mes chagrins à M. P... ; j'avois trop de plaisir de voir ses ouvrages.

LETTRE 55.

Du 28 Avril 1735.

Vous m'accablez, Monsieur, vous n'avez point de charité et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étois fait de vous aller voir ; d'être chez vous en toute liberté ; de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche jaune ; de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres ; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire, et de qui j'aime à tout écouter ? Hélas ! Monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle plus de mes lilas, ils n'étoient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela ? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles il faut d'un courrier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs, le sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée ; un accès de goutte et de rhumatisme ; il n'y a point de Moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis ; je suis flanelle de la la tête aux pieds, les doigts en souffrance. Enfin, c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher ; c'est quelque chose ; il n'y a pas moyen

de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, Monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adoroit; il a sept petits enfans; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection; il en a besoin plus que jamais; il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entière confiance; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez, Monsieur, qu'il y a bien loin de M. de Marseille à M. de Saint-Papoul, et que ce seroit un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent, la vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, Monsieur, ce que nous en connoissons et ce que nous pouvons en avoir en nous, aux sentimens tendres et fidèles que je vous ai voués. Le Chevalier, Pouponne, M^me^. de Vence, vous disent des choses infinies.

LETTRE 56.

Du 3 Juin 1735.

COMMENT vous portez-vous, Monsieur?

Comment croyez-vous vous porter?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé, Monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent

de jeter un coup-d'œil de votre cabinet sur Belombre, oserois-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon, qui ne vous plaît pas, dont je suis moult attristée ? Le voici; puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles; d'ailleurs, je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arrière-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Pène de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvoit être faite avant mon arrivée à Belombre, c'est-à-dire, avant le commencement de Juillet, cela me seroit bien agréable, si vous vous en mêlez, Monsieur. Qui, sans doute, sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope ? avez-vous lu Hyacinthe ? avez-vous la clef des portraits du Marquis de C.... ? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans ? Nous avons tout cela ici, et un Chevalier de L.... arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici ce billet

pour M. P.... Ne m'aimez-vous pas toujours un peu ?

LETTRE 57

R. Vendredi 1735.

Voici une journée qui me perce l'âme. M. T.... commença hier au soir la blessure. Je vis tout d'un coup Belle-Isle, Belombre, nos pauvres petites soirées, nos innocens plaisirs, notre tranquillité, nos petites crêmes, notre lait, notre vache. Et qui va succéder à tout cela de votre part? Paris, un tumulte, un fracas; les occupations domestiques, chamarrées de la Cour, de Ministres : vous voilà. Et moi, un pauvre malade que je ne puis ni voir, ni ne pas voir ; mon cher voisin de Belombre à deux cents lieues au bout du monde. Je vous avoue que j'ai le cœur dans un serrement et une tristesse dont je ne vois point la fin. Laissons tout cela, parlons de cejourd'hui.

Je vous le consacre tout entier, non pour exiger que vous le passiez avec moi, mais pour ne pas perdre un instant de tous ceux que vous pourrez ou voudrez me donner.

Tout le jour à le voir, et le reste à l'attendre, dit fort bien *l'Europe galante*. Disposez donc de moi comme il vous plaira, et croyez bien que tout ce que vous avez vu, voyez et verrez, ne vous aime pas tant que moi assurément.

LETTRE 58.

Du 28 Juillet 1735.

QUE vous importe, Monsieur, et que m'importe à moi-même quel pays j'habite, dès que nous sommes à deux cents lieues l'un de l'autre ? Je suis toute perdue, toute isolée, toute seule ; tous mes amis ou malades, ou mourans, ou absens. Je gèle, j'étouffe alternativement, et à deux ou trois heures l'un de l'autre : on dit que je suis à Aix ; je n'en sais rien ; je ne puis ni y demeurer, ni en sortir. Point de goût pour Belombre, parce que Belle-Isle est désert ; point de gîte en passant à Marseille, point de compagnie à mener. Enfin, je ne sais où j'en suis : on m'annonce cependant que lundi premier jour d'Août, il y aura à ma porte une chaise de poste, que je m'y jetterai, et que j'irai où il lui plaira. Si c'étoit au marais, j'en serois fort aise ; mais ce sera apparemment sur les bords de l'Euvonne.

Je ne saurois vous dire autre chose de vos parens, Monsieur, sinon qu'ils sont adorés dans ce pays-ci, jusqu'au plus petit cadichon, et qu'ils font bien tout ce qu'il faut pour l'être, chacun dans leur district. Madame.... est un prodige d'attention, de politesse, de bonté ; elle connoît tout le monde dès la première fois ; elle sait que dire à toutes les femmes ; elle joue comme la Reine doit jouer ; elle fait beaucoup de dépense ; une table qui ne

désemplit point ; une grâce et une aisance à tout cela, qui en augmente le prix. Pour moi je ne la vois point : car vous comprenez bien que les talens qui attirent le monde, me bannissent de chez elle. Nous nous complimentons de loin, nous faisons des projets de petites parties fines, quand tout ce tumulte sera passé : vous voyez où cela va. Madame votre sœur est l'enfant chéri de la maison : mais cela sera bien importun ; car moyennant cette affiliation, nous ne pouvons pas aller faire notre récolte, semer nos grains, et habiter nos campagnes ; mais nous irons à Toulon, nous reviendrons à la guinguette de Madame la P. P...., et nous ne tâterons ni de.... ni de.... où la belle-mère est déjà. Celle-ci a une autre espèce de rôle de faveur : ce sont les heures de la nuit ou du matin, les tems de maladies ou d'incommodités, point celles du grand monde. La Cousine.... se glisse aussi. En un mot, cela paroît prendre ce train-là, comme on l'avoit prévu ; cela est naturel et très-bien, si le public l'agrée. Brûlez ceci, je vous en prie.

La B.... est à la seconde résurrection ; il étoit retombé, réenflé, révaporé ; il est sec à présent : on a changé de route ; il prend du chocolat, des cordiaux, des spiritueux, et point de laitues. Nous tâtonnons un peu, et ne connoissons point le principe et le fond du mal. On se souvient donc encore de moi, Monsieur : j'en suis autant charmée qu'étonnée. J'espère bien que vous aurez répondu de mes sentimens pour Mesdames de Villars et D....

Adieu, Monsieur : vous m'aimez un peu ; vous faites très-bien ; car on ne peut assurément vous être plus fidèlement et plus tendrement attachée que je le suis. Les Cousins et Pouponne voudroient bien vous dire combien ils vous respectent et vous regrettent.

LETTRE 59.

Du 8 Août 1735.

Il y a tout plein de choses dans la vie qui font plaisir et déplaisir en même tems. Tel est aujourd'hui, Monsieur, ce que vous m'annoncez pour.... Il partit hier pour aller à Marseille faire la cour à nos parens : il est difficile qu'il ignore vos bontés, et ce qui se prépare ; mais il n'en fera pas d'autre usage que d'être bien reconnoissant et bien confiant, et ne se donnera aucun mouvement. Le secret sera d'ailleurs très-gardé. Je le perdrai, voilà ce qui m'afflige, et sur-tout dans un tems où réellement je suis toute *fine* seule. L'amitié me retient ici ; j'ai voulu voir ce que deviendroit la B...., et je n'ai pas voulu l'abandonner : il est à sa troisième résurrection ; mais l'expérience du passé ne laisse pas pénétrer la joie et l'espérance dans nos cœurs.

Vous connoissez les soixante et douze petits malheurs qui arrivent tous les jours à chaque homme. En voici un, c'est d'écrire une page, de

tourner le papier, et de trouver une demi-feuille; avec les honnêtes gens, on refait sa lettre.

Que vous me faites peur, Monsieur, avec vos trois petits vers! Comment donc! est-ce là l'allure que vous allez prendre pour votre retour! Plumé, boiteux : oh! cela est insupportable; vous avez fait quelque.... (j'ai pensé dire sottise, et je ne sais que mettre à la place) que vous ne me dites point. Vous aurez cent mille relations du voyage de M. et Madame.... à Toulon, à B.... et à Marseille. Je n'en sais pas tant que vous, je crois qu'à la fin, j'irai à Belombre, et ce sera Pouponne desséchée qui me fera marcher. Il faut aller au pressé; Aix est un vrai désert, le Chevalier seul me reste, tout ce qui m'entoure est décampé, et je fais une vie très-mélancolique. Tout est tranquille ici; le P. P.... est un homme admirable, il conduit tout ceci avec une dextérité charmante. Voyons la fin, vous avez raison; mais il faut que le feu Provençal agisse dans toute son activité. Que j'ai envie de vous revoir, Monsieur! elle est à un point que vous ne sauriez comprendre. J'ai besoin de mes amis, et quand je les ai, je n'en fais pas assez d'usage; ainsi est fait le monde. Les vaisseaux sont là, que deviendront-ils? de la rade au port, cela seroit bien joli. Aimez-moi, Monsieur : vous le devez: car assurément j'ai pour vous un attachement bien solide, bien fidèle et bien tendre.

LETTRE

LETTRE 60.

Du samedi 10 Septembre, pour lundi 12, 1735.

JE voudrois savoir tous les jours de vos nouvelles, Monsieur; à quoi vous en êtes de vos affaires; si vous finirez; si vous êtes bon; si vous êtes méchant; si vous lâchez tout; si vous vous soutenez. Enfin, l'intérêt que je prends à vous ne sauroit être ni plus vif, ni plus sincère; et de là arrive que l'ignorance où je suis m'afflige: et cependant j'élève mes mains au ciel, comme Moïse; tirez-moi, s'il vous plaît, de cette posture gênante.

Je n'ai que des horreurs à vous apprendre de ce pays-ci. La B.... à la dernière extrémité! J'attends à tous les instans sa mort, et son état est tel que ce moment soulagera ses amis. L'étrange aventure de M. le P. P.... vous affligera véritablement: on ne peut rien imaginer en-deçà de la mort, de plus cruel que de voir brûler jusqu'aux cendres une maison étrangère et d'emprunt, au hasard d'être brûlé soi-même dans une campagne, sans secours. Je ne sais encore tout cela qu'imparfaitement; mais ce que je sais, c'est que celui qui a été cause de ce malheur, quel qu'il soit, mériteroit une grande punition. Cette affaire va coûter un argent immense, et des soins et des inquiétudes. Voilà un début en Provence qui les en dégoûtera; pour moi, ici dans ma solitude, j'en suis émue, touchée, en colère, comme si cela me regardoit.

J'ai écrit à Madame de.... pour lui faire mon compliment; elle me contera apparemment le détail de cette aventure. J'attends ici lundi, qui est après-demain, jour que cette lettre partira, M. le P. de R...., et je n'ai eu jusqu'ici que D.... et le Chevalier, c'est-à-dire, rien, au moins pour le dernier, car il court les bastides. Il fait un tems à souhait: je me trouve très-bien de la solitude, et avec tout cela les matins et les soirs commencent à être froids et humides; ma machine s'en ressent, et quittera tout ceci à la fin du mois. Si vous étiez à... j'irois passer huit jours avec vous à la ville; si je vis, ce sera pour l'année prochaine.

Voici, Monsieur, une très-humble requête: quelque intérêt que j'y prenne, je ne voulois point absolument m'en charger, ni vous importuner. Mais on m'a assuré que ce jeune homme, de trente ans pourtant, vous étoit connu, qu'il vous avoit été présenté; que vous l'aviez trouvé digne de votre attention, et tel que vous les voulez à présent, de bonne famille, de figure avenante, belle écriture, mœurs excellentes, en un mot, toutes les perfections que vous exigez; de plus quatre places vacantes. On m'a dit cent fois cette parole qui m'impatiente toujours, *un mot de vous, Madame, un mot de vous à M...., et tout est fait.*

Je le dis donc ce mot, Monsieur, et j'y ajoute que sincèrement et véritablement, si vous pouvez me faire ce plaisir, j'y serai très-sensible. Je suis un peu honteuse de vous importuner si souvent;

mais que faire ? c'est le malheur de la place où vous êtes d'avoir une Mme. de S.... à vos trousses, et qui veut ce qu'elle veut. Je n'affectionne pas tout de même, vous sentez bien quand le cœur parle ; il est ici, par rapport aux personnes qui se sont adressées à moi. Faites-moi donc cette grâce, je vous en conjure, et que l'article de votre réponse se puisse détacher de la lettre que j'espère que vous m'écrirez, afin que je la montre. Si elle donne de l'espérance, j'en aurai joie et reconnoissance. Adieu, Monsieur ; portez-vous bien ; aimez-moi toujours. Les Cousins et Pouponne vous font la révérence très-humble : et moi, que n'aurois-je point à vous dire ? vous savez ce que je vous suis, Monsieur, et combien tendrement.

La B.... est toujours plus mal, il est aux abois, il n'attend plus que le dernier moment. Je vais dans ce moment à la ville : que n'y êtes-vous, Monsieur !

LETTRE 61.

Du 17 Octobre 1735.

La date de votre lettre me met du baume dans mon sang, Monsieur : vous voilà donc au.... terre aimable, terre désirée ; jouissez-en longues années. Je vous rends mille grâces pour le pauvre B. M.... ; c'est votre ouvrage, Monsieur ; il faut le finir, s'il vous plaît.

Vous renvoyez bien loin votre retour, je voudrois fixer le soleil qui me brûle dans ce moment pour vous recevoir; vous ne serez, en nul lieu du monde, vu et embrassé avec autant de sincérité et de tendresse, que dans ce petit cabinet, soyez-en bien persuadé. La Pauline qui court les cheminées d'autour de Paris, ne ressemble guère à celle qui vous attend; et par-dessus bien des années, et les changemens qu'elles apportent, il m'en survient tous les jours depuis quinze jours que je suis de retour de Belombre, par une petite chose tierce qu'on ne veut pas honorer du nom de fièvre, mais vapeurs qui me tracassent, qui me minent, et qui occupent ma pauvre tête au point de n'en pouvoir rien tirer. La B.... est un cadavre tout pourri qui n'a plus que la voix; mais elle est si forte que l'on croit qu'elle ira encore loin. Adieu, Monsieur. Pouponne, le Chevalier, tout cela vous respecte et vous aime : et moi je finis, car je n'en puis plus, ayant encore cent mille choses à vous dire.

Je n'ai pu aller encore au pavillon rendre mes devoirs à Madame de..., elle vint l'autre jour me voir, mon beau salon, mon beau soleil. Nous étions trois : aimable conversation : elle y fut deux heures, et quand elle voulut partir, je l'arrêtai, et je lui dis : Demeurez, Madame, peut-être que de plus d'un an, vous ne serez si bien, ni en si bonne compagnie. Que dites-vous de mon effronterie? Et cela étoit vrai. Ils sont toujours bien aimables vos chers

parens. M. P.... vous donnera peut-être quelque chose pour moi, vous voudrez bien vous en charger. Ne lui laissez pas ignorer votre départ, s'il vous plaît.

LETTRE 62.

Du 14 Novembre 1735.

Vous avez bien raison, Monsieur, de me croire, extrêmement affligée de la mort du pauvre la B.... Si vous saviez ce que je perds, vous en connoîtriez toute l'étendue ; les fonctions de son amitié ne ressembloient point à celles des autres. On peut trouver un ami tendre, solide, secret (celui-là est plus rare) ; mais véridique jusqu'à la brutalité, ne vous passant rien, prévoyant tout, grondant toujours, et cependant ne mettant jamais d'humeur dans ses gronderies, ni de soupçon du principe dont elles viennent ; où trouve-t-on tout cela ? Je crois à présent faire autant de sottises que de pas. Mais vous, Monsieur, vous perdez aussi plus que vous ne pensez. Cet homme vous étoit infiniment attaché, je puisois dans sa bonne tête les petits avis que je prenois la liberté de vous donner quelquefois. Enfin, nous n'aurons qu'à nous bien tenir tous. Au surplus, la dose de mon attachement pour vous, mon cher Monsieur, n'a pas besoin de renfort, qui nous coûte tant ; mais je suis bien sensible à la pensée qui vous est venue de vouloir remplir ce vide. Je l'accepte de tout mon

cœur ; mais grondez-moi quand le cas y écherra, je ne vaux rien que battue. Dieu écarte bien de moi tous les soutiens humains : vous voilà à deux cents lieues, D... à mille, et celui-ci avec un nouvel emploi, dont je suis bien aise assurément, mais qui me l'ôte totalement ; car il voudra exactement résider à...., et c'est pour moi comme s'il étoit à Cadix. Enfin, il faut faire comme on peut, et s'attacher à ce qui est immuable. J'entends votre logogryphe, mais point du tout les raisons qui ont écarté l'aimable Angloise, dont je suis bien fâchée. Vous me direz tout cela quelque jour, et moi je vous garde bien des choses, aussi je suis dénuée du secours pour l'écriture. Le Chevalier est chez son père ; D.... est à Caderousse ; reste Pouponne, qui est bien touchée de l'honneur de votre souvenir, mais qui ne peut encore me servir. Mes yeux sont foibles, *ergo* je vous quitte. Il n'est plus question de vapeurs, cette chose tierce étoit venue sans savoir pourquoi ; elle est demeurée un mois sans se nommer, elle est partie sans prendre congé, et on ne lui a opposé ni médecin, ni médecine ; quelques bouillons de poulet ont fait l'affaire. Et savez-vous ce que c'étoit ? (Je vais vous dire bien du mal de moi.) Les grandes frayeurs du tonnerre qu'il n'a point fait, m'avoient gâté le sang à Belombre ; de façon que par ordre des médecins, on me fait une cache actuellement, et bien d'autres petites affaires qui vous surprendront ; et pour le coup je suis à vous au mois de Mai prochain. M. de

la.... tient l'assemblée : Madame n'y est point, et je dîne avec elle aujourd'hui chez les B..... Madame votre sœur est à sa campagne, et moi à vous, Monsieur, avec une fidélité et une tendresse inexplicable et bien vraie.

LETTRE 63.

Du 16 Janvier 1756.

VOICI, Monsieur, une grande affaire, mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut, s'il vous plaît, ne me point éconduire : écoutez bien.

Voici une lettre de l'Abbé P.:... qui est bien jolie; elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu, cela est trop fort pour moi : j'avois chargé le Marquis de.... de ce service, et de me faire une jolie épître, il ne laisse pas de versifier assez bien; mais soit paresse, soit que mon style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les Muses à son badinage,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A.... où j'ai annoncé une réponse, et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse? Ce sera M. d'H...., oui, lui-même. Il connoît les acteurs, il sait l'aventure du pont S. G...., contée par M. de R...., de belles bastinades qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui et L. B.... qui

se redressoit, qui se campoit sur sa canne, qui rajustoit sa perruque.

L'aventure de D.... est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernègue, on lui offrit du gras aussi-bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa; et alors la maîtresse du logis en colère, leur dit : Messieurs, vous faites bien des façons; il y a là-haut un Père Capucin qui n'en fait pas tant, et qui mange, à lui tout seul, une bonne perdrix et une bécasse. Or, ledit Révérend avoit la face large comme la lune, et vous le connoissez bien.

Pour l'ouponne, cela s'entend; le Baron, le Chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas; souhaitez une bonne année dans son goût à cet Abbé, de la part de tous les nommés, et sur-tout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage; et celui qui a mis l'Euvonne dans un seau, est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt, et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas *non*, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, Monsieur; ne craignez point les négligences : c'est moi qui parle, et vous savez nos priviléges.

Renvoyez-moi la lettre de l'Abbé, je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

LETTRE 64.

Du 25 Janvier 1736.

O MONSIEUR ! quel présent ! le beau présent ! le magnifique présent ! le rare présent ! Dieu vous le rende. Je ne m'attendois pas ni à la promptitude, ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en tout sens le cas que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M..... de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu, il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement, pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon Cousin le soit, puisqu'il le désire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon Cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

LETTRE 65.

Du 26 Février 1756.

VOILA des monstres, Monsieur! j'en ai gardé un petit brin pour envoyer au Marquis d'A...., qui se mit à mes genoux pour en avoir. Mais je ne vous ai point fait de tort, et ce sera la dernière friponnerie; vous aurez dorénavant tous les monstres du pays Vençois. Madame de V.... se flatte que l'âge, la maladie, et les austérités, la mettront bientôt au rang des monstres qui vous sont destinés.

Je vous pardonne, Monsieur, de ne pas écrire; dès que vous promettez de venir parler vous-même; venez donc, et ne nous traitez pas plus mal que Toulon, où vous avez fait un séjour fort honnête.

Dans la quantité des grâces que je vous demande, vous sentez bien le degré de part que j'y prends: ordinairement c'est point du tout; mais par-ci, par-là, il y a des choses qui me tiennent au cœur, et qui en partent. Il y en a une de cette espèce, mais je ne veux pas vous la dire tout-à-fait; je veux seulement vous prier de me mander loyalement, cordialement, et sincèrement, si vous avez quelque vue et quelque engagement pour la place de Gerbier. Je sais que le R. P.... lorgne cette place, qu'il a des protections, sa robe n'en laisse pas douter. Mais peut-être ne voudra-t-on pas revêtir d'un emploi le membre d'un corps qui s'attribue tout,

et qui tient bien ce qu'il tient une fois; raison qui devroit éloigner ce Père dans cette occasion. Mais tant y a, est-ce là votre choix, votre goût, votre penchant? dites-le-moi vrai, et selon votre réponse, je parlerai ou me tairai; et cependant je vous prie de me garder le secret de tout ceci.

Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur le beau mariage de Mademoiselle.... Je vaque à un gros rhume qui m'a empêchée d'aller rendre mes devoirs à...., mais on y est bien persuadé, du moins je m'en flatte, de ma sensibilité pour tout ce qui les touche.

Et vous, Monsieur, ne savez-vous pas bien que personne ne vous est plus attaché que moi?

Madame de Vence vous remercie de son portier. Si je voulois, je me plaindrois bien, mais c'est à M. de Sineti que je dois mon mécontentement.

Et nos chemins de Belombre, Monsieur, y travaille-t-on? Il ne faut pas rendre inutiles les bontés de Madame de....., vous y êtes intéressé pour Belle-Isle.

LETTRE 66.

Du 28 Février 1736.

Il est vrai qu'il peut y en avoir qui ne sont pas assez monstres, et d'ailleurs trop desséchés. J'ai pensé ne pas envoyer les cinq ou six que je vous ai volés pour le M. d'A...., il n'en sera point content. Enfin, que faire? n'est pas monstre qui veut,

mais aussi vous aurez par la première occasion douze tabatières odoriférantes. Je les ai, les voilà.

Mon secret, le voici. Il y a un M. Gérard, dont la physionomie plaît, c'est tout ce que mon ignorance peut connoître; mais on dit que c'est un sujet excellent, et d'une habileté infinie dans le génie. C'est celui-là que je voudrois mettre sous votre aile; voudriez-vous le voir? voudriez-vous le tâter? voudriez-vous le prendre sous votre protection? voudriez-vous le faire causer en tiers entre vous et M. du Hamel? En un mot, voudriez-vous qu'il concourût avec le R. P.? je ne vais qu'en tâtonnant quand il s'agit des gens de cette robe. Mais ce que vous me dites à ce sujet, me donne le courage de suivre la conversation. Je m'intéresse à ce Gérard; mais je soumets tout à votre inclination, à vos lumières et à vos projets.

Ne pourrois-je point savoir, Monsieur, à quoi en est Belombre? car chemin faisant je serai bien aise de voir mes bâtimens, je vous conjure de m'en faire donner quelques nouvelles.

LETTRE 67.

Du premier Mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un M...., qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission; certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudroit: ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas transir de froid. Je ne veux donc rien au-dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, etc. vous m'entendez. Elles sont deux ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pareille commission; mais le Tasse dit de Renaud: *Alle non teme, humili non sdegna.*

Je m'enfuis, je ne saurois soutenir ma confusion.

LETTRE 68.

Du 8 Juillet 1736.

Je crois, Monsieur, que si vous pensez à moi par fois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu! quelle aventure! ce sont des occasions où il faudroit être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce

dans l'avenir, on rencontre ses amis partout, et M.... à chaque pas; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui; mais enfin, j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi, il m'étoit important de vous voir dans Marseille même, je ne vois plus qu'un étang.

Cependant, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander : c'est une réitération, vous me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grâce dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyois pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours, Monsieur. Je dîne demain avec M. et Madame de...., j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

LETTRE 69.

Du 8 Août 1736, en plein Marseille.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir donné de vos nouvelles. J'en savois; mais c'est toute autre chose d'en savoir par vous-même, et d'apprendre que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours. Je trouve que cela allant bien, tout va bien. Il n'en est pas de même des pauvres habitans

de Belombre, pour la santé, s'entend; toutes sortes de guignons sont tombés sur cette malheureuse guinguette, en même-tems que la brûlante canicule; le léger bâtiment n'a pu résister aux flammes qui le dévoroient, et nous avons été obligés d'en sortir avec des insomnies, des dégoûts, des coliques; bref, je pris mon parti un beau matin, je remis Pouponne au Valentin Villemont, et je vins me réfugier chez Madame de Gessant, qui, avec une amitié extrême, m'a reçue dans son bel appartement frais. J'y ai dormi; mais l'impression du chaud que j'ai souffert, m'a laissé des coliques et des vapeurs fatigantes. Je ne mange point, et bref, je crois que je m'en vais m'en retourner bien fort à Aix, pour être chez moi. Boismortier est mon unique Esculape, et me tâte bien le pouls : c'est tout ce que je veux de la médecine. Ce pauvre garçon, Monsieur, se recommande toujours à vos bontés, et je vous les demande bien sincèrement pour lui. Il a des ennemis si diables, que ne sachant plus que lui faire, ils lui donnèrent une petite intrigue avec sa servante qu'ils assuroient épousée. Ils ont été bien penauds quand ils l'ont vue mariée convenablement à son état, et bien éloignée de son maître, qui est la sagesse même : les hommes sont par trop méchans. La lettre du Roi à sa maman est charmante, et je vous suis bien obligée de me l'avoir envoyée; le cœur, le sentiment, tout est là comme dans un honnête particulier, cela est rare. Le M. d'A.... me mande toutes les alarmes qu'on a

eues sur M. de Penthièvre, il a reçu ses tabatières. J'écrirai à Monsieur le Comte quand je pourrai. Je compte que vous aurez eu la bonté de me nommer à votre G.... Je porte avec vous les détresses domestiques; mais, Monsieur, armez-vous de courage, et même d'une décente indifférence, je vous en conjure.

LETTRE 70.

à Belombre, le 25 Août 1736.

M'y voilà, Monsieur; mais, hélas! où sont mes voisins? on nous promet un beau mois de Septembre. Ce n'est point un compliment, je ne m'accoutume point à votre absence; votre lettre m'afflige et me console, j'y vois de tout. Calmez-vous, tranquillisez-vous, au nom de Dieu, et revenez nous voir. Je dînai lundi à Bouc avec Monsieur et Madame de....; il y eut grand jeu, qui a duré bien avant dans la nuit; pour moi j'arrivai, je dînai et je repartis. J'ai séjourné à Marseille pour aller voir notre pauvre malade qui est pis que jamais. Les vapeurs se sont tournées en frénésie, en rage, en hurlemens, le tout sans perdre raison et connoissance. On ne sauroit soutenir ce spectacle. Il me fit dire de m'en aller après avoir été deux minutes avec lui d'un cri à l'autre; si on se présentoit à contre-tems, il vous étrangleroit. Cette pauvre famille est complètement désolée. Je revins tout de suite à Belombre trempée de larmes. Je ne crois

pas

pas que ce pauvre homme puisse aller loin. M. du Moulin pouvoit se dispenser de le faire tant crier pour nous renvoyer à Joannis, qui avoue n'y entendre rien. Votre amitié dans cette occasion, est ce qu'il y a de plus essentiel. Le pauvre Ranché se meurt : j'ai vu Laubepin qui me paroît mourir aussi, ou peu s'en faut; il a bien du courage assurément; il me parla de votre apparition au Mollard, et de vos grosses bottes, qui lui firent croire qu'il lui arrivoit un courrier de cabinet; il vous aime fort, et nous parlâmes de toutes vos perfections; il n'y a que vos amis qui vous trouvent des défauts, parce que n'en ayant que contre vous, il n'y a que ceux qui vous aiment bien qui les aperçoivent, et qui en soient choqués. M. de Glené doit venir à Belombre, j'en serai ravie. Madame de Vence est si dévote qu'elle craint la dissipation de Belombre : elle y viendra un instant, à ce qu'elle promet. J'ai encore cent choses à dire, mais je m'arrange. Je gronde Verdun, je gronde Blave, je gronde tout le monde; vous voyez bien qu'il faut que je vaque à toutes ces affaires sérieuses : rien ne l'est tant que mon attachement pour vous, Monsieur. Voilà Pouponne qui veut que je vous fasse ses petits complimens.

LETTRE 71.

Du 28 Août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous; il est vrai que j'y aurois été dans la grande perfection; il est vrai que je n'y ai point été : voici mes raisons. Premièrement, vous n'y étiez point, je n'en devrois pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence, ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serois trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeoient quelque petite société les soirs. Eh! le moyen de fermer votre porte? eh! le moyen de l'ouvrir? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée; bref, j'ai trouvé chez Madame de Gessant tout ce qui m'étoit nécessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations; vos reproches sont très-aimables. Mademoiselle.... m'en a fait aussi. Enfin, je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvés à Belombre; j'y serai au moins autant que lui, et plus, si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien; il faut, en un mot, me traiter en

enfant : cela est pitoyable; ma première enfance étoit bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et Chloé, c'est-à-dire, F.... et V.... Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque tems pour tout le reste.

LETTRE 72.

Du 5 Septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à votre ami le lait; c'est votre foible; c'est votre fort; c'est votre endroit sensible; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop si vous en devez sortir. Voilà mon avis. Je suis à Belombre, Monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre; j'y suis avec notre cher D'....; nous parlons beaucoup de vous: à cela on répond, je suis en bonnes mains : cela est vrai; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seroient plus si bonnes, ni amies, si elles ne semoient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir, c'est que

vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine : moyennant quoi nous vous aimons et nous vous estimons beaucoup, et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami D'.... J'ai tout plein de mérite et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous, Monsieur : lui et son fils donneront quelque coup-d'œil au jardin de Belombre ; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque deux vis et les écussons ; mais nous tâcherons d'imiter Messieurs les Anglois.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vital. On lui a saisi à la douane de Lyon, et les siens, et les miens, par des ordres, tout frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane, il n'a pas eu le tems d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon, dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P..., et je n'ai qu'une chose à craindre ; c'est qu'il ne soit pas à Lyon ; en ce cas, j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares, chers

et précieux, et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc rien encore de votre destinée, Monsieur? Mais, mon Dieu! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une ame munie de principes si justes et si vrais! Quand irez-vous à votre charmante maison, ou pour mieux dire, château? Je le désire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent, mais sur-tout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables; et je vous laisse avec ce petit trait de morale, Monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

LETTRE 73.

à Belombre, le 14 Septembre 1736.

Sineti a perdu son père, j'ai toujours peur d'apprendre la première ces sortes de tristes nouvelles. Permettez-moi donc, Monsieur, pour éviter tout inconvénient, de vous adresser mon compliment, dont vous ferez l'usage qu'il conviendra, et pardon.

M. de V.... Aumônier de.... est, au respect de son caractère, un grand imbécile; je ne puis pas retrouver mes livres. M. P.... m'a mandé qu'ils

n'étoient point à la douane, et me demande d'autres signalemens. Sur cela j'écris à ce bon Prêtre : il me répond qu'ils (les livres) n'ont point été saisis à la douane, mais par des gens préposés pour examiner les livres. Mais qui sont-ils ces gens ? à qui avez-vous parlé ? recommandé ? Point de réponse, il ne sait seulement pas le nom de celui à qui il a recommandé ces livres, et il est parti tout de suite. J'ai récrit à M. P.... et je le prie de deviner.

Accordez-moi, Monsieur, une grâce, je vous la demande à genoux, elle intéresse des personnes que vous honorez de votre estime. C'est le pauvre Gros, mes voisins de Belombre : donnez-moi une place pour un garçon qui est de bonne famille sans beaucoup de bien ; élève, enfin, élève ne se refuse pas ; il parviendra, s'il le mérite : c'est une autre affaire, et ce sera la sienne. Vous ferez une œuvre admirable ; ce sera peut-être la fortune de qui n'en peut espérer d'ailleurs, et peut-être établirons-nous cette pauvre Nanon, qui le seroit, sans doute, si la vertu, la sagesse et le mérite étoient comptés ; mais ce n'est pas la mode. Il arrive cependant que par des coups de hasard et de fortune, quelqu'un venant à désirer de certaines places, les acquiert par faveur, et la partage avec les personnes qui l'ont obtenue. Or, voyez, Monsieur, le grand bien que vous feriez, et quelle obligation, moi qui vous parle, je vous en aurois. Je vous demande un grand secret, je vous en conjure ; mais un petit mot de réponse ; vous n'en faites guère aux articles de mes

lettres. Je vous avois parlé du nommé Fabre qui vous a été recommandé par M. de Villemont et par moi, pour une place d'Archer chez vous, Monsieur; vous l'avez fait espérer, et puis plus rien.

Et Boismortier, le pauvre B. M.... je n'ose plus vous en parler; je n'en pense pas moins, et vous savez ce que je pense et ce que je désire.

Après ma litanie, je vous quitte, et mon cher D'.... me quitte aussi, dont je suis bien attristée. Je le suivrai de près, et le premier d'Octobre je regagne mon Aix. Que voulez-vous que je fasse à Belombre sans vous, Monsieur? Je jure et je promets de n'y revenir que quand vous serez à portée d'y être, et j'ajoute à mon serment un que je tiendrai encore mieux, qui est de vous être tendrement et fidèlement attachée tout le reste de mes jours.

Notre homme s'appelle B.... de B...., est de très-bonne famille et riche; vous en jugez bien par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

LETTRE 74.

D'Aix, le 5 Octobre 1756.

Que vous êtes gai! que vous êtes gaillard! que vous vous portez bien dans ce...! que vous êtes content d'y être! que vous adoucissez bien là votre sang! Vous y faites passer bien plus de lait qu'il n'y a d'eau dans nos fleuves. Vous vous nourrissez comme les bergers de Lignon: il me semble que je

vous vois la houlette, la panetière, etc. Mais Astrée, Philis, Diane, où sont-elles? je n'en entends pas parler. Avez vous le Druïde Adamas? Le ver solitaire et tous ses camarades sont bien assoupis pour le coup; mais comme vous dites fort bien, Monsieur, ils vous attendent sur le chemin. Par quel privilége, s'il vous plaît, seriez-vous l'unique mortel heureux? Tout au plus nous vous laisserons le tems du.... Profitez-en bien, et puis revenez nous rejeter dans le mouvement et dans l'agitation de la Cour et de la ville, et ensuite dans les brâsiers de Provence. Nous avalons du feu au lieu de lait, et il n'y a rien qui n'y paroisse. J'ai trouvé à Aix des tracasseries sans nombre, de toutes les espèces, dans tous les états et étages, et la ville est pourtant déserte, jugez ce qu'elle sera quand elle sera remplie. L'histoire du jour est la grandissime séparation et brouillerie de M. et Madame de B.... avec Madame de M....; cela s'est fait à B... et continue ici. Le sujet ne se dit pas; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que ce ménage qui étoit l'enfer, est devenu le paradis; l'amitié, l'union, la confiance, y sont dans leur perfection, de façon qu'on ne souhaite point que les étrangers s'introduisent davantage dans cette maison à titre de tant d'amitié. M. et Madame de... sont établis dans leur magnifique palais qui se perfectionne tous les jours, ils se portent tous deux très-bien. Madame votre sœur n'est point à Aix : voilà tout ce qui se peut écrire. D.... est chez sa nièce D.... à une bastide à deux

lieues d'ici ; il a été vingt jours à Belombre : plus on le voit, plus on veut le voir. J'imaginai donc d'aller me promener à cette bastide ; deux petites lieues, un chemin comme la main ; l'exercice m'est nécessaire : j'emprunte le carrosse à six chevaux de M. le P. P.... je m'embarque, Dantelmy, le Chevalier, et Mademoiselle Gros, après un léger repas à onze heures, et nous partons à midi. Monsieur, les deux petites lieues en sont trois mortelles : ce chemin comme la main est tout ce qu'il y a de plus horrible, bêtes et gens nous n'en pouvions plus, il fallut enrayer six fois ; enfin, nous arrivons, et à peine sommes-nous là, que le soleil nous annonce qu'il faut repartir. Nous revoilà sur le beau chemin, et tout de suite dans nos lits, brisés, roués : voilà notre aventure.

Je viens de perdre Madame de Grignan, ma belle-sœur, que j'aimois tendrement. C'étoit une sainte, ignorée du monde ; elle m'a toujours aimée, et m'en a donné en mourant des marques très-aimables. Elle m'a fait présent de toute sa bibliothèque, qui est une chose parfaite, par le choix des livres et par les reliures recherchées : c'étoit là tout son plaisir et son amusement ; elle a ajouté à cela le portrait de feu mon frère en bracelet avec de beaux diamans.

La pauvre Mademoiselle Gros a été bien mortifiée de l'impossibilité qu'elle a vue dans votre lettre pour son élève : je crois entre nous que c'étoit un mari en herbe ; et la pauvre créature sans bien,

sans ressource, auroit trouvé là un établissement. Je ne le sais pas, mais je m'en doute. Le bon Dieu ne le veut pas, il aura soin d'elle : elle a bien du mérite, et tout ce qu'il faudroit pour être désirée, hors du bien qui est à présent tout ce qu'on veut.

Adieu, Monsieur : les Cousins, Pouponne, tout cela vous est acquis, et moi plus que tout, et bien solidement, et bien tendrement.

LETTRE 75.

Du 8 Octobre 1756.

Peut-être que les paroles de ce Valentin, dont vous faites l'éloge en le comparant à vos beaux arbres, auront plus de force que les miennes. Voilà ses complaintes sur notre pauvre cher... Et n'a-t-il pas raison ? peut-on oublier un tel homme, dévoué à vous, qui a tant de mérite, de capacité, qui est fils de son père, qui a bâti Belombre, qui a mis ma tête à l'abri des orages, enfin, que vous aimez, que vous estimez, et nous aussi, si parfaitement ? Si vous traitez ainsi B. J.... ah ! Monsieur, il faut réparer cela, s'il vous plaît : c'est un oubli assurément, ce ne peut pas être autre chose ; mais un oubli qui afflige, qui va au cœur, qui laisse dans un état qui approche de la misère. Je réclame toute votre générosité, amitié, et j'espère que tout sera réparé : en tout cas je vous livre à Villemont.

LETTRE 76.

Du 24 Octobre 1736.

Ce n'est point une tante que j'ai perdue, Monsieur, c'est ma belle-sœur, veuve de mon frère, que j'aimois bien, et avec raison : mais cette méprise ne m'empêche pas de recevoir avec tendre reconnoissance les marques de votre sensibilité pour tout ce qui me regarde.

Vous apportez du... un sang si doux, des réflexions si sages, que ce seroit bien dommage de gâter tout cela. J'ai envie de faire publier à son de trompe, que le premier qui aigrira votre sang, et qui interrompra votre tranquillité, de quelque façon que ce soit, sera puni sévèrement.

Je voudrois pourtant vous agiter un petit moment au sujet des livres confiés à votre Aumônier... et égarés ; n'êtes-vous point un petit brin obligé de me les faire retrouver? Nous avons eu des événemens tragiques. M. G.... employé ici et commis de la cause de Villemont, dévot Janséniste, mais en dernier lieu fanatique, vaillantiste, a été arrêté et mené au fort Saint-Nicolas à Marseille : c'étoit notre ami, et nous déplorons sa folie et ses tristes suites.

Dans le moment on m'apporte mes petits livres de Lyon, je n'ai pas le plus petit mot à dire. Je vous recommande Boismortier, et je vous fais la

révérence : car voilà que l'on m'interrompt. Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours et revenez vite, afin que je vous dise aussi combien je vous aime.

LETTRE 77.

Du 3 Décembre 1736.

Il est vrai, Monsieur, que c'est du plus loin qu'il me souvienne d'avoir reçu de vos nouvelles, et d'avoir eu l'honneur de vous écrire : ce n'est pas que je ne le dusse faire pour mon soulagement, car vous savez que je suis accablée sous le poids de la reconnoissance de toute une famille qui m'en a chargée, comme du soin de leur aider à vous faire leurs très-humbles remercîmens. Vous voyez d'ici tous les L..... les Ch.... et sans doute le G.... si le Prophète Elie ne lui avoit pas tourné la tête, et qu'il ne fût pas au fort Saint-Nicolas. Donc, Monsieur, ayez la bonté de vous tenir pour bien remercié, et croyez que vous obligez des cœurs bien sensibles, bien bons, bien reconnoissans, et bien attachés à vous, et le mien brochant sur le tout. Il s'est en effet passé bien des événemens depuis notre dernière conversation ; nous ne les savons jamais qu'à demi, attendu cette phrase de tous ceux qui écrivent, *Vous savez sans doute*, moyennant laquelle on ne sait rien : je pensois être la seule à qui ce malheur arrivoit. J'ai trouvé Madame de..... en colère véritablement pour le même sujet. Nous

savons les morts de M. d'A..., de M. de L..., de Madame de V.... et des fragmens de leurs dernières dispositions, et toujours par la supposition que nous savons tout; tant y a que nous n'en savons que trop, et quand on sait leur vie, on ne se dit que trop les circonstances de leur mort, à moins de ces grâces finales de bon larron qui sont si rares qu'on ne doit pas y compter; il faut pourtant paroître tous à ce grand tribunal; et que feront ceux qui n'y apportent que des actions de Mississipi? Je tremble de plus en plus, mon cher Monsieur : je tremble pour moi, *primo;* je tremble pour mes amis, pour les morts, pour les vivans, pour vous en particulier; je voudrois vous voir un saint. Le tourbillon d'affaires, de devoirs, de Cour, d'Intendance : ah mon Dieu ! que d'obstacles! Je pleure ce pauvre Abbé de Bussy : car je ne connoissois guère M. de L..., et on ne le connoissoit pas dans son diocèse. Je ne connois rien à ce codicile, et j'éloigne ma pensée de tout ce qu'il présente à l'esprit. Votre lettre, Monsieur, remplie de toutes ces morts, a été cause d'une chose qui vous fâchera peut-être, et dont je vous demande pardon : je vous avoue ingénuement que, saisie d'effroi, j'ai mal reçu la pièce de M.... et annoncée comme peu chaste et peu chrétienne, je ne l'ai non-seulement pas lue, mais sur-le-champ je l'ai jetée au feu; ainsi elle n'a point été vue ni envoyée, selon vos intentions. Je crois que vous ne me prendrez plus pour votre correspondante en pareilles matières. Je suis à votre

service pour tout le reste ; vous savez que je vous suis fidèlement et tendrement dévouée ; mais s'il y a de la foiblesse, de la petitesse à ce que j'ai fait, ne faut-il pas se pardonner quelque chose ? Je ne lis plus aucune sorte de bagatelles, et je n'en ai même nulle curiosité. Pardon encore, Monsieur, pardon. Je n'ai pas commencé ni imaginé le mariage de M. B.... avec Mademoiselle de S... ; mais comme j'ai l'honneur d'appartenir à ceux-ci, et que j'ai fort connu Madame de S.... elle s'adressa à moi pour les instructions dont on est curieux en pareil cas. Je n'avois rien à dire que de bon, je le dis, et tout de suite je me trouvai chargée de la confiance des uns et des autres, et de la continuation de cette besogne qui n'a point trouvé d'obstacle, et qui étoit si aisée que Pouponne l'auroit faite. A propos de cette Pouponne, vraiment nous sommes dans un beau mouvement : on joue *Athalie* dans son couvent, elle en fait le rôle, et nous aurions grand besoin de votre secours, Monsieur. Imaginez-vous que nous ne savons (parce que je l'ai oublié) comment elle est habillée, quand il faut qu'elle soit assise ou debout, en colère ou douce, ou hypocrite : tout cela nous embarrasse. J'ai demandé une poupée à Sineti pour modèle, il l'oubliera, et je serai fâchée. Ne pourriez-vous pas, en remettant cette tragédie sous vos yeux à quelque moment perdu, nous marquer nos différentes situations ? vous me feriez grand plaisir. On se porte bien à l'Intendance ; Madame de... a eu pourtant

gros rhume; mais tout est passé. Je n'ai point de Cousins autour de moi, ils courent les champs depuis un mois, je les attends ces jours-ci. On dit tous bas que M. votre frère l'Abbé vient en Provence avec vous. Vous ne sauriez mieux faire l'un et l'autre, et à vos amis plus de plaisir. Mais venez donc, Monsieur : voilà un tems admirable, profitez-en. Je compte que..... nous dira beaucoup de nouvelles; je compte aussi que vous savez toutes celles de Provence; et quand on est à Paris, on ne s'en soucie guère.

J'aurois encore une infinité de choses à vous dire; mais huit pages c'est bien assez; la discrétion s'empare de moi. Je vous souhaite bien de la santé, bien de la tranquillité, et tous les bonheurs, ensemble, et je vous dis bien vrai, Monsieur, et sur cela, et sur mon tendre attachement pour vous.

LETTRE 78.

Du 19 Décembre 1756.

QUANT à moi qui n'aime pas qu'on se marie, je suis bien contente de la femme que vous amenez, Monsieur; mais tout le monde en ce pays-ci en attendoit une autre. Ce que je crois fermement, c'est que si vous ne la cherchez pas dans le pays où vous êtes, je ne pense pas qu'il y ait rien en Provence digne de vous. Peut-être que vous allez faire quelque découverte à Rome; il seroit beau de

nous amener une Dame Romaine, pourvu qu'elle ait les vertus et les inclinations des premières de cette maîtresse du monde, les Lucrèces, les Emilies, les Fulvies, etc. Parlons d'*Athalie*, pour ne pas quitter la rime.

Vous m'avez dit, Monsieur, précisément tout ce que je voulois savoir. Me voilà bien en vous attendant; car si vous me tenez parole, vous serez à tems de nous faire répéter notre leçon. Le fort de Pouponne, c'est le sentiment, d'où il arrive que ce qu'elle déclame selon son petit goût et son intelligence, vaut cent fois mieux que ce que nous lui apprenons, je viens de l'éprouver à cette dernière scène, qui commence : *Te voilà, séducteur... ?*

Je ne croyois pas qu'elle la sût, elle la dit mieux que tout le reste. Les choses qu'elle dit le moins bien, ce sont les simples, et où il ne faut pas de déclamation : c'étoit le triomphe de la le Couvreur. Pour Pouponne, il lui faut de la fureur, c'est une petite Duclos. Pour l'habit, Madame de.... veut l'habiller elle-même; j'ai toujours demandé une poupée sur l'usage des diadèmes; nous ne l'avons point à Aix, le croiriez-vous bien ? Au reste, nous vous attendons par bien des raisons, Monsieur; mais entr'autres comme un soleil qui doit pénétrer et dissoudre des nuages sous lesquels sont cachées une infinité de choses que l'on ne nous dit de Paris qu'en style d'oracle, et qui sont cependant bien curieuses. Venez donc, mais venez avec la clef de tout,

tout, sans quoi vous ne serez pas bien reçu. Puisque Madame de... a de vos nouvelles, c'est à elle à vous dire des nôtres. Madame de..... est encore à la campagne : elle devient Dame Romaine insensiblement. Et moi, je suis toujours, Monsieur, Dame qui vous honore, et qui vous est bien tendrement attachée. A propos, je vous souhaite la bonne année en bref.

LETTRE 79.

Du 19 Février 1737.

UNE longue lettre du milieu de Versailles me paroît une faveur moins grande, que quatre lignes de votre tourbillon, Monsieur; je vous en remercie donc. Pouponne vous attend le lundi-gras, mais ne lui manquez pas de parole; elle est toute neuve sur les manques, elle n'entendroit pas raillerie : avec le tems elle s'accoutumera au jargon, et le parlera peut-être elle-même : hélas ! que sait-on? Mesdames de Verne, de Bournonville et de Sessac, avoient été élevées à Port-Royal; et le jour qu'on les mena à l'Opéra pour la première fois, elles ne tournèrent jamais les yeux sur le spectacle.

Que de monde, Monsieur, que de monde va vous arriver! Envoyez-nous des journaux, sans quoi nous aurons peur des esprits. J'ai envoyé à Madame de Sainte-Marc l'extrait de votre lettre qui parle de sa fille, elle en a été comblée de joie.

Le tonnerre ne tombe donc pas encore? mais y a-t-il tant de fumée sans un peu de feu? le tems nous apprendra tout. Vous faites bien voir Marseille en beau à M. l'Abbé, cela n'est pas mal fin: nous vous sommes obligés de lui donner si bonne opinion de notre patrie. Ne le menerez-vous point à Belombre? pensez-vous à votre grand voyage? si vous devez le faire, dépêchez-vous pour l'amour de Dieu; car je vous déclare que plus de Belombre pour moi, sans vous, Monsieur, que j'honore, que j'aime bien tendrement, en vérité. Faites recevoir mes très-humbles complimens, je vous en prie, par frère et sœur.

LETTRE 80.

Du 19 Février 1737.

COMMENT vous trouvez-vous de notre cher le....? pour lui il est dans l'enthousiasme et dans la parfaite reconnoissance, et moi je la partage. Il a bien envie de vous plaire et de mériter vos bonnes grâces. Il est heureux, mais vous l'êtes aussi: vous avez auprès de vous le plus honnête homme du monde, et le plus digne de votre confiance en tout point; car vous pouvez dormir en repos quand il sera une fois au fait, et il le sera sûrement bientôt. Vous l'avez admis à votre table, c'est un bénéfice pour lui; si j'osois je vous dirois, et vous conseillerois, et vous prierois de n'en point faire un *en attendant*, mais une chose permanente. Les matins,

je vous en aurois écrit; mais dans le nombre des faveurs qu'il solennise, j'y ai trouvé celle-là : continuez-la, Monsieur, je suis de moitié de tout. J'entends bourdonner à mes oreilles des choses qui m'affligent, je ne veux savoir de mes amis et de leurs affaires, que ce qu'ils veulent bien que j'en sache. Je réponds, il faut entendre les deux parties. Vous entendez ce jargon, et qu'il regarde les..... Ne dites point que je vous en aie écrit, dites-moi seulement mes réponses; mon cœur a déjà fait celles que l'amitié suggère, le reste ne peut être qu'au-dessous. Bonjour, Monsieur.

LETTRE 81.

Du 27 Mars 1737.

ADIEU, Monsieur, je vous souhaite un bon et heureux voyage. Je suis toujours misérable, me voici au lait d'ânesse; il passe bien : on me promet des merveilles; mais je souffre toujours peu ou prou. Je ne verrai Madame Dansezume qu'à son retour; faites-lui bien aimer la Provence, vous en êtes bien capable, et moi de vous honorer et aimer bien tendrement jusqu'à ma fin.

Mille complimens à M. l'Abbé, et bon voyage. Nous venons d'apprendre la mort du Chevalier de Castellane, Colonel d'Orléans, en deux jours de tems. Quelle mort!

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.

FRAGMENS LITTÉRAIRES

De Monsieur DE SÉVIGNÉ, *de Madame* DE GRIGNAN, *et de Madame* DE SIMIANE.

DISSERTATION SUR HORACE,

PAR M. DE SÉVIGNÉ.

AVERTISSEMENT.

ON sait que M. de Sévigné cultivoit la Littérature ancienne; la Poésie latine sur-tout faisoit ses délices. La lecture de Virgile et d'Horace, dont la vie des camps et celle de la Cour n'avoient pu le distraire, lui servoit d'une agréable distraction au milieu de la vie solitaire des Rochers, et au sein de la dévotion contemplative, dans laquelle une épouse chérie auroit voulu le plonger avec elle. Le savant Dacier, duquel d'ailleurs il partageoit les sentimens à l'égard des Anciens, ayant expliqué un passage important de l'*Art poétique* d'une manière qui paroissoit étrange, M. de Sévigné le combattit. Il s'agit du vers 128, ainsi conçu :

Difficile est propriè communia dicere

La dispute, à ce qu'il paroît, s'étoit élevée, vers l'an 1697, chez le Présid. de Lamoignon (*Chrétien-François*), fils de celui auquel Boileau avoit adressé une de ses belles Epîtres, qui, comme son père, avoit fait de sa maison le rendez-vous des vrais Savans et des Gens du monde qui aimoient le savoir. M. de Sévigné donnoit à ce passage un sens différent. Il adressa à M. de Lamoignon, qui avoit été

pris pour Juge de cet intéressant procès, sa première Dissertation, à laquelle il donna le nom de *Factum*. La réponse qu'y fit Dacier lui donna lieu de répliquer par une Requête nouvelle, qu'il appela *Contredit*; et celui-ci ayant été encore réfuté par son Adversaire, M. de Sévigné ferma en quelque sorte la discussion par son second et dernier *Contredit*. Ce sont ces trois Plaidoyers littéraires qu'on va lire. Il ne paroît pas que la cause ait été formellement jugée; du moins la Sentence de M. de Lamoignon ne nous est-elle pas parvenue. On sait seulement, si l'on peut s'en fier au *Bolaeana*, quel étoit le sentiment de l'oracle de cette Société.

Cependant, et la chose est bien remarquable, aucune de ces diverses interprétations ne paroît être la véritable. Le lumineux Dumarsais vint, cinquante ans après, dissiper tous les nuages et concilier tous les dissentimens (1). On avoit trop isolé le vers mis en question; il sut l'expliquer par les vers qui le précèdent et par ceux qui le suivent.

Nous laisserons M. de Sévigné expliquer sa pensée. Celle de M. Dacier en différoit sur-tout par le sens forcé qu'il donnoit au mot *communia*. Suivant lui, ce mot signifioit des *caractères nouveaux* et *inconnus : ceux que tout le monde a droit d'inventer, mais qui ne sont encore que dans les espaces imaginaires, jusqu'à ce qu'un premier occupant s'en empare*.

L'idée de Boileau étoit plus simple. « Il est difficile » (disoit-il) de traiter des sujets qui sont à la portée de » tout le monde, d'une manière qui vous les rende pro» pres; ce qui s'appelle s'approprier un sujet par le tour » qu'on y donne ». Ce même sens a été suivi par Sanadon.

(1) Sa Dissertation se trouve au tome III de ses Œuvres. Paris, an V, et dans le *Mercure de France* de Janvier 1746.

Si la longueur de la Dissertation de Dumarsais ne permet pas de faire connoître les raisonnemens dont il appuyoit sa nouvelle explication, on pourra du moins en juger par la traduction de Batteux; quoique peu élégante et même négligée, elle suit ce même sens, et le rend avec exactitude.

Voici d'abord les vers d'Horace, copiés avec les deux parenthèses conjonctives que Dumarsais y a insérées pour les lier et les éclaircir.

Si quid inexpertum scenæ committis et audes
Personam formare novam, servetur adimum,
Qualis ab inœpto processerit et sibi constet:
(Verùm) difficile est propriè communia dicere: *tuque*
Rectius Iliacum carmen deduces in actus
Quam si proferres ignota indicta que primus:
(Et tune illa) Publica materies privati juris erit, si
Nec circà vilem patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres: Nec desilies imitator in arctum
Undè pedem referre pudor vetet aut operis lex.

Traduction de BATTEUX.

« Si vous osez donner à la scène un caractère entièrement neuf, qu'il soit à la fin tel que vous l'avez montré au commencement, et qu'il ne se démente nulle part. Mais il est bien difficile de *donner* des traits propres et individuels aux êtres purement possibles. Il est plus sûr de tirer un sujet de l'Iliade, que de *donner* des choses inconnues dont personne n'ait jamais parlé. Cette matière, déjà *donnée* au Public, deviendra votre bien propre, si vous ne vous attachez pas trop à la lettre, ni à rendre trait pour trait, et que vous n'alliez point, par une imitation scrupuleuse, vous mettre dans des entraves, de manière que vous ne puissiez ni avancer sans blesser les règles, ni reculer sans rougir ».

PREMIER FACTUM.

Il est question de la véritable intelligence d'un passage d'un Auteur célèbre. Le seul nom des parties qui plaident, pourroit faire décider le procès; mais on espère de l'équité de M. de Lamoignon qu'il jugera sans avoir égard aux personnes. On le prie de considérer qu'il arrive quelquefois que les plus grands hommes sont éblouis par trop de lumières et de connoissances. Ce malheur ne regarde point la partie adverse de M. Dacier.

Horace donne des règles pour faire de bonnes pièces de théâtre. Les tragédies doivent non-seulement instruire, elles doivent plaire aussi. Je conclus de là qu'Horace a voulu apprendre ce qui pouvoit le plus toucher et intéresser les spectateurs, et donner aux poètes le moyen de parvenir au point de la perfection.

Dans cette pensée, il leur ordonne d'observer exactement ce qui convient aux mœurs, aux coutumes, aux climats des personnages qu'ils introduisent sur la scène. Il veut que l'on conserve à chacun son propre caractère, et que l'on ne change point les idées que les anciens ont donné des héros. Il faut qu'Achille soit violent, Médée cruelle, etc.

Il continue ce même précepte dans les vers qui suivent immédiatement après, et il ajoute que si un Auteur entreprend de faire une tragédie dont le sujet et les acteurs soient entièrement inconnus, il doit avoir une attention particulière au caractère qu'il aura donné à chacun d'eux : il faut qu'il le soutienne depuis le commencement jusqu'à la fin, sans se démentir en la moindre chose. Voilà ce qui est nécessaire pour faire de bonnes pièces de théâtre; mais Horace n'en demeure pas là. Il veut apprendre comment on peut atteindre à la perfection; il exhorte à surmonter les difficultés qu'on y peut rencontrer, en montrant aux Poètes ce qui est excellent, après leur avoir enseigné ce qui étoit bon. On ne peut douter que ce ne soit-là son intention.

Peut-il la mieux marquer, qu'en déclarant qu'à la vérité il est difficile de dire d'une manière nouvelle et particulière des

choses connues de tout le monde, et si communes que presque personne ne les ignore; mais que cependant on fera bien mieux de mettre sur la scène quelque action de la guerre de Troye, que d'aller chercher des noms inconnus, peut-être inventés, et des événemens purement imaginaires?

Quelle contradiction et quelle absurdité peut-on trouver dans cette interprétation? Dès qu'Horace a montré comment il faut éviter les défauts qui rendent une tragédie insupportable et ridicule, il enseigne ce qui peut la rendre parfaite. Un Poète qui aura inventé son sujet, fera une bonne tragédie, pourvu qu'il observe bien les caractères de ses personnages; mais il en fera une bien meilleure, s'il choisit pour son sujet quelque action éclatante de la guerre de Troye.

Horace préfère ces sujets connus et communs, à ceux qui sont de l'invention du poète : il les oppose les uns aux autres, et il décide en faveur des premiers. Pourquoi donner au mot *Communia* une signification qu'il n'a jamais eue, et qu'il ne peut jamais avoir? A-t-on jamais dit qu'une chose qu'on n'a jamais entendue soit commune, parce qu'elle pouvoit être trouvée par tous les hommes du monde? Les bons mots de M. de Cornuel sont-ils communs, parce que personne ne les avoit jamais dits, et parce que tout le monde les pouvoit dire? N'est-ce pas plutôt leur nouveauté qui fait qu'on ne les oubliera jamais? S'il est permis de traduire ainsi, on ne sait plus ce que les termes les plus ordinaires peuvent signifier. La beauté du précepte d'Horace subsiste dans toute son étendue, en donnant à ses vers le sens que je leur donne; et je suis persuadé qu'il expliqueroit ainsi lui-même le passage sur quoi nous disputons.

Gardez-vous bien, poètes qui m'écoutez, de rien changer aux idées que j'ai de Médée, d'Achille, d'Ixion, d'Oreste, etc. Je ne les reconnoîtrois plus. Si vous voulez introduire des personnages inconnus, et former des caractères nouveaux, vous le pouvez, pourvu que vous les souteniez bien, depuis le premier vers de votre pièce jusques au dernier. Je sais que vous pourrez être tentés par le plaisir de faire une tragédie toute de votre invention, et trouver du dégoût à traiter un sujet rebattu, par la difficulté qu'il y a à y réussir. J'avoue qu'il est difficile de traiter ce sujet commun et rebattu d'une maniere nouvelle, qui donne de la curiosité et de l'attention aux spectateurs; mais

c'est le but où vous devez aspirer. Vous me toucherez et m'intéresserez infiniment davantage, en me faisant paroître sur le théâtre Achille, Agamemnon, Iphigénie, que si vous donnez à vos acteurs des noms inconnus et purement de votre invention. L'action même de votre tragédie qui doit me plaire et m'instruire, fera bien plus d'impression sur moi si elle est consacrée par l'antiquité, ou si elle est fondée dans quelque histoire célèbre, que si elle n'est qu'un jeu de votre imagination.

Ce discours est-il absurde? Y a-t-il de la contradiction? Diminue-t-il la beauté du précepte d'Horace? Et a-t-on besoin d'exemples pour l'autoriser? J'en donnerai quelques-uns, si on le juge nécessaire; et je demanderai si on n'a pas plus d'attention pour Mithridate, pour Britannicus, pour Porus et Oreste, que pour Astrate, dont un seul Auteur a dit *Astratus vixit*, et pour le grand Sésostrius, dont l'Abbé de Pure est le père.

Je prévois qu'on me dira qu'il n'est pas juste de comparer Quinault et l'Abbé de Pure à Racine, et que la différence des pièces vient de la différence des auteurs qui les ont composées; mais je soutiens que quand Racine lui-même, tout Racine qu'il est, inventeroit le plus beau sujet du monde, et qu'il le traiteroit dans toutes les règles de l'art, s'il donne à ses personnages des noms chimériques, les spectateurs n'en seront pas aussi touchés qu'ils l'ont été des admirables tragédies qui l'ont rendu immortel à la postérité.

SECOND CONTREDIT.

Quelque jugement que vous prononciez, Monsieur, sur le procès dont vous êtes l'arbitre souverain, votre suppliant trouve déjà qu'il a gagné sa cause. C'est assez pour un homme qui a passé les quinze premières années de sa jeunesse en qualité de Courtisan ignorant, et qui depuis dix autres années est devenu provincial, d'avoir trouvé de fameux défenseurs de son opinion, et d'avoir partagé tous les beaux esprits. M. l'Abbé de la Fayette, après avoir entendu mes raisons, il y a quelques jours,

et s'être déclaré de mon avis, m'appliqua ces vers de la comédie, en parlant de M. Dacier :

> Mais un Roi l'attendoit au bout de l'univers,
> Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

J'ai moins connu le péril qu'il y a à attaquer M. Dacier, que je n'ai été flatté du plaisir de faire connoître qu'on pouvoit donner à Horace un sens différent de celui de son traducteur, sans lui faire dire des absurdités, et sans faire à ses paroles une aussi grande violence, que celle de rendre le mot *communia* par des choses inventées, et qui n'ont jamais été dites ni trouvées par personne.

Il semble déjà que la difficulté diminue, à mesure que la dispute s'augmente. Nous convenons tous qu'il faut préférer les sujets connus aux sujets inventés : Horace l'a décidé. Il s'agit donc uniquement de savoir s'il ordonne de chercher l'action d'une tragédie dans la guerre de Troye, par la facilité qu'il y a d'en faire une bonne pièce de théâtre, plutôt que d'inventer un sujet nouveau, à cause de la peine qu'on aura à y réussir. Voilà un des points dont il s'agit.

Je prends pour moi un des passages que ma partie a cité :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

Je soutiens que ce vers tout entier regarde les sujets connus. Il est certain que si un poète veut introduire Achille sur le théâtre, il faut qu'il soit tel qu'Homère l'a dépeint, et qu'il lui fasse faire les actions que la renommée lui attribue, ou qu'il en invente qui conviennent au caractère de violent et d'injuste qu'Homère lui a donné. Si la seconde partie de ce vers vouloit dire que : *Si l'on forme des caractères nouveaux, il faut faire ensorte que toutes leurs parties s'accordent, et qu'elles aient entr'elles de la convenance et du rapport*, comme M. Dacier l'a paraphrasé plutôt qu'il ne l'a traduit, Horace n'auroit pas suivi lui-même les règles qu'il donne aux autres, et il n'auroit pas soutenu son propre caractère. M. Dacier dit, dans ses Remarques sur la première Satyre, que jamais poète n'a su si bien ménager le tems, et moins perdre ses paroles. Si Horace avoit voulu dire ce que M. Dacier a voulu exprimer dans sa paraphrase, les trois vers qui commencent par ces mots : *Si quid inexpertum, etc.*

seroient une répétition inutile de ce qu'il auroit déjà dit. Il n'est pas à croire qu'Horace ait employé trois vers pour donner un précepte qui étoit déjà parfaitement expliqué dans la moitié d'un seul vers. Je ne puis penser qu'il exhortât les Pisons, et en leurs personnes tous les poètes, à feindre des mœurs et des actions qui convinssent à un personnage inventé. On ne peut inventer un personnage, qu'on ne lui donne en même tems des mœurs et un caractère. Toutes sortes de mœurs et de caractères lui conviennent, et dépendent de la fantaisie du poète. En un mot, tout convient à un acteur chimérique, dont on peut faire à son gré un héros ou un scélérat; et ces raisons me persuadent que, si cette moitié de vers signifioit ce que M. Dacier lui fait dire, ou il n'auroit point de sens, ou il auroit été inutile de faire trois autres vers pour dire la même chose. Notre juge est très-humblement supplié de se souvenir de cette remarque.

M. Dacier prétend que le mot *Audes*, qui est dans le premier vers du passage que nous expliquons, fait pour lui; et je prétends encore qu'il est pour moi. M. Dacier dit qu'Horace a voulu marquer, par ce terme, combien c'est une entreprise grande et difficile d'inventer le sujet d'une tragédie; et moi je soutiens qu'il a seulement voulu dire que: *Si l'on est assez hardi pour hasarder de mettre un sujet inventé sur le théâtre, il faut observer, etc.* Or, cette hardiesse est très-périlleuse, et elle l'étoit encore davantage du tems d'Horace, où je pense que le peuple étoit accoutumé à ne voir représenter que des sujets connus. Il fait donc voir aux Pisons combien cette hardiesse est grande, non pour les encourager, mais pour les en détourner, en leur montrant combien elle est dangereuse.

A l'égard de la difficulté qui s'y rencontre, elle ne consiste pas à soutenir un caractère inventé, mais à plaire en inventant un caractère: ce n'est pas là aussi ce qu'Horace a appelé difficile. Dès qu'on voudra donner l'essor à son imagination, on inventera et on soutiendra aisément tels caractères qu'on voudra. La peine sera incomparablement plus grande à bien imiter les mœurs et les caractères d'Achille, d'Agamemnon, etc. et à les faire agir et parler comme ils auroient dû faire, selon les idées que nous en avons.

Il est vrai que l'Art poétique est dédié aux Pisons, jeunes Romains adonnés à la poésie; mais Horace n'a pas prétendu ne

parler qu'à eux. Son intention n'est pas d'enseigner à faire des tragédies aisées, il veut apprendre à en faire de parfaites. S'il eût été mieux d'en inventer les sujets que d'en choisir de connus, il l'auroit ordonné, malgré la difficulté qu'on y auroit pu trouver. Il est toujours très-difficile, dans tous les arts, d'atteindre à la perfection. Cela n'empêche pas ceux qui en donnent les préceptes, d'exhorter à y parvenir. Je conclus de là que le difficile d'Horace est un difficile où il faut tendre, et non pas un difficile qu'il faille éviter.

Je viens enfin au mot *communia;* je reçois toutes les définitions de M. Dacier : *Les choses communes sont des choses qui sont exposées à tout le monde, et qui sont au premier occupant. Le cerf et le cheval étoient dans des herbes communes, et qui leur appartenoient également à tous deux.* J'embrasse de tout mon cœur cette définition, et je l'applique à notre dispute. Ecoutons parler Horace :

Difficile est propriè communia dicere.

Voici la traduction de M. Dacier : *Il est difficile de traiter convenablement ces caractères que tout le monde peut inventer.* Je lui demande, si ces caractères ne sont pas encore inventés, comment sont-ils à l'usage de tout le monde, et au premier occupant? Le pré où le cerf et le cheval se battoient, et qui leur étoit commun, existoit avant qu'ils y vinssent. Une chose ne peut être commune avant que d'être. Le néant n'a point de propriété. Combien inventera-t-on de choses d'ici à deux cents ans? M. Dacier auroit-il bien le courage de les appeler *communes?* Elles ne sont pas encore dans la nature; elles seront pourtant imaginées et trouvées par des hommes comme nous, et nous pourrions nous-mêmes les trouver et les imaginer. Sont-elles *communes* pour cela? M. Dacier s'offenseroit assurément si on lui attribuoit une telle pensée. Je le supplie de ne pas faire cette injustice à Horace. Il lui a rendu de si grands services en faisant connoître toutes ses beautés, qu'il ne doit pas gâter lui-même ses propres bienfaits, en donnant à un mot une interprétation forcée, contre la définition qu'il en donne lui-même. Le sens de ces trois vers qui partagent maintenant les plus beaux esprits de l'Académie, sera donc *qu'il est difficile de traiter d'une manière propre, convenable, etc. les sujets*

connus, et que cependant on fera beaucoup mieux de les choisir, que d'en inventer de chimériques. Il ne faut pas dire qu'il n'est pas question dans cet endroit de l'action des tragédies, mais des caractères seuls. Toutes les tragédies sont composées de caractères; et pour preuve qu'Horace a confondu dans ces vers l'action de la tragédie avec les caractères qui la composent, c'est qu'il exhorte à prendre l'Iliade pour sujet. Or, l'Iliade ne s'appelle pas un caractère. Il ne veut pas non plus qu'on fasse une tragédie de toute la guerre de Troye; il veut donc qu'on choisisse une action de la guerre de Troye, et qu'on fasse parler les héros qui y entreront, d'une manière convenable et digne d'eux. J'ajoute encore, puisque le mot *propriè* peut recevoir cette signification, qu'il faut que ce soit d'une manière nouvelle et particulière au poète, afin qu'on ne puisse pas l'accuser d'être le copiste ou le traducteur de ceux qui l'ont précédé. A l'égard de ce que M. Dacier dit qu'il faut que la fable, c'est-à-dire, le plan d'une tragédie soit inventé, j'en tombe d'accord; mais je n'avoue pas pour cela qu'il soit nécessaire que le sujet d'une tragédie soit purement imaginaire, et n'ait aucun fondement dans l'antiquité. Nous savons qu'il y a des actions véritables dont les récits sont des fables. Un Auteur célèbre de ce tems l'a démontré admirablement; mais pour ne me point embarquer dans une érudition qui est au-dessus de ma portée, je me contenterai d'en rapporter quelques exemples. La clémence d'Auguste envers Cinna et Maxime est très-vraie; cependant la manière dont elle est exposée sur le théâtre est une fable. La mort de Phocas et le couronnement d'Héraclius sont très-vrais; la manière dont on les a traités dans la comédie est une fable: ainsi des autres. Enfin il est certain que l'esprit qui règne dans tout le poëme de l'Art poétique d'Horace, c'est d'exhorter les poètes à se servir de sujets connus, non pas parce qu'ils sont plus aisés à traiter que les autres, mais parce que les ouvrages en sont plus parfaits. Cette question est décidée par un Auteur qui ne sera pas suspect à notre juge, et qui n'est pas inconnu à M. Dacier. C'est Horace lui-même qui parle ainsi au 243^e^. vers de ce même livre:

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

M. Dacier l'a rendu ainsi:

Tant les sujets connus sont susceptibles de beautés et de grâces.

Je prie notre juste et équitable Arbitre d'avoir égard à mon bon droit et à toutes mes raisons; et s'il me fait gagner mon procès, comme il ne peut s'en dispenser en conscience, je lui demande avec empressement, contre M. Dacier, les mêmes dépens que M. Dacier demande contre moi. Et ferez justice.

TROISIÈME CONTREDIT.

Voici, Monsieur, la dernière réponse que vous aurez de moi. Dès que j'aurai répondu au second écrit de M. Dacier, j'abandonne le champ de bataille, et j'irai attendre votre arrêt. Je prie mes illustres défenseurs de prendre en main la cause d'Horace, et d'empêcher qu'on ne lui attribue un sens bizarre, contraire aux mots dont il s'est servi pour s'expliquer, contraire aux instructions qu'il donne dans tout son Art poétique, et si je l'ose dire, contraire à l'idée qu'on doit avoir d'un Auteur si sage, et si net dans ses expressions.

M. Dacier dit que je ne réponds rien à tout ce qu'il a mis dans ses écrits. Je l'avoue, bien des raisons m'en empêchent; je n'ai jamais lu aucun des Auteurs dont il parle, et quand je les saurois aussi bien que lui, je n'aurois garde de les rapporter: ils ne font rien à notre question. J'ai toujours ouï dire que le seul moyen d'avoir une dispute bien réglée, c'est de ne point perdre de vue son objet, et de ne faire nulle attention à ce qui lui est étranger. Nous cherchons la véritable signification du mot *communia*. Ce n'a jamais été là un point de droit, ni un point de philosophie. D'où vient donc que M. Dacier m'accable de citations de jurisconsultes et de philosophes? Veut-il que je fasse un cours en droit, et que j'aille une seconde fois étudier la métaphysique? Est-il besoin de tant d'érudition pour savoir que le mot *communia*, dans l'endroit dont nous parlons, ne signifie autre chose que *ce qui est commun, ce qui est connu de tout le monde, ce qui est entre les mains du peuple?*

Je déclare donc à M. Dacier que je reconnois Démocrite, Platon, Quintilien, Cujas, Bartole, et tous ceux qu'il lui plaira encore de citer, pour fort honnêtes gens; mais comme je n'ai pas ouï dire qu'ils aient commenté l'Art poétique, je ne fais

nul cas de leur autorité dans le fait dont il s'agit. Je ne citerai jamais qu'Horace. Si M. Dacier appelle cela ne lui point répondre, il peut s'assurer que je ne lui répondrai jamais.

Ce qui m'afflige le plus dans la querelle que j'ai à soutenir, c'est la nouvelle que j'ai apprise, qu'une Dame, dont on ne sauroit trop respecter le mérite, l'esprit et la personne, s'est laissée éblouir à l'éloquence vive et impétueuse de mon ennemi, et qu'elle se déclare pour lui. Ses décisions font beaucoup plus d'effet sur moi, que tous les Auteurs grecs et latins dont on veut m'épouvanter. Je la prie de se joindre à notre illustre Arbitre pour juger ce procès. Je proteste de me soumettre avec joie à ce qu'elle voudra prononcer.

M. Dacier est si persuadé que sa cause est sans difficulté, que c'est seulement par générosité et par honnêteté qu'il veut bien, dans son dernier écrit, me dire à chaque page qu'il n'y a que des absurdités et des erreurs dans tout ce que je dis.

> Que feroit-il hélas, si quelqu'audacieux
> Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux?

S'il avoit été caché derrière une tapisserie, quand on lut sa production devant une compagnie de gens dont il ne sauroit mépriser l'esprit ni la science, qu'il seroit étonné de voir combien ses raisonnemens furent trouvés extraordinaires et captieux! Combien l'on fut surpris de ce qu'il faisoit parler Horace, tantôt comme un avocat, tantôt comme auroit fait Scot, et de ce qu'il passoit, au gré de ses désirs, des termes du barreau à ceux de la plus subtile métaphysique! Il ne diroit assurément pas que mes défenseurs sont réduits au nombre de trois ou quatre. Si je suis dans l'erreur et dans l'hérésie, mon opinion pourroit bien avoir le succès de celle de Luther et de Calvin, et trouver un nombre prodigieux de sectateurs. Venons au fait; je vais suivre la méthode de M. Dacier, elle est courte et énergique.

M. Dacier. J'ai prouvé si fortement que *communia* signifie *ce qui n'a jamais été dit ni trouvé par personne*, aussi naturellement que *Collegium* signifie *Collége*. D'où vient que M. de Sévigné n'y a pas répondu? Est-ce à lui à régler l'usage des mots latins?

Réponse. Ce début si gracieux fait espérer une suite bien aimable.

aimable. Non, ce n'est point à moi à régler l'usage des mots latins; je dois seulement tâcher de les entendre. Le mot *communia* est fort aisé à traduire et à entendre. Il n'y a pas d'écolier de cinquième qui ne lui donne sa véritable signification. Qu'a donc prouvé si fortement M. Dacier? Il a prouvé, par un jurisconsulte, que les terres, les biens dont la propriété n'est à personne, sont au premier occupant, et sont appelés *communs*. Il applique cette décision au précepte d'Horace dans l'Art poétique : c'est justement comme si l'on vouloit prouver, par le livre du Chevalier de Clerville, qui traite de l'art militaire, que M. Godeau, dans son Histoire de l'Eglise, s'est servi du mot *canon* pour signifier une machine de guerre, et non pas un décret des Conciles.

M. Dacier me fait dire qu'Horace ordonne de chercher l'action d'une tragédie dans la guerre de Troye, par la facilité qu'il y a d'en faire une bonne pièce de théâtre. Je réponds à M. Dacier que, si j'avois dit cela, j'aurois dit une grande sottise. Puisqu'on m'attribue cette pensée, j'en puis parler comme il me plaira : nous verrons tantôt à qui elle appartient. Je suis bien malheureux que M. Dacier ne daigne pas seulement lire ce que j'écris. Je veux, dans ma réponse à son premier écrit, établir nettement la question, afin d'empêcher, s'il se peut, que M. Dacier ne me donne le change, comme il fait presque toujours. Voici mes propres paroles : *Il s'agit donc uniquement de savoir si Horace ordonne de chercher l'action d'une tragédie dans la guerre de Troye, par la facilité qu'il y a d'en faire une bonne pièce de théâtre, plutôt que d'inventer un sujet nouveau, à cause de la peine qu'on aura à y réussir.* Est-ce-là décider qu'Horace ordonne de choisir la guerre de Troye, parce qu'il est aisé d'en faire une bonne tragédie? J'ai, au contraire, toujours soutenu, et je soutiens encore, qu'il est bien plus difficile de faire une bonne pièce de théâtre d'un sujet connu, que d'un sujet inventé et chimérique. J'en dirai les raisons en peu de mots, et par-là je répondrai à beaucoup de choses du dernier écrit, que je ne crois pas devoir traiter en particulier; ce seroit voler le papillon.

Horace ordonne généralement aux poètes de soutenir tous les caractères qu'ils mettront sur la scène, soit connus, soit inventés. Cette règle est commune à tous; et il n'est pas permis de

s'en écarter, sans se rendre ridicule. Cette vérité étant supposée, je dis qu'il est aisé de représenter sur le théâtre un guerrier ambitieux, à qui on donnera, par exemple, le nom d'Alcidor, et que, pourvu qu'il soutienne son caractère de guerrier et d'ambitieux, depuis le premier vers jusqu'au dernier, on aura entièrement satisfait au précepte d'Horace. Il y a très-peu de poètes qui ne le puissent faire; ceux qui ne le font pas, ne méritent pas ce nom. Je ne dirai pas la même chose si le poète donne à ce guerrier le nom d'Alexandre : non-seulement il faut qu'il le soutienne aussi bien que le personnage inventé; mais il faut de plus qu'il remplisse l'idée que les spectateurs ont d'Alexandre, qu'il le fasse parler d'une manière digne d'Alexandre, et comme Alexandre auroit dû parler lui-même. C'est ce qui est très-difficile, et à quoi Horace exhorte pourtant tous les poètes en la personne des Pisons.

M. Dacier dit : *Rien n'est plus aisé, car on a un guide* (1). Je prie M. Dacier de me dire quel est ce guide? En a-t-on d'autre que la nature? Ce guide est commun aux poètes qui inventent, et aux poètes qui font parler Alexandre. A quoi leur peuvent servir Quinte-Curce et tous les auteurs qui ont écrit de lui? Horace défend qu'on les suive scrupuleusement; ce seroit être copiste, traducteur, et non pas poète. Trois ou quatre traits que l'on a laissés d'Alexandre, ne peuvent pas composer un rôle de tragédie. Il faut donc faire dire à Alexandre des choses qu'il n'a jamais dites, mais telles pourtant, qu'elles pussent être avouées par Alexandre, s'il étoit au monde. M. Dacier trouve-t-il cette entreprise fort aisée, et dira-t-il encore qu'on a un guide?

M. Dacier. Le dessein de M. de Sévigné n'a été sans doute que de me contester l'explication que je donne à *si audes*, que, j'explique, *si vous osez* : et il veut qu'il signifie, *si vous êtes assez hardi.* Véritablement je n'y vois pas de différence, et je lui en donne le choix.

Réponse. Je veux fort bien recevoir l'explication de *si audes*, par *si vous osez*, pourvu qu'on l'entende d'une maniere équivoque, et qu'on ne dise pas qu'Horace s'est servi de ce mot pour

(1) Notre Arbitre remarquera, s'il lui plait, que c'est mon adversaire qui trouve qu'il y a très-peu de difficulté à traiter des sujets connus.

marquer qu'il admiroit la beauté de cette entreprise. Je veux, au contraire, que *si audes* signifie *si vous hasardez, si vous êtes assez hardi pour hasarder.* Peut-être M. Dacier trouvera-t-il quelque différence entre ces deux sens; et puisqu'il m'en donne le choix, je prends celui par lequel je crois qu'Horace a voulu détourner les poètes d'inventer des sujets, non par la difficulté qu'il y a d'inventer, mais parce qu'il est presqu'assuré qu'on ne plaira pas autant aux spectateurs en leur représentant des imaginations, que les actions véritables ou feintes d'un héros qu'ils respectent.

J'ai ouï dire que Castel-Vetro (que, par parenthèse, je n'ai jamais lu) dit sur ce sujet : *Dove manca la fè, manca l'affetto.* Cela est décisif en ma faveur; et l'étonnement d'Aristote sur la comédie d'Agathon, est encore d'un plus grand poids. Après avoir ordonné qu'on prît des fables connues pour sujet des tragédies, il dit : *Nous avons pourtant vu la comédie d'Agathon, nommée la Fleur, où tout est inventé, les noms aussi bien que la fable, et elle n'a pas laissé de plaire.* On voit assez par-là que le dessein d'Agathon n'étoit pas sensé, et qu'il se faut bien garder de l'imiter, quoique le succès de sa pièce ait été plus favorable qu'il n'auroit dû l'espérer, en prenant une route si extraordinaire.

M. Dacier. Horace veut détourner les Pisons d'inventer des sujets, parce qu'il présume avec raison que des gens qui commencent, ne sont pas assez forts pour voler de leurs propres ailes; car s'il les croyoit assez forts, il leur conseilleroit de mettre sur la scène des caractères nouveaux comme des caractères connus; ils ne touchent pas moins que les autres. Cela a été prouvé.

Réponse. C'est donc, selon M. Dacier, un coup de maître, que d'exposer sur la scene des caracteres inventés; et c'est l'entreprise d'un écolier de bien représenter des personnages connus. M. Dacier dit qu'il l'a prouvé. Cela me fait souvenir de cet Evêque qui avoit entrepris de prouver qu'il y avoit trente-deux hérésies dans le livre de la fréquente Communion. Au commencement de son ouvrage il disoit : *Comme nous le prouverons ci-dessous;* et à la fin il disoit : *Comme nous l'avons prouvé ci-dessus;* sans que, ni ci-dessous, ni ci-dessus, il y eût la moindre chose démontrée ni prouvée. Je prie à mon tour

M. Dacier de se souvenir qu'il n'y a rien de moins prouvé que ce qu'il dit en cet endroit. S'il s'engage à le prouver, il trouvera des athlètes dignes de lui qui me succéderont.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

J'avois dit. La peine sera incomparablement plus grande de bien imiter les mœurs et les caractères d'Achille, d'Agamemnon, etc. que d'en inventer de nouveaux. Voici la réponse décisive de M. Dacier.

M. Dacier. Cela ne peut être soutenu avec aucune apparence de raison. Toutes les choses où l'on a des guides sont plus faciles, ou moins difficiles que celles où l'on n'en a point.

Réponse. Voici encore les guides de M. Dacier : s'il vouloit bien les supprimer dans le tems où nous sommes, il feroit une épargne considérable. Voudra-t-il toujours faire semblant d'ignorer que ces guides, dont il parle tant, sont de pures chimères, et que les poètes qui inventent, et ceux qui imitent, n'ont tous que le même guide, qui est la nature? Il ne se plaindra pas pour aujourd'hui que je n'aie pas répondu à cette objection, dont il se sait si bon gré; et j'espère qu'il ne parlera plus de ces guides merveilleux, qui ne sont autres effectivement que la nature qui doit guider tous les poètes. M. Dacier oublie qu'il a écrit, dans ses Remarques sur le chapitre 9 d'Aristote : *Que quand Homère représente les actions d'Achille, il n'a pas dessein de nous peindre un seul homme qui ait eu ce nom. Il veut nous mettre devant les yeux ce que la violence et la colère peuvent faire dire à tous les hommes de ce caractère. Achille est là une personne universelle, générale, allégorique. Il en est de même des héros de la tragédie.* Il n'y a donc plus de guides, puisque tous les héros des tragédies sont des personnes universelles, générales et allégoriques. M. Dacier est contraire à lui-même : apparemment il a voulu, en cette occasion, établir son jugement aux dépens de sa mémoire.

M. Dacier. Les tragédies sur des sujets connus peuvent être très-parfaites; et comme elles sont en même-tems moins difficiles que celles dont les caractères sont inventés, il les conseille préférablement à ces dernières. Cela a été assez prouvé.

Réponse. C'est là proprement supposer ce qui est en question; et c'est ce que M. Dacier appelle prouver. On le prie de

consulter les poètes tragiques qui sont vivans, il saura d'eux de quel côté tombe la difficulté : eux seuls peuvent décider la question ; il apprendra du plus illustre d'entre eux, que les personnages de Mithridate et de Burrhus, qui sont fondés dans l'histoire, lui ont bien plus coûté que ceux de Xipharès et d'Acomat qui sont inventés.

M. Dacier. Ceux qui donnent des règles, exhortent à atteindre à la perfection. Horace ne prétend pas défendre aux poètes les caractères, les sujets nouveaux ; mais comme ils sont plus difficiles que les autres, il veut qu'ils n'aient l'audace de l'entreprendre que lorsqu'ils se sentiront assez forts.

Réponse. M. Dacier continue dans sa louable manière de raisonner, c'est de supposer toujours ce qui est en question ; et c'est encore une fois ce qu'il appelle prouver. Son dictionnaire est d'une espèce toute particulière ; *commun*, c'est-à-dire, *inconnu, nouveau, ce qui est sans exister ; supposer*, c'est-à-dire *prouver*. Il n'y a qu'à s'entendre : faute de savoir ces définitions *communes*, c'est-à-dire, *nouvelles*, on tombe dans de grands inconvéniens.

M. Dacier. J'emprunterai ici une comparaison fort naturelle qu'Horace me fournit, et qui renverse tout le raisonnement de M. de Sévigné. Un peintre veut conduire ses disciples à la perfection ; mais conseillera-t-il à celui qui ne sait qu'imiter un cyprès, de peindre un homme échappé du naufrage ? • •

Fortasse cupressum
Scis simulare, etc.

Réponse. S'il y a jamais eu un exemple d'une étrange méprise, celui-ci doit être mis au premier rang. Horace, dans l'endroit que cite M. Dacier, conseille aux poètes de bien étudier leur génie, et à quoi ils sont portés. Il ne veut pas que pour savoir faire des vers, et pour réussir en un certain genre de poésie, comme par exemple à faire des épigrammes, on se croie capable de toutes sortes d'ouvrages. Il compare ceux qui auroient cette folie, à un peintre qui ne sauroit faire que des cyprès, et qui voudroit représenter un naufrage. Cette citation n'est-elle pas bien juste sur notre sujet ? Je dirai en passant que ce n'est pas tout de citer, il faut citer à propos.

J'avois demandé à M. Dacier comment des caractères qui ne

sont pas encore inventés, peuvent être à l'usage de tout le monde. Cette question paroissoit à bien des gens mériter quelque attention ; M. Dacier y répond ainsi :

M. Dacier. Je ne m'attendois pas à cette demande. Je l'avoue, ces caractères *communs* sont au premier occupant, parce qu'ils ne sont pas encore inventés.

Réponse. M. Dacier est encore, en cet endroit, dans les maximes des jurisconsultes, et il veut toujours qu'un caractère, un personnage de comédie, soit au premier occupant, comme un fonds qui n'est réclamé par personne. Ces caractères *communs* sont, dit-il, *au premier occupant*, parce qu'ils ne sont pas encore inventés. M. Dacier est prié de laisser au barreau ce terme de *premier occupant* ; il ne convient nullement à l'art poétique. Horace, en écrivant aux Pisons, n'a pas prétendu parler en avocat ; il a voulu parler le langage ordinaire des hommes. Quand M. Dacier aura une fois compris cette vérité, on lui dira que ces caractères ne peuvent être communs et à l'usage de tout le monde, qu'après qu'ils ont été inventés ; c'est ce qui les rend *communs*. Il y avoit dans le monde bien des gens fougueux et injustes avant qu'Homère eût écrit, cependant on n'en avoit fait aucun usage ; mais dès qu'Homère a représenté son Achille, il a rendu ce caractère *commun* à tous les poètes, et ils s'en peuvent servir toutes les fois qu'ils le jugeront à propos. Voilà comme on parle ordinairement entre les hommes, dès qu'on ne plaide pas dans la Grand'Chambre, ou dans le Sénat, pour un héritage.

Je dirai de plus à M. Dacier que dans l'Art poétique, les vers qui commencent par *publica materies, etc.* d'un consentement général ne sont que l'explication de ceux sur lesquels nous disputons. *Publica materies* est le véritable commentaire de *communia*, et *privati juris* est le commentaire de *propriè dicere.* M. Dacier dira que non : je dirai que si. La force des poumons et de la poitrine en décidera ; et par-là M. Dacier gagnera son procès. Les paroles et les citations ne lui manquent jamais ; s'il en est de même des raisons, c'est une question toute séparée.

Il a affirmé en maître, et avec une autorité à laquelle tout doit céder, que le mot *communia* n'avoit jamais eu d'autre signification que celle de *choses inconnues, nouvelles, non dites*, et ne pouvoit jamais signifier *ce qui est public.* Examinons cette

grande vérité, qu'on nous donne avec un air si propre à imposer.

Horace, dans un endroit de ses ouvrages (je ne saurois dire précisément le lieu), parle à son livre, et le gronde de l'impatience qu'il a de paroître dans le monde. Il lui dit : *Paucis ostendi gemis, et communia laudas.*

Prenons le sens de M. Dacier, et traduisons ainsi pour lui plaire :

Tu t'ennuies, mon livre, de n'être lu que par quelques-uns de mes amis; tu trouves bien plus beau d'être tout-à-fait inconnu.

Ce passage seul n'ouvrira-t-il pas les yeux à M. Dacier? et faut-il lui dire que ce qu'Horace appelle *communia*, sont des choses qui sont entre les mains de tout le monde? Et comment peut-on être entre les mains de tout le monde, et à l'usage de tout le monde, sans être trouvé, inventé, raconté, imprimé? M. Dacier ne peut-il, pour quelque tems, suspendre sa science et son érudition, pour entendre le mot *communia* comme tous les hommes l'entendent, quand il ne s'agit point d'un procès particulier sur un bien abandonné. Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le moindre écolier jusqu'à M. Dacier, tout le monde entend le mot *communia* d'une même façon, c'est-à-dire, *des choses qui sont entre les mains, et à l'usage de tout le monde.* Pourquoi entreprend-il de disputer contre son propre sentiment? Si *communia* veut dire *ignota, inconnus*, dans l'Art poétique, il veut dire aussi la même chose dans l'endroit que je cite, puisqu'il n'a point d'autre signification selon M. Dacier. C'est le même Auteur qui parle, et qui parle dans le même esprit. Que M Dacier accorde maintenant ces deux passages, selon le sens qu'il donne au mot *communia* de l'Art poétique, et je serai bien vengé.

Dans l'erreur où je suis qu'une chose ne peut être *commune* avant que d'être, j'avois prié M. Dacier de m'apprendre comment il entendoit qu'un caractère fût *commun* avant que d'être inventé. Voici la leçon qu'il m'a faite.

M. Dacier. M. de Sévigné confond être avec exister. Une chose peut être sans exister, et elle ne peut exister sans être. Le triangle étoit, avant qu'aucun homme du monde se fût avisé de faire un triangle. Deux et deux faisoient quatre avant qu'on sût

compter, et qu'on eût aucune connoissance de l'arithmétique. Il en est de même de tous les caractères imaginables; ils n'existent pas, mais ils n'en sont pas moins.

Réponse. Grâces à Dieu, nous voilà heureusement transportés du barreau sur les bancs de l'école, et cela au sujet du mot *communia*. Qui l'eût jamais cru? Puisqu'il faut donc parler une langue toute nouvelle, je dirai qu'il est vrai que toutes choses sont dans les trésors de la nature, comme dit M. Dacier : *Potentialiter, concedo ; materialiter, nego.* Quand Horace parle à son livre et aux Pisons, il n'a nullement en vue des êtres de raison; il parle de choses ordinaires, et qui sont connues de tout le monde. Dans l'Art poétique, il enseigne des poètes, et non pas des disciples de Scot : il ne fait, dans ce discours, aucune des abstractions qu'on fait dans les classes; il veut être entendu de tout le monde. M. Dacier seul pouvoit renfermer dans le mot *communia* des maximes de droit et la plus fine métaphysique. Je le prie de me dire si, quand Horace adresse ces mots à son livre :

Paucis ostendi gemis, et communia laudas ; il vouloit dire : *Tu es fâché de n'être montré qu'à peu de gens ; tu loues les choses qui sont dans les trésors de la nature, et qui sont sans exister.* J'espère que M. Dacier ne dira plus désormais si affirmativement qu'il a prouvé aussi fortement que *communia* veut dire *inconnu, et ce qui n'existe pas*, que *collegium* veut dire *collége*. Il seroit le premier homme du monde qui eût trouvé l'invention de prouver une chimère.

Mais pour entrer un peu dans la question de métaphysique, je dirai à M. Dacier que j'ai l'esprit si grossier, que je ne puis croire que ce soit sérieusement qu'il ait pu dire que *le triangle étoit, avant qu'aucun homme du monde se fût avisé de faire un triangle.* Il me semble qu'il y a aussi peu de raison à dire qu'il y avoit un triangle avant qu'il y eût un triangle, que si l'on vouloit soutenir qu'il y avoit de la lumière avant que le Seigneur eût dit, *fiat lux.* J'ai peur que M. Dacier n'ait honte de disputer contre un si stupide adversaire : pour le consoler, je lui dirai que je comprends fort bien que les hommes ne font pas les vérités mathématiques, et qu'ils ne font seulement que les découvrir; elles subsistent toutes, indépendamment d'eux, dans leur premier principe, qui n'est autre que Dieu même : et

c'est, pour ainsi dire, dans le sein de la Divinité même qu'il faut les aller chercher. Il y en a encore beaucoup qui ne sont pas découvertes. Par exemple, il est certain qu'on peut trouver la raison qu'il y a entre une ligne courbe et une ligne droite, quoique personne n'ait pu encore y parvenir. Pour revenir à notre question, en quittant des matières si sublimes, je demande à M. Dacier si ces vérités mathématiques, qui sont encore à découvrir, sont *communes*, ou si elles ne le sont pas. Si M. Dacier étoit parvenu à connoître la raison qu'il y a entre une ligne courbe et une ligne droite, et par ce moyen qu'il eût connu parfaitement la quadrature du cercle, se trouveroit-il dignement loué, si celui qui porteroit la parole pour tout le corps des mathématiciens, lui disoit : Nous venons, Monsieur, vous rendre mille grâces de ce que vous avez été plus loin qu'Archimède, et de ce que vous nous avez fait connoître une vérité *commune*, sur laquelle on avoit toujours travaillé inutilement. Elle étoit *commune* cette vérité, mais vous seul avez eu l'honneur de la pénétrer; et de *commune* qu'elle étoit, vous l'avez rendue publique. Je suis sûr que M. Dacier trouveroit que celui qui lui parleroit ainsi, diroit une sottise. Pourquoi donc la veut-il faire dire à Horace? Voudroit-il bien soutenir que la quadrature du cercle est *commune* aujourd'hui, parce qu'elle est dans les trésors de la nature? N'y a-t-il pas bien plus de bon sens à croire qu'elle ne sera jamais *commune* qu'après que M. Dacier l'aura trouvée?

J'ai eu peine à comprendre comment ce qui sera inventé dans deux cents ans, pouvoit être *commun* aujourd'hui; et j'avois demandé à M. Dacier s'il auroit bien le courage d'appeler *communes*, des choses qui ne sont pas encore. Mais cela ne l'embarrasse pas, et sur-tout dans l'Art poétique, où il veut toujours qu'Horace ait parlé comme le Père Malebranche. Voici sa réponse :

M. Dacier. J'aurois ce courage assurément, et je croirois très-bien parler de les appeler *communia*, *communes*, si j'écrivois en grec ou en latin ; car tout ce qui sera inventé dans deux mille ans, est aujourd'hui dans la nature.

Réponse. Il en faut toujours revenir à dire comme Thomas Diafoirus : *Potentialiter*, *concedo*; *materialiter*, *nego*. Si jamais M. Dacier ose, *audet*, mettre le mot *communia* à cet usage, je

lui conseille, avec toute la sincérité d'un homme qui veut être de ses amis, de n'écrire ni en grec ni en latin; mais en chaldéen, en syriaque, ou en quelque autre langue encore moins connue, afin d'avoir moins de lecteurs; autrement

Romani tollent equites peditesque cachinnum.

J'ai traduit en ces termes les trois vers qui sont en dispute : *Il est difficile de traiter d'une manière propre, convenable, particulière, les sujets connus; cependant vous ferez bien mieux de choisir dans l'Iliade les sujets de vos tragédies, que d'en inventer de nouveaux.*

M. Dacier. Ce ne sera jamais là le sens de ces trois vers : il est trop absurde. M. de Sévigné dispute toujours, et ne prouve rien; ou bien il prouve contre lui-même.

Réponse. Cela est net, court, décisif : le maître l'a dit. Voilà pour la troisième fois ce que M. Dacier appelle prouver, et par où il prétend démontrer qu'un homme de la Cour d'Auguste, et qui parle à ses amis, appelle *communia* ce qui ne sera que dans deux mille ans. Il a pourtant cité tous les philosophes et tous les jurisconsultes les uns après les autres. Hyppocrate même a déjà commencé à paroître sur la scène : si la dispute eût duré plus long-tems, il y a espérance qu'il y auroit fait venir aussi les apothicaires, et qu'il auroit prouvé fortement qu'avec le secours des simples bien préparées, *communia, ignota, indicta, inexperta*, sont termes synonymes, et qu'on peut s'en servir indifféremment toutes les fois qu'il en prend envie.

Si je n'étois pas si prêt à partir, et que j'eusse moins d'embarras, je me divertirois à faire un dialogue entre un disciple de M. Dacier, et une belle et jeune personne à marier. Le disciple diroit, dans les transports d'admiration que la beauté et l'esprit de sa maîtresse lui causeroient : Oui, Mademoiselle, je soutiendrai jusqu'au dernier soupir que vous êtes la personne la plus *commune* qui ait jamais été. La personne aimée lui répondroit en souriant : J'aurois cru, Monsieur, que, pour me dire une douceur, il auroit fallu me dire qu'on n'a jamais rien vu comme moi. C'est ce que je veux dire, Mademoiselle, reprendroit le savant. Un des premiers hommes de ce siecle l'a prouvé fortement ces jours passés contre un étourdi, qui soutenoit que *commun* vouloit dire *commun*, et non pas *nouveau*;

mais il l'a bien bourré, et il écrira bientôt en grec contre lui. Il y a encore une raison, Mademoiselle, par où je démontrerai clairement que vous êtes *commune, c'est que vous êtes au premier occupant.* Quand vous serez mariée, vous serez publique; mais tant que vous serez vierge, vous serez *commune*, parce que *vous serez au premier occupant :* c'est une affaire décidée. Il est vrai, Monsieur, répondroit la Demoiselle, que je suis prête de me donner au premier que mon père et ma mère me choisiront pour mari; mais je ne croyois pas pour cela devoir être appelée *commune.* J'ai tous les jurisconsultes pour moi, Mademoiselle, s'écrieroit le disciple de M. Dacier : laissons-les au palais, répondroit cette jeune personne, ils ne valent rien dans notre conversation.

Et moi je dis qu'ils sont cités encore plus mal à propos au sujet de l'Art poétique.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

FRAGMENT

PAR MADAME DE GRIGNAN.

AVERTISSEMENT.

Le fragment qui suit est une explication des idées de Fénélon sur l'amour de Dieu, contenues dans son livre célèbre des *Maximes des Saints*, qui fit éclater de la part de Bossuet un zèle trop ardent et trop amer pour n'être pas soupçonné de jalousie : les deux rivaux envoyèrent leurs ouvrages au Pape Innocent XII, et s'en remirent à sa décision.

Pour l'intelligence de ce morceau, il faut savoir que Fénélon reconnoissoit cinq sortes d'amour de Dieu.

1°. On peut aimer Dieu pour des biens distingués de lui, qu'il promettroit de procurer à ceux qui l'aimeroient. C'est ainsi que les Juifs aimoient Dieu pour des biens purement temporels ; M. de Fénélon appelle cet amour *un amour servile*.

2°. On peut aimer Dieu comme l'instrument de son bonheur. On sent qu'on ne peut être heureux qu'en possédant Dieu : ainsi on aime Dieu, non pour lui, mais pour soi : cet amour se nomme l'*amour de concupiscence*.

3°. On aime Dieu pour soi ; mais on y mêle un commencement d'amour de Dieu pour lui-même ; cet amour mélangé est l'*amour d'espérance*.

4°. On aime Dieu pour lui-même. Mais il y reste encore un degré d'amour de Dieu pour soi ; de façon cependant, que l'amour de Dieu pour lui-même, est l'affection dominante de l'âme ; c'est l'*amour de la charité*. Mais pour le distinguer du parfait amour, M. *de Fénélon* lui donne le nom d'*amour intéressé*.

5°. On aime Dieu uniquement pour lui-même, sans retour sur soi, sans penser qu'il fera notre bonheur, sans aucun motif de crainte, ni d'espérance ; c'est l'*amour désintéressé* ou l'*amour pur*.

Le livre de Fénélon ayant paru en 1697, et ayant été condamné deux ans après, c'est entre ces deux époques qu'il faut placer la date de ce fragment.

RÉSUMÉ

Du système de FÉNÉLON *sur l'amour de Dieu, par Madame* DE GRIGNAN.

M. de Cambray soutient très-bien les intérêts de Dieu, M. de Meaux soutient vivement ceux de la Religion ; il doit gagner son procès à Rome.

La grande question est donc de savoir la vraie définition du *cinquième Amour* de M. de Cambray : *c'est un pur amour, l'Oraison passive consiste dans l'exercice de ce pur amour.* Tous les Chrétiens ne sont pas appelés à cet état ; donc *tous les Chrétiens ne sont pas appelés à la perfection chrétienne*, qui consiste dans le *pur amour* tel que le définit l'Ecole ; ce qui est contre le précepte : *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.*

M. de Cambray dit : *Tous sont appelés à la perfection* ; mais ils ne sont pas *tous appelés aux mêmes exercices*, et *aux mêmes pratiques particulières.* Cette réponse ne paroit pas assez forte ; il ajoute : *Tous les Chrétiens sont appelés à la perfection de l'amour de Dieu : peu y parviennent ; on n'en doit exiger la pratique que quand les âmes y sont disposées.* On trouve de la contradiction dans cette réponse, puisqu'il a dit dans son Avertissement qu'*il ne faut pas même nommer le pur amour, qu'il n'en faut jamais parler que quand Dieu commence à ouvrir le cœur à cette parole ; qu'il ne faut pas exciter la curiosité sur cette matière ; qu'il n'en parle que parce qu'il y est forcé.*

M. de Meaux conclut : Donc ce n'est pas le pur amour *ordonné*, *commandé* à tout Chrétien ; car il ne faudroit pas en faire un *mystère* ; il n'en faut pas réprimer la *curiosité*, ni la regarder comme *une occasion de scandale et de trouble.* Ainsi, quand on met l'Oraison passive dans le pur amour où consiste la perfection proposée à tout Chrétien, on est contraint de dire que tout Chrétien n'y est pas appelé.

Je crois que c'est conclure du particulier au général ; il me semble qu'on peut dire : *Tous sont appelés au pur amour, tous n'y sont pas appelés par la voie de l'Oraison passive; elle consiste dans le pur amour; mais le pur amour peut être sans elle.*

Grand embarras sur l'amour de nous-mêmes, et l'intérêt propre ! si ce terme est pris pour l'avantage qui nous revient de l'espérance, en ôtant l'intérêt propre, on retranche une vertu théologale ; ce qui est hérétique. Si l'intérêt propre veut dire un amour naturel et délibéré, il sera vrai qu'il sera motif et principe des actes surnaturels, et un moyen de détacher de la créature, et de s'attacher au Créateur; ce qui est un vrai *pélagianisme*, selon M. de Meaux.

Il n'y a point d'objet plus réel, plus solide, plus palpable à l'esprit que l'Être parfait, seul existant par lui, seul auteur de toute substance, de tout mouvement, immense, éternel. Il n'y a point de connoissance plus évidente et plus certaine que celle de nos propres sentimens ; ils sont vrais, incontestables ; rien ne peut nous faire révoquer en doute que nous sentons. Si c'est l'amour, nous savons que notre volonté nous porte vers son objet ; nous unir à lui, nous fait regarder comme ne faisant qu'un tout avec lui, dont nous ne sommes qu'un atome. Si ces deux propositions sont vraies, il n'y a point de dispute moins subtile que celle de M. de Cambray et M. de Meaux. J'appelle subtile un sujet douteux, captieux, qui n'a pour base qu'une vraisemblance au lieu d'une vérité constante ; c'est argumenter par des principes plus obscurs que l'obscurité qu'on veut éclaircir, et chercher la lumière avec les ténèbres.

Ce caractere de subtilité est celui de toutes les disputes de controverse ; l'un des partis dit blanc, l'autre noir; ils font des multitudes d'écrits ; ils raisonnent juste ou non selon la bonté de leur esprit; mais au fond quel est le fruit de la dispute, quel est le plaisir de celui qui l'écoute, si pour sujet et pour

principe vous avez une opinion probable, au lieu d'une vérité incontestable; un préjugé, une prévention, l'opinion des autres, au lieu de votre propre connoissance, de votre propre sentiment, conscience, conviction intérieure? Quelle erreur de soutenir que cette fameuse controverse de M. *Claude* et de M. *Arnauld* soit plus intelligible que celle de M. de Cambray et de M. de Meaux ! Il est aisé d'en voir la différence sur ce que je viens d'établir ; et il doit demeurer pour constant que cette dernière dispute est la plus solide, et la plus intelligible de toutes les disputes, celle qui est le plus à portée de l'esprit et du cœur humain, dont il est juge naturel, qui l'intéresse le plus ; il y est question de ce qu'il sait faire essentiellement, connoitre, aimer Dieu ; c'est là tout l'homme ; c'est son essence et sa fin, son action nécessaire et naturelle ; il est vrai qu'il y a des degrés de connoissance et des degrés d'amour : mais si ce grand objet étoit souvent médité, il seroit plus connu, et par conséquent plus aimé ; nous remplirions mieux les fonctions auxquelles nous sommes destinés, et nous conserverions la dignité de notre être ; nous n'en perdrions pas une partie en nous avilissant dans une attache honteuse au néant de nous-même.

C'est ce mélange d'amour de nous-même, plus ou moins fort, qui fait la différence des cinq amours de M. de Cambray ; et quelle est la difficulté d'entendre le plus ou le moins, quand on entend une fois *Dieu, Amour, Neant?* Ces trois noms nous sont connus ; la définition des deux premiers est faite ; le néant qui n'a point de propriété, n'a point de définition.

OPUSCULES
DE MADAME DE SIMIANE.

N. B. Les morceaux qui suivent sont tirés des sixième et dixième tomes des *Amusemens du Cœur et de l'Esprit*. Paris, 1741.

VERS DE MADAME D'USSE

A Madame la Marquise DE SIMIANE, *en lui envoyant du tabac.*

JE n'ai point oublié que vous m'avez choisie
Pour satisfaire un de vos sens,
C'est un des plus indifférens
Pour les plaisirs de cette vie.
Aussi, malgré les bruits que de vous on publie,
Si vous eussiez formé l'envie
De les rendre tous bien contens,
Je crois que votre cœur, dans cette fantaisie,
Eût, sans balancer plus long-tems,
Envisagé d'autres talens
Que ceux d'une chétive amie;
Mais vous n'avez que de petits besoins,
Et le seul odorat est chez vous en souffrance:
Vous imaginez-vous que mes yeux souffrent moins
Éloignés de votre présence?
Je ne puis cependant vous voir en pénitence.
Je vais vous soulager. Pour toute récompense
De mon tabac et de mes soins,
J'exigerai de vous, trop aimable Cousine,
Que votre belle main quelquefois se destine
A me marquer de tendres sentimens,
Tous vos plaisirs, tous vos amusemens,
Dussai-je y voir dépeints Satan et sa malice:
Car dans l'oisiveté des champs
Il faut permettre un peu de vice.

RÉPONSE

RÉPONSE

De Madame la Marquise DE SIMIANE.

DONNER de bon tabac, et faire encore entendre
Les doux accens de votre voix,
N'est-ce pas là vouloir surprendre
Deux de mes sens tout à la fois ?
Et quand je me souviens combien votre présence
A souvent enchanté mes yeux.
Je vois que de cinq sens je n'en ai plus que deux
Qui soient hors de votre puissance.
Je les emporte donc aux champs,
Sans en vouloir faire d'usage;
Car j'ai résolu d'être sage.
Ne suis-je pas bientôt en âge
De faire de pareils sermens ?
Mais de tous ceux que je puis faire,
J'en atteste aujourd'hui les Dieux,
Celui de vous aimer, et celui de vous plaire
Ce seront ceux, Iris, que je tiendrai le mieux.

LETTRE

De Monsieur le Chevalier DE L'AUBEPIN, *à Madame la Marquise* DE SIMIANE.

MADAME,

Dussiez-vous me traiter de visionnaire, je ne saurois m'empêcher de vous faire part de ce que je viens d'entendre dans cette contrée, et qui fait depuis dix ou douze jours le sujet de mes réflexions. D. P. regarde ma lettre comme son apologie, car il m'a assuré que vous et M. le Marquis de Simiane le traitâtes de fou un jour qu'il vous fit un récit pareil à celui que je vais avoir l'*honneur* de vous faire.

Au-dessous de la montagne sur le penchant de laquelle ce lieu est situé, et de quelques maisons bâties au plus bas, on entend toutes les nuits des coups étonnans qui semblent partir du centre de la terre, et qui donnent un mouvement de trépidation à sa surface. Ils sont réitérés jusqu'à dix ou douze fois, et dans les intervalles, on s'aperçoit d'un bruit semblable à celui d'un écoulement ou de quelque chose qu'on traine. Les plus anciens habitans de ce village m'ont assuré, non-seulement qu'ils l'ont toujours entendu, mais encore leurs pères, qui souvent se sont servis des choses saintes pour tâcher de le faire finir, mais en vain; enfin, Madame, on s'y est si bien accoutumé, qu'on ne s'en alarme plus, quoique la plupart soient persuadés que c'est quelque Diable, qu'ils appellent *le Frapeur*, qui fait ce tintamarre.

Naturellement fort incrédule sur certaines choses, Madame, je ne saurois douter de celle-ci, et j'en cherche la cause. Je sais que sous toutes les montagnes il y a des concavités, et quelquefois des abîmes. Il seroit très-plausible de croire que des rochers intérieurs, en se détachant, peuvent causer par leur chûte ce bruit qui fait aujourd'hui ma surprise, après l'avoir fait de tant d'autres depuis un si long tems, et produire les effets que je viens de remarquer, rencontrant d'autres rochers par intervalle. Mais je reconnois la fausseté de ce raisonnement dans le terme

périodique qui le détermine : car, Madame, c'est toujours entre dix et onze heures du soir que cela arrive, et c'est ici l'heure de la retraite.

Quoique cette montagne soit fertile en sources très-considérables, presque depuis le sommet jusqu'au pied, on ne sauroit attribuer ce bruit à la chûte des eaux, parce qu'il seroit plus fréquent, et qu'il ne sauroit être si violent que l'est celui que l'on entend.

Je me représente quelquefois la punition de ces Géans orgueilleux que Jupiter ensevelit sous des montagnes, et dont le sang produisit d'autres Géans, encore plus méchans qu'eux, qui pourroient bien faire ce vacarme. La différence des lieux n'y fait rien, et cela peut aussi bien être arrivé en France qu'en Thessalie ; l'orgueil ne règne pas moins ici que là. Ne seroit-ce point aussi le lieu où Sisyphe fait rouler sa pierre?

Pour moi je ne sais plus qu'en croire,
Et cet étrange événement
Me fait mêler ici la fable avec l'histoire.
Ce qu'on dit de ces malheureux
Sont des contes pleins d'imposture ;
Mais ce que je vous dis ici n'est point douteux,
C'est la vérité toute pure.

Si j'ajoutois foi au retour des Esprits, je vous assurerois, Madame, à cor et à cri, que c'en est un ; mais très-hérétique sur l'article, j'ai dit à ceux qui le pensent de même, qu'il y a de la foiblesse à le croire.

Les Esprits en sortant des corps
Suivent de leur destin l'arrêt irrévocable ;
Et soit que du Seigneur la haine les accable,
Ou qu'il leur fasse part de ses riches trésors,
Ils ne reviennent plus de l'empire des morts.

Il y en a qui se sont imaginés que ce pourroit bien être quelqu'un de la compagnie de Lucifer, qui errant et vagabond parmi le monde, a été condamné d'attendre là le grand jour du jugement ; mais l'Ecriture nous apprend qu'ils furent tous précipités en Enfer apres leur désobéissance. D'ailleurs, pour nous convaincre de leur existence, les Démons n'ont pas besoin de venir si près de nous : ils ne cherchent point à nous faire peur, mais à nous séduire.

Ainsi par le secours d'une figure aimable,
Ou par d'autres objets propres à nous tenter,
Sous leur empire redoutable,
Ils ont l'art de nous arrêter.

Mais, Madame, si ce n'est rien de tout ce que je viens de dire, que sera-ce donc ? car il est très-sûr que c'est quelque chose.

Vous qui reçutes en partage
Un esprit éclairé des plus vives clartés,
De ces sombres obscurités
Dissipez le nuage.

Je change de sujet, Madame, et sans m'éloigner de cette montagne, j'y trouverai une matière plus gracieuse à vous entretenir. J'ai eu déjà l'honneur de vous dire, que de toutes parts il en sortoit des sources ; mais il y en a une entr'autres qui est véritablement digne d'admiration.

Vainement l'art ingénieux,
Veut imiter la nature ingénue
Il n'offre rien à notre vue
Qui vaille mieux.
Partout où je la considère,
J'admire tout ce qu'elle fait ;
Et je préfère
Son ombrage le moins parfait
A tout ce que l'art pourroit faire.

Ici ce sont trois ou quatre rochers entassés les uns sur les autres, situés à mi-côté, et dans un lieu où la montagne semble s'être séparée exprès pour donner passage à la belle source qui en sort, d'une eau très-claire et très-pure. Aussi, jalouse de sa beauté, et craignant de la perdre en coulant sur la terre, *elle* a pris soin de se faire un lit du plus beau verd du monde. *Cette* verdure, Madame, est une mousse aussi éclatante que celle qui orne le Palais du fleuve Achéloüs.

Sur ce lit plus mollet
Que le plus fin duvet
Le Soleil son amant tous les matins la baise,
Et comme toute autre beauté,
Unie avec la Volupté,
Elle s'y dorlote à son aise.

Cependant *comme* la situation lui en fait craindre les eaux bourbeuses qui coulent de la montagne, en fontaine très-prévoyante, *elle* a su se faire à droite et à gauche, pour s'en garantir, une digue de la même couleur, mais non pas toute de la même matière; car *elle* n'auroit pas été assez solide pour la mettre à couvert de cette insulte; *cette* digue, Madame, est une véritable pierre de tuf qui se forme par le mélange de cette mousse et des parties les plus terrestres de *cette* eau, qui s'y arrêtent dessus, et que le soleil endurcit. C'est le fruit de leur amour, de sorte que renfermée *comme* dans un canal, *elle* conserve toute sa pureté.

Diane fort souvent, revenant de la chasse
Lave son chaste corps dans ce bain argenté.
Sous une ombre à l'abri des chaleurs de l'Été,
J'ai d'abord reconnu sa place.

Attentif à examiner toutes ses actions et tous ses mouvemens, je me suis déterminé à croire qu'*elle* pourroit bien être la sœur de Narcisse; car, Madame, au lieu de suivre le penchant qui lui paroit le plus propre, à dix pas de sa source, elle se précipite par trois cascades de l'une à l'autre. A la vérité, c'est où elle brille avec tous ses attraits. Dans la première, elle transforme toutes ses gouttes en perles les plus belles que l'on puisse voir; dans la seconde, en diamant que le plus habile lapidaire ne sauroit imiter; et dans la troisième, en une rosée semblable à *celle* dont le doux printems se sert pour arroser les fleurs naissantes; et il y a de l'apparence que ce qu'elle en fait, n'est que pour s'applaudir de ses propres charmes.

Elle tombe de haut en bas
Pour contempler tous ses appas;
Pour se représenter une image fidelle
De ces traits différens qui la rendent si belle,
Et qu'elle prend plaisir de voir;
Elle-même se sert de glace et de miroir.

Je croirois qu'Apollon a été curieux de voir cette fontaine; car j'ai remarqué, Madame, au côté gauche de la dernière cascade, un amphithéâtre de verdure, qui semble être fait exprès pour lui et pour les Muses.

Je ne vous donne pas la chose pour certaine;
Mais s'il n'y fut jamais, il devroit y venir
Pour annoncer aux siècles à venir
Les beautés de cette fontaine.

Après tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, se pourroit-il Madame, que la fille d'un Dieu voulût demeurer sous un même toit avec un Diable! Je n'en croirai jamais rien, la chose est impossible; mais il est tems de finir et de vous dire avec toute la sincérité la plus grande, que je suis,

Votre, etc.

RÉPONSE

De Madame la Marquise DE SIMIANE, *à la Lettre précédente.*

Il est juste, Monsieur, que pour répondre à l'obligeante idée que vous avez de ma pénétration, je prenne quelque peine, et que je vous détaille le plus au long qu'il me sera possible mes conjectures sur ses coups étonnans qu'on entend frapper au *pied* de votre montagne, et sur le terme périodique qui les détermine.

Il faut d'abord poser pour principe, Monsieur, que le Créateur, dans le débrouillement du chaos... Attendez, il me vient dans l'esprit quelque chose qui vaudra mieux que ce début de système, ou du moins qui nous épargnera bien de mauvais raisonnemens. Ouvrez vite un Don Quichotte, consultez son Écuyer Pança. S'il m'en souvient bien, il entendit, non sans trembler, quoiqu'en compagnie d'un Amadis en chair et en os, un bruit parfaitement semblable à celui sur qui vous épuisez vos réflexions, et cela à peu près dans la même heure de la nuit. Il va vous répondre que tout cet effrayant et mesuré tintamarre n'est rien autre chose que des foulons à drap. Respirez, Monsieur, et croyez-le sur sa parole. Je vous le conseille; car

Aimez-vous mieux ajouter foi
Au bruit qui court ici, que non loin d'où vous êtes,
Par gens qui n'ont qu'un œil, Amour fait en cachette
Frapper dans des grottes secrettes

Des écus de très-bas aloi,
Qu'il fait passer par les coquettes;
Et dont les deux côtés sont marqués, ce dit-on,
D'un visage de Cupidon.

Il faut opter, Monsieur, ou vous résoudre à passer pour un incrédule fieffé. A propos, je crois que vous ne l'êtes pas mal, incrédule; car, pour peu que vous eussiez de foi, ne vous seroit-il pas le plus aisé du monde de transporter la montagne pour un moment, et voir ce qui se passe dessous? Quant à moi, qui crois en avoir une dose tant soit peu raisonnable, je m'imagine découvrir dans l'intérieur de votre montagne quelque chose qui sent fort son Enfer, c'est-à-dire, quantité de minières de soufre et de bitume, dont l'ébullition réglée par la chaleur qui se concentre à l'entrée de la nuit, fait détacher des masses de rochers, qui sont des Diables que vos habitans appellent les *frappeurs*.

Venons à la seconde partie de votre lettre, on ne peut rien voir de plus aimable que la peinture que vous y faites.

Mais lorsqu'avec tant d'art vous parlez contre l'art
En faveur des beautés de votre solitude
Où la nature seule a part,
N'êtes-vous pas coupable un peu d'ingratitude?

Je ne puis vous exprimer la satisfaction que j'ai d'apprendre par d'aussi jolies preuves que celles que vous me donnez, la parenté de votre fontaine avec Narcisse, vous ajoutez que sur ses bords

Vous avez de Diane à coup sûr vu les traces.
N'avez-vous point aussi vu celles de Cypris?
Car il paroît par vos écrits,
Que vous y trouvâtes les Grâces.

Je gagerois aussi que vous y avez reconnu le frère des neufs doctes Sœurs, bien que vous veuillez nous en faire mystère. Avouez la date, Monsieur:

Apollon, quittant l'Hypocrène,
Vint rêver au doux bruit que fait votre fontaine,
Et le long de ces *bords* si rians, si fleuris
Il composa, sur sa divine lyre,
Les vers que vous m'avez fait lire,
Vous ne les avez que transcrits.

Je voudrois vous apprendre des curiosités équivalentes à celles dont vous m'avez fait part ; mais les montagnes de ce pays-ci sont plus pacifiques que celles de ce pays-là ; et les fontaines, qui chez vous contiennent des Naïades et mille autres aimables Divinités, ne contiennent ici que de l'eau claire.

J'ai cependant quelque chose à vous mander d'aussi simple et aussi dépourvu de fard que votre séjour champêtre, et c'est, Monsieur, que je suis,

Votre, etc.

TABLE

GÉNÉRALE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES

Contenues dans la Collection des LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, *à sa fille et à ses amis.*

A.

ABBADIE. (*Jacques*) Eloge de son Traité de la *Vérité de la Religion chrétienne*, VI, 242, note, 244. VII, 425. VIII, 16.

Adhemar. (Joseph) (le Comte d') Voyez *Grignan.*

Adone, (le Poëme d') II, 150. Note, 155.

Aguesseau, (M. d') Avocat-Général, et depuis Chancelier de France, fils du courageux et sage Intendant de Languedoc, VIII. 77, note. Aime Coulanges et sait par cœur ses chansons, 211.

Aiguebonne (M. d') soutient et perd un procès contre la maison de Grignan, VII, 63.

Aimablement, mot nouveau, IV, 410.

Aire (la ville d') est prise, IV, 21. 32. 42.

Aix, (la ville d') Cérémonies qu'on y fait à la Fête-Dieu, I, 264. Description de cette procession, 267. 268, note. Cérémonial de la réception du Gouverneur, VII, 202.

—— (l'Archevêque d') Voyez *Grimaldi* et *Cosnac*, priviléges de, VI, 308, note.

Albret, (le Duc d') de la maison de Bouillon, épouse Mademoiselle de la Trémouille, VIII, 214.

Albret, (le Maréchal d') ami de Madame Scarron, I, 115. Gagne un procès important, 181. Lettre que lui écrit le Marquis d'Ambres et sa réponse, III, 124. 125. Sa mort, IV, 93.

——— (M. d') frère du Maréchal, est tué en allant à un rendez-vous, IV, 366. Voyez *Lameth.* (M. de)

Alexandre VIII, (Marc-Paul Ottoboni) élu Pape, VII, 312. 313, 316 *et suiv.* Veut rétablir la paix, 339. Sa Lettre apostolique à Madame de Chaulnes, 388. Approuve l'union de l'Abbaye de Saint-Denis à Saint-Cyr, 403. On le soupçonne de tromper la France. Anecdote curieuse, 427. Sa mort. Saillie de Pasquin, 521.

Aligre, (M. d') Garde-des-Sceaux en 1672, II, 219. Fait Chancelier, 448. 450. Sa mort, IV, 345.
Allégorie sur la Cour, IV, 260. Voyez le mot *mitonner*.
Allemands, comparés aux Amans, I, 208. II, 422.
Alluye. (le Marquis d') Plaisanterie sur, II, 228.
Alluye, (Madame d') impliquée dans l'affaire des poisons, V, 52, note. 53 *et suiv*. Voyez *Soissons*. (la Comtesse de)
Alluye. (Madame d') Voyez *Soissons*. (la Comtesse de)
Almanach de Milan. Ses prédictions, VII, 173.
Altesse (le titre d') donné à Madame de Tarente. *Voyez* ce nom. 86 *et suiv*.
Amadis, ancien Roman de chevalerie, sujet de plusieurs chansons, VIII, 86 *et suiv*.
Ambassadeur (l') de Portugal; son entrée à Paris, VIII, 228.
Ambres. (M. d') I, 160. Lieutenant-Général de la Haute-Guienne, 195. Sa Lettre. Voyez *Albret*. (le Maréchal d')
Amelot (le Président) meurt d'apoplexie, I, 125.
Amitié, (l') maxime sur, II, 26. Etouffée sous les épines, 153. Se témoigne dans les petites choses, IV, 331. Ne veut pas qu'on dissimule ses peines, 473. A ses troubles comme l'*autre*, V, 261. Ses *peines salutaires*, VII, 67. Se laisse éclairer par la Raison, 272.
Amonio, Médecin Italien. Sa belle figure, III. Ses talens, 406 *et suiv*. IV, 73. 78. 97. Intrigues qui le font sortir de l'Abbaye de Chelles, 111. Sa bonne fortune, 115.
Amour, (l') vrai recommenceur, I, 16. Ses effets trop communs, 274. Description de ses symptômes, II, 168. Ses caprices, 260. Amour villageois, 265.
Andromaque, Tragédie; les Demoiselles de Saint-Cyr la jouent, VI, 414. Voyez *Racine*.
Ange, (le Frère) Médecin, V, 72. 78.
Ange (l') ou les *Anges*. Voyez *Grancey*.
Angleterre. (le Roi d') Voyez *Charles II* et *Jacques II*.
Angleterre, (la Reine d') Marie d'Est, Princesse de Modène, passe à Paris, allant épouser le Duc d'Yorck (Jacques II), II, 382. 384. Note. Se sauve en France avec son fils, VI, 373. 382 *et suiv*. 405. 410. Son esprit; ce qu'elle dit à Louis XIV, 415. Ses adieux à son mari, VII, 42. 60.
Anglois, (les) battent les Hollandois, II, 187.
Anglois (l') Médecin. Voyez *Talbot*.
Anjou, (le Duc d') second fils de Louis XIV. Sa mort, I, 294.
Anselme. (l'Abbé) Prédicateur gascon, VII, 90. Oraison funèbre de M. de Fieubet, VIII, 193.
Antipéristase, ce que c'est, II, 60.
Aquin, (M. d') premier Médecin du Roi. Remplace *Valot*. Voyez ce mot.
Argouges (M. d') Evêque de Vannes, VII, 199.
Arianisme, (Histoire de l') Voyez *Maimbourg*.
Arioste (l') cité, III, 232. VI, 110. 388. VII, 393.
Arlequin, (Dominique Bianconelli) trait plaisant de, I, 327.

Arles. (l'Archevêque d') Voyez *Grignan.*
Armagnac. Voyez *Grand* (M. le)
——— (Mademoiselle d') Son mariage, III, 72.
Arnauld d'Andilly, (M.) Traducteur de *Josephe*, I, 67 Appelé le *Bonhomme.* Son sermon amical, 223. 224. Il publie un livre, 321. Sa joie de la nomination de son fils au ministere, II, 23. Bien reçu du Roi. 32. 34. 35, avec la note Madame de Marans le consulte comme le Druide Adamas, 303.
——— (le Docteur, dit *le Grand.*) Ce qu'il dit de sa sœur, I, 28. Son bon mot sur le Chancelier Séguier, 38. Son Livre de la *Fréquente communion*, V, 192. Note. Quitte la France; pourquoi, 202, note. Louanges de son style, VII, 453.
——— (Henri) Evêque d'Angers, loue Madame de Grignan, II, 62. Sa belle et sainte vieillesse, V, 468; VI, 97; VII, 72.
——— (la Mère Angélique) Son grand mérite, et son beau style, IV. 467.
——— (l'Abbé) frère de M. de Pompone, 254. V, 166.
——— (Simon) Marquis de Pompone. Voyez *Pompone.*
Arnoux, Musicien, IV, 265.
Arpajon, (la Duchesse d') amie de Madame de Sévigné, I, 117. 161. Son aventure chez Mademoiselle, 162. 163. Nommée Dame d'honneur de la Dauphine, V, 455. Services qu'elle rend à Madame de Grignan, VI, 119. 125.
Arquien, (Mademoiselle d') Voyez *Pologne.* (la Reine de)
Arsenal. (la chambre de l') Voyez *Voisin*, *Luxembourg*, *Bouillon*, et autres mots.
Artagnan, (M. d') chargé de la garde et de la conduite de M. Fouquet, I, 34. 61. 63. 64. 65.
Asfeldt. (le Baron d') Sa mort; il est regretté, VII, 327.
Assemblée. Voyez *États.*
Atys, Opera de Quinault; son éloge, III, 327. 338. 409.
Avarice. (l') Trait plaisant sur, III, 458. Traits d'avarice, VI, 35. Différente de l'économie, VII, 189 *et suiv.* Voy. *Mecklbourg.* (la Duchesse de)
Avaux, (le Comte d') I, 120. Richesse de son équipage, II, 240. Ses bons avis ne sont point crus, VI, 251, note. Ami de Madame de Sevigné, 423. Préféré à M. de Barillon, pour suivre Jacques II en Irlande, VII, 34 et la note, 41. 42.
Aubigné. (M. d') Sa mort, VIII, 269. Voyez *Maintenon.*
Aubin, (M. de Saint-) ami de Madame de Sévigné, II, 229. IV, 414. 416. 418. Sa maladie et sa mort, VI, 301. Description interessante, 312 *et suiv.* 317. 318.
Augustin, (Saint) est Janséniste, V, 214. Cité, 243. Son Livre de la *Prédestination des Saints*, 249. Autres citations, 274 *et suiv.* 303.
Avignon. (le Comtat d') La France s'en empare; à quel sujet, VI, 256, note, 327. Madame de Grignan y est fetée, VII, 146. 148. Sa description, 155. 190. Est rendu au Pape, 326 *et suiv.* 350.
Aumale, (Mademoiselle d') III, 289.
Aumont (la Duchesse d') ensevelit les morts, II, 440. 461.

Aumont (le Duc d') Sa querelle avec M. de Ventadour. *Voyez* ce nom.
——— (la Maréchale d') Voyez *Marsan.*
Autun. (l'Evêque d') *** Roquette. Honneurs qu'il rend à Madame Fouquet. Voyez ce nom. Son jugement sur des définitions, IV, 380. Trait de sa facilité, 387, VI, 165.

B.

Bade. (la Princesse de) Son intrigue, VI, 77, note.
Bagnols, (M. du Gué) Intendant de Lyon, I, 99.
——— (Mademoiselle de) Ses affectations ; son langage recherché, IV, 268. Autres prétentions, 416.
Bailly, (M.) Avocat-Général, blâme les juges de Fouquet, I, 62. Sert Madame de Grignan : avoit été exilé, et pourquoi ? VII, 58.
Bajazet, tragédie de Racine, II, 114. 117. Jugement sur, 179.
Balaruc, (les eaux de) VI, 170.
Bandol, (le Président de) I, 154. 175.
Barbantane. (M. de) Sa bravoure et son extravagance, II, 447, note. Autre incertitude, VII, 158.
Barbarigo. (le Cardinal) Ce qui l'empêche d'être élu Pape, VII, 305.
Barbeirac, (M. de) Medecin de Montpellier, VIII, 207. 218. 231.
Barbezieux, (M. de) Louis-François-Marie le Tellier) Secrétaire-d'État, devient veuf, VIII, 37. 54. Découvre la correspondance de la Princesse de Conti avec M. de Chate. Voyez ce nom. Se remarie, 202.
Barentin. (le Président de) Sa mort subite, VII, 39. 42.
Barillon, (M. de) Ambassadeur en Angleterre, écrit à Madame de Grignan, I, 167. Son amitié, II, 86. 209. Eloge qu'il fait de Turenne, III, 140. Sa méprise sur les affaires d'Angleterre, VI, 251, note. Son retour, 416. 428. Voyez *Avaux*, (M. d') VII, 71. Sa mort, VIII, 19.
Barroir, (Madame de la) Sa folie, III, 444.
Bartet, (M.) Secrétaire du Cabinet. Insulte qu'il reçoit, I, 17.
Bassette, (la) rage de, IV, 377.
Bateliers d'Orléans, III, 163.
Baume tranquille, succès de ce remède, VII, 109.
Baville, (M. de Lamoignon) Auteur des *Dragonades*, VII, 37, note.
Bayard, (l'Abbé) III, 427. 429. 460. Son parent fait de jolis vers, 469. Sa mort subite, à Paris, pendant que Madame de Sévigné étoit chez lui à Langlar, IV, 318.
Bayle, cité, V, 416, note, 417.
Beaufort. (le Duc de) Bon mot sur son mauvais langage, I, 228.
Beauvais, (Mademoiselle de) Voyez *Soissons*, (le Comte de) mariée, pendant deux ans et demi, sans rien accorder à son mari, V, 439.
——— (Madame de) La première femme qu'ait aimée Louis XIV, V, 19, note.
——— (l'Evêque de) Voyez *Janson.*
Beauvilliers, (le Duc de) nommé Président du Conseil des Finances, VI, 140. Son caractère, sa vertu, son humanité ; comparé à Montausier, *idem*,

note. Nommé Gouverneur des trois fils du Dauphin, VII, 226. Il entre au Conseil; VIII, 18.

Beaux-esprits. (les) Leurs petitesses, II, 113.

Becasse. Voyez *Mailly.* (Madame de)

Bellefond (le Maréchal de) fait une course, I, 94. S'arrange avec ses créanciers, 166. Veut vendre sa charge, II, 108. Ce que le Roi fait pour lui, 114. Parle fièrement à Louvois, 199. Exilé, 214. Sa conversation avec le Roi, 218. Vend sa charge de premier Maitre-d'Hôtel, III, 384. Sa mort, VIII, 97.

Bellièvre, (Messieurs de) par quel ridicule motif ils refusent de vendre leur maison, III, 55.

Belombre, terre et château appartenant à Madame de Simiane, VIII, 328.

Benoit, artiste, (figures de), I, 125.

Benserade. (M. de) Agrément de sa société, I, 259. Son mot sur le retour du Chevalier de Lorraine, II, 161. Ses rondeaux, IV, 135. Ses vers sur Madame de Saint-Chaumont. Voyez ce nom. Son Sonnet de Job, 306, V, 252. Sa plaisanterie sur la naissance du Duc de Bourgogne, 438. Sur le Maréchal d'Estrades, VI, 46, note. Maltraité par Furetière. Voyez *Bussy.* Ce qu'il dit sur les Gouverneurs du Duc de Chartres, VII, 4.

Beringhen, (M. de) premier Ecuyer, IV, 13.

——— (Madame de), I, 223.

Bernard. (Mademoiselle) Son impromptu sur des portraits, VIII. 89. Sa pauvreté, 94.

Berni, (M. de) fils de M. de Lionne, tombe d'une fenêtre, II, 128.

Berbisi, (M. de) parent de Madame de Sévigné, V, 164. 166.

Bernoulli, cité. Voyez *Comète.*

Berrier (M.) devient malade et furieux, I, 56.

Bertillac (Madame de) meurt de chagrin des mauvais procédés de son amant, V, 46 *et suiv.*

Bêtes, (âme des) II, 13, note. 39. 185. Inconvéniens des, VII, 517.

Bethune. (M. de) Homme ridicule, ayant le sobriquet de *Cassepot;* enlève une Demoiselle, VII, 76.

——— (Madame de) I, 228.

Beuvron. (le Chevalier de) Faux bruit sur, III, 470.

Biais. (Mademoiselle de) Naïveté, V, 213.

Bienfaits (les) obligent à l'ingratitude, II, 173.

Bigorre, (l'Abbé) ami de Madame de Grignan, VI, 310. VII, 301.

Bise (la) prend le nom d'*air natal,* VII, 180.

Blanchefort, (M. de) de la maison de Crequi, VI, 183. Meurt à Tournay; son mérite, VIII, 238. 242.

Blois, (Mademoiselle de) fille de Madame de la Vallière, élevée par Madame Colbert; sa beauté, II, 449. Ses grâces, 461. Epouse le Prince de Conti, V, 5, 32. Voyez *Conti.* (la Princesse de)

Blot, Auteur chansonnier; ses vaudevilles pour la Fronde, I, 229, et la note. Son talent, II, 365, note. Cité, VII, 128.

Bohêmes ou *Bohémiens,* I, 269. Capitaine Bohème, 277.

Boileau-Despréaux. (Nicolas) Arrêt pour Aristote, II, 17, 29. Bourdaloue

le menace, 100. Voit l'armée du Grand Condé; bon mot, 381. Lit son Art poétique, 417. S'attendrit sur Chapelain, 418. Cité, III, 233. Sa Lettre à M. de Vivonne, 475. Son jugement sur le Tasse. *Voyez* ce mot. Ce qu'il dit de M. de Turenne. Voyez ce nom. Va à l'armée, IV, 355. Amitié pure et rare entre lui et Racine, VI, 414, note. Sa dispute avec un Jésuite, et son enthousiasme pour Pascal, VII, 438. Son impromptu sur la prise de Mons, 523, note.

Bois de la Roche, (Madame du) VII, 269. Son air ricaneur, 300.

Boisjourdan, Capitaine de cavalerie. Voyez *Trèves* et *Crequi*.

Bonard, Intendant du Maréchal de Luxembourg, V, 49. Condamné pour l'affaire de la Voisin, 188.

Bonzi, (le Cardinal de) Ce qu'il appeloit son étoile, IV, 27.

Bossu, (le Père le) Sa science, IV, 96. Clarté de son esprit, 101. Son Traité du Poème Épique, 116. 134. 236.

Bossuet, (Jacques-Bénigne) Evêque de Condom, I, 152 Son Livre de l'*Exposition de la Foi*, II, 24, note. Obtient du Roi qu'il quitte Madame de Montespan. III, 25. Son Oraison funèbre du Grand Condé, VI, 175. 186, note. Ce qu'il dit de M. de Tréville. *Voyez* ce mot. Voyez *Histoire*.

Bouchain, (la ville de) est prise, III, 425.

Boucherat, (M. de) Maître des requêtes, depuis Chancelier, Commissaire dans le procès de Fouquet, I, 31, 56. Employé en Bretagne, 315, *idem*, III, 226.

Boufflers, (François Comte de) meurt subitement, II, 149. Tue un homme après sa mort; ce qui fait faire à La Fontaine une Fable, 157.

———(le Marquis, depuis Maréchal de) Succès qu'il obtient à la tête d'un corps d'armée, VII, 245. Son activité, 218. Défend Namur contre le Roi d'Angleterre, VIII, 171 *et suiv.* Le Roi le fait Duc. Le Prince d'Orange le retient prisonnier, et pourquoi, 182, note.

Bouhours, (le Père) Sa querelle avec Ménage, IV, 96. Son esprit, 384. Sa *Manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, VI, 233. Son Livre des *Pensées Ingénieuses*, VII, 418. *Ses Remarques sur la langue Françoise*, VIII, 31.

Bouillon, (le Cardinal de) Comment il apprend la mort de Turenne, III, 81. Sa douleur, 89 123. Voit Madame de Grignan en Provence, IV, 164. Exilé, pourquoi, VI, 113, note, 274. VII, 227. Sa maison de campagne et sa société, VIII, 60 *et suiv.* Le Roi traverse le plan qu'il avoit formé pour sa maison, 121. 216. 220 *et suiv.*

———(la Duchesse de) impliquée dans l'affaire de la Voisin, V, 58. Son interrogatoire plaisant, 60. 61. Est exilée pour s'être moquée de ses juges, 79.

Boulai, (M. du) Son aventure avec Madame de Courcelles. *Voyez* ce nom.

Bourbilly, (la terre et le château de) I, 65. 68. Madame de Sevigné y vient, II, 366. Elle y passe de nouveau, IV, 280. Madame de Sevigné donne cette terre à sa fille, et n'en garde que l'usufruit, VII, 450.

Bourbon, (le Connétable de) Son exemple cité mal à propos au sujet de Fouquet, I, 55.

——— (Henri-Jules de) Voyez *Duc* de (M. le)

Bourbon (la Duchesse de) fille de Madame de Montespan, fait des couplets satiriques, VIII, 118, note. Son portrait, 264.

——— (les Eaux de) VI, 202 *et suiv.*

Bourdaloue, (le Père) Jésuite, prêche à la Cour, I, 98. 129. 145. 153. Son éloge, 158. Son sermon sur la mort, 162. Sa Passion, 184. Peint des personnes connues dans ses sermons, 100. Exclamation plaisante sur son éloquence. Voyez *Grammont*. Annonce au Maréchal de Grammont la mort de son fils, 409. Beau sermon, 476. Influe sur le choix des Dames d'honneur. Ambitieux pour son Corps, mais non pour lui, V, 33. Prêche fortement contre l'adultère, 126. Sermon contre la prudence humaine, 423. Son Oraison funèbre du Prince de Condé, 415. VI, 184. D'un commerce agréable, VI, 128. Son Oraison funèbre du Grand-Condé, 184. Comparé au *Grand Pan*. Voyez ce mot.

Bourdelot, (l'Abbé) Médecin; sa diatribe contre l'*Espérance*, II, 159, note. Ses mauvais vers. Apprend à jurer à la Reine Christine, III, 269. 294.

Bourgogne, (la Duchesse de) VIII, 258. Son portrait, 265. Fait une fausse-couche; pourquoi, 297, note.

Boyer, Auteur de la tragédie de *Judith*. Voyez *Racine* et *Tétu*.

Bracciano, (Madame de) depuis la Princesse des Ursins; amie du Cardinal de Retz, *Voyez* ce mot, VIII, 280.

Brancas. (Charles, Comte de) Ses distractions, I, 82. Autre distraction, 199. Sa délicatesse en amitié, 201. Ecrit plaisamment, 219. 226. Distraction, 239. 240, *idem*. 259. 260. N'est pas vraisemblable, 269. Lettre tendre de, 297. Plaisante demande, II, 98. Badinage sur ses distractions, 263. Jaloux de Madame de Sévigné, 327. Chaleur de son amitié, IV, 108. Défend Pascal contre les Molinistes, 259. Don que lui fait le Roi, V, 150. Mélange de dévotion et d'amour, 342. Sa façon d'aimer Madame de Coulanges, 370. Autre bizarrerie, 403. Sa mort, VI, 343, note.

——— (le Duc de Villars.) On veut le marier à Madame de Maintenon, et pourquoi. V, 282.

Brandebourg, (le Duc de) ne veut point souscrire á la paix de Nimégue, IV, 384.

Brandebourgs. Espèce de cabinets, V, 378.

Brébeuf. (Guillaume) Sa passion pour Lucain; d'où elle lui vint, V, 291, note.

Bretagne. (la Province de) Ses châtaignes, II, 45. 48. Rachète les Edits par un don, 445. Troubles de, III, 64. On y envoie des troupes, 79. Désolation de cette Province, 210 *et suiv.* Députation au Roi, 246. La Cour la reçoit mal, 266. Sa réunion à la France, 271, note. Ses malheurs, 273 *et suiv.* On y aime les titres, VII, 271.

——— (Anne, Duchesse de) VII, 445.

Bretons. (les) Leur bon cœur, II, 23. Leur ignorance; aventure plaisante, III, 65. Sévérités qu'on exerce contre eux, 175. 255. Barbarie des troupes, 310. Chagrin qu'ont les Bretons du séjour des troupes, VII, 124. Maladresse des miliciens, 126. Bas-Bretons; leur adresse et leur bonne mine, 199.

Bretonvilliers, (Madame de) amie officieuse de l'Archevêque de Paris, V, 228, note.

Brinon. (Madame de) Ce qu'elle étoit; gouverne Saint-Cyr. en est renvoyée; pourquoi. VI, 353. 358. Compose de mauvaises pièces, 414, note.

Brinvilliers. (Madame de) Son procès commence, III, 388. Comparée à Médée, 398. Elle veut se tuer, et comment, 400. 409. Suite de l'affaire, 402, note, 409. Sa condamnation et autres détails, 417, note. Fausses imputations, IV, 3. Son supplice, IV, 15. 16. Détails, 19, 20. 34.

Brisacier. (M.) Son aventure singulière, IV, 108. 121. Est arrêté, 122. 125.

Brissac, (Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de) I, 100. Son air de guerre avec M. le Duc, 186. Sa provision d'amans, II, 116. Douleur interrompue par la coquetterie, 147. 182. 206. Amour sophistiqué, 223. Environnée d'amans obscurs, 343. Sa beauté, 441. Son caractère, III, 404. Peinture de ses manières, 428. 431. Sa coquetterie, 434. 441. 454.

Brouillard. (le) Voyez *Fayette*. (Madame de la)

Brunelaie, (M. de la) Premier-Président de la Chambre des Comptes de Nantes, V, 199.

Bruxelles, (la ville de) bombardée, VIII, 179.

Bruyère, (Geoffroi de la) cité, I, 82. 136. 149. Portrait de M. de Beauvilliers, VI, 141. Son Livre des *Caractères* paroit, 233.

Bude, (la ville de) en Hongrie; le siége en est levé, VI, 18.

Bulles, (les) refusées par le Pape aux Evêques de France, VII, 219. Bon mot de Madame de Cornuel, 514, note. Chansons de Coulanges, 517.

Bulonde, (M. de) est mis à la Bastille, VIII, 10, note.

Buous, (le Chevalier de) Sa maladie, II, 28. 32. Ce qu'on lui dit à son passage à Vitré, 401. IV, 483 *et suiv*. Sa mort, VI, 68.

Burnet. (le Docteur) Son Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre, VI, 2.

Buron, (le) terre de Madame de Sevigné, IV, 45. Description de ses bois abattus, V, 198 *et suiv*. Même sujet, 234.

Bury, (Madame de) nommée Dame d'honneur, V, 33. Son mérite, 44. Sollicite un procès contre M. de Grignan, VII, 59. 82. 136. 165.

Busche. (le cocher) I, 124.

Bussy. (Roger de Rabutin, Comte de) Son article à la suite de la Vie de Madame de Sévigné, I. xcij. S'attache à la Cour pendant la Fronde, et sert au siége de Paris, I, 1. 4. 5. 6. Suit le parti du Grand-Condé, 7. Le quitte, *idem*. Est loué par Turenne, 14. Sa vie à l'armée, 22. Sa description de Bourbilly, 66. 67. Ecrit au Roi, 69. Ses démêlés avec sa Cousine, 71. 77. 83. Fait l'histoire de sa maison, 103. 112. Eloge de sa fille la Religieuse, 246. II, 125. Ses Mémoires, *idem*. Reponse maligne à une Lettre de Madame de Sévigné, II, 125. 126. Offre ses services, qui ne sont point acceptés, 214. N'a jamais lu Horace, quoiqu'il traduise Ovide, 242, 243. Ses réflexions à l'occasion du passage du Rhin, 277 *et suiv*. Bon mot du Prince d'Orange, *idem*. Va à Paris, y fait des reconciliations, 371. Reçoit ordre de retourner en Bourgogne, 419. Badinage sur la mauvaise encre, III, 2. 5. Marie sa fille à M. de Coligny, 8 *et suiv*. Lettre à Madame de Sévigné,

Sévigné, 98, *idem.* Conte plaisant du Chevalier de Rohan, 197. Sur la crainte de la mort, 198. Sa gaîté, 475. Son fils fait prisonnier, IV, 101 *et suiv.* Lit ses Mémoires, 122. Lettre intéressante, 172. Reçoit Madame de Sévigné à Chasen; aventure plaisante, 291 *et suiv.* Ses Mémoires, et son style, 352 *et suiv.* Définitions ingénieuses sur des synonymes, 380. Tour piquant d'une Lettre au Roi, 386. Sa facilité à se flatter, V, 28. Réflexions sur sa disgrâce, 237. Fait lire au Roi les Lettres de sa Cousine, 414. Traduit Martial, 417. Ce qu'il écrit sur les maîtresses du Roi, 424. Rappelé de son exil, bien reçu du Roi, 428. Son fameux procès, 441. 447, note. Il le perd, 456. Lettre intéressante, VI, 133. Défend La Fontaine et Benserade, 145. Autre Lettre de M. de Bussy, 191. Ses regrets de la mort d'un ami, 195. Sa résignation, 197. Son amitié pour Madame de Sévigné, 223. Sa réponse à une sotte consolation du Jésuite la Chaise, 251. Description de la vie agréable qu'il mène dans ses terres, VII, 419 *et suiv.* Espère et est content; pourquoi. 506. Le Roi lui donne une pension, VIII, 25. Ses amis le flattent pour le consoler, 31, note. Cité comme autorité, par le Père Bouhours, *idem.* Traduit un Conte de Théophile. *Voyez ce nom.*

Bussy-Rabutin. (..... de Rouville, Comtesse de) Eloge de son style, II, 300.

Bussy d'Amboise, assassiné, IV, 366, note.

C.

CABRIÈRES (le Sieur de) appelé le *Médecin forcé;* traite Madame de Fontanges, V, 149. 152. 166. 183. 196.

Caderousse. (M. de) Voyez *la Vie de Madame de Sévigné*, I. Rival de M. de Villeroi, II, 335. Son mauvais procédé pour une Dame, V, 46. 68.

Cadmus, Opéra de Quinault, II, 446.

Caen. Description de cette ville, VII, 121.

Calambour. (bois de) V, 223.

Calvo (M. de) commande à Maestricht pendant le siége, IV, 40. Récompensé, 80.

Camus, (M. le) ami de Madame de Sévigné, I, 185. 186. Devient Premier-Président de la Cour des Aides, II, 108. Son amitié 145.

——— (le) Musicien, II, 267.

Canaples, (M. de) ami de M. de Grignan, II, 138. Quitte le service de France, 201.

Candale. (le Duc de) Voyez *Bartel.*

Capucins. Leur secours dans un incendie, I, 134.

Capucins du Louvre, (les) habiles Médecins, VI, 63. 76. Remède sympathique, 80. Voyez *Chaulnes.* (le Duc de)

Carcassonne. (l'Evêque de) Voyez *Grignan.*

Cardinaux. (les) Leurs prétentions à l'egard des Princes d'Italie, IV, 74.

Carlos. (Don) Ce que lui dit le bourreau en l'etranglant, VIII, 97.

Carman, (Marie-Anne du Pui de Murinais) Marquise de, 301 *et suiv.* Parle l'italien, 307. Fait un voyage avec Madame de Sevigné, VII, 92. Son portrait, 105. 116. Très-estimée du Pape Alexandre VIII. 313. VIII, 196.

Carmélites. (les) Portrait qu'en fait le Roi, IV, 354.
Carnavalet. (l'hôtel de) Demeure de Madame de Sévigné, IV, 322.
Carpentras. (l'Evêque de) Personnage ennuyeux, II, 31.
Carrette ou *Carretti*, Médecin Italien, est un des originaux de la Bruyère, VIII, 45, note 51. Impertinence de ce personnage, 57. 68. 97.
Carrousel, VI, 85, note. Autre, 179.
Cartes. (le dessous des) V, 155.
Cassepot, sobriquet. Voyez *Bethune.*
Cassini, astronome cité. Voyez *Comète.*
Castelmaine, (Madame de) maitresse du Roi d'Angleterre, II, 189.
Castelnau (Madame de) se console de la mort du Duc de Longueville, et pourquoi, II, 304. Maitresse de M. de Termes. *Voyez* ce mot.
Castries. (le Marquis de) Le Roi le fait Brigadier, seul, pour une belle action, VII, 74.
Cateau, fille attachée à Madame de Grignan, I, 274 283.
Catinat (le Maréchal de) disgracié, VIII, 281; sa philosophie, 293, 310. 317.
Caumartin. (l'Abbé de) Voyez *Noyon* (l'Evêque de)
Cavoie (M. de) se montre peu sensible à la perte de Turenne, III, 144, 173. Procure par son crédit la députation de la noblesse de Bretagne à M. de Coetlogon, VII, 249. 300, notes.
Caylus (Souvenirs de Madame de) cités, V, 224; VI, 120; qui elle étoit. Elle joue *Esther*, VII, 10, note. N'aime point la Cour, VIII, 160.
Chaise, (le Père la) Confesseur du Roi. Sa facilité, IV, 385.
Chaise, (Jean-Filleau de la) auteur de la *Vie de Saint Louis*; sa mort, VI, 277. On lui reproche un trait de cette Histoire, VII, 152.
Chambon, Médecin; il est mis à la Bastille, VIII, 292. 299. *et suiv.* 312.
Chambonnas (l'Abbé de) nommé à l'Evêché de Lodève, I, 115.
Champmêlé, (la) Comédienne. M. de Sévigné entre elle et Ninon, I, 167. Ses noms de *Jeune Merveille*, de Chimène, 193. 194. Madame de Sévigné l'appelle sa belle-fille; pourquoi, II, 117, note. Ce qu'on dit de son peu d'esprit, *idem* Son succès et son talent dans le rôle d'*Ariane*, 172. Ses manœuvres avec ses amans, VII, 228.
Chandenier. (le Marquis de) Réponse piquante que lui fait M. de la Feuillade. *Voyez* ce mot.
Chanoines nègres, I, 170. 171.
Chantal, (le Baron de) père de Madame de Sévigné. Sa singulière Lettre au Maréchal de Schomberg, III. 124; son caractère, VI, 26. Voyez la *Notice sur la Vie de Madame de Sévigné*, I.
——— (Madame de) Jeanne-Fremiot, connue sous le nom de *Bienheureuse Mère*, VII, 446. *Voyez* la Notice, I.
Chapelain, (M. de) II, 150. Son jugement sur l'*Adone*, 155. Sa mort, sa philosophie, son avarice, 392, note.
Chapelles, (le Comte des) ami de Madame de Sévigné, écrit à Madame de Grignan, II, 18. 19. Sa devise, 72.
Charlemont (la ville de) cédée à la France, V, 73.
Charleroi (la ville de) menacée d'un siége, IV, 262. Le siége en est levé, 272.
Charles VIII, Roi de France, VII, 443.

Charles II, Roi d'Angleterre, se sépare de la France, II, 293. Sa mort, VI, 52. Jugement sur ce Prince, 54, note, 62.

Charleval, (M. de) Poète, cité dans la *Notice sur Madame de Sevigné.*

Charost, (le Marquis, puis Duc de) prend la défense de M. de Grignan devant le Roi, II, 150. Cède, ainsi que son frère, la charge de Capitaine des Gardes-du-Corps à M. de Duras, 171. Reçoit la Reine d'Angleterre à Calais. Lauzun l'accuse, VI, 432 *et suiv.* Reçoit le cordon bleu, 440. Sa plaisante dispute avec le Duc d'Estrées, VII, 79.

——, (Madame de) fille de Fouquet, I, 31. Exilée avec son mari, 60. Ses soins pour les malades, II, 440, note.

Charrier, (l'Abbé) VI, 61. Suit les affaires de Madame de Sévigné, VII, 156. 168. 434. 445.

Chartres, (le Duc de) depuis Régent de France Son mariage, VIII, 29.

Chaseu, Terre de M. de Bussy en Bourgogne, V, 299 *et ailleurs.*

Châteaurenaud, (M. de) son combat naval, VII, 133.

Chate, (M. de Clermont de) II, 15, note. Son aventure avec la Princesse de Conti et Mademoiselle Chouin, VIII, 64, note.

Châtillon. (la Duchesse de) Voyez la *Notice sur la Vie de Madame de Sévigné*, et l'article de Madame de la Fayette à la suite de cette Notice, I. Voyez aussi *Meckelbourg*, (la Duchesse de) séduit le Maréchal d'Hocquincourt, VI, 337, note.

Chaulieu, ses vers au Prince de Conti, V, 124, note.

Chaulnes (la Duchesse de) arrive de nuit à Vitré, I, 300. 303 *et suiv.* Vient aux Rochers, II, 2. 3. Ses craintes et ses dangers, III, 64. Autre visite aux Rochers, 291. Donne une pension à Mademoiselle Descartes, V, 391. Sa maladie, VI, 7. 10. Soupçonnée de jalousie, 46. Mène Madame de Sévigné à Bourbon, 200 *et suiv.* La conduit en Bretagne, VII, 94. Son talent pour représenter, 128. Son amitié pour Madame de Sévigné, 131. Comment elle la décide à faire une tournée avec elle; scène touchante, 194 *et suiv.* Arrêt à Paris pour M. de Sévigné, 258. Se ligue avec Madame de Lavardin et avec Madame de la Fayette pour faire revenir à Paris leur amie. Voyez *la Fayette*. (Madame de) 302 *et suiv.* Procédé noble et délicat, 314. Amitié de *Monsieur* pour cette Dame, VIII, 115. Sa liaison avec une femme peu aimable, 180. Ecrit à Madame de Sévigné, 189. Sa douleur vraie de la mort de cette amie, 259.

Chaulnes, (le Duc de) Gouverneur de Bretagne, fait le tour de la Bretagne, I, 282. Tient les États à Vitré, 313. Va en Bretagne, II, 199. On lui jette des pierres en Bretagne, III, 35. Entre à Rennes avec des troupes, 206 Transfère le Parlement, 210. Fort mal vu en Bretagne, 229. Désagrément qu'il éprouve, 291. Petite vengeance qu'il tire d'un Seigneur Breton, 324. Badine sur sa liaison avec Madame de Grignan, VI, 81. 126. Sa bonne conduite en Bretagne aux approches de la guerre, VII, 61. 71. Marie deux jeunes gens sans bruit et sans frais, 146. Badine agréablement sur l'amitié de Madame de Grignan pour sa mère, 203 *et suiv.* Le Roi l'envoie en ambassade à Rome. Détails sur la manière dont on lui donne cette mission, 216. 233. Son talent pour la négociation, 236. Sa réponse au Roi, 250. Passe à Grignan, 252. 305 Justifie sur l'affaire de

la *députation*. Voyez *Sévigné*. (Madame de) Sa réception et ses succès à Rome, 310. Par quels moyens il les obtient, 333. Ce qu'il écrit sur la restitution du Comtat au Pape, 336. Difficultés de sa mission, 489. Ses succès, VIII, 5. Désordre de son cabinet, 13 Magnificence de sa maison, 108. 117. 124. Perd le Gouvernement de Bretagne, 153. Sa mort, 312.

Chaumont, (Madame de Saint-) ce qu'elle avoit été. Jolis vers de Benserade, IV, 448.

Chauvri, (M.) Généalogiste.

Chelles, (l'Abbesse de) sœur de Madame de Fontanges. Son sacre, V, 313. 358.

Chésières, (M. de) Breton, ami de Mesdames de Sévigné et de Grignan, 326. 329; II, 4.

Chevreuse, (le Duc de) son démêlé avec M. de la Rochefoucauld, VI, 384.

Chocolat, ses effets, II, 59. 60. 61 *et ailleurs*.

Choiseul. (la Duchesse de) Sa querelle avec Madame de Duras, VI, 38, note.

Choisy (le château de) passe à Madame de Louvois, VIII, 167.

——— (l'Abbé de) ses Mémoires cités, II, 258; VI, 121. 299. Justifié contre Voltaire, VIII, 20.

Chose, plaisant emploi de ce mot, II, 117.

Chouin, (Mademoiselle) par qui elle fut amenée à la Cour, V, 44; son intrigue avec M. de Chate; adorée du Dauphin, VIII, 64, note.

Christine, Reine de Suède. Voyez *Bourdelot*.

Christophe aux ânes, villageois et médecin, VIII, 215.

Citrons singuliers, VIII. Lettre 45 de Madame de Simiane.

Clagny, (jardin de) planté par le Nôtre pour Madame de Montespan, III, 90.

Clément X. (le Pape) Sa mort, IV, 38.

Cléopâtre, (Roman de) I, 272. 284. Son mauvais style, 291. 292.

Clérembaut, (Marie-Louise de Bellenave, Maréchale de) II, 330. Faux bruit sur cette Dame, III, 470. Sa gravité ridicule, IV, 481. Son air stoïque, V, 7. Pourquoi elle fut renvoyée, 34, note.

Clergé. (le) Requête satirique contre le, II, 462. Assemblée du, III, 34 *et suiv*. Lettre du Clergé au Roi, V, 302. 308. 343.

Clèves, (la Princesse de) Roman; son éloge et sa critique, IV, 356. 363.

Coetlogon, (M. de) Gouverneur de Rennes, obtient la députation de la Noblesse de Bretagne. Voyez *Cavoie*, VII, 303.

Coëtquen, (M. de) I, 259. Mauvais calcul, 267. Maltraité par M. de Chaulnes, III, 325; suite de cette affaire, 374.

——— (Madame de) I, 324. 331. Sa liaison avec le Chevalier de Lorraine, II, 208. *idem*. 231. Son indiscrétion. Voyez *Turenne*. Justement ridicule, 441. Sacrifie le portrait de Turenne, III, 150.

Cœur, (le) vraie mesure de son mérite, II, 171. Prix de ses sentimens, III, 467.

Coiffure singulière, I, 167. 188. 189 *et suiv*. Autres détails sur la, 203.

Coislin (le Chevalier de) quitte l'armée après la mort de Turenne, III, 118.

Colbert. (Jean-Baptiste) Contrôleur-Général des Finances, veut perdre Fouquet, I, 44. Ramène à Versailles Madame de la Vallière, 140, désigné

sous le nom du *Nord*, II, 435. Ses audiences; son laconisme, IV, 161, note. Travaille à la perte de M. de Pompone; ce qu'il écrit à M. de Croissy son frère, 456. Raccommode Madame de Montespan avec le Roi, V, 196.

Colbert. (le Président) Voyez *Croissy*.

——— (l'Abbé) Coadjuteur de Rouen, V, 71. Son sacre, 318.

——— (Jean-Baptiste). Voyez *Seignelay*.

Coligny. (M. de) Son éloge, III, 195, et de sa maison, 196.

——— (Madame de) fille du Comte de Bussy; son mariage, III, 8. 195. Devient veuve, IV, 5. Son esprit et son caractère, 175. Son attachement pour son père, 370. Son procès avec son second mari. Voyez *Bussy*. Manque de mourir, VI, 181. Son repentir; de quelle sorte il est, VII, 421, note. Change de nom, 500. Fait un bout-rimé, VIII, 30.

Cologne. (la ville de) On y négocie la paix, II, 391.

Colonne, (la Connétable) nièce du Cardinal de Mazarin; sa folie, II, 282 397. *Voyez* aussi la Notice, I.

Combats de mer (les) ne décident rien, VII, 245.

Comète de 1664, I. 55. Celle de 1680; V, 416, note. Voyez *Mazarin* (le Cardinal de)

Comines (Philippe de) cité, IV, 374.

Commendon. (Cardinal) Madame de Sévigné lit la Vie du, III, 162, note.

Communion (la) trop fréquente, VII, 157.

Comnène. (Anne) Histoire des Empereurs d'Orient écrite par elle, IV, 274.

Compagnie des Indes, (la) VII, 215, note.

Comtesses. (les) Mesdames de Frontenac et d'Outrelaise. Voyez *Frontenac*.

Condé. (le Prince de) Henry II de Bourbon; son Oraison funèbre; ce qu'il étoit, V, 445, note.

——— (Louis, Prince de) dit le Grand-Condé, donne une fête à Chantilly, I, 207. Le Roi y arrive 215. Aventure tragique. Voyez *Vatel*. Ce qu'il dit sur le passage de l'Issel, II, 217. Blessé au passage du Rhin, 274. Son amour pour son fils, 283. 296. Envoyé en Hollande pour dégager l'armée de M. Luxembourg, 434. 445. 448 *et suiv*. Va en Allemagne après la perte de Turenne, III, 115. Ce qu'il dit à son éloge, 130. Sa dernière et sa plus belle campagne, 155, note. S'excuse de servir, 353. Repartie d'un chirurgien, 415. N'est point employé, IV, 4. Ce qu'on appelle *son apothéose*, 256. Néglige sa personne, V, 37. On le pare; *idem*. Fête magnifique, 71. Ce qu'il dit au Roi sur le *Tartuffe* de Molière, 311. Son parti. Voyez *Petits-Maîtres*. Sa mort; détail, VI, 161 *et suiv*. Vers de Bussy pour son portrait, 166. Son mausolée; allégorie célèbre sur ses victoires, 175.

——— (la Princesse de) reléguée à Châteauroux par son mari, I, 115. Son aventure, 153. Voyez aussi la *Notice*, article *Bussy*.

——— (la ville de) est prise, III, 400.

Cône. (la ville de) Ses forges; description, IV, 316.

Conestagio, Auteur supposé d'une Histoire de la *Réunion du Portugal*, V, 172. 189, note.

Confesseur, d'où vient que les femmes s'y attachent, III, 289.

Coni. (siége de) Voyez *Bulonde*.

Contes de Féerie. Voyez *Mitonner*.

Conti, (Anne-Martinozzi Princesse de) appelée *Mère de l'Eglise*, I, 159. Tombe en apoplexie, II, 135. Description de sa mort, 137.

———. (Louis, Prince de) Mot ingénieux qu'il dit à M. le Dauphin, II, 406. Son mariage et ses amours, V, 5. 32. 37. 38. Son mérite, 44. Mauvais bruits sur son amour, 118. Vers de Chaulieu sur sa froideur, 124, note. Est exilé; pourquoi, 431. Propose un duel, 434. Est en procès avec M. de Grignan, 454. Part pour la Hongrie, VI, 83. Exilé; pourquoi, 113, note. Meurt de débauche, 137.

——— (la jeune Princesse de) Marie-Anne de Blois, fille du Roi et de Madame de la Vallière; se trouve mal la nuit de ses noces, V, 44. Méchante pour son mari, 273. Sa grâce et sa beauté, VI, 120. Sacrifiée par M. de Chate, VIII, 64, note. Couplet malin sur cette aventure, 118. Son portrait, 265.

——— (François-Louis Prince la Roche sur Yon, puis de) plaisante son frère, V, 118. Passe pour être amoureux de sa belle-sœur, 435. Va servir en Hongrie, VI, 83. Exilé; pourquoi, 113, note. Son affliction de la mort de son frère, 138. Rappelé à la Cour; comment, 161.

Corbinelli. (M. de) Son article à la suite de la Notice sur Madame de Sévigné, I. Reconcilie Bussy avec la Cour, I, 7. Peint la Cour, 79. Content de M. de Vardes, 243. Desire Madame de Sévigné, II, 191. Loue Bussy par des sentences d'Horace, 242 *et suiv.* Se trouve à Grignan avec Madame de Sévigne, 319. Reste pauvre, 334. Son mérite lui fait tort, 348. Ecrit à Bussy, 351. Ce que c'est que sa dévotion, *idem*. Ses Ouvrages littéraires, 352, note, 433. Conseille plaisamment la trahison, 464. Cherche à calmer les sentimens de Madame de Sévigné, III, 43. A une violente maladie, 89. Ecrit au nom de Madame de Sévigné, 386. Son amitié; ses talens, IV, 6. Donne le goût des sciences à Madame de Schomberg, 76. Ses relations, avec M. de Vardes, 83. Sa philosophie, 99. Son attachement à la *méthode*, 138. Se lie avec le Cardinal de Retz, 202. 208. 217. Ecrit à Madame de Grignan, 226. Grièvement malade, comment traité par les Médecins, 310. Applique des vers d'Horace au style de Bussy, 352 *et suiv.* Ses remarques sur les maximes de la Rochefoucauld, 378. Suit un procès, 387. Ce qu'il perd à la mort du Cardinal de Retz, 392. Sa dévotion à la Providence, V, 9. 693. Reçoit une pension de M. de Vardes, V, 157. Singulière question qu'il propose, 256. Ecrit contre une proposition de Mallebranche, 263. Son zele, 353. 355. Devient avocat, 420. Son horreur pour les faux dehors de religion, 428. Calme Madame de Sévigné, 446. Son détachement philosophique, VI, 137. Ce qu'il appelle sa mission aux Huguenots, 139. Ses maximes des Historiens, 143. Change de costume, 151. Connoisseur en éloquence épistolaire, 218. Etudie les mystiques, *idem*. 229. Il lui arrive un accident, 241. Injustice de M. de Vardes envers lui. Sa manière de s'en exprimer, 246. 252. Question sur les troubles d'Angleterre, VII, 62. Sa philosophie *christianisée*, 106. S'applique à l'étude des mystiques, 249. Livres qu'il lit; société qu'il fréquente, *idem*. 427 *et suiv.* Madame de Grignan l'appelle le *mystique du Diable*, 437. 440. 470. Ecrit à Bussy, VIII, 31. Ecrit rarement, 252.

Cordon bleu. Entêtement ridicule de l'avoir, VII, 1, note. Il fait tuer M. de Villarceaux. *Voyez* ce nom.

Corneille (Pierre) cité, I, 4. 72. Au sujet de Lauzun, 108. A des vers *transportans*, 225. 248. Sa nouvelle pièce; admiration outrée, II, 118. Cité, 153. Lit une trag. au Card de Retz. 170 Cité, V, 346. 348; VI, 382; VII, 184.

Cornuel. (Madame de) Bon mot sur M. Tambonneau, II, 179. Ce qu'elle dit sur une promotion de Maréchaux de France, III, 78. Plusieurs bons mots, 390. Autre sur Madame de Fiesque, 411. Autre. Voyez *Ventadour*, *idem*; IV, 120. Sa vieillesse heureuse, VII, 154. Saillie sur un jeune Ministre, 291, note. Voyez aussi la *Notice sur Madame de Sévigné*, I.

Cosnac, (Daniel de) Evêque de Valence, puis Archevêque d'Aix; accueille Madame de Sévigné; son caractère et ses aventures, II, 358, note; VI, 290 Son portrait, 299. Comment il vit avec M. de Grignan, 410. 416. 425 Sa prétention folle, VII, 277.

Coste, (Mademoiselle de la) aimée de M. de Sévigné, IV, 430. 434.

Côteaux, (l'ordre des) II, 165, note.

Coulanges, (l'Abbé de) I, 82. 176. 177. Donne tout son bien à Madame de Sévigné, 250. Indisposé, 267. Va à Grignan, II, 306 *et suiv.* S'occupe des *beaux yeux de sa Cassette*, 359. Son exactitude; le met en querelle avec Mademoiselle de Méry, III, 58. Ses précautions minutieuses, 217. Empêche Madame de Sévigné d'aller à Grignan, IV, 270. Son goût pour les bâtimens, V, 290. 298. Sa bonté, VI, 28. Sa mort, 198.

———. (Madame de) Son article à la suite de la Notice sur Madame de Sévigné, I Se trouve à Lyon, I, 97. 98. Sa plaisanterie au Coadjuteur de Rheims, 170. Ecrit sur M. de Brancas, 259. Sur la mort du Chevalier de Grignan, II, 144. Badinage sur l'amour de M. de Villeroi, 200 Reçoit Madame de Sévigné à Lyon, 313. Lui écrit, 314. Va à Grignan; lit l'*Arioste*, 317. Ne quitte point la Cour et Madame de Richelieu, 333. Désignée sous le nom de *la Feuille;* mécontente de Madame de Maintenon, III, 289 Sa liaison avec M. de la Trousse, 410. Aime la Cour, mais n'en est pas dupe, IV, 63. Agrément de sa société, 87. Comme elle traite l'Abbé Têtu, 91. Sollicite pour son mari, 93. Sa maladie violente, 106 *et suiv.* Mot plaisant, 119. Sa guérison se montre par ses épigrammes, 128. Désignée sous le nom de *la Mouche*, 236 Désirée à la Cour, 250. Son style, 235. Ce qu'elle dit sur la Fare. *Voyez* ce nom Se brouille avec la Comtesse de Grammont pour une épigramme, 462. Sa destinée singulière, V, 29. Se plaint de la Fare, 47. Jeu de mots, 59. 206. 211. 242 Ce qu'elle écrit sur la Cour, 257. 264. raille M. de Sévigné, 287. Est brouillée avec l'Abbé Têtu, 295. Aimée de M. de Brancas et comment. *Voyez* ce mot. Mot plaisant sur une Dame guérie, 389. Se lie d'amitié avec Madame de Grignan, VI, 10. 13. Abandonnée par M. de la Trousse, 14. Repartie plaisante, 429. Sa manière de venger Madame de Grignan, VII, 17. 18 *et suiv.* Bon mot de son genre, 365. Devient dévote, 380 Se loge au Temple, 515. Ses maladies et ses Médecins, VIII, 45. 54 *et suiv.*, 94. Ecrit sur de petites feuilles détachées, 125 Son indifférence sur la vie, 133. Livre aux empiriques, 137. Comment elle passe pour grande politique, 181. Sur la mort de Madame de Sévigné, 259 *et ailleurs*. Perd sa mère, 271. Sa vie retirée, 279.

Coulanges. (M. de) Son article à la suite de la Notice de Madame de Sévigné, I. Lettre à, 101. Chanson et lettre de, 173, 245. Va en Provence, II, 10. Sa lettre de Lyon, 42. Va trouver Madame de Grignan à Lambesc, 50. 53. Ce qu'il en écrit, 58. Lui écrit, 93. Ce qu'il dit sur la passion de Madame de Sévigné pour sa fille, 110. Sur la mort du Chevalier de Grignan, 143. Son goût pour Madame de Scarron, 337. Son cabinet, 388 Surprend des Dames à la *Maison-Rouge*, III, 22. Madame de Sévigné lui écrit, 163. Désagrément qu'il éprouve; il veut vendre sa charge, 267. Sa déférence pour sa femme, IV, 130. Sa chanson sur un vieux lit, 223. Joli couplet sur M. de Dreux, V, 178. Craint la solitude, 231. Est chagrin, 264. Sa chanson pour Madame de Grignan, 285. Ses chansons faites à Grignan, 401. Ses plaisanteries sur Madame de Marbœuf, VI, 13. 22. Agrément de ses Lettres, 42. 60. Son unique péché, 64. Lettre à Madame de Grignan, 71. Va en Bretagne, 113. On lui fait une tracasserie, 126. Joli couplet sur la querelle du Pape, 327, note. Son talent pour jouer ce qu'il raconte, 402. Sa manière de souffrir, VII, 2. Va à Rome avec le Duc de Chaulnes, 233 *et suiv.* Passe à Grignan, 257. Plaît au Pape, 350. Sa chanson faite à Rome; vie qu'il y mène, 394. Badinage sur son amour pour Pauline, 400. Son heureuse vie, 422. Devient malade de la goutte, VIII, 7. 12. S'attache à Madame de Louvois qu'il appelle sa seconde femme, 73 *et suiv.* Chanson qu'il fait à Tonnerre, 80. On publie un Recueil de ses chansons avec une note maligne, 92. 96. Lettre plaisante, 100. Relation d'un dîner, 127. Chansons, 152 *et suiv.* autres, 164. Va à Chaulnes, 193. Lettre plaisante, 219. Sa belle santé offense les goutteux, 229. Fait son jubilé, 233. Ses lettres sur la mort de Madame de Sévigné, 247 *et suiv.* Chanson sur la campagne d'Ormesson. *Voyez* ce mot.

Cour (la) comparée aux Petites-Maisons, I, 79. Plaisirs de la, II, 446. Vols qu'on y fait, 457. 460. Dîner du Roi; tableau, 467. Tristesse des bals, 468. 472. On n'y vit plus, III, 464. Plaisirs de la Cour; gros jeu, IV. 21. Détails de ce qui s'y passe, 28. Manière de la Cour, 57. Excès de la Bassette. *Voyez* ce mot. Elle empêche de goûter le repos, V, 27. On *s'en venge à en médire*, 206. Son changement dans l'année 1685; VI, 69, note. Vice abominable qui y règne, 115, note. Tableau de la jeune Cour, 150. On n'y lit plus, VIII, 312.

——— *d'amour* (la). Ce que c'étoit, VII, 346. 409.

Courcelles (M. de) a une femme galante, I, 135. 136, note. Intente un procès d'adultère contre sa femme, II, 157. 180.

———, (Madame de) III, 300.

Courtin. (M. de) Louvois veut le mettre à la place de M. de Pompone, IV, 456.

Créqui (le Maréchal de) refuse d'obéir à Turenne, et demande à servir comme volontaire, II, 219. 224. 225. Il perd une bataille près de Trèves, III, 108. Sa témérité dans cette affaire, 121, note. S'expose en désespéré dans la défense de Trèves, 130. 119 *et suiv.* Forcé de rendre la ville, 172, note. La crainte que M. de Schomberg ne lui succède, le guérit, IV, 250. Ses succès contre les Allemands, 313, note. Sa mort prompte; son épitaphe, VI, 173, note.

Crigni, (le Marquis de) courtisan dès l'enfance; anecdote, III, 8.

Croisades, (l'Histoire des) III, 88. Voyez *Maimbourg*.
Croisilles, (M. de) frère de Catinat; sa mauvaise santé, VIII, 20.
Croissy. (M. de) *** Colbert, est fait Ministre des Affaires Etrangères à la place de M. de Pompone, IV, 456.
Croix, (Jean de la) mystique Espagnol, VII, 457, note.
Crussol, (Dame du Palais, II, 124. Son mari se moque d'elle, 472.

D.

D'ALEMBERT, cité au sujet de l'Evêque de Noyon. Voyez *Noyon*.
Dalets, (la Comtesse de) la même que Madame de Coligny. *Voyez* ce nom.
Dames du Palais remplacent les filles d'honneur; on en fait cinq, II, 406. 438. Leur sujétion, 442.
Dangeau (le Marquis de) apprend au Roi à faire des vers, I, 38. Se rencontre avec Madame de Sévigné à Vêret, III, 165. Sa supériorité dans l'art des jeux; Anecdote, IV, 89 *et suiv*. Présens qu'il fait à Mme. de Montespan, 163. Son mariage, désagrémens qu'il éprouve, VI, 180; VII, 456.
———. (Madame de) Mademoiselle de Lœvestein, VI, 180. 188.
Danses bretonnes, I, 309. Les passe-pieds, 314. Bon danseur Breton, VII, 191.
Daquin, (M.) Médecin du Roi. Voyez *Valot*. Sa colère contre un médecin Anglois, V, 412.
Davila, (Henrico Caterino) historien; comment on le goûte mieux, VII, 386.
Dauphin. (M. le) Question singulière qu'il fait sur Madame de Schomberg, II, 442. Voyez *Crequi*. (le Marquis de) Question naïve qu'il fait à M. de Montausier, V, 46. Ses amours; son caractère, VI, 150, note; Va à l'armée, 258. Sa libéralité, 272. Sa bravoure, 276. Médaille sur sa campagne, 360. Entre dans tous les Conseils, VIII, 18.
Dauphine. (Madame la) Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière; on forme sa maison, V, 2. 3. 22 *et suiv*. Arrive en France, 94 *et suiv*. Son portrait; se confesse à un inconnu, 105. 106, note. Son esprit et sa raison, 113. Ses manières libres et françoises, 117 *et suiv*. Ce qui la contrarie 155. Ce qu'elle dit sur Paris, 196. Devise *pour* son portrait, 206. Vit dans la contrainte, 251. Aime la chasse, 259. Mécontente, 283. Ce qu'elle dit en voyant jouer *Polieucte*, 338. Accouche d'un fils, 458. Conserve le cœur allemand, VI, 19, note. Comment elle reçoit la Reine d'Angleterre, 415. 418.
Dégel. (le) Voyez *Scarron*.
Dégognades, dénomination d'un pas de danse. Voyez *Vichy*.
Descartes. (René) Son système sur les causes des passions, I, 285, note. Sur l'ame des bêtes, II, 13. 180. Sa philosophie, 352. Voyez *Passions*. Fondement de sa métaphysique, V, 175. Son neveu Jésuite, 321. Avoit été combattu par Hobbes et Gassendi, 361, note. Dispute sur sa philosophie, VII, 16.
——— (Mademoiselle) V, 321. Ses vers, VII, 126. Aimée de Madame de Sevigné à cause de sa fille, 129.

Desmaréts de Saint-Sorlin. Voyez *Visionnaires*. Son quatrain sur la *Violette*, V, 344.

Despréaux Voyez *Boileau*.

Détachement. (le) Ses avantages, II, 31.

Deville, maître-d'hôtel de M. de Grignan; sa femme, I, 89. 92. 135.

Devise pour M. d'Adhémar, II, 71. 82. 85.

Diroal. Voyez *Aveux*, II, 240.

Disposition. Acception particulière de ce mot, VI, 193, note.

Douche (la) Description et effets de, III, 435 *et suiv.*

Douleurs. (grandes) Madame de Grignan aime les, III, 151. 164. 173.

Dragons, c'est-à-dire, chagrins, soucis, I, 287.

Dreux, (Madame de) impliquée dans l'affaire des poisons; récit intéressant, V, 153. Chanson sur, 178.

Dubois, (Philippe-Goibaud) de l'Académie Françoise, V, 202. Son opinion sur l'exécution d'un criminel, VII, 51. Traduit Saint Augustin, 458.

Duc, (M. le) Henri-Jules, fils du Grand-Condé, I, 186. Pleure la mort de Vatel, et pourquoi, 220. Refuse d'assister au convoi du Chancelier Seguier, II, 183. Fête qu'il donne, 195. Ce qu'il mande de l'armée, 251. Naïveté d'une Dame d'Utrecht, 345. Perd deux enfans, III, 45. Sa douleur de la mort de M. de la Rochefoucauld, V, 105. Sa galanterie ingénieuse, 214. Son mariage, VI, 69. Sa petite taille, 79. Ce que lui dit Madame de Sévigné, VII, 36.

Duchesse (la Grande) de Toscane, Marie-Louise d'Orléans, quitte son mari pour revenir en France, III, 32. Singulier motif de son retour, 49. Est mise à l'Abbaye de Montmartre, 67. 71. 122. Brouillée avec sa sœur; bien traitée à la Cour; ce qu'en dit son mari, IV, 37. Faux bruit répandu contre elle; pourquoi elle étoit revenue en France, 340.

Duguet, (l'Abbé) VIII, 142.

Duras, (M. de) II, 171. Fait Maréchal de France; mande au Roi que son frère le méritoit mieux que lui, III, 109; V, 465.

———. (Madame de) Voyez *Choiseul*.

Duval, galérien; son éloge, I, 196. 224.

E.

Echecs, (le jeu d') rabaisse l'orgueil, V, 94. VII, 440.

Echo. Badinage sur un écho, VII, 320.

Eclat. (mot d') Madame de Sévigné admire cette figure, II, 67 et la note.

Edit de Nantes. Sa révocation, VI, 130, note.

Effervescence. Terme nouveau dans son acception morale, VII, 204. 230.

Effiat. (l'Abbé d') Son prétendu mariage, II, 61, 66. Ce qu'il disoit du séjour de Véret, IV, 254.

——— (le Marquis d') reçoit Madame de Sévigné à Véret, III, 165. Sa querelle avec M. de Louvigny, IV, 242.

——— (Madame de) est nommée Gouvernante des enfans de Monsieur, IV, 402.

Elbeuf, (M. d') neveu chéri de Turenne; sa bravoure; sa douleur, III, 105.

Elections de Liége et de Cologne, faites contre les vues du Roi, VI, 245.
Eloignement. (l') Ses effets, II, 73. V, 1 *et ailleurs.* Voyez *Sévigné*, (Madame de)
Emétique (l') cause une guerre parmi les médecins, IV, 263.
Enflure du cœur. (l') Expression de Nicole, I, 332. II, 33. 34.
Engoué, mot alors nouveau, VI, 45, note.
Epernon. (le Duc d') Sa vie; aimoit la Provence, dont il avoit été Gouverneur, VII, 147.
Escars, (Madame d') va à Vichy avec Madame de Sévigné, III, 411.
Espagne (le Roi d') Charles II, est amoureux et jaloux, V, 93. Abandonne le titre de Duc de Bourgogne, 267, note. Il meurt; son fameux testament, VIII, 274, note.
——— (la Reine d') Anne-Marie d'Autriche, mère de Charles II; gouverne pendant la minorité de son fils, II, 122. Veut soutenir les Hollandois 156, 161.
——— (la Reine d') Mademoiselle, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, Mariée à Charles II, Roi d'Espagne. Chagrin qu'elle en a, IV, 388, note. 394. 397 *et suiv.* 403. 406. Son arrivée en Espagne, 480. V, 20. Annonce la guerre, 444. Sa mort suspecte; opinions diverses, VII, 24 et la note. 28. 29.
Espérance. (l') On écrit pour et contre, II, 159. 162 *et suiv.* Effet des longues espérances, 306. Nourrit le monde, III, 159.
Esprit. (l') Mot que peu de personnes entendent bien, II, 117.
——— (Jacques) de l'Académie Françoise, commente la Rochefoucauld, VII, 468.
——— (l'Ordre du Saint-) Promotion de, VI, 355 *et suiv.* Circonstances de la réception, 384. 387 *et suiv.*
Essais de Morale. Voyez *Nicole.*
Esther. (la tragédie d') VI, 385. Comment Racine fut porté à la composer, 414, note. Ses représentations à St.-Cyr, 438. 444. Son éloge, VII, 22 *et suiv.* L'impression lui fait tort, 55. Jugement qu'en portent Madame de Sévigné et sa fille, 72. 73.
Estrades (le Maréchal d') écrit à Madame de Sévigné, VI, 10. Nommé Gouverneur du Duc de Chartres, 46.
Estrées. (le Comte, depuis Maréchal d') Son voyage de Guinée, joli conte, I. 170. Il va à Brest pour commander, VI, 436. Loue difficilement, VII, 17 *et suiv.* Dégoûts qu'il éprouve, 192. Détails sur ce sujet, 209, note. 224. Tient les Etats de Bretagne, et se fait aimer, 306. D'où venoit sa liaison avec M. de Sévigné; ancien amant de Ninon; anecdote, 321. Grande chère qu'il fait, 338.
——— (le Cardinal d') Evêque de Laon, II, 161. Est fait Cardinal, 257. Riche cadeau qu'il fait à la Duchesse de Savoie. Voyez *Supra.* Va à Rome pour l'affaire de la Régale, V, 257. Le Pape ne l'aime point, VII, 327. Son retour de Rome, 492.
——— (le Comte d') VII, 211. 355.
——— (la Maréchale d') dissimule à la Cour son mécontentement, VII, 211.

Etats de Bretagne se tiennent á Vitré, I, 313. Leur don gratuit; présens qu'ils font; vin qui s'y boit, 324, 330 *et suiv.* Leurs libéralités, II, 9. 10. Se séparent, 16. Se tiennent à Dinan, III, 239.

——— de Provence. Voyez *Provence.*

Etoile. Voyez *Segrais.*

Evêques. (les) Jolie épigramme à leur sujet, V, 358. Evêque orgueilleux. plaisant, VII, 271.

Eure.) la rivière d') Travaux pour l'amener à Versailles, VI, 25.

Evreux. (la ville d') Sa description, V, 81 *et suiv.*

——— (l'Evêque de) Voyez *Grignan.*

F.

Facon, (M.) Médecin du Roi. Ses conseils de régime, IV, 486. V, 11. 12.

Fallurre, (M. de la) Premier-Président au Parlement de Rennes, VII, 194. 200. 233.

Fantôme. (apparition d'un) VI, 162 *et suiv.*

Fatalité, (la) IV, 246. *Voyez* Providence.

Fauchier, peintre Provençal; sa mort, II, 183.

Fausseté (la) ne persuade point, I, 121.

Fayette, (Madame la Marquise de la) Son article à la suite de la Notice de Madame de Sévigné, I. Souvent lasse de la même chose, 153. Recueille Segrais dans sa maison, 172. Bien reçue à Versailles, 209. A la seconde place auprés de son amie, 225. 229. Mot ingénieux de cette Dame, 267. Ecrit à Madame de Grignan, 286. Ses migraines, 327. II, 7. Succès de ses Romans, 178, 182. Cherche la solitude, 203. 211. Agrémens de son jardin, et sa mauvaise santé, 260. Son amitié pour Madame de Sévigné, 301. Lui écrit à Grignan, 329. Le Roi lui donne une pension 331. Vante la beauté de Chantilly, 343. S'excuse agréablement de n'avoir point écrit, 345. Ce que lui reproche Gourville, 346, note. Sur le goût et l'esprit, 354. Sa sincérité, 384. Reçoit un présent de Madame de Montespan, 390. Désignée sous le nom de *Brouillard*, 462. Sa mauvaise santé, III, 233. Trait indirect contre elle, 323. Sa société, 395. Agrémens de son jardin, IV, 27. Le Grand-Condé lui rend visite, 32. Présent qu'elle reçoit, 39. Ne voit point ses amis malades, 119. Ce qu'elle dit sur sa *maladie*, 136. Menacée de dessèchement, 210. Prend des bouillons de vipères. *Voyez* ce mot. Son affliction de la mort de M. de la Rochefoucauld, V, 106 *et suiv.* 125. 148. Tâche de se rendre bête pour sa santé, 188. Ne se console point, 195, 212, 217. Sa liaison avec Madame de Schomberg, 405. Sa considération et son crédit, VI, 15. 53. Sa foible santé, 108. Ce qu'elle dit sur Madame de Grignan, 311. 328. Son style propre à l'histoire, VII, 62. Envoie à sa Cousine une pièce de vers, 97. Ses Mémoires cités, 209. Marie son fils, 255. 275. 387. Son blâme est craint, 277. Lettre amicale et singulière à son amie, pour la rappeler à Paris, 294 *et suiv.* 314. Aimoit les Romans, 352. Son Eloge, 416. 428. 451. 454. Vol fait chez elle, 457. Son esprit liant lui fait beaucoup d'amis, 496. Ecrit à son amie, VIII, 19, *idem*, 21. Sa

dernière Lettre et sa mort, 27. Dicte à son fils un testament, 65. Voyez *la Rochefoucauld*, *Sévigné*, (Madame de) *Gourville*, *Estrées*, (le Maréchal d') etc.

Felix, Chirurgien du Roi. Opération malheureuse qu'il fait, VII, 301.

Fénélon (l'Abbé de) nommé Précepteur des enfans du Dauphin, VII, 226. Nommé Archevêque de Cambray, il rend sa seule Abbaye, VIII, 190.

Fermiers de Champagne. Leurs craintes à la mort de Turenne. *Voy.* ce nom.

Feron (Madame le) impliquée dans l'affaire des poisons, et jugée, V. 146.

Ferté (le Maréchal de la) présente à sa femme le Comte de Saint-Paul, son amant, I, 100. Son mot sur la guerre, II, 279.

—— (Madame la Maréchale de la) maîtresse du Duc de Longueville, I, 100. En a un enfant du vivant de son mari, II 304. Se convertit, VII, 485, note.

———— (la Duchesse de la) Son mariage et sa réputation, III, 301. Marie sa fille, VI, 443. 455. VII, 7.

———— (le Père de la) Jésuite, Prédicateur en vogue, fils de la précédente. Veut aller en mission au Canada; sa famille s'y oppose, 240. 244.

Fête-Dieu. (procession de la) *Voyez* Aix.

Fête magnifique. Voyez *Seignelay.*

Feuillade, (le Duc, puis Maréchal de la) devient Colonel des Gardes-Françoises, II, 68. 107. Singulière visite au Roi, III, 114. Bloc de marbre qu'il fait venir pour la statue du Roi, IV, 388. Bon mot sur un fanfaron, VI, 324, note. Ce qu'il dit sur l'impression des pieces de theatre. Voyez *Esther.* Sa repartie au sujet du Roi Jacques, 57. Sa mort; et ce qu'en dit le Roi, VIII, 20, note.

Feuille. (la) Voyez *Coulanges.* (Madame de)

Feuquières. (le Marquis de) Sa relation de la mort de Turenne, III, 104. Voyez *Boufflers.* [le Maréchal de)

Fiennes, (Madame de) I, 21. Gouvernante de Montargis, III, 470. Son caractère avide; ses intrigues et ses propos caustiques, IV, 481, note.

———— (Mademoiselle de) I, 152.

Fiesque, (le Comte de) ami du Duc de Longueville, I, 100. Amant de Madame de Lionne; ce qu'il en raconte, IV, 17. Les Génois lui paient cent mille écus, VI, 32.

———— (Madame de) On l'appeloit la *Comtesse*: elle écrit à Madame de Grignan, I, 200. Mort de sa fille, 129. 132. Combat entre sa douleur et sa gaité, 152. Vient à Bourbilly, II, 368, III. Voy. *Cornuel.* Ce que lui dit cette Dame, 411. Médiatrice entre Mademoiselle et Lauzun, VI, 417. Vend ses terres; pourquoi, VII, 185.

Fieubet, (M. de) Maître des Requêtes. Son mot sur Madame de Montrevel; son épitaphe de Saint-Pavin, III, 15, note. Il meurt, VIII, 78. Son Oraison funèbre. Voyez *Anselme.*

Figures, les) de la Sainte-Ecriture, IV, 77, note.

Fléchier. (l'Abbé) Son Oraison funèbre de Turenne, III, 374. Sa Vie de Théodose, IV, 384. VII, 363. Beau sermon qu'il fait, V, 156.

Fleurus. (bataille de) Voyez *Luxembourg.*

Flotte (une) angloise bombarde plusieurs ports de France, VIII, 46, note

Foix. (la Duchesse de) Son singulier billet à la Voisin, V, 50.

Foix. (l'Abbé de) Sa mort, I, 214.

Folie (la) universelle, IV, 471.

Fontaine (La) reste fidèle à Fouquet, I, 23. Cité, 92. Deux Livres nouveaux de ses Fables, 163. Celle du *Singe* et du *Chat*, 226. Ses Contes, 234. II, 166. 170. Sa Fable du *Hibou*, 248. Sa Fable du *Curé* et du *Mort*, 174. Voyez *Boufflers*. Le *Pot au lait*, 174. La *Cour du Lion*, III, 9. Ses Fables sont toutes bonnes, IV, 390. Ses Vers pour Madame de Fontanges, V, 372. Attaqué par Furetière, VI, 145. Fait une Ballade pour le Dauphin, 276. Sa Fable *du Chêne* et du *Roseau*.

Fontainebleau, la Cour y va, I, 302. Scène d'adieux de la mère et de la fille, III, 10. Plaisirs projetés pour, IV. 250. 287.

Fontanges, Mademoiselle, depuis Duchesse de) remplace Madame de Montespan, IV, 384, note. Sa beauté et son peu d'esprit, V, 24. 42. Va à Villers-Cotterets, et est traitée en maîtresse, 97. Danse mal, 102. Son éclat, 115. Malade d'une perte, 149. N'est plus aimée, 257. Est blessée *au service*, 273. 282. 288. Bruits de poison, 244. Conte à son sujet, 372, note. Est mourante, 424, note.

Fontenilles. (Madame de) Sa douleur de la mort de sa mère, VI, 257.

Fontevrauld. (l'Abbesse de) Voyez *Rochechouart.*

Forbin (M. de) commande les troupes envoyées en Bretagne, III, 210 *et suiv.* Y fait l'amour, 236.

Forbin-Janson, (Toussaint de) Evêque de Marseille.

Formulaire, (le) I, 25. Ce que c'est, 27.

Fouesnel, *Fouesnellerie*, voisins de campagne, I, 273. 278.

Fouilloux, (Mademoiselle de) fille d'honneur, d'une réputation équivoque, II, 189, 193

Fouquet, (M. de) Surintendant des Finances, veut séduire Madame de Sévigné, et devient son ami, I, 8 *et suiv.* Détails de son procès, 23 *et suiv.*, jusqu'à 66. Ses réponses piquantes au Chancelier Séguier, 36. Sur le crime d'Etat, 45. 49. Jugé suivant l'avis de M. d'Ormesson, 59. Apprend son jugement par des signaux, 60. Conduit à Pignerol, 60. 61 *et suiv.* Supporte héroïquement sa prison, II, 185. Inculpé par la Brinvilliers, IV, 20. Sa prison adoucie, 383. Sa mort; deux opinions différentes sur le lieu, V, 128, note. *Voyez* aussi la *Notice*, tome I.

Fouquet (Madame) la mère, donne à la Reine un remède qui la soulage, I, 27. 28. 31. Exilée ainsi que sa belle-fille, 60 Son Livre *des Remèdes domestiques*, II, 440.

——— (Madame) femme du Surintendant, III, 460. 465. IV, 311. Réception honorable que lui fait l'Evêque d'Autun, 359.

——— (l'Abbé) cité dans les *Amours des Gaules*, II, 371. Ce qu'il dit sur le Cardinal de *Bonzi*. Voyez ce mot.

Fourmenteau. (M. de) Lavauguyon se tue, I, 300.

Francheville. (l'Abbé de) Voyez *Guebriac.*

Frangipani. (le Comte de) Sa lâcheté, I, 256.

Fra-Paolo, historien célèbre. Ce qu'il dit du Concile, VII, 338. Egalé aux plus grands hommes de l'antiquité, 419.

Fraude, beau portrait de la, III, 320.

Frédéric I, (l'Empereur) avoit possédé le château de Grignan, VII, 417, note.

Fréniot, (le Président de) parent de Madame de Sévigné, lui lègue son bien, I, 78.

Frenoi, (Madame du) maîtresse de Louvois, II, 70, note. 131, 326. 335. Son éclat à la Cour, 338.

Fribourg) la ville de) est prise, IV, 354.

Frontenac, (Madame de) I, 223. Refuse une place, et pourquoi, V, 16.

Froullay (M. de) tué au combat de Trèves, III, 132.

——— (Gabriel-Philippe de) Evêque d'Avranches; sa mort et son éloge, VII, 121.

Furetière. Son *Factum* contre l'Académie, VI, 145, note.

G.

Gadagne (M. de) manque le bâton de Maréchal, II, 82.

Gaffarel (le Père) de l'Oratoire, VIII, 296.

Gaillard, (le Père) Jésuite. Son éloquence; il improvise sur la prise de Philisbourg, VI, 290. Comment il se tire de l'Oraison funèbre de l'Archevêque de Paris, VIII, 186.

——— (M. Joseph) Avocat célèbre en Provence, VII, 69, 82.

Galanterie magnifique, V, 24, note.

Gand (la ville de) prise de, IV, 354.

Ganges, (M de) ami de M. de Grignan, VII, 190.

Gard, (le Pont du) VII, 113, note.

Garde. (le Baron de la) II, 380 *et suiv.* 430. Ses bons conseils, 470. Son projet de mariage, III, 454 *et suiv.* IV. 33. 92 Ce mariage est rompu, 142. Fait copier le portrait de Madame de Grignan, 222. Son amitié variable, V, 391. Sa fausse sagesse. Voyez *Sagesse*. Prêche les autres mal à propos, VII, 334. Justifié, 399. 405. 450.

Gazettes. (invention des) II, 57.

Géante de la Foire, I, 160.

Généalogie (la) de la maison de Rabutin, I. Notice, article *Bussy*, 101 *et suiv.*

Gênes. (la ville de) *Voyez* ci-après, et *Fiesque*. (le Comte de)

——— (le Doge de) vient à Versailles; ses dits ingénieux, VI, 47, note.

Geneviève. (Sainte) La procession; miracle plaisant. Voyez *Procession* et *Marcel*. (Saint)

Genitoi. Voyez *Montespan*.

Gentilhomme Breton, tué dans un bal, V, 80.

——————— Angevin. Ses ridicules. 311.

——————— *Le Gentilhomme de l'Arrière-ban*; pièce de vers. Voyez *Pavillon*.

Germanicus. Son histoire, I, 288. 290.

Gevres (le Duc de) favorise un enlèvement, VII, 76.

——— (Madame de) Petite humiliation qu'elle s'attire, I, 262.

Godeau, (Antoine) Evêque de Vence. Son goût pour Madame de Grignan,

II, 168. Ses talens; son mérite; s'appelait *le Nain de Julie*, *idem*, note. Son *Histoire de l'Eglise*, VII, 352.

Gourmands, *Gourmandise*. Voyez *Vieuville*.

Gourville. (M. de) Ce qu'il étoit et ce qu'il devint, I, 206, note. Ses soins pour la fête de Chantilly, 219 *et suiv.* 234. Se plaint de Madame de la Fayette, 346, note. Donne un souper agréable, IV, 219. Se convertit, V, 426. Sa mort et ses Mémoires, VIII, 300. 303 *et suiv.*

Goutte. (la) Dialogue entre la, etc. I, 297, note.

Gouverneurs de Province. Perdent leurs plus beaux droits, VII, 331. 337 Celui de Bretagne, 443.

Grâce. (la) Fi do la, V, 219.

Grammont. (le Maréchal de) Critique des vers du Roi, I, 38, 39. Son mot cité au sujet de Bussy, 104. Sa maladie, II, 37. Son exclamation en entendant Bourdaloue, 201. Sa douleur à la mort de son fils, 408. L'oublie, 428, Se moque de ceux qui diminuoient la perte de Consarbruck, III, 122, Ce qu'il dit sur Penautier, IV, 34. Plaisanterie déplacée qu'il adresse à sa fille mourante, 359. Sa manière d'accommoder une querelle, V, 391.

———— (le Comte de) Son bon mot à un homme trop familier, II, 108. Sa Lettre à un Maréchal de France, III, 79. Ce qu'il dit sur M. de Saint-Gérant, V, 2. Badinage avec le Prince de Conti, VI, Parodie contre Daquin, 412. Ce qu'il dit sur la maison donnée à sa femme par le Roi. *Voyez* ci-après.

———— (la Comtesse de) Ses bons et mauvais succès, I, 298, note. Passe pour avoir plu au Roi, IV, 234. Voyez *Coulanges*, (Madame de) VIII, 179. 198. Le Roi lui donne une maison dans le Parc de Versailles, 310.

Grancey, (Mademoiselle ou Madame de) appelée l'*Ange*. Monsieur lui fait présent d'une charge, I, 299. Maîtresse du Chevalier de Lorraine, *idem*. Son oncle la propose au Roi. Voyez *Villarceaux*. Sa joie du retour du Chevalier de Lorraine, II, 182. Monsieur veut la placer, 369. 374. Faux bruit sur elle, III, 470. Sa bonne conduite et ses succès en Espagne, IV, 481 *et suiv.* Le Roi veut l'éloigner, V, 42.

Grand, (M. le) Louis de Lorraine, Comte d'Armagnac, premier Ecuyer, fait une course, 94. Naïveté qu'il dit au Roi, III, 377.

Grandeur. (la) On en aime, malgré soi, l'éclat et les distinctions, VII, 146.

Grandier. (Urbain) Sa condamnation. Voyez *Loudun*. (Diables de)

Grêle. (la) Voyez *Janson*. (Cardinal de)

Griffenfeldt, (Schumaker, Comte de) Favori et Grand-Chancelier de Danemarck; son histoire, III, 183, note *et suiv.* Suite de cette aventure, 419, note. Le Roi commue sa peine, IV, 22, note.

Grignan, (François de) Archevêque d'Arles, I, 95. Est la source du bon sens, II, 471. Sa mort et ses vertus, VII, 68.

Grignan, (Jacques Adhémar de Monteil) Evêque d'Usez, puis de Carcassonne, I, 155, estime Madame de Grignan, II, 62. Son excellent esprit, 115. 111. Son caractère, VII, 205.

———— (François Adhémar de Monteil, Comte de) Mort de sa première

mière femme. *Voyez* ce qui en est dit dans les Notices, Tome I, 65. Son mariage avec Mademoiselle de Sevigné, 73. Va en Provence, 81. Aime la musique, 98. Obtient une augmentation de traitement, 200. Reproches agréables sur la grossesse de sa femme, 245. Sa belle-mère lui écrit, 284. 285. Sa résidence dans son Gouvernement le ruine, II, 43. Grondé, 52. Aime les grives, 73. Blâmé de sa sévérité, 104. Loué par le Roi, 119. Bon air qu'il a à la Cour, 338. Fait le siége du château d'Orange, 392 *et suiv.* Le prend, 404. Ce que dit le Roi sur ce succès, 411. Fait nommer un Syndic des Etats de Provence, 415 *et suiv.* Obtient un congé, 456. Madame de Sévigné lui écrit la mort de Turenne, III, 76. Sa paresse, 186. Vend le Marquisat de Venejan, IV, 52. Bon mot sur les Contes de son frère, 89. Succès qu'il obtient aux Etats, 169. Aspire au cordon-bleu, 429. Tour agréable de ses Lettres, V, 26. Sa conduite adroite avec sa femme, 180. Est attaqué de la goutte, 319. Cesse de commander en Provence, 323. 328. Veut être fait Duc, VI, 21. Malade, 88. Entre à Avignon comme Gouverneur, 327. Le Roi lui donne le cordon-bleu, 335, Fait la guerre aux Huguenots, VII, 37. Expédition qu'il fait sur les côtes, 206. Sa mauvaise santé, 513. Guéri par le quinquina, VIII, 10. Est reçu Chevalier de l'Ordre, 28. Fait une chûte, 90. Lettre sur la mort de sa belle-mère, 255.

Grignan. (Françoise-Marguerite de Sévigné, Comtesse de) *Voyez* son article, Tome I, Notice sur Madame de Sévigné, lxix. Son mariage, I, 74. Devient grosse, 78. Sa correspondance avec son mari, 89. 90. Accouche d'une fille, 92. Plaisante sur la guérison de M. de Noirmoutier, 94. Son impatience d'aller retrouver son mari, 111. Mérite de ses Lettres, 121. Sa paresse personnifiée, 146. Court danger sur le Rhône, 149. 174. Parle l'italien, 151. Passoit pour peu dévote, 183. Trouve la Provence froide, 201. Lit Pétrarque, 271 Ecrit à Madame de Villars d'un style moins aisé, 319. Avoit été recherchée par MM. de Caderousse et de Mérinville, 320. T. II. Sa fausse-couche, I. Ne supporte pas l'air de Provence, 8. Traduit Pétrarque, 17. Rencontre à Salon des parens qu'elle ne connoissoit pas, 47. Est aimée des Grignans, 48. Sa grossesse, 51. Accouche d'un fils, 80. Comparée à Psyché, 103. Ne veut point que son mari quitte la Provence, 128. Sa beauté, 131. Comparée à Madame du Fresnoi, 165. On la peint en Madeleine, 183, 195. Fait un voyage à Monaco, 223. En froid avec la Princesse d'Harcourt, 229, 233. Ses périodes, comme dans Tacite, 235. On lui fait des méchancetés, 238. Son style, 254. Parle très-bien de la philosophie de Descartes, 352. Conseils de modération qu'on lui donne, 389. Ce qu'en dit Madame Scarron, 402. Affaires et démêlés de la Provence; ce qu'elle en dit, 421. Vers faits en société, 483. Réconciliation avec l'Eveque de Marseille, 449. Ecrit à Bussy, 478. Autre Lettre au même, III, 4. Quitte Paris, 10. Comparaison ingénieuse, 42. Son portrait, par Mignard, 149. Ne comprend pas bien l'amour maternel, 228. Signe des engagemens pour son mari, 229 *et suiv.* N'aimoit point les *vêpres*, 233. Mot plaisant, 257. On montre ses Lettres, 262. Ses alarmes pendant la maladie de sa mère, 341. Accouche à huit mois, 319. Offre d'aller passer l'été

aux Rochers, 359. Veut venir à Bourbon pour voir sa mère, 377. Sa tendresse pour sa mère, 380. 397 Se faire peindre par Mignard, 401. Met sa fille au couvent, 406. Ecrit à M. de Bussy, IV, 24. Fait apprendre l'allemand à son fils, 75. Son habileté en métaphysique, 95. Projette de venir à Paris, 127 *et suiv.* Joli mot sur le voyage du Cardinal de Retz à Rome, 141. Retard de son voyage, 157. Arrive à Paris, 172. Le quitte bientôt très-malade, 176. Inquiétude de son imagination, 183. Son commerce de Lettres avec le Cardinal de Retz, 202. Mort de son fils, né avant terme, 204. Ridiculise les héros d'Homère, 236. Ce qu'elle appelle un *épluchеur d'écrevisses*, 264. Paroles dures qu'elle adresse à sa mère, 266. Lit l'Iliade; préfère les Fables au Poëme épique, 284. Sa maladie, 299 *et suiv.* Comparée à Pascal, 306. Ecrit à Bussy, 369. Autre billet, 375. Ce qu'elle dit sur Descartes, *idem.* Excuses qu'elle fait à sa mère, 395, 399. Retourne à Grignan, *idem et suiv.* Maltraite Corbinelli sans raison, 411. Détails sur sa santé, 444. Dit du mal d'elle-même, 451. Est jalouse de son mari, V, 102. 315. Ce qu'elle dit sur la mort de M. de la Rochefoucauld, 212. N'aime point l'Histoire, 213. Mécontente de son esprit, 215 *et suiv.* Parle comme les *semi-Pélagiens*, 249. Sa bonne philosophie, 253 *et suiv.* Retourne une maxime de la Rochefoucauld, 277. Son hérésie sur le *baptême*, 280. 311. Arrive à Paris, 414. Ecrit à Monsieur de Moulceau, 452. Son procès, *idem.* Ce qu'étoit sa mère pour elle, 478. Obtient une audience du Roi, VI, 17. Petit désagrément qu'elle éprouve à la Cour, 119. Ecrit à M. de Bussy, 132. Suit la Cour à Fontainebleau, 217. Gagne un procès, 243. Ecrit à Bussy à cette occasion, 246. Retourne en Provence, 255. Ses inquiétudes pour son fils, 259 *et suiv.* S'accuse d'avoir de l'humeur, 273. 445. Ses peines, 320. Comparée au *pieux Enée*, 380. Lève une compagnie de cavalerie pour son fils, 386. Sa Lettre à M. de Bussy, 391. Son amitié pour sa mère, 426. Voyage à Marseille, VII, 30 *et suiv.* Inconvénient de lire ses Lettres en se couchant, 40. 47. Son rang l'oblige à communier fréquemment, 53 *et suiv.* Aime la solitude pour se livrer à la tristesse, 91. Sa reconnoissance et ses bons sentimens, 104 *et suiv.* Comparée à *Orithye*, 106. Explique avec clarté un principe de Descartes, 143 *et suiv.* 155. Avantages qu'elle retire de l'occupation du Comtat, 187. 189 *et suiv.* Reception qu'elle fait à M. de Chaulnes, 256. Elle se dit *ruinée*, 329. Perfectionne l'éducation de sa fille, 373. Ecrit gaiment, malgré ses chagrins, 384. Expression tendre, 434. Ne lit que peu de livres, et ne peut même relire ceux qu'elle aime, 444. Embarras de fortune, 446 *et suiv.* 460. Fait de jolis vers, 452. Son portrait par Ferdinand, 479. Ecrit à Coulanges, 516. Sa maladie, VIII, 184. 186 *et suiv.* 191. 192. 199. 213. Sa Lettre à M. de Moulceau, sur la mort de sa mère, 245. Sa santé se rétablit, 251. Lettre agréable qu'elle écrit à sa fille, 264 *et suiv.* Traits indirects contre elle, dans une Lettre de Madame de Coulanges, 268. Reçoit en Provence les Princes et la Reine d'Espagne, 280. 284. Ainsi que le Roi d'Espagne, 289.

Grignan, (Jean-Baptiste) Coadjuteur, puis Archevêque d'Arles, I, 91. Marie Mademoiselle d'Harcourt, 110. Appelé *Seigneur Corbeau*, 120.

Sa paresse, 289. Sa goutte, 297. Son éloge, II, 43. En démêlé avec l'Evêque de Marseille, 83. 136. Est hardi et heureux, 456. Accueil qu'on lui fait à la Cour, III, 21. Ses succès à l'Assemblée du Clergé, 100. Sa harangue au Roi, 120. Il est heureux, IV, 251. Il est malade de la pierre, VII, 133. Renonce à paroître aux Etats; par quel motif, 317, note.

Grignan, (Charles-Philippe Adhémar, Chevalier de) tombe mal de la petite-vérole, II, 120. Détails de sa maladie, 134. Sa mort, 140.

——— (Joseph Adhémar de Monteil de), connu d'abord sous le nom d'*Adhémar*, I. 118. On lui donne un régiment, II, 65. Devise pour lui, 71, 73. Nommé *le Petit Glorieux*, 74. Prend le nom de Chevalier de Grignan, 202. Part pour la guerre, 212. Se distingue à Altenheim, III, 101 *et suiv.* Son caractère et son mérite, 246. Vient à Vichy, IV, 302. Est tourmenté d'un rhumatisme, V, 14. Obtient une pension, 82. Nommé *Menin* de M. le Dauphin, 86. Demeure avec Madame de Sevigné, 400. Son fâcheux état, VI, 88 112. 289. Conseils qu'il donne à son neveu, 351. Témoigne pour les Chevaliers de l'Ordre, 363. Sa santé déplorée, VII, 159. 166. Appelé le Chevalier *de la Gloire*, 266. Sa santé paroît se rétablir, 284. Habite la terre de Mazargues, VIII, 290.

——— (l'Abbé de) soutient son *acte* en Sorbonne, II, 190. Est nommé Evêque d'Evreux, V, 81, 327.

——— (Marie-Blanche de) Sa naissance, I, 92. Ressemble à son père, 182. II, 68. Eloge de cet enfant, 121, *idem.* 150 Appelle l'Abbé Têtu son papa, 157. Ses agrémens, 230. 252. Est religieuse, VII. 463.

——— (Louis Provence, Marquis de) Sa naissance, II, 80 *et suiv.* Son naturel craintif, III, 407. Ses succès en entrant dans le monde, VI. 60. Va au siége de Philisbourg, 256. 263 *et suiv.* Sa bravoure, 289. 300. Reçois une contusion, 311. Son retour de l'armée, 344 *et suiv.* Lettre à sa mère, 360. Sa jeunesse lui *fait du bruit*, 429. Ses bonnes qualités, VII, 15. Retourne à l'armée, 30. Sa bravoure, 129. 138. 170. Sert sous M. de Boufflers, 231. Prend part à une action très-vive, 249. Est fait Colonel, 353. 410 *et suiv.* 449. Comparé à sa sœur, 435. 491 Va au siége de Nice comme Volontaire, 504 Son mariage, VIII, 42, avec une fille de Finance, 48 *et suiv.* 76 84. 88, 105. 216. Est envoyé en ambassade, 270.

——— (Pauline de) On l'appelle Madame de Mazargues, IV, 78. Sa jolie figure, 228. Son éducation, 230. Madame de Sevigné lui écrit, 451. Son esprit est sa dot, V, 232. Ses progrès et son amabilité, VI, 208 *et suiv.* Ses lectures, 283. 322. Son éducation 430. Ses défauts, VII, 8, 27. A des momens d'humeur comme sa mère, 55 Son écriture, 107. Ecrit sous la dictée de sa mere, 111. Ce qu'elle apprend ainsi, 133. 181. Dispositions à la parcimonie, 213. Son caractère se forme, 282. Vivacité de son esprit, 306. 328. Son portrait, 390 Sa passion pour la lecture, 455. A le talent de contrefaire, 472. Son imagination, 474. Son portrait, 475. Roman burlesque, 485. 496 Son amitié pour la Duchesse de Villeroi, VIII, 37, 198. Son mariage avec M. de Simiane, même page, note. Habite Vauréas, 201. Fixée à Paris, 275. Accouche et perd son fils, 298. Son Eloge, 312.

Grignan (Louise-Catherine de) fille de M. de Grignan , IV, 216. Sa vertu , V, 322. Se retire du monde , 372. 380. Entre à l'Abbaye de Gif, VI , 1. 155. Présent qu'elle fait à son père , 156..

——— (Françoise – Julie de) appelée *Mademoiselle d'Alérac*, fille de M. de Grignan, IV, 216. On veut la marier à un Duc , V, 477. VI , 26. Elle se marie , VII , 115.

——— (le château de) Sa grandeur , I , 270. On y bâtit , VI 266. 279. Ravage que le vent y cause , VII , 6 , 13. 133. Belles vues de ce château , 177. Bâtimens qu'y font les frères de M. de Grignan , 181. Voyez *Frédéric I.* Est embelli , 510 *et suiv.* Vie qu'on y mène et bonne chère , VIII , 70.

Grimaldi, (le Cardinal) Archevêque d'Aix , I, 264.

Grotius , Ambassadeur de Hollande , II , 302.

Guébriac , (M. de) est le même que l'Abbé de Francheville ; homme d'esprit , très-instruit , VII , 280. Apprécie Madame de Sévigné , 345.

Guénani , (Mademoiselle de) fille naturelle du Duc de Bourbon , III , 451. Son éloge , 468.

Guénégaud, (Madame Du Plessis) I , 117. 128. Sa mort , IV, 262. Comment ses amis se dispensent de la regretter , 263. Réflexions sur cette mort. Rôle qu'avoit joué cette Dame , 275 , note.

Guerchi. (Madame de) Sa mort , I , 139, 152.

Guerre. (la) Bruits de , I , 77. Près d'éclater contre la Hollande , II , 106. note. Allumée , et pourquoi , 156. Déclarée , 197. Nuisible et injuste , 395. 470. Mot sensé d'un fou , IV, 5.

Guesclin. (Bertrand du) Son histoire , I , 253.

Guiche. (le Comte de) Son exil et son retour ; anecdote , II, 37 , note. Son air à la Cour , 46. Son esprit *ceinturé* , 119. Son amour *sophistiqué* , 182. 184. Son action au passage du Rhin , 297. 310. Sa mort , 408. 410 , note. Est bientôt oublié , 420. 428.

——— (la Comtesse de) Son maintien et sa sincérité à la mort de son mari , II , 409. 410.

Guillerargues. (M. de) Son mot sur le Chevalier de Grignan , II , 74. Ami de Boileau , 396. Son mot sur la laideur de Pélisson , 444 , note. Son éloge de Turenne dans la Gazette , III , 87 , note. Sa parodie d'une chanson de Coulanges , IV, 223.

Guilloire , (M.) Médecin de Mademoiselle , disgracié par elle , I , 171.

Guirlande de Julie. Ce que c'étoit , V, 344 , note.

Guise. (M. de) Sa mort , I , 313.

——— (Madame de) accouche à quatre mois , I , 171. 225. 231.

Guitaut , (le Comte de) ami de Madame de Sévigné , I , 122. Incendie de sa maison , 132 *et suiv.* Ce qu'il dit sur d'Hacqueville , II , 153. Vient voir Madame de Sévigné à Bourbilly , 368. Va à Grignan , III , 395. Reçoit Madame de Sévigné dans son château d'Epoisses , IV, 278 *et suiv.* Sa Lettre à Madame de Grignan , 288. Madame de Sévigné veut le lier avec Bussy , 390.

Guitry , (M. de) tué au passage du Rhin , II , 275.

H.

HACQUEVILLE, (M. de) ami officieux, I, 205. 206. Se trouve à la fête de Chantilly, donnée à Louis XIV, 215. 221. Ses plaintes mal fondées, 254. Sa mauvaise écriture, 281. 434. Plaisante malice qu'on lui fait, II, 49. 50. 60. Son amour ridicule, 153. 168. Etendu dans ses soins, 341. Son chagrin de la mort de M. de Guiche, 418. Son habileté et son obligeance, III, 155. 200. Ami inépuisable, 232. Ses nouvelles, 270. Trait de caractère, 321. 395. Son style oppose à son caractère, V, 292.

Haguenau. Levée du siége de cette ville, III, 145.

Hameaux. (Madame des) Sa mort, V, 118.

Hamelinière (Madame de la) vient aux Rochers, V, 245 *et suiv.*

Hamilton. (Antoine Comte) Sa chanson adressée à Coulanges, VIII, 308.

Hamon, (M.) Médecin de Port-Royal, VII, 172.

Hanovre. (la Duchesse d') Voyez *Brinon*, (Madame de)

——— (le Duc d') fait arrêter son fils, VIII, 67.

Harcourt (la Princesse de) quitte le rouge par dévotion, II, 327. Ce qu'on en pense, 440. Revient au rouge, 461. Accouche d'un enfant mort, IV, 52.

——— (Mademoiselle de) Son mariage, I, 110. Ce qui se passa à ses noces, 119.

Harlai, (Achille de) Procureur-Général du Parlement de Paris. Action généreuse de sa part, III, 202. Est fait Premier-Président du Parlement de Paris, VII, 276. Sa manière d'écarter de lui la corruption, 291.

Harlai, (François de Chanvallon de) Archevêque de Paris. Sa dispute avec celui de Rheims, II, 120. Décision peu canonique, IV, 146. Peu scrupuleux, V, 228, note. 257. Refrein d'un vaudeville fait contre lui, VIII, 43, note. Sa mort, 178. 180. Son Oraison funèbre difficile à faire, pourquoi, 185.

Harouis, (M. d') Trésorier des États de Bretagne, I, 315. Aimé dans ce pays, II, 22. 23. Ce qu'il écrit sur Madame de Grignan, 61. Reçoit Madame de Sévigné à la Silleraye, III, 174 *et suiv.* Idem, V, 179. Causes de sa ruine, VII, 490. Regrette en mourant Madame de Sévigné, VIII, 263.

Hebert, Domestique de Madame de Sévigné, placé à l'hôtel de Condé, I, 207. 233. Renvoyé de sa place, IV, 411. Comparé au Berger de la Fable, 412. Son habileté au jeu d'échecs, V, 16.

Hélène, l'une des femmes de Madame de Sévigné, I, 92.

Helvétius, Médecin Hollandois. Origine singulière de sa réputation et de sa fortune, VIII, 141, note. Ses succès, son remède, 196 *et suiv.*

Heudicourt. (Madame d') Sa liaison avec M. de Béthune et son mauvais procédé pour Madame Scarron, I, 115. 118. Ses chagrins à la Cour, II, 123. 405. Couplets sur son retour; son genre d'esprit, 407, note. Instruite des débats entre Mesdames de Montespan et de Maintenon, III, 91. IV, 48. Sa manière d'être à la Cour, 59. 252. Sa folie malheureuse pour ce pays-là, V, 284. Sa querelle à la fête de Sceaux, VI, 108.

Histoire, (l') Quel stile lui convient, IV, 353 *et suiv.* Histoire de France,

son utilité, VI, 393. VII, 120. Histoire *des Variations*, par Bossuet, 136, note. Goût des histoires, 352. 440.

Hiver (l') se passe aisément à la campagne, VII, 374.

Hocquincourt, (le Maréchal de) quitte le service du Roi deux fois, et pour qui, VI, 337, note.

—— ——— (le Marquis de) Défend Péronne contre son père; le Roi l'en récompense, VI, 337.

Holland., (la) Son Ambassadeur a audience de Louis XIV, II, 106. 107. Caricature sur sa position, 291.

Hôpital. (Mad de l') Couplet sur sa liaison avec *Massillon*. Voyez ce mot.

Horace, cité et loué, II, 242. 243. Cité, IV, 246. 247. *Idem*, 352. *Idem*, VI, 360.

Houdancourt, (Mademoiselle de la Motte) mariée au Duc de Ventadour, avoit plu au Roi, I, 115. Voyez *Ventadour*.

Huet, (Pierre Daniel) Évêque de Soissons, puis d'Avranches, cité au sujet des *Maximes de la Rochefoucauld*, II, 349, note. Cité à l'occasion de la comète. *Voyez* ce mot. Écrit contre Descartes, VII, 149. 250.

Humeur de ma fille etc (l') Ce que signifie ce terme, V, 172, note.

Humières, (le Maréchal d') exilé, II, 214. Fait le siége d'Aix, IV, 21. Nommé Grand-Maître de l'artillerie, VI, 129. Est battu à Valcourt en Flandres; son luxe, VII, 207, note. Il meurt ruiné, VIII, 68. 72.

———— (la Maréchale d') II, 446. Amie de Bussy, III, 3. VIII, 68 *et suivantes*.

Huxelles, (la Marquise d') I, 223. Ce qu'elle dit sur M. de la Garde, IV, 60. Lui écrit des nouvelles, VII, 233.

———— (Nicolas du Blé, Marquis, puis Maréchal d') Son caractère original; comment il reçoit le cordon-bleu; sa mésanthropie, VI, 280., note. Défend Mayence contre les Allemands, VII, 254. Sa bonne conduite est mal jugée, 259. 264. 292.

I.

Imaginaires. (les) Lettres attribuées à Nicole, VII, 425. 466.

Imagination. (l') Celle de Madame de Sévigné, I, 177. V, 284.

Immunités des Princes, supprimées par le Pape, VI, 189. Voyez *Innocent XI*.

Importans, (le parti des) VI, 60, note.

Indéfectibilité de la matière, expression du Cartésianisme, IV, 232. 235, note.

Indifférence (l') invoquée, II, 250. Paradoxe sur, 352.

Infidélités. (les) Maximes opposées sur, II, 349.

Ingratitude. (l') Il n'y en a point, I, 198. Sentence sur ce défaut, 276. Livre qu'on pourroit en faire, II, 466, VII, 304.

Innocent XI, (Odescalchi) IV, 115. Anecdotes sur ce Pape, 145. Son bref de reproches adressé au Roi, 285. Autre lettre sur la Régale, V, 257. 276. Supprime les franchises des Ambassadeurs, VI, 189. 191. Refuse les bulles aux Evêques, VII, 218, note. Sa mort, 252.

Innocent XII, (Pignatelli) élu Pape, VIII, 13. Chanson de Coulanges sur lui, 17.

Inondations, I, 110 *et suivantes.*

Inscriptions dans les bois des Rochers, I, 252. *Idem.* III, 191. Pour un cabinet champetre, V, 304. Pour le grand autel de la Chapelle, 307. Pour un arbre, 345.

Isarn, (M.) Homme de lettres, meurt subitement, II, 149.

Issel. (le Fleuve d') Difficultés exagérées sur son passage, II, 217.

J.

JACQUES, (Faubourg Saint-) VI, 309. 313. Ce que c'étoit que la glu de ce quartier de Paris, VII, 469. VIII, 296. 303.

Jacques II, Roi d'Angleterre; revolution qui lui fait perdre sa couronne, VI, 262 *et suiv.* 358. 373. 382 *et suiv.* Il est arrêté, 390. Se sauve, 393. 405. 410. Ce que dit de lui un Prélat, 415 443. Part pour l'Irlande, VII, 33. 41. Épigramme sur ce Roi, 57, note. Citation heureuse au sujet de l'accueil que lui fait le Roi de France, 63. Une partie de son équipage périt dans la Loire, 71. Son arrivée en Irlande, 74. 84.

Jacquemart et Marguerite, figures du Beffroi de Lambese, II, 63. 191.

Jalousie, fait dire ce qu'on ne pense pas, V, 315. Voyez *Montgobert, Grignan*, (Madame de) *Villars* (le Maréchal de).

Janet, (Madame du) V, 359. VII, 391.

———, (M. du) vient à Paris, II, 425. 428.

Jansénisme. Notice sur la Vie de Madame de Sévigné, I, lvij. lxij. Nuit à M. de Pompone, IV, 456, note. 488.

Janséniste, synonyme de Cartesien, IV, 96. Ce mot nuit à une Dame, V, 33. Les Jansénistes imitent les Jésuites, 192. Ont deux langages, 228. Accusés de Fatalisme, 307. 310, notes.

Janson, (Toussaint Forbin, Cardinal de) Évêque de Marseille, ennemi de M. de Grignan. Paroit adouci, I, 95. 174. 194. 257. Ses protestations, II, 30. Madame de Sévigné lui écrit, 58. Bon mot sur son esprit courtisan, 234. Reçoit Madame de Sévigné à Marseille, 320 *et suiv.* Cabale contre M. de Grignan, 380. Appelé la *Grêle*, 393. 427. Ambassadeur en Pologne, suit le Roi à la Guerre contre les Turcs, III, 222. 255. Recule pour le Cardinalat, IV, 38. Ses intentions pacifiques, 325. Le Roi lui promet le cordon-bleu, VI, 338. Il le reçoit, VII, 70. Est fait Cardinal, 495.

——— (M. de) tue en duel M. de Chassin-Grimon, III, 298.

Jarzé (le Marquis de) exilé. Ses aventures; a permission d'aller à l'armée, II, 288. Blessé au siége de Philisbourg, 263 *et suiv.*

Jeannin, (M.) peint en ridicule, II, 371, note.

Jésuites. On ne peut être avec eux sans disputer, Voy, 382. V. *Bourdaloue.*

Jeu (le) incommode comme les petites pluies, I, 246. II, 167. 173. Gros jeu qu'on joue à la Cour, III, 193. Ridicules de l'avarice au jeu, VII, 213. Trait bizarre d'une joueuse, 266. Danger du, 386.

Jeunesse, (la) Sa confiance, VII, 140.

Joie, (la) trouble le sommeil, II, 425.
Joli, (M.) Évêque d'Agen. Son sermon à l'assemblée du Clergé, III, 33.
Josephe, historien, III, 228. 234. 318.
Jubilé, (agitation du) VIII, 287.
Judith, mauvaise tragédie. Voyez *Racine*.
Juges, (liste des) de M. Fouquet, bons et contraires, I, 59.
Juifs d'Avignon, VII, 156.

K.

Kerouaz, (Mademoiselle de) depuis Duchesse de Portsmouth, aimée du Roi d'Angleterre, II, 189. Son fils est reconnu; une comédienne est sa rivale, III, 161.
Kaiserslautern, Ville d'Allemagne, VII, 382 *et suiv.* 442.
Kingstoghmkufel, nom défiguré. Voyez *Griffenfeldt*.

L.

La Fare. (le Marquis de) Ses écrits opposés à son caractère, II, 342. Voyez *Sablière*. Vend sa charge à M. de Sévigné, IV, 164. Ses amours, 447. V, 47. Quitte le service, et pourquoi, 121, note. Rupture entre lui et Madame de la Sablière, 277.
La Hire. Ce qu'il dit au Roi Charles VII. IV, 357.
Lambese, (la ville de) II, 30. Son horloge, 63. Voyez *Provence*. Messe de minuit dans cette ville, III, 309. Histoire de la fille de, 319.
Lameth. (Madame de) Son aventure; son mérite, IV, 366. Voyez *Albret*. Suite, 370.
Lamoignon (Guillaume de) n'aimoit pas le mot de survivance, VII, 381.
———— (Chrétien-François de) VI, 36, 45. VII, 381.
Langeron. (Madame de) Son affliction, III, 94. Ce qu'elle dit sur l'embarras des visites, 261.
Langhac. (maison de) Voyez *Coligny*.
Langlade. (M. de) I, 126, Va à Bourbon, 229. II, 433. Quelques circonstances de sa vie; confiance de M. de la Rochefoucauld pour lui; il est présenté au Roi, IV, 464. 475. Meurt de chagrin; pourquoi, V, 365, note.
Langlar. Maison de l'Abbé Bayard. *Voyez* ce mot.
Langlée. (M. de) Joueur, fier et familier, II, 107. Galanterie et présent qu'il fait, IV, 153. Son portrait par la Bruyère, VI, 421, note.
———— (Madame de) va en Provence, VI, 421. 425.
Lannion. (l'Abbé de) Son jugement sur la Dauphine, V, 92.
Larrei, (M. de) VII, 240.
La Rue, (le Père) Jesuite; son Oraison funèbre du Duc de Luxembourg, VIII, 143, note.
Lavardin, (M. de) I, 315. Fait l'amoureux, 325. 326. Fait son entrée à Rennes, II, 18. 30. Reçoit Madame de Sévigné à Nantes, 169. II. Son éloge, 204. Se marie, V, 212. Son ambassade armée, et son entrée dans Rome, VI, 192. Sa conduite maladroite dans l'affaire des *franchises*, VII, 221.

Lavardin, (Madame de) amie de Madame de Sevigné, I, 159. Son estime pour Madame de Grignan, 172 Lavardinage, 186. Appelée *la Gazette*, III, 69. Ses correspondances à Paris, 236. Aime les nouvelles, IV, 341. Sa situation à l'occasion du mariage de son fils, V, 217. 220. 229. 263. Sa manière de faire compliment à Madame de Grignan, VI, 252 *et suiv.* Liguée avec Madame de la Fayette et Madame de Chaulnes, pour faire revenir à Paris Madame de Sévigné, VII, 298. Tombe en apoplexie. Son éloge, 525.

Lavocat. (Mademoiselle) Voyez *Vins.* (Madame de)

Lauzun. (le Comte, depuis Duc de) Près d'épouser *Mademoiselle*, I, 102. Reçoit avec fermeté la défense du Roi, 105, 106 *et suiv.* Refuse le bâton de Maréchal de France, 141. 205. Est mis en prison, II, 83, à Pignerol, 88, note. Ce qu'il dit, 94. Ce qu'on trouve chez lui, 97. Ce qu'il dit en entrant dans la prison, 112. Sa jalousie, *idem.* Ses rages, 113. Met le feu à sa prison, 185. Autre tentative pour s'évader, III, 362. A permission de voir Fouquet, 383. Va en Angleterre, où il s'attache au Roi Jacques II, VI, 369. Ramène en France la Reine d'Angleterre et son fils, 373 *et suiv.* Ce qu'il fait quand il reparoit devant le Roi, 375, note *et suiv.* Son étoile repâlit, 416. Voyez *Charost.* Le Roi lui rend les entrées, VII, 9. Reçoit l'Ordre de la Jarretière, 36. Refuse d'aller en Irlande; pourquoi, 48. Intrigue contre Louvois, 209. Il se marie; son ambition, VIII, 146.

Lecture (la) en société, I, 295. Ce qui ôte ce goût, VI, 350. Nécessaire à un homme de guerre, 429. Rend heureux, VII, 150. 385. Elle apprend à écrire, 180. Lecture des Romans, 351. Conseils sur les lectures, 436. 440. Les chagrins empêchent de lire, 461.

Lenclos, (Ninon de) I, 152. Aimée de M. de Sévigné, 161. Ses bons mots. Dogmatise sur la religion, 183. Quitte M. de Sévigné, 193. Ce qu'elle dit sur sa froideur, 211. Ne le voit plus qu'en ami, 222. Autre mot sur lui, 250. II, 304. Le jeune Grignan se trouve dans sa société, VI, 406. Elle a un fils dont le père est incertain, VII, 321, note. Injustice de Madame de Sévigné, 485, note. Les femmes la recherchent, VIII, 121. 218. *Voyez* la *Notice*, tom. I, p. xlvij, lxxvij, etc.

Lenê (Vincent) fait l'Oraison funebre de M. Seguier, II, 233.

Lenet, (M. de) de Dijon, ami du Grand-Condé; ses Mémoires; sa mort, I, 312 et la note. Avoit été lié avec Madame de Sévigné, VII, 140. 236. Cité au sujet de l'Auvergne, VIII, 122, note.

Léon. (le Prince de) Circonstance singulière du baptême de cet enfant, V, 74.

Lesdiguières. (Madame de) Sa liaison avec l'Archevêque de Paris, VIII, 43, note, 47. Peu affligée de la mort de ce Prélat, 178. Sa magnifique et singulière calèche, 255. Sa maladie, 312.

Lestranges, (Mademoiselle de) V, 150. Sa mort, VIII, 97.

Lettres décachetées, I, 169. Lettres qui se perdent, VII, 252.

——— (les petites) Voyez *Provinciales.*

Leuville (Madame de) devient veuve, II, 75. Amie de Madame de Caylus, VIII, 160.

Liégeois (les) se déclarent contre la France, et en sont punis, VII, 97.
Limbourg. Siége de cette ville, III, 39 *et suiv.*
Limoges, (le Comte de) ami de Bussy, II, 418.
Lionne. (Madame de) Son aventure scandaleuse, I, 312. 333. III. Voyez *Cornuel*. Autre anecdote ridicule, IV, 17, note.
Livres choisis pour les Rochers, V, 209.
Livry. (l'Abbaye de) Souvenirs tendres que ce séjour inspire, I, 176 *et suiv.* II, 115. Sa beauté, 259. Madame de Sévigné trouve cette demeure toujours nouvelle, IV, 253.
Locke vient en France, V, 361, note.
Lomaria, (M. de) Gentilhomme Breton; sa danse, I, 323. Sa personne, II, 7.
Longueil, (M. de) IV, 69, note.
Longueval, (Madame de) appelée *le Chanoine*, va à Vichy, III, 424. Sa mort, VI, 277.
Longueville, (le Duc de) auparavant le Comte de Saint-Paul, amant de la Maréchale de la Ferté, I, 100. 139. Tué au passage du Rhin; circonstance de cette mort, 274 *et suiv.* Laisse un fils naturel, 284. Sa confession; sa modestie; son mérite, 297. 298.
———— (le Chevalier de) fils naturel du précédent, est tué par hasard, VI, 97.
———— (la Duchesse de) appelée *Mère de l'Eglise*, I, 139. Expression du Cardinal de Retz sur elle, 292, note. Elle apprend la mort de son fils; beau récit, II, 280. Ce qu'elle dit à Madame de Sévigné, 290. Beaucoup de femmes affectent de le pleurer, 302. Son fils naturel, légitimé, et pourquoi, 304.
Lorges. (le Duc, puis Maréchal de) Sa victoire près d'Attenheim, III, 93. 100 *et suiv.* Nommé Capitaine des Gardes-du-Corps, 447. 461.
Lorraine (le Chevalier de) rappelé de son exil, II, 146. 147. Son bâtard, élevé par Madame d'Armagnac, 189. Sa scène avec Mademoiselle de Fouilloux, 193. Voyez *Coëtquen*. (Madame de) Empire qu'il exerce sur MONSIEUR, III, 106. Revient auprès de ce Prince, 133. Appelé en duel; comment il se conduit. Voyez *Conti*. (le Prince de) Le Roi veut l'éloigner de MONSIEUR, VI, 42.
———— (le Duc de) Charles IV. Son traité rompu, II, 196. Ce qu'il écrit sur la déroute de Consarbruck, III, 145. Son mot sur le siége de Trèves, 155. Sa mort, son caractère et son épitaphe, 179, note.
Loudun, (Diables de) V, 221, note.
Louis XIV. Inflexible pour Fouquet, I, 31. Fait de mauvais vers, qu'il montre par malice à un Courtisan, 38. 39. Trompé sur Fouquet, 52. Aggrave sa peine, 53. Comparé au Godefroi du Tasse, 64. S'ennuie à Paris, 100. Consent et défend le mariage de *Mademoiselle*. Voyez *Montpensier*. Son maintien dans une fête, 119. Sa joie de revoir Madame de la Vallière, 131. Protége Madame de Mazarin contre son mari, 140. Dote Mademoiselle d'Houdancourt, 141. Va à Dunkerque, 230. Sa conversation avec M. Arnauld d'Andilly, II, 34. 35. Ce qu'il dit du procédé noble de M. de Marsillac, 95. Sa réponse à M. de Villarceaux, 96. Donne audience à l'Ambassadeur de Hollande, 206. Sa bonté pour M. de Belle-

fond, 113. Parle avec éloge de M. de Grignan, 119. Sa modération envers M. de Montausier, 124. Prend le goût de l'esprit, 129. Ce qu'il dit à la mort de la Princesse de Conti, 138. Son procédé pour MONSIEUR, 146. Plaint la perte du Chevalier de Grignan, 154. Part pour l'armée, 220. Bonheur qui l'accompagne, 272. Contrarié par M. de Montausier, 273. Fait légitimer le bâtard de M. de Longueville, et pourquoi, 304. Pension qu'il donne à Madame Scarron, 337. Exige un service gênant des Dames du Palais, 440. Se sert du mot *retirote*, 445. Le Traité de Nimègue exalte son orgueil, 470, note. Sa séparation momentanée d'avec Madame de Montespan, III, 25. Sa bravoure, 66. Sa résolution de se séparer de Madame de Montespan, 72. 74. Ce qu'il dit sur l'affaire de Consarbruck, 117. Autre repartie à des flatteurs maladroits, 122. Son *étoile*, 201. Expression dure qu'il adresse à M. de Marsillac, 217. Reproche qu'il fait à la Reine, 254. Termine une dispute de rang, 376. Ce qu'il dit à M. de Vendôme. *Voyez* ce mot. Ne veut que des succès certains, 425. Regrette Ruyter, 434, note. Son arrivée de l'armée, IV, 12. Ce qu'il écrit au sujet du Cardinal de Retz, 43. Ce qu'il dit à M. de Montausier, 46. Sur un nouvel Evêque, 56, Nouvelles amours, Voyez *Soubise*. Ce qu'il dit à une vieille femme, 89. Ce qu'il fait dire à Madame de la Vallière. *Voyez* ce nom. Sa dureté envers Madame de Ludre. *Voyez* ce nom. Compliment ingénieux qu'il fait à Madame de Schomberg. *Voyez* ce mot. Avoit joué la comédie, 252, note. Ce qu'il dit des Carmélites. *Voyez* ce nom. Pensionne Racine et Boileau, 343. Défend la Bassette, 377. Ce qu'il dit à la Reine d'Espagne, 397. Autre Discours à la même, 406. Marie Mademoiselle de Blois sa fille au Prince de Conti, V, 5, 6, 10. Aime cette Princesse, 64. Comment il instruit son fils la veille de ses noces, 118. Réprime les prétentions du Duc de Villeroi. *Voyez* ce nom. Fait une loterie, 423. Comment il reçoit M. de Vardes, rappelé de son exil, 433. S'empare de Luxembourg, 450. Sa conversion et sa dévotion, VI, 69, Son mariage avec Madame de Maintenon, *idem*. Fait condamner une thèse trop flatteuse, 82. Louanges outrées et rebattues de ce Prince, 148. Courage avec lequel il supporte une opération, 167, note. Va à Luxembourg, 182. Sa hauteur et sa violence envers le Pape, 192, note. Se prépare à la guerre, 245. 250 *et suiv.* Mot d'un Courtisan sur le siége de Philisbourg, 283. Comment il reçoit le Dauphin au retour de sa campagne, 332. Promotion de Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit, 335 *et suiv.* Ce qu'il dit sur M. d'Hocquincourt, 337. Epigramme sur cette promotion, 364 Il huit les cérémonies, 378. Dispense de la communion les Chevaliers de l'Ordre à leur réception, 394. Sa générosité et ses procédés envers le Roi Jacques, II, 405 *et suiv.* 410. Assiste à une représentation d'*Esther*, VII, 22 *et suiv.* Donne ses armes au Roi d'Angleterre, 34. Ce qu'il lui dit, 41. 44 Ce qu'il dit au Cardinal de Bonzy. Voyez *Castries*. Il envoie sa vaisselle à la Monnoie; toute la Cour l'imite, 381. 396. 405. Ses succès, 505. Prend Mons; ce qu'il dit sur le Prince d'Orange, 523. Il fait changer la coiffure des femmes, VIII, 6. Mot qu'il dit sur la mort de trois de ses premiers serviteurs, 20. Sa dureté

et son égoïsme, 297, note. *Voyez* les mots *la Vallière*, *Montespan*, *Maintenon*, *Condé*, *Turenne*, *Luxembourg*, etc. etc.

Louvigny, (M. de) ne peut acheter la charge de son père, II, 68. Se plaint de sa femme et de sa sœur, 420. Brouillé avec sa femme, IV, 17. Querelle de jeu, 242.

———— (Madame de) accouchée d'un fils, II, 77, 387. Peu affligée de la mort de M. de Guiche, et pourquoi, 409. Désignée sous le nom de la *Rosée*. 2. 420. 441.

Louvois, (François-Michel le Tellier, Marquis de) Secrétaire d'Etat de la guerre, entre au Conseil comme Ministre, II, 139. Soutient le Maréchal d'Humières, 218. Ses galanteries, 318. Désigné sous le nom de la *Mer*, 429. N'aime point Turenne, 435. Envoyé en Flandres pour assembler les troupes, III, 387. Une vieille femme, pour pouvoir lui parler, s'adresse au Roi, IV, 89. Concourt à la perte de M. de Pompone, 456. Mariage de sa fille, 457, 468 *et suiv.* Va en Italie pour signer un Traité, V, 205. Conseille les moyens violens contre les Huguenots; par quels motifs, VI, 130, note. Veut amener une rivière à Versailles, 380. Ce qu'il dit à un Officier, VII, 3. Cesse de plaire au Roi, 209, note. Sa mort, 511, note. Belles réflexions sur cette mort, 15. Elle est suspecte de poison; raison de douter, *idem*, note. Louis XIV content d'en être défait, 20, note.

———— (Madame de) Méprise ridicule, II, 136. Va dans ses terres avec Coulanges; ses grands biens, VIII, 84 *et suiv.* Coulanges l'appelle sa *seconde femme*, 127. Cède Meudon au Roi, 153. Tombe malade, 224.

Lucien, cité par Madame de Sévigné, 201. 254.

Lude (le Comte, depuis Duc du) passe pour aimer Madame de Sévigné, I, 202. Les adieux que lui fait sa femme, 217. Est fait Duc, III, 83, Veut être Maréchal de France, IV, 14. Est malade et se rétablit, V, 98. Alarmes des Dames qui s'intéressoient à lui, *idem*. Voyez *la Notice sur Madame de Sévigné*, tom. I, p. lij.

Ludre, (Madame de) Chanoinesse du Poussai, Fille d'honneur de Madame, est mordue par un chien enragé; va à la mer; sa prononciation, I, 160. 161. Badinage sur cette belle, 188. Ses propos, 217. S'afflige du mariage de M. d'Ayen, 310. 334. Le Roi l'aime et la sacrifie, IV, 181. 185. 188. Se retire au Bouchet; voyage malheureux, 195 *et suiv.* Comparée à Io, 201. Suite de son aventure, 203. Repartie ingénieuse de cette Dame, 295. Autre, 297. Se retire dans un couvent, 339. Consent à recevoir une pension, 380.

Lully. (Baptiste) Sa musique, II, 234. 403. Mot plaisant qu'il dit au sujet d'un de ses airs qu'on jouoit à la Messe, VII, 193.

Lune. (clair de) Singuliers effets du, V, 222.

Lunebourg, (le Duc de Zell) défait l'armée Françoise près de Trèves, III, 108.

Luxembourg. Prise de cette ville, VI, 189.

———— (le Maréchal de) marche sur Cologne avec son armée, II, 122. Sa retraite de la Hollande, 434. 445. 457. Veut secourir Philisbourg, IV, 21. Se retire, IV, 58. 62. Ses mauvais succès, 125. Blâmé injus-

tement, 140. Impliqué dans l'affaire de la Voisin; il se rend à la Bastille, V, 49, 50 *et suiv.* 57. Sa foiblesse, 61. Résultat de son procès, 84. note, 154. 188. Ce qu'il dit au Roi sur les Princes de Lorraine, VI, 336. Le Roi lui donne le commandement de l'armée en Flandres, VII, 209. Gagne la bataille de Fleurus, 503. 505. Entre dans une intrigue. Voyez *Chate.* Sa mort; et ce qu'en dit Bourdaloue, 106. 107.

M.

Machine infernale. Voyez *Flotte angloise.*

Madame. (Marguerite de Lorraine) seconde femme de Gaston d'Orléans; sa maladie et sa mort, II, 156 196.

———, (Henriette, fille de Charles I, Roi d'Angleterre) première femme de *Monsieur*, frère de Louis XIV; sa mort, I, 84, note. 85. Son bout de l'an, 287. Nouvelles raisons de douter de son empoisonnement, III, 473, note.

———, (Elisabeth-Charlotte, Palatine du Rhin) seconde femme de *Monsieur; ses Lettres originales*, I, 327. Ce qu'elle dit sur son médecin, II, 83. Le Roi cherche à la divertir, 114. Son bon sens et sa fermeté, 330. Ce qu'elle dit de l'empoisonnement de *Madame*, Henriette, III, 473. Accueillie l'Abbé de Chavigny; Madame de Monaco est sa favorite, IV, 197. Son inclination pour le Roi, V, 266. L'aime sans le savoir, 296. Comment on lui apprend la mort de son père, 364.

Mademoiselle. Voyez *Montpensier.*

Magalotti, M. de) Lieutenant-Général des armées du Roi; va en Provence, I, 195.

Mahomet II. Son histoire, VII, 360.

Maigre (Madame le) rassemble chez elle les Mystiques, VII, 250.

Maillanes, (M. et Madame de) I, 160; II, 252.

Mailly (le Comte de) conduit le Roi d'Angleterre à Brest, VII, 42.

Maimbourg. (le Père) Son histoire des Croisades, III, 166. 228. Son mauvais style; ce qui en est dit dans les *Lettres persanes*, 264, note. Son histoire de l'*Arianisme*, V, 276. 297. 310.

Maine. (le Duc du) On commence à le laisser voir, II, 443. Est conduit à Anvers par Madame de Maintenon, III, 90. Va à Barèges avec Madame de Maintenon, 227. Revient guéri; surprise du Roi, 236. Son esprit, IV, 32. Epigramme contre M. de Montausier, 48. On lui donne la charge de Général des Galères, VI, 255.

Maintenon, (camp de) VI, 380, note. Voyez *Scarron.*

———. (Madame de) Sa fierté; jalousie naissante de Madame de Montespan contre elle, III, 91. Ses amies, 129. Voyez *Maine.* (le Duc du) Son crédit; elle change, 236. Perd de sa réputation, 289. Est dans une haute faveur, IV, 63. Le Nôtre ajuste les jardins de Maintenon, 67. 72. Changement de caractère, 92. 115. Voyez *Méré.* (le Chevalier de) Est nommée Dame d'Atour de la Dauphine, V, 14. Sa faveur augmente, 113. Donne une canne au Dauphin. Voyez *Dauphine.* (la) La Reine l'accuse; le Roi la console, 211. Ses longues conversations avec le Roi, 241. Intrigues contre elle, *idem;* ce qui attache le Roi à elle, 282. Sa situation, 295. Place Ma-

dame d'Arpajon, 456. Sa position est unique, 472. Devient la seule société du Roi, VI, 69. Compliment agréable, 301. Fait donner le cordon bleu à son frère et à deux de ses amis, 339, note. Son portrait par Mignard, VIII, 89. 106. 167. Son affliction de la mort de son frère, 299. Sa santé, 304.

Malade imaginaire, (le) IV, 99.

Malaval, Espagnol, Auteur mystique.

Mallebranche (Nicolas) est l'oracle de Madame de Grignan, IV, 100. Critiqué, V, 263. 267. Ne dit point ce qu'il pense, 298. 305. 307, note.

Malo, (l'Evêque de Saint-) N. de Guémadeuc; sa conduite aux Etats de Bretagne, 248 *et suiv.* 283.

Manheim, (siège de) VI, 314.

Mans, (l'Evêque du) N. Beaumanoir, I, 159. Sa mort, 311.

Marans, (Madame de) I, 113. Son mauvais procédé, 114. 190. 126. Madame de Sévigné et Madame de la Fayette la maltraitent, 187. 194. Raillce sur sa coiffure, 213. Se fait moquer d'elle, II, 70. 90 Sa fantaisie d'être violée, 116. 147. Propos ridicules, 224. 227. Son air sombre, 247. 269. Sa douleur ridicule, 303. Changement singulier que la dévotion fait dans son caractère, 329. 332. Ce qui l'a rendu dévote, 438. 439.

Marbeuf (Madame de) aime Madame de Sévigné, III, 213. La reçoit à Rennes, VI, 67. 69; VII, 124. Madame de Sévigné la réconcilie avec M. de Chaulnes, 140. Son éloge, 364.

Marcel. (Saint) Miracle singulier, III, 85.

Marsin (M. de) accompagne le Roi d'Espagne, VIII, 289.

Maréchaux de France (les) refusent d'obéir à M. de Turenne, II, 216. Prétendent le *Monseigneur*, III, 83. Le Roi prononce pour eux, 119. Voyez *Albret*.

Marei (Madame de) va à Dijon, et pourquoi, II, 369, note. 374.

Marguerite, Reine de Navarre, V, 80.

Marigny. (Jacques-Carpentier de) Ses chansons pour la Fronde, I, 229. Son Poème du *pain béni*, II, 365. note.

Marillac. (M. de) Mariage de sa fille, VII, 275.

Marin, (M.) Premier-Président du Parlement de Provence, II, 387. 388, note. 390. Ce que dit M. de Besons sur lui, 401. Bat sa femme, III, 207. 225. Equivoque sur son nom, VII, 278.

Marine francaise, par qui créée, VII, 511, note.

Marphise, petit chien, I, 176; III, 241.

Marsan (le Chevalier de) veut épouser la vieille Maréchale d'Aumont, III, 254. 258 *et suiv.*

Marseille. (l'Evêque de) Voyez *Janson*.

——. (la ville de) Voyage qu'y fait Madame de Grignan, I, 236. Description de, II, 320 *et suiv.* VII, 26. 31.

Marsillac, (le Prince de) I, 81. Son père lui cède le titre de Duc, II, 3. note, 13. Le Roi lui donne le gouvernement de Berri; procede noble, 93. Rudesse du Roi, III, 217. Ligue avec Louvois pour soutenir Madame de Montespan, IV, 468. La Cour ne le console point de la mort de son père, V. 148. Agit avec Louvois contre Madame de Maintenon, 242, note; devient le favori du Dauphin, VIII, 167. Voyez *la Rochefoucauld*.

Marsillac, (Madame de) II, 246. 250.
———— (le Chevalier de) tué au passage du Rhin, II, 274.
———— (l'Abbé de) parle comme son père, VI, 407.
Martel. (M. de) *Voyez* ci-après; donne une fille à Madame de Grignan, V, 316.
Martial, (épigramme de) V, 417.
Martillac (M. de) VII, 260
Mascaron, (Jules) Evêque de Tulle, puis d'Agen; ses sermons, I, 129. 145. 154. Sa Passion, 180. Assiste le Chancelier Seguier à la mort, II, 135. 233. Son Oraison funèbre de Turenne, III, 234. 236. 307. Refuse de faire l'Oraison funèbre de M. de Harlay, Archevêque de Paris, VIII, 186, note.
Masnau, (M. de) Juge de Fouquet; se fait porter mourant pour donner sa voix, I, 66. 67.
Massillon (Jean-Baptiste) de l'Oratoire, depuis Evêque de Clermont; vaudeville contre lui, VIII, 314. Succès de ses Sermons, 316.
Maestricht (la ville de) assiégée par les ennemis, IV, 36. Secourue, 68. 70. 79.
Maupas du Tour, (Henri de) Evêque d'Evreux; se démet de son Evêché, V, 81. Sa mort, 346. 356.
Mayence (la ville de) assiégée; défendue et rendue, VII, 258. Voyez *Huxelles.*
Mayeul, premier auteur de la maison de Rabutin, VI, 102. 174.
Maynard, quatrain célèbre de ce poëte, VI, 133.
Mazargues. (la terre de) Voyez *Grignan.* (le Chevalier de)
Mazarin (le Duc de) se plaint au Roi, I, 150 et la note. Sa conduite folle après l'enlèvement de sa fille, V, 440 Son extravagance et son extérieur hideux, VII, 215.
————. (le Cardinal de) Ce qu'il dit en mourant sur la comète, V, 417.
————. (Madame de) Le Roi la protége, I, 115. Part pour Rome, 150. Passe en Provence, II, 282. Revient avec son mari, 365. Se fixe en Angleterre, III, 252, note. Est justifiée quand on voit M. de Mazarin. *Voyez* ci-dessus ce nom.
Meckelbourg. (la Duchesse de) Son premier mariage, sa beauté, ses intrigues, I. Notice sur Madame de Sévigné, page xlvij, I, 74, note. Son passage à l'armée de son frère. Comparé à Armide, IV, 373; VII, 504, note. Sa mort; son odieuse avarice, VIII, 112.
Médecins. Leurs avis contraires, IV, 73. Leur forfanterie, 99. Abusent de la saignée, 106. 107. Voyez *Émétique.* Décriés et meprisés, 458, V, 437.
Médianoche, I, 221. Ce que c'est; bévue d'une Dame, II, 6, note.
Mellusine, I, 113. Voyez *Marans.* (Madame de)
Mêmes (M. de) perd sa femme, II, 97.
Ménage. Voyez *la Notice sur la vie de Madame de Sévigné*, p. lj; ce qu'il dit au P. Bouhours en se reconciliant avec lui, IV, 96.
Menins, (les) hommes de la Cour attachés à la personne du Dauphin, V, 84. 86.
Mer. (la) Voyez *Louvois.*
Méré. (le Chevalier de) Son amour pour Madame de Sévigné. *Voyez* la Notice,

I, 13. Veut épouser Madame de Maintenon ; son mauvais style, IV, 461, note.
Mères de l'Eglise. Voyez *Longueville, Conti, etc.*
Méri. (Mademoiselle de) Ses querelles avec l'Abbé de Coulanges, III, 58. Malade de vapeurs, IV, 393 *et suiv.* Sa sécheresse, V, 268. S'adoucit, 407.
Mérite. (le) Quelle est sa mesure, IV, 371.
Messine (la ville de) se livre aux François, III, 231, note. Les Espagnols y rentrent, 374.
Meudon. (le château de) Le Roi oblige le Dauphin d'en faire l'échange contre Choisy, VIII, 53, note. 155. 179.
Mézeray, (François-Eudes de) VI, 393.
Mignard, (Pierre) Peintre, ne veut plus faire de portraits, III, 123. Peint Madame de Fontevrauld, 152. Peint Madame de Grignan, 401. Turenne, 405. Peint Madame de Maintenon et le Roi, VIII, 89.
Miramion. (Madame de) Qui elle étoit ; confidente et directrice de Madame de Montespan ; assiste à la représentation d'*Esther*, VI, 444, note. Sa mort, VIII, 243.
Misantrope, *Misantropie* ou *Misantropisme*, VI, 420.
Mithridate, Tragédie de Racine ; son grand succès, II, 334.
Mitonner les Dames ; ce que c'est, IV, 260.
Mitte. (Sobriquet.) Voyez *Senneterre.*
Modestie (la) prématurée, IV, 433. Formule de la fausse, VII, 328.
Molac, (M. de) V, 179.
Molière cité, I, 263. Son *Tartuffe* joué à Vitré, 322. *Le Médecin malgré lui*, idem, II, 22. Attaqué dans un Sermon de Bourdaloue, 100. Lit *les Femmes Savantes*, 158. *Son Malade imaginaire*, IV, 99. Vouloit refaire la Comédie des *Visionnaires*, 253, note ; où il a pris un trait du *Bourgeois Gentilhomme*, V. 219. Cité dans le *Médecin malgré lui*, VII, 256. *Idem* dans l'*Avare*, 343.
Molinos, Prêtre Espagnol, condamné par l'Inquisition, VI, 235, note.
Monaco (le Prince de) accepte le cordon bleu, VI, 378.
———. (Madame de) Son portrait avec les yeux crevés, II, 97. Madame de Grignan va la voir, 256. 263. Va à Grignan, 270. Idée peu favorable qu'en donne Madame de la Fayette, 349. Autre trait contre elle, 369. Désignée sous le nom du *Torrent*, 420. Soupçonnée de galanterie, IV, 1. Sa mort, 358.
Mons (la ville de) est prise par Louis XIV en personne, VII, 523.
Monsieur, frère du Roi ; son Mariage avec une Princesse de Bavière, I, 327 ; *idem*, II, 55. Parle obligeamment de Madame de Grignan, 109. Le Roi lui accorde le retour du Chevalier de Lorraine, son favori, 116. Le Roi veut réformer sa maison, VI, 42. On lui apprend l'amitié. Voyez *Chaulnes.* (Madame de) Sa mort, VIII, 276
Monsieur et *Madame*, ridicule de ce cérémonial des enfans aux parens, VI, 408. 420.
Montaigne (Michel de) cité, II, 443. Jugement sur ce philosophe, III, 322. Mad. de Sevigné l'appelle son ancien ami ; son chapitre sur l'éducation, 417.

Montalais. (Mademoiselle de) Son caractère intrigant, II, 303. *Voyez* la Notice, I, article *Bussy* et *Corbinelli.*

Montausier, (le Duc de) Gouverneur du Dauphin, I, 72. Mort de sa femme; embarras de Madame de Sévigné pour lui écrire, II, 76. Rudesse de ses paroles, 124. Ce qu'il dit au Dauphin sur les Cardinaux, 181. Son opiniâtreté, 273. VI. 25. Sa véracité, 426. Réprime la flatterie dans un enfant, III, 87. Ce qu'il dit sur une harangue, 120. Son caractère négatif, 249. Reproche à la Reine, 254. Vérité qu'il dit au Roi, IV, 47. Voyez *Maine.* (le Duc du) Son éloge, 255. Ses belles paroles adressées au Dauphin, V, 85. Sa sagesse partagée en six, 103. Lettre admirable qu'il adresse au Dauphin, 354. Son esprit s'affoiblit, VII, 484.

————. (Madame de) Sa maladie et sa mort, II, 76. 77.

Montbazon. (M. de) Naïveté de. III. 305.

Montbrun (Madame de) Caractère ridicule, VII, 284.

Montchevreuil. (M. de) Incident de sa réception de Chevalier de l'Ordre, VI, 388.

Montécuculi. (le Comte de) Discours qu'on lui attribue, III, 101.

Montégut, (M. de) VII, 159.

Monterei, (M de) Gouverneur des Pays-Bas; son habileté, II, 437.

Montespan (Madame de) marie sa nièce, Mademoiselle de Thianges, I, 99. Caresse Madame de la Vallière, 126. Ses ennuis. II, 113. Donne au Roi le goût des amusemens de l'esprit, II, 129. Comparée à la Castelmaine, 189, va à Nanteuil près d'accoucher, 222, dans une maison appelée *le Génitoi*, 229. Oblige la Reine, 387. Se sépare du Roi. Voyez *Louis.* Jugemens sur sa position, III, 47. 49. Ses demêlés avec Madame de Maintenon, 91. Sa faveur et sa domination rétablies, 129. Séparation reelle, 160. Se trouve aux Carmélites avec la Reine; ce qu'elle y fait, 398. Son voyage aux Eaux de Bourbon, 418. 422 *et suiv.* Son voyage par eau, de Moulins à Tours, 450. Sa beauté, IV, 29. Triomphe avec sécurité, 47. Voyez *Soubise*, 84. *Son éclat pâlit*, 90. 112. Sa belle robe. Voyez *Langlée.* Nouveau triomphe; description, 181. Comparée à *Junon*, 200. Son animosité, 208. Bonderies fréquentes, 334. Perte énorme qu'elle fait au jeu. Voyez *Barlette.* Est supplantée. Voyez *Fontanges.* Sa haine pour Madame de Maintenon. 492. Elle pare sa rivale, V, 102. Est plus jalouse de l'amitié du Roi pour Madame de Maintenon que de son amour pour Madame de Fontanges, 265 Excite la Dauphine contre Madame de Maintenon, 273. Fait des dons magnifiques, VIII, 96.

Montglas. (Madame de) Sa mort; elle avoit été aimée par Bussy, VIII, 130.

Montgaillard, (M. de) tué en Bretagne dans une rixe, III, 171

Montgobert, (Mademoiselle) attachée à Madame de Grignan; éloge de son style, III, 187. Son caractère. V, 231. 261 Sa jalousie, 280. 325. 590.

Montigny, (M. de) Evêque de Saint-Paul-de-Léon, Cartésien, II, 13. Sa maladie et sa mort, 30. 32. 39.

Montlouet. Sa mort, I, 286. Douleur de sa femme, 292. Veut être damnée, 293.

————— (Madame de) Son sentiment pour sa fille, III, 68.

Montmorency. (Henri, Duc de) son mausolée, III, 411.

Montmoron, (M. de) parent des Sévignés, II, 82. Vient aux Rochers, III,

210. Son esprit et son goût, 248. Combat les opinions Cartésiennes, V, 36o *et suiv.*

Montmort (l'Abbé de) prêche avec grâce et douceur, I, 185.

——— (M. de) Intendant de Marseille, VII, 516.

Montmouth, (le Duc de) fils naturel de Charles II, II, 232. Sa révolte, VI, 54, note. 110.

Montpensier, (Anne-Marie-Louise d'Orléans, Duchesse de) connue sous le nom de *Mademoiselle*. Son mariage avec M. de Lauzun, consenti et défendu par le Roi, I, 101. 104 *et suiv.* Ses dons à Lauzun; sa douleur, 105. L'épouse secrètement, 109. Occupe tout le Luxembourg, II, 196. Ne danse plus, 462. Mécontente du retour de Lauzun à la Cour; leurs brouilleries et leur séparation, VI, 377 et la note.

Montsoreau. Voyez *Bussy d'Amboise*.

Morel, (le Père) Oratorien; sa sévérité, IV, 414.

Moréri, (Dictionnaire de) VI, 174.

Montreuil. (l'Abbé de) Son madrigal cité, II, 287. Secrétaire de l'Evêque de Valence, 358, note. Son article, dans Moréri, rectifié, VII, 347.

Mort, (crainte de la) II, 29; III, 198. Pensée de Madame de Sevigné sur la mort, VII. 430. Autres réflexions. Voyez *Louvois*.

Mortemar, (esprit des) I, 119, note. Voyez *Montespan*, *Rochechouart*, *Vivonne*, *Thianges*.

Mothe ou *Motte Houdancourt* (Maréchal de la) commande dans Paris pendant le siége, I, 5. 6. Mariage de sa fille, III, 301 et 327.

Motteville. (Madame de) Sa mort; ses *Mémoires* loués par Voltaire, VII, 417.

Mouche (la) désigne Madame de Coulanges. *Voyez* ce mot

Mouci. (Madame de) Sa générosité, V, 212. 217. 220. Vertu romanesque, 255. Autre trait généreux à l'égard de son frère, 7. 291. 307.

Moui. (le Marquis de) Sa folie bizarre, VIII, 94.

Moulceau. (le Président de) Sa liaison avec Madame de Sévigné et sa famille, V, 417, note. Brouillé avec M. de Vardes, 430. Marie sa fille, VI, 138. Attaché au Prince de Conti, 159. Badinage sur sa jalousie, VII, 45. 509. Madame de Sévigné lui écrit, VIII, 150. 169. 207. 218. 231.

Mousse, (l'Abbé de la) parent de MM. de Coulanges; va aux Rochers, I, 255. Lit *le Tasse* avec Madame de Sévigné, 265. Cartésien, II, 13. Fait le Catéchisme, 41. *Ne sait pas n'etre point à son aise*, 88. Son humeur, III, 394.

Mystiques. (les) Voyez *Corbinelli*. Comparés aux faux monnoyeurs, VII, 466.

Murinais, (Mademoiselle de) depuis Madame de Carman. *Voyez* ce mot.

N.

NAMUR. (la ville de) Siége de cette ville; elle est défendue par Boufflers. *Voyez* ce nom et *Villeroi*. (le Maréchal de) Sa capitulation, VIII, 178. 179. Cette défense coûte dix mille hommes, 180.

Nantouillet. (le Chevalier de) Son bonheur au passage du Rhin, II, 297.

Nesmond, (le Président de) l'un des juges de Fouquet; meurt pendant le procès, I, 40. 41.

Nevers. (le Duc de) Son mariage, I, 99. Aime sa femme, IV, 32. La traite

comme sa fille, 46. Sa manie des vers; comment on s'en joue, V, 224, note. Ses Poésies, citation; VII, 522; VIII, 2. Eloge que lui donne Madame de Sévigné, 11.

Nevers (la Duchesse de) prend la coiffure nouvelle, I, 166. 188. Va à Nevers, III, 408. Sa grande beauté, IV, 22. 32. Aimée de M. le Duc, V, 224.

Neuré, (M. de) Astronome; observe une comète, I, 55.

Nice (la ville de) assiégée par Catinat, VII, 524.

Nicole, Ecrivain de Port-Royal, I, 89. Comparé à Pascal, 248. Sa morale, 291. Critiqué et loué, 332; II, 24. 33. Son traité de la *paix avec les hommes*, 40, note. 44. 45. Il exige trop de l'humanité, 64. 66. 67. Cité au sujet du jeu, 167. Ses *Essais*; nouveau volume, III, 242. Eloges, 318. Ne peut se comparer à Pascal, 322. Quitte la France pendant quelques années, V, 202, note. Effets de son style, VII, 322. Sa mort; il écrit contre Fénélon, VIII, 200, note.

Ninon. Voyez *l'Enclos*.

Noailles. (Anne-Jules, Comte, puis Duc de) Sa conduite en Languedoc, relativement aux Calvinistes, V. 419, note; VI. 152.

——— (le Cardinal de) nommé à l'Archevêché de Paris, VIII, 180.

Noblet. (Madame) Sa comparaison ridicule III, 53.

Noirmoutier. (le Duc de) Sa maladie, I, 94. 100.

Noce. Description qu'on en fait, IV, 468.

Nogent, (M. de) noyé au passage du Rhin, II, 275. Douleur de sa femme, 280.

Nord. (le) Voyez *Colbert*.

Northumberland, (Madame de) anglaise, II, 328. Aimée de M. de Montaigne, 341 *et suiv.*

Nôtre. (Antoine le) Voyez *Clagny*.

Nouvelles de Paris, I, 284.

Noyon. (François-Clermont-Tonnerre, Evêque de) Sa vanité, I, 158, note. Sa manière de parler du Pape, IV, 39. La Cour et le Roi s'en amusent; sa réception à l'Académie; il y est persiflé par l'Abbé de Caumartin, VIII, 98, note.

O.

OBESCALCHI. Voyez *Innocent XI.*

Oldembourg, (le Comte de) épouse Mademoiselle de la Trémouille, V, 161.

Olimpia. Maldachini (la Signora) Anecdote. Voyez *Alexandre VIII.*

Olioules, (les vaux d') V, 158.

Olonne, (le Comte d') plaisante en mourant, I, 136. Son caractère par la Bruyère; mœurs de sa femme. *Idem*. Marie son frère, III, 212.

Oppède, (M. de Forbin d') Premier-Président du Parlement de Provence, I, 93. 96. Sa mort, II, 77 79.

Or potable, ce que c'est, IV, 310.

Orage. (l') Voyez *Tétu*.

Orange. (la ville d') Voyez *Grignan*. (le Comte de)

Orange, (le Prince d') veut donner bataille, III, 425, note. Est blessé au siége de Maestricht; ce qu'il dit, IV, 40. Les Espagnols l'empêchent de donner bataille, 79. Lève le siége de Charleroi, 281. Donne bataille après la paix et la sachant, 369. Se déclare protecteur de l'Angleterre, VI, 256. Sa flotte dispersée par une tempête, 296 *et suiv.* Aborde en Angleterre, 327. 358 *et suiv.* Laisse à dessein échapper Jacques II, 393. 397. Ses succès, 405. 443. Élu Roi, VII, 16. 20. Couronné, 29; malgré la chambre haute, 38. Plaisanterie contre ce Prince, 87. Répare promptement ses pertes, 503, note. On le croit mort à Paris; réjouissances indécentes; leur motif, 508. La Cour de France le ménage, VIII, 143. Sa plus grande action militaire, 180, note. Représailles qu'il exerce sur le Maréchal de Boufflers. *Voyez* ce nom.

———, (la Princesse d') Voyez *Stuart.* (Marie)

Orient. (la ville de l') Ce qui l'agrandit et l'enrichit, VII, 215, note.

Origène, cité, II, 29.

Orléans. (Marie Louise d') Voyez *Espagne* (la Reine d')

Ormesson, (Olivier Lefèvre d') Rapporteur dans le procès de Fouquet, I, 33. 35. 46. 47 50. 51 *et suiv.* Ses conclusions, 53. 59. 61. 157. 255.

———, (le Château d') habité par Madame de Coulanges, VIII, 277 *et suiv.* Chanson sur ce lieu, 306.

Orondale, surnom de M. de Villars. *Voyez* ce mot. Voyez *Villeroi.*

Oronte, héros de roman. Voyez *Nantouillet.*

Ostentation, (l') Pensée ingénieuse sur, VII, 152.

Ottoboni, (Marc, Cardinal) II, 200. Il est élu Pape. Voyez *Alexandre VIII*

Oublis causés par la Providence, I. 251.

Ouessant, (l'île d') VII, 186.

Ovide. Ses métamorphoses citées, V, 234.

P.

PAIX, (la) Se traite à Nimègue, III, 381, note. On la signe, et on donne bataille, IV, 367. Autre paix, VIII 258.

Palatine, (Anne de Gonzague, Princesse) Son génie et ses Mémoires, I, 327. Sa lettre en faveur de l'*Espérance*, II. 159. 162 *et suiv.*

Pamiers, Troubles dans cette ville, V, 283. 332.

Pan. (le grand Pan) Origine de ce nom; applications qui en ont été faites au Cardinal de Richelieu, à Saumaise, à Bourdalone, VII, 80 *et suiv.* note.

Papier parfumé, I, 329.

Paresse, (la) personnifiée, I, 146. Sa définition par un Casuiste, V, 286.

Paris. (l'Archevêque de) Voyez *Péréfixe Harlay*, (François de), et *Noailles*, (le Cardinal de)

Parlement (le) de Bretagne transféré à Vannes, III, 210. Rétabli à Rennes, VII, 254.

Pascal, (Blaise) Auteur des *Provinciales*, cité à propos de la poste, I, 291. Sa maladie et sa mort, 327; II, 40. Défendu. Voyez *Brancas.* (le Comte de) Ce qu'il dit sur les maladies, IV, 407. Surpasse les anciens et les modernes. Voyez *Boileau.*

Pasquin, Pasquinade, IV, 70.
Passementier, (désespoir furieux d'un) III, 74.
Passions. (les) Passion *éternelle*, conte plaisant, III, 468. Le livre des *Passions* de Descartes, IV, 64. Comparées aux *vipères*. *Voyez* ce mot. Joli trait de Madame de Coulanges sur les passions, VIII, 185.
Patin, (Guy) cité, II, 213. Ses invectives contre les apothicaires, IV, 310, note. Cité, VII, 58, note.
Patrix, (bon mot de) IV, 342. VII, 313.
Paul. (Saint) Est Janséniste, V, 214.
———, (Maître) Jardinier de Livry; sa mort, I, 227. Folie de sa veuve, II, 259. 265.
Pauline. Voyez *Grignan*. (Pauline de)
Pavillon, (M.) Poète; ses vers sur le Duc de Lorraine, III, 179, note. Autres sur la Princesse d'Orange, VI, 296, note. Sa pièce de vers sur l'arrière-ban, VII, 98.
Pavin. Voyez *Saint-Pavin*.
Payen. (le Père) Son aventure fâcheuse, V, 268. 296.
Pélisson, (M. de) Maître des Requêtes, fidèle à M. Fouquet, I, 23. Sa laideur. Voyez *Guilleragues*, II, 465.
Penautier, (M.) Receveur-Général du Clergé, impliqué dans l'affaire de la Brinvilliers, III, 464. IV, 11. Déchargé de l'accusation, 13, note. Suite du procès, 27. Voyez *Bonzi*. Argent répandu pour le sauver, 34. Son Commis arrêté, 41. 92.
Pendule. Des Bas-Bretons croyent que c'est la Gabelle, III, 65.
Pecquet, (M.) Médecin de Fouquet, I, 61. 64. Soigne Madame de Grignan, 92. Habile Anatomiste, 307, note.
Péquigny, (Madame de) vient à Vichy; appelée la *Sybille*, III, 444. 450. Ses foiblesses, son esprit et sa libéralité, 453.
Péréfixe, (Hardouin de) Archevêque de Paris. Sa modération dans l'affaire du Formulaire, I, 27.
Pertuis. (M. de) Trait touchant de son attachement à Turenne, III, 141.
Petoffe, mot gascon, ce que c'est, VI, 403, note.
Pétrarque. Ses sonnets; Madame de Grignan les traduit. Voyez *Grignan*. (Françoise, etc.)
Petits-maîtres, (le parti des) VI, 60, note. Voyez aussi l'article de *Bussy*, tome I.
Pharamond. (le Roman de) Voyez *Sévigné*. (le Marquis de) La suite en est mauvaise, III, 327.
Philisbourg. (la ville de) Les Impériaux veulent la prendre, III, 390. Voyez *Luxembourg*, (le Maréchal de) IV, 59. 98. Est prise, 105. Assiégée et prise par les François, VI, 258. 287.
Pignerol. Voyez *Fouquet* et *Lauzun*.
Piles, (l'Abbé de) IV, 453.
Pilois, Jardinier des Rochers, I, 252, 255. Son compliment, II, 82.
Plante venimeuse, VIII, Lettre 44 de Madame de Simiane.
Plessis, (M. du) Gentilhomme Breton, voisin des Rochers; son mal aux pieds; traitement étrange, I, 256.

Plessis, (M. du) de l'Oratoire, le quitte pour être Gouverneur du Marquis de Grignan; sa bonne conduite, VI, 333, 349. Est trompé dans son mariage, VII, 387. 390. 471.

Plessis. (Mademoiselle du) Son caractère, I, 252. 256. Sa jalousie affectée, 259. Sa belle-sœur plus aimable, 273. Ridiculisée, 279. Trait d'hypocrisie, 283. Ses exagérations, 295. Fausse en tout, 299. Soufflet qu'elle reçut, 304. Impatiences qu'elle cause à Madame de Sévigné, III, 178. Ses ridicules, 199 *et suiv.* Ses qualités, 211. Elle feint d'avoir la fièvre, 272. Sa jalousie, 310 *et suiv.* Empressement maladroit, 330. Sa fausseté; réflexions, V, 246 395.

Plessis-Bellièvre, (Madame du) amie intime de Fouquet, I, 48. II, 224.

Plessis. (Madame du) Voyez *Guénégaud*.

Plessis-Praslin. (le Maréchal du) Compliment que lui fait le Roi, II, 198. Sa victoire à Rhetel, III, 97.

Pluie. (la) Voyez *Pompone*.

Poissy, (M. de) depuis le Président de Maisons; saillie ingénieuse, VIII, 157.

Polignac, (Madame de) impliquée dans l'affaire des poisons, V, 50, note.

——— (le Vicomte de) recherche en mariage Mademoiselle de Grignan, VI, 8. 106. Le Roi s'oppose à son mariage. Voyez *Rambures*.

———. (l'Abbé depuis Cardinal de) Ses talens, VI, 43, note, 58. Son mérite aimable, VII, 499.

Pologne. (le Roi de) Voyez *Sobieski*.

——— (Mademoiselle d'Arquien, fille du Maréchal de ce nom, Reine de) II, 423.

Polychreste, ce que c'est, V, 392.

Pomenars, (le Marquis de) Breton. Ses procès criminels; sa gaîté, I, 257. Peut se faire raser d'un côté, 269. Sa folie, 303. 305. 307. Il lui faudroit deux têtes, 324. Passe à Laval, comme on le pendoit en effigie, II, 7. Se cache à la Comédie, 1. 118. Il est taillé de la pierre, V, 28.

Pommereuil, (M. de) Commissaire du Roi en Bretagne, III, 281. Son amitié pour Madame de Sévigné, 288.

Pompone. (Simon Arnauld Marquis de) Les Lettres sur le procès de Fouquet lui sont adressées, I, 23 *et suiv.* jusqu'à 66. Nommé Ministre, II, 23 et la note. 78. La fortune ne le change point, 133. Vers sur son élévation, *idem*. Ses louanges, 261. Intérêt qu'il prend aux affaires de M. de Grignan, 382. Joli mot, 415. Désigné sous le nom de *Pluie*, 421. Se fait peindre par Mignard, III, 206. Les plaisanteries en affaires lui déplaisent, 257. Craint les Provençaux, 312. Sert bien M. de Grignan, IV, 169. Sa disgrâce, détails de cet événement, 455 *et suiv.* Sa véritable cause, 456, note. Suite, 465 *et suiv.* Se défend de la négligence qu'on lui reprochoit, 477. Soutient dignement sa chûte, V, 4. Retourne à la Cour; comment il est reçu, 69. Bon usage qu'il fait de sa disgrâce, 225. 288. Obtient une grâce, VI, 3. Sur un mot de Racine, le Roi veut qu'il vienne au spectacle de Saint-Cyr, VII, 2. 6. Il revient au Ministère, VIII, 18. 209.

Poncet, l'un des Juges de Fouquet, contraire, I, 46 *et suiv.* Son injustice cause la mort de Madame de Guénégaud. *Voyez* ce nom.

Pontcarré. (l'Abbé de) Écrit des nouvelles, II, 55. Ce qu'il disoit sur les mauvais propos, III, 281. Écrit pour Madame de Sévigné à sa fille, IV, 113. Étoit gourmand, VII, 233.

Pontchartrain, (M. de) Contrôleur-Général, puis Chancelier, VII, 301, note. Succède à M. de Seignelay, 514.

Pontis. (M. de) Sa vie et ses Mémoires, IV, 54.

Pont-rouge emporté par les glaces, V, 448.

Portraits (les) sont à la mode, II, 479. *Idem.* Portrait de Madame de Sévigné, III, 264, note.

Port-Royal, description de cette retraite, II, 469.

——— (Messieurs de) Accusés de cabales, IV, 191. Leurs contradictions, 221.

——— (Logique de) Citée, IV, 235, note. Méthode latine, 246.

Pouanges. (Madame de Saint-) Sa funeste aventure, V, 224.

Pracontal. (Madame de) Son Éloge, VIII, 223.

Prédicateur, sottise d'un, VI, 356. Mauvais Prédicateur, VII, 487.

Prince. (Henri Jules de Bourbon Condé, dit M. le) Voyez *Duc.* (M. le)

Prince. (M. le) Voyez *Condé.*

Princesse de Clèves. (le roman de la) Voyez *Fayette.* (Madame de la)

Probabilité, (la) doctrine Jesuitique; ce que c'est, IV, 191, note.

Processions de la fete Dieu. Voyez *Aix.* Des Pénitens, II, 202. De Sainte-Geneviève, III, 58 *et suiv.* 85. Celles d'Avignon opposées à celle d'Aix, VII, 152. Procession de la Châsse de Sainte-Geneviève, VIII, 43. A quelle occasion, *idem*, note.

Proserpine, (l'Opéra de) V, 71. Comparée à Madame de Grignan, 96.

Protestans. (les) Plan pour les ramener au Catholicisme, II, 24, note.

Provence. (la) Son printems, II, 237. 255. Arbres toujours verds, III, 26. États de, 225. Climat de; tout y est extrême, IV, 436. Comment on y enterre les femmes, VI, 357.

Provençaux. Leur indolence, II, 11. Leur caractère, 328. Comparés aux Bretons, III, 225. Aiment les tracasseries, VI, 387.

Proverbes, (la robe selon le froid) I, 317; III, 365.

Providence. (la) Ses coups d'autorité, I, 311. Bel effet qu'elle produit par la cupidité, II, 67. Doctrine consolante, IV, 467. Attachement de Madame de Sévigné à cette doctrine, V, 162. Ce qu'en disent les disciples de Descartes, 201. Effet singulier de la, 209. Elle tire sa gloire de tout, 247. 303. Ce qu'on en dit la fait ressembler à la fatalité, 307. 334. Apostrophe à la, VI, 249. Ce qu'elle voyoit de toute éternité, VII, 100. Est une consolation, 175. Réflexions sur la Providence au sujet d'une mort imprévue, 495. Suite, 501. Cette pensée rassure, VIII, 17. *Voyez* aussi la *Notice*, tome I.

Provinciales. (les Lettres) Défense de s. Voyez *Brancas.* (le Comte de) Éloge des, VII, 397. 425.

Pui-du-fou, (Madeleine de Bellièvre, Marquise du) amie de Madame de Sevigné, I, 117. 237. II, 251. 255. 307. Est veuve, III, 41.

Puisieux, (Madame de) I, 91. 117. Sa mort, III, 299.
Pussort, (M.) l'un des Juges de Fouquet; sa dévotion affectée, I, 29. 30. Son animosité contre Fouquet, 41. 44. 46. 51. Opine avec fureur, 54.
Puymorin, (M. de) frère de Boileau; sa naïveté, II, 234.

Q.

Quantova, *Quanto*. Voyez *Montespan*.
Querignisignidi, (M. de) nom travesti, VII, 201.
Quesnel, (le Père) assiste le célèbre Arnauld mourant, VIII, 172.
Questions sur l'infidélité, II, 349. Sur le goût, 354. Voyez *Bussy* et *Corbinelli*.
Quichotte. (Don) Louanges de ce livre et de sa traduction en vieux langage, IV, 283.
Quiétistes. Voyez *Corbinelli*. Nicole écrit contre eux, VIII, 200. Voyez *Mystiques*.
Quintilien; ses déclamations, II, 365.
Quintin, (Madame de) I, 301. Son style, III, 458.

R.

R. (la lettre) Question de Prosodie, VI, 220, note.
Rabelais, cité, I, 269, note. Lecture de, 282. Cité, IV, 214. VI, 257.
Rabutin. (Jean Louis de Bussy, Comte de) Ses aventures. (*Voyez* l'article de Bussy, faisant suite à la Notice du tome I.) Son mérite et ses succès en Allemagne, VI, 249.
Racine, (Jean) lié avec M. de Sévigné, I, 184. Son *Andromaque* jouée à Vitré, 322. Critique de sa *Bérenice*, II, 27. Sa tragédie de *Bajazet*, 114. 179. Veut être enterré à Port-Royal. Voyez *Puymorin*. Va à l'armée, IV, 235. Son *Idylle sur la paix*, VI, 107, note. Ses *Fragmens historiques*, cités, 296. Voyez *Andromaque*, *Esther*, *Boileau*. Son Épigramme sur la tragédie de *Judith*, VII, 36. Fait une nouvelle pièce pour Saint-Cyr, 51. Écrit contre les *Imaginaires*, 425, note.
Raisin, (Mademoiselle) Comédienne. Voyez *Dauphin*. (le) Ses amours.
Rambures. (Madame de) Sa coiffure de veuve, I, 242. Son caractère, *idem*, note. Anecdote sur son sujet, II, 381. VIII, 267, note.
———— (Mademoiselle de) épouse M. de Polignac malgré le Roi, VI, 179. 188.
Rancé. (l'Abbé de) Voyez *Trappe*.
Raphaël d'Urbin, peintre fameux; sa mort, III, 467, note.
Rapin. (le Père) Son caractère et son traité sur l'histoire, IV, 384. VI, 128.
Rebenac. (M. de) Sa passion pour la Reine d'Espagne, VII, 29, note. Sa mort, VIII, 45.
Rennes, (la ville de) punie sévèrement par des taxes, des supplices, etc. III, 222 *et suiv.* reste déserte, 239.
——— (l'Evêque de).

Reine, (la) Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, I, 21.

Reine, (la) Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Sa maladie, I, 31, 43. Declarée Régente pendant l'absence du Roi, II, 220. On renvoie ses filles d'honneur, pourquoi? 400. 403. Recherche Madame de Montespan, III, 32 *et suiv.* Ses complaisances pour cette maîtresse, 129. Perd la messe pour avoir joué. Voyez *Louis.* Rapprochement entre le Roi et elle, V, 338.

Reine d'Espagne. (la) Voyez *Espagne.*

Requête de la philosophie aristotélicienne. Voyez *Boileau.*

Retz. (le Cardinal de) Voyez la *Vie de Madame de Sévigné*, I. Sa lettre à la même, I, 74. Son amitié pour sa nièce Madame de Grignan, II, 149. Corneille, Molière et Boileau lui lisent leurs ouvrages, 170. Va à Commerci, 201. 203. 212. Agrément de sa société, III, 2. Se retire à Saint-Michel ou Saint-Mihel, Abbaye de Lorraine, 13. Veut se démettre du Cardinalat, 18. Son portrait, par M. de la Rochefoucauld, 36. 50. Le Pape veut qu'il garde son chapeau, 52. Comparé à Turenne, 86. Appelé le *Héros du bréviaire*, 127. IV, 53. Ce qu'il dit sur les grandes douleurs, 173. Insiste près du Pape sur la remise du chapeau, 192. 100. 214. Son rhumatisme, 446. Va à Rome pour l'élection d'un Pape, IV, 39 *et suiv.* Ce qu'il écrit sur le nouveau Pape, 120. Ses succès à Rome, 162. Tranche certaines questions en imposant silence, 221. Aimé de Madame de Sévigné, 243. Écrit ses Mémoires à Commercy, 326 Sa vie à Commercy, 335. Son retour à Paris et dans le monde. Ses assiduités chez une Dame, 360 *et suiv.* Sa mort, 391. Opinion hasardée sur cette mort, V, 179, note.

Revel, (le Comte de) Charles Amédée de Broglio, va à Brest, VII, 201. Son mérite, et ses succès près des Dames; 227. Sauve Crémone, 228. Ses galanteries, 245 *et suiv.* 251. Ses bonnes qualités et sa belle action au passage du Rhin, 266. Quitte la Bretagne; son estime pour le Chevalier de Grignan, 322.

Reynie, (M. de la) Lieutenant de Police, Président de la Chambre de l'Arsenal; réponse plaisante que lui fait Madame de Bouillon, V, 61, note. Dirige la procédure sur l'article des sorcelleries, 74.

Rheims. (l'Archevêque de) Le Tellier, frère de Louvois, son aventure plaisante, II, 476. Son indifférence sur la perte de Turenne, III, 107. Son crédit près de son frère. Voyez *Louvois.*

Rhin, (passage du) II, 274 *et suiv.* Voyez *Longueville*, *Guiche*, *Condé*, etc. Bien jugé par Bussy, 279. Autres détails, 296 *et suiv.*

Rhône. (le) Vers appliqués à ce fleuve, I, 143.

Rhodes, (le Marquis de) VI, 46. note.

Richelieu. (le Marquis de) Enlève Mademoiselle de Mazarin, V, 440.

———, (la Duchesse de) I, 216. Succède à Madame de Montausier, II, 78, note, 86. Paroît abattue, 109. 438. Nommée Dame d'honneur de la Dauphine, IV, 493. Fatigues de cette place, V, 27. Sa mort, 451.

Ridicules (les) qui viennent de l'âme, III, 466.

Robert, (Dom) Théologien, ami du Cardinal de Retz, IV, 264. 335.

Robinet, (Madame Sage-femme, I, 91. 92. 231.

Rochebonne, (Madame de) sœur de M. de Grignan, I, 333. Son Éloge, II, 36. 312. 359. IV, 77. Peinture agréable d'un de ses fils, VII, 183. 252.

————, (M. de) Chanoine de Lyon, I, 328.

Rochechouart, (Madame de) Abbesse de Fontevrauld; cerémonie de sa bénédiction, I, 119 et la note. Sa douleur, son mérite, III, 30, note. Present que lui fait le Roi, 252. Savoit très-bien le latin, IV, 246. VIII, 179.

Rochecourbières, site agréable près de Grignan, V, 184.

Rochefort, (le Maréchal de) meurt à Nancy, III, 438. 440.

————, (Madame de) consolée de la mort de son mari; par qui, III, 440. Sa naïveté, IV, 17. 80 Mariage de sa fille, 91.

Rochefoucauld, (le Duc de la) Auteur des *Maximes*. *Voyez* ce qui en est dit dans la vie de Madame de Sévigné; article de Madame de la *Fayette*, I. Son mari, *id.* 81. Son mot plaisant sur deux maris, 136. Peint l'amitié de Madame de Sévigné pour sa fille, 138. 144. Souffre de la goutte, 173. S'amuse des Lettres de Madame de Grignan, 184. 210. L'aime, 214. 229. Prend des liaisons avec Hébert, 233. Ce qu'il appelle pensées *gris-brun*, 263. Aimoit les vieux romans, 292 note. Fait son fils Duc, II, 3. 7. Malade de la goutte, 96. Aime les Lettres de Madame de Grignan, 105. Nouvelle édition de ses *Maximes*, 119. Explication de l'une d'elles, 142. 143. note, 160. 168. Sa douleur du départ de ses enfans pour l'armée, 220. Ses sentimens pour sa famille, lui font aimer Madame de Sévigné, 227. Cité, 241. Son amabilité, 247. Son petit-fils tué et son fils blessés, 274. Son cœur est au premier rang, 284. Regrette M. de Longueville plus que son petit-fils, 288. Écrit à Madame de Sévigné, 331. Ses *Maximes*; remarque critique, 349, note. Portrait par lui. Voyez *Retz* (le Cardinal de) Va en Poitou avec Gourville, IV, 86. Ce qu'il dit d'une querelle de joueurs, 249. Bon mot sur les stances de l'Abbé Têtu, *idem*. Remarques sur ses *Maximes*. Voyez *Corbinelli*. Ce qu'il appele *manger des pois chauds*, 418. Mariage de son petit-fils avec Mademoiselle de Louvois, 457. 461. 468, notes. Maladie grave dont il meurt, V, 106. 108. 109. 110 *et suiv.* Étoit facile à tromper, 241. Ce qu'on écrit dans la gazette sur lui, *idem*. Sur une de ses maximes, 277. Sur une autre, VII, 43.

————————, (le Duc de la) fils du précédent. Voyez *Marsillac*.

Rochelle. (la ville de la) Ce que disoient les grands Seigneurs pendant le siége de, VI, 73.

Rochepot, (la montagne de) 264.

Rochers. (la terre et le Château des) Beauté de son mail, I, 272. Ses promenades, VII, 136. Détails sur ce lieu, 161. 172. 178. 300. 369.

Rohan, (M. de) II, 6. Sa maladie, 129. 131. Député des États au Roi, III, 248. Gendre de M. de Vardes. Son caractère, VI, 160. Sa conduite à la mort de son beau-père, 247.

————. (le Chevalier de) On lui tranche la tête, III, 2.

————, (Madame de) fait fuir les mutins attroupés dans son Duché, III, 112.

Romans. (goût des) Voyez *Lecture*.

Rome. (la ville de) Chanson de Coulanges sur, VII, 394. 421. Vie qu'on y mène, 498. Ce qui s'y passe peut également faire douter de la religion et y faire croire, VIII, 16.

Roquelaure, (le Duc de) bouffonnerie du, I, Notice de la vie de Sévigné. Sa patience récompensée, IV, 90.

————. (Madame de) Sa beauté, I, 21.

Roquesante, (M. de) l'un des Juges de Fouquet, I, 58. II, 187.

Roquette. (Gabriel de) Voyez *Autun.* (l'Évêque d')

Rosée. (la) Voyez *Louvigny.*

Roué, conte plaisant d'un, VII, 268.

Rouillé de Melai, (M.) Intendant de Provence; son Éloge, II, 453. Ce qu'il écrit sur Madame de Grignan, 468.

Roure. (la Comtesse du) Voyez *Dauphin*, ses amours.

Royan, (Madame de) VII, 267, note.

Rouville. (le Comte de) Ton décisif qu'il avoit pris à la Cour, V, 122.

Roye. (le Comte de) Fait son abjuration entre les mains du Pape, V, 437.

Ruyter, (l'Amiral) II, 239. III, 201. Combat naval où il est tué, 434. 478.

S.

S . . . . . (M. de) chassé de la Cour et de Paris, pour escroquerie au jeu du Roi, I, 165. 166.

Sablière, (Madame de la) I, 152. Comparée à la tourterelle; sa passion pour M. de la Fare, IV, 63, 257. Savoit parfaitement le latin, 246 Rompt avec la Fare, 447, V, 47. Se guérit de sa passion, 242. Ce qui a rompu sa liaison avec la Fare, 277 *et suiv.*

Sacy. (M. de) Son Livre des *Figures*, IV, 77, note.

Sage, (le) Prêtre, complice de la Voisin. *Voyez* ce nom.

Sagesse, fausse, VII, 184.

Saignée. (abus de la) Voyez *Médecin.*

Saint-Aignan (le Duc de) apprend au Roi à faire des vers, I, 38. Sa mort, et son éloge, VI, 193. 195.

Saint-Amand (Mademoiselle de) épouse M. de Grignan le fils, VIII, 88.

Sainte-Baume. (la) Vers du *Voyage de Chapelle* sur, II, 211.

Saint-Cyr. Voyez les mots *Brinon*, *Esther*, *Maintenon.*

Saint-Ciran, (l'Abbé de) Ses Lettres, I, 321.

Sainte-Croix, (Madame de) II, 222.

Sainte-Marie, (M. de) ancien ami de Madame de Sévigné, VII, 339.

———— (les Sœurs de) à Nantes, III, 170. Leur mérite et leurs bons principes, V, 184.

Saint-Hélène, (M. de) l'un des Rapporteurs du procès de Fouquet, contraire, I, 46. 54. Conclut à la mort, 55.

Saintes, (l'Evêque de) Louis de Bassompierre; sa mort, III, 4[illegible].

Saint-Gérun. (le Comte de) Il est blessé, III, 9. Mortifications qu'il essuie V, 2, 36. Ce que dit sur lui M. de Bethune, 45, note. Sa mort subite VIII, 239.

Saint-Géran (Françoise-Madeleine-Claude de Varignies, Comtesse de) Sa bonne réputation, IV. 107. Ne peut rien obtenir, V, 45. Amie de Madame de Maintenon, *idem*, note. VIII, 63, note. Elle etoit joueuse, 259. 273. Visitée par toute la Cour pendant sa maladie, 298.

Saint-Hérem, (M. de) III, 471, VIII, 237.

Saint-Hilaire. (M. de) Ses belles paroles sur la mort de Turenne, III, 102, 132.

Saint-Martin, (l'Abbaye de) près Pontoise; lieu de plaisance du Cardinal de Bouillon, VIII, 40.

Saint-Pavin. (Denis Sanguin, Abbé de) Son épitaphe, II, 62. Son prétendu athéisme et sa crédulité, *idem*, note. Son épitaphe, III, 15, VII, 377.

Saint-Pilon, (la montagne de), 235.

Saint-Ruth, (M. de) Amant de la Maréchale de la Meilleraie; son portrait, I, 229.

Saint-Simon, (la Duchesse de) meurt de la petite-vérole, I, 93. 97.

———— (le Duc de) Ses Mémoires cités et critiqués, V, 80; VIII, 29.

Saint-Thou, (M. de) tué par sa faute, III, 149. Songe qu'il avoit eu, 153. 180.

Saint-Vallier. (M. de) Son aventure avec Madame de Rouvroi, III, 27. 57.

Sanderus, Jésuite; son Histoire du *Schisme d'Angleterre*, IV, 95.

Sanzei, (M. de) disparoit à la bataille de Consarbruck, III, 122. 139. 144 *et suiv.*

———— (le Comte de) VI, 381. Est fait Capitaine de dragons, VII, 519. Se distingue au siége de Namur, VIII, 184. 288.

———— (le Chevalier de) Capitaine de Frégate; sa mort, VIII, 288.

Sapho. Voyez *Scudéri*.

Sapate. Espèce de cadeau en usage en Piémont, IV, 493.

Sault. (Madame de) Sa gaîté; d'où elle provient, III, 380. 382. 461.

Savoie. (le Duc de) Sa mort, III, 34.

———— (la Princesse de) Voyez *Bourgogne*.

Scarron (Madame) passe sa vie à l'hôtel d'Albret, I, 115. Sert Madame de Richelieu, II, 86. Loue Madame de Grignan, 101. 111. Agrément de sa conversation, 113. Préventions du Roi contre elle, 129. Charme de sa société, 157. 174. Elève mystérieusement le Duc du Maine, 326. Le Roi lui donne une pension, 357. Sa demeure écartée, son existence, son amabilité, 405. Désignée sous le nom de *Degel*, 429.

Schomberg. (le Maréchal de) Son éloge, I, 228. Fait Maréchal de France, III, 78. 86. Favorise le siége d'Aire, IV, 21. Secourt Maestricht, 67. Estimé du Grand-Condé, 84. Son armée réduite à rien, 236. Voyez *Créqui*. (le Maréchal de) Va trouver ce dernier; ce qu'il lui dit, 264. Marche en Allemagne avec une armée, V, 460. Passe du service de France à celui du Prince d'Orange, VI, 296, note; 411. Sa mort, VII, 509.

———— (Madame de) mère du Maréchal; question que lui fait M. le Dauphin; amour singulier de Louis XIII pour elle, II, 442, note.

———— (Madame de) femme du Maréchal, se plaint amicalement de M. de Grignan, IV, 39. Changement avantageux que la fortune fait en

elle 64. Voyez *Corbinelli*. Accueil qu'elle reçoit du Roi, 249. Se lie avec Madame de la Fayette. *Voyez* ce mot.

Scorpions, (les) II, 304.

Scudéri, (Mademoiselle de) appelée *Sapho*, amie de Fouquet, I, 35. Instruite de la grossesse de Madame de Grignan, 227 Avoit commenté Pétrarque, 271. Son Madrigal, II, 98, 420. Madame de Sévigné lui écrit, III, 288. Pensée ingénieuse. *Voyez* le mot *Mérite*. Fait des vers pour M. de Coulanges, VII, 489.

Secchia rapita. (la) Poëme italien de Tassoni, III, 231.

Segrais, (M. de) disgracié par *Mademoiselle*, I, 172. Recueille les chansons de Blot, 229. Son mot au sujet de l'expression *mon étoile*, II, 166. Son mariage, IV, 105.

Séguier, (Pierre) Chancelier de France, interroge le Surintendant Fouquet, I, 23. 24 *et suiv.* Sa partialité, 33, 37. Bon mot sur lui, 38. Sa mort, 129. 132. 135. Son service, 231.

——— (la Chancelière) femme du Président, se réjouit de la mort de son gendre, II, 409. 410.

Seignelay. (Jean-Baptiste Colbert, Marquis de) Son mariage; son mérite; ami de Boileau, I, 260. Donne une fête magnifique à Sceaux, VI, 107. S'embarque à bord de la flotte, VII, 186. Retourne à la Cour sans avoir rien fait, 245. Est fait Ministre à trente-six ans, 291. Sa mort prématurée, 511, note; 514. 519.

——— (Madame de) Sa mort, IV, 356.

Senecé, Poëte, VI, 173.

Senneterre, (Madame de) devient veuve, II, 75. Porte le sobriquet de *la Mitte*, IV, 86.

Sévigné. (Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de) *Voyez* la Notice sur sa vie, et divers Eloges, tant en vers qu'en prose, dans le Tome I. Accouche d'un garçon, I, 1. Le Prince de Conti la trouve aimable, 8. Le Surintendant veut la séduire. Voyez *Fouquet*. Son éloge, 19. Ses relations du procès de Fouquet. Voyez *Pompone*. Sa visite au couvent de Sainte-Marie, 27. Va en masque pour voir Fouquet, 34. Décrit ses inquiétudes et ses espérances, 48. Veut voir la comète, 56, 63. Sa joie de l'issue du procès, 59 *et suiv.* Plaint son cousin Bussy, 68. Passe l'hiver en Bretagne, 69. Manque un mariage pour sa fille, 70. Marie sa fille à M. de Grignan, 73. Son amitié pour Corbinelli, 80. S'intéresse pour un galérien, 82, 97. Prétend que le public est juste, 87. Conseils prudens, 95. 96. Mariage de *Mademoiselle*; visite qu'elle lui rend. Voyez *Montpensier*. Sa douleur au départ de sa fille, 112 *et suiv.* Sa *pensée habituelle*, 116. Les mines gaies l'importunent, 127. Doux reproches, 128. Description curieuse d'un incendie. Voyez *Guitaut*. Ses paupières bigarrées, 143. Inquiétudes, 156. Se compare à *Niobé*, 157. Donne une copie du portrait de sa fille, 162. Fait une malice. Voyez *Grignan*. On ouvre ses lettres, 169. Sur les mauvais Prédicateurs, 180. Va à la Cour, 181. Sur le cérémonial, 192. 193. Conte d'un Comédien, *idem*. Se plaint et rit de son fils, 204 *et suiv.* Voyez *Champmêlé*, *Ninon*. Leçon qu'elle fait à son fils, sur un mauvais procédé pour une Comédienne, 212. Aime les louanges

de sa fille, 214. Le printems ouvert à Livry, 224. Se querelle avec Brancas, 226. Ne convient point que ce soit l'absence qui ait rétabli la parfaite intelligence entre elle et sa fille, 231. Ridicule des vieilles lettres, 232. Ce qu'elle dit de Marseille, 237. Son départ pour la Bretagne, et son équipage, 238. Promenade à Issy, 242. Porte en poche un portrait de sa fille, 247. Sur les grands voyages, 250. 251. Elle a une colique fâcheuse; récit, 254. Calcul de son bien, 260. Son désir d'être dévote; son état d'incertitude et de tiedeur, 261. 262. Forme de son nez, 266. Aime les détails, 271 Veut qu'on finisse les lectures commencées, 272. Mauvaise compagnie préferable à la bonne, *idem*. Soin qu'elle prend de ses jeunes plantations, 273. Conseille l'ordre dans les affaires, 275. S'intéresse pour un forçat; récit plaisant, 277. Lit *le Tasse*, 279. 282. 288. 290. 291. 295. 306. Mot plaisant sur une femme ridiculement parée, 283. Effusion de tendresse, 290. Lit *les Essais de Morale*, 294. Ses promenades du soir, 293. Ecrit dans le style de la Calprenède, 291. Ses rêveries sur l'*Hippogryphe*, 293. Fait des chansons, 308. Le *trop plein* de sa tendresse, 318. Va aux Etats, 322. Rit des grandes manches, 330. Ses *petites entrailles*, 333. Méprise plaisante, II, 16. 43. Gratifications des Etats de Bretagne, 17. Ses inquiétudes, 26. Doute de l'*éternité des peines*, 29. Usage de la morale, 31. Son style, 37. 97. Catéchisme des paysans Bretons, 41. Ses inquiétudes sur les dépenses de son gendre, 43. C'est quand on est vieux qu'il faut se corriger, 45. Inscription pour une allée de jardin, 51. Conte plaisant, *idem*. Histoire étrange d'Auger, 53. 56. Miracles douteux, 54. Aime à méditer Nicole, 64. Indifférence qu'il prescrit, 66. Effets de la cupidité, 68. Sa joie de l'accouchement de sa fille, 80. 81 *et suiv.* Trouve froid Bourdaloue, 101. S'occupe des affaires de son gendre, 105. Va à la Cour; ce qui s'y passe, 109. gronde sa fille de trop se rabaisser, 110. 112. Va à Livry, 115. Voudroit voir son gendre à la Cour, 130. Gronde sa fille sur sa négligence, 166. Fait présent d'un très-beau tour de perles à sa fille, 169. Sur de petits souliers, 176. Anecdote, 192. Lit la *Découverte des Indes*, 193. Ne veut point de léthargie en amitié, 207. Description du service du Chancelier, 231 *et suiv.* Lettre à Bussy, 240. Se prépare pour aller en Provence, 257. Aventure tragique, 259. Se flatte sur le succès de la campagne de Hollande, 289. Mort de sa tante; description, 292. 293. Ses soins pour sa petite fille, 306. Part pour la Provence, *idem* et *suiv.* Passe à Lyon, 312. Voyage à Marseille; description, 320 *et suiv.* Explication avec l'Evêque, 322. Succès de ses Lettres, 340. Son *goût* au-dessus de son *esprit*, 354. Quitte Grignan, 356. Regrets touchans, 361. Lit Quintilien et le *Socrate chrétien*, 365. Passe à Bourbilly, 367. Excuse ses délicatesses, 377. Arrive à Paris; description, 378 *et suiv.* Veut rendre son compte de tutelle, 399. Son confesseur lui refuse l'absolution, 406. Va à la Cour, 412. Mot ingénieux qu'elle dit à Boileau, 418. Sa joie du succès de l'affaire du Syndic en Provence, 425 *et suiv.* Sensible à la musique de Lully, 446. Ecrit à M. de Grignan, 458 Joie du retour de sa fille; tendresse, 459 *et suiv.* Souvenirs tristes que lui donnent certains lieux, 472. Recit plaisant, 476. Lettre à Bussy, 477. Elle se sépare de sa fille, III, 10.

Regrets, 13. Se défend de trop parler aux autres de son amitié, 19. Ses regrets de la retraite du Cardinal de Retz, 34. Ce qu'elle appelle *colique pierreuse*, 35. Procès qu'elle gagne et qu'elle sollicite, 54, 55. Compare le Pape à Trivelin, 56. Decrit la procession de Sainte Geneviève, 60. Badinage sur le *dessous des cartes*, 63. 68. Aventure tragique, 74. Ses nouvelles bien choisies, 126. Demande un régiment pour son fils, 231. Son depart pour la Bretagne, 254. Refuse de confier le portrait de sa fille, 257. Voyage par eau, 163 *et suiv.* Fuit les ennuyeux aux Rochers, 186. Tourne sa lunette du côté qui éloigne, 190. Conte plaisant, 195. Sa reconnoissance plaisante pour les postillons, 204. Lettre piquante à M. de Grignan, 230. S'excuse d'avoir un petit chien, 240. Abattis de Bois, 252. Songe triste, 315. Naïveté, 319. Se plait à instruire une jeune personne, 320. Malade d'un rhumatisme, 326 *et suiv.* Description des effets d'un rhumatisme, 339. 345. A moins d'esprit quand elle dicte, 371. Retourne à Paris, 372. Part pour Vichy, 416. N'aime point les cartes, 424. On l'appeloit *Relique vivante*, pourquoi, 431. Se plaint de n'être point dévote, 450. Rencontre d'un Capucin, 452. Quitte Vichy, 456. Sa santé rétablie. IV, 9. Etudie Descartes; pourquoi, 10 49. Voit passer la Brinvilliers, 16. Souvenir sur Fouquet, 22. Plaisante sur le penchant qu'on lui suppose pour M. du Lude, 33. Aime la lune, 88. Ses soins pour Madame de Coulanges pendant sa maladie, 106 *et suiv.* Ce qu'elle dit à M. de Vaux, 138. Est charmée de Saint Augustin, 149 Narration agréable, 153. Sur un reproche d'indifference, 160. Audience. Voyez *Colbert.* Devise italienne, 172. Explication avec sa fille; plaintes, 185 *et suiv.* Mêmes details, 199. Conseils sur la timidité dans les enfans, 204. Difficulté de la rendre devote, 209. Description d'un souper. Voy. *Gourville.* Critique les auteurs de Port-Royal, 221. Ses lectures à Livry, 232. Le style des Pyrrhoniens lui plait, 248. Sa répugnance à laisser copier le portrait de sa fille, 256. Part pour Vichy, 271. Propos plaisans d'une hôtesse, 272. Va à Bourbilly. *Voyez* ce mot. S'interesse pour un Curé Janséniste, 311. 321. Va aux forges de Cône; Description, 316 Loue l'hôtel de Carnavalet, 322. Ce qu'elle écrit à Madame de Meckelbourg, 372. Ses regrets sur la perte du Cardinal de Retz. *Voyez* ce nom. Cherche à marier son fils, 408. Bon mot sur l'Evêque de Senlis, 416. Ses alarmes sur la santé de sa fille, 419. Va à Pompone, 421. S'afflige de quelques folies de son fils, 435. 338. Chagrin nouveau. Voyez *Pompone.* Conjure sa fille de moins écrire, V, 7. Son goût pour le jeu d'echecs, 11. 67. Compliment bien tourné, 15. Belle description de sa visite à Madame de la Vallière, 17. 18. Est presentée à la Dauphine, 124. Va en Bretagne, et pourquoi, 160. Portrait d'un Gentilhomme campagnard, 167. Voyage sur la Loire, 171 *et suiv.* Conseils d'économie qu'elle donne à sa fille, 486. Portrait d'une jeune fille qu'elle appelle *son Agnès*, 190. 192 *et suiv.* Accuse les Jansénistes de jésuitiser, *idem.* Abattis des bois du Buron. *Voyez* ce mot. Ses lectures. Ce qu'elle appeloit *écumer son pot*, 210. Fait de grandes remises à ses fermiers, 230. Est facile à tromper, 241. Dispute contre une huguenotte, 244. Récit d'un homme qui joue avec le feu, 258. Comment elle se peint elle-même, 272. Bon mot sur Madame de Fontanges. *Voyez* ce mot.

Ses lectures, 276. Conseils à sa fille, 280. Ce qu'elle appelle *fermer le Temple de Janus*, 300. Description d'une réception qu'on lui fait à Rennes, 312 *et suiv.* Comment *dépense son esprit*, 317. Anecdote sur une épingle, 330. Profession de foi, 334. Aime à rappeler les époques, 335. Son indignation contre une femme qui avoit trompé son fils, 336. Pleure facilement, 355. Lectures nouvelles, 363. Jeu de mots, 404. Ses Lettres sont lues par le Roi, 421. Marie son fils, 444. Va en Bretagne, 461 *et suiv.* Suite de son voyage, 465. Ses motifs, 468 *et suiv.* Peinture de ses sentimens, 475. On envoie à Fontevrauld une de ses Lettres, 478. Dans quel costume elle fait une visite, VI. 22. Détails de ses affaires, 28. Son mal à la jambe, 37 *et suiv.* 65 *et suiv.* Fait l'éloge de la régle, 87. Projets de ses amis, 95. 112. Est guérie par une bonne-femme, 105. Va à Dol pour voir M. et Madame de Chaulnes, 110. Retourne à Paris, 127 *et suiv.* Comment il faut entendre ce qu'elle dit de la persécution des Protestans, 131. 132, notes. Ecrit à M. de Moulceau, 136. Comparée à Cicéron, 143. Eloge de La Fontaine, 147. Plaisante sur sa qualité de grand'mère, 168. 171. Fragment de ses Lettres répandu dans le monde, 183. Regrets sur la mort de son oncle, 198. 225. Va aux Eaux de Bourbon, 200 *et suiv.* Retourne à Paris, 218. Comment elle jouit de la présence de sa fille, 268. Preuves d'amitié qu'elle en reçoit, 273. Conseils pour l'éducation, 278. 282. 287. Se réjouit d'une petite blessure de son petit-fils, 311 *et suiv.* Décrit la mort de *Saint-Aubin*. Voyez ce mot. Ce qu'elle dit à un begue, 344. Leçons qu'elle donne à son petit-fils, 350 *et suiv.* Pressentiment, 357. S'étonne de bien écrire, 366. Procession des Cordons-bleus; description plaisante, 384. 687 *et suiv.* Réunion de goutteux, 406. Comment elle aime à finir ses Lettres, 419. Aime à connoître le lieu qu'occupent ses amis, 420. Visites aux affligés, 424. Ne veut point de couvent pour l'éducation, 430. Lettre éloquente qu'elle écrit, 431. Avoit tout donné à ses enfans, 437. Va voir *Esther* à Saint-Cyr, VII, 9. 14. Tableau de cette représentation, 21 *et suiv.* Voyez ce mot. Sollicite un procès, 59. 63 *et suiv.* Son humeur contre Madame de *Bury*, Voyez ce mot. Est menée en Bretagne par Madame de Chaulnes, 94. 101. Se fait Bourgeoise de Paris, et pourquoi, 96. Description du château de Chaulnes, 102. Des bords de la Seine, 117. Sur la fausse devotion, 120. Arrive à Rennes, 123. Motif de son voyage, 131. Sa brillante santé, 137. 141. Compare sa façon de vivre avec celle de sa fille, 147 Son jansénisme. Voyez *Communion*. Détails de sa vie aux Rochers, 160. Regrets, 164. Ce qu'elle appelle *voler sans ailes*, 167. Lectures pieuses, 172. Mécontente de la famille de M. de Grignan, 184 *et suiv.* Vient à Rennes, 187. Comparaison ingenieuse, 193. Fait un voyage dans la Bretagne; ce qui l'y détermine, 194 *et suiv.* Sur les grands repas, 197. 199. Sujette à suer, 230. Vie uniforme qui passe rapidement, 261. Badinage sur le goût qu'on lui croit pour M. de Revel, 271. Justifie M. de Chaulnes, 273. 280. 291. 297. 304. 308. 331. Ligue de ses amis pour la ramener à Paris, 298. Badine sur la ressemblance du nez de Pauline avec le sien, 305. Réflexions sensées sur la fausse gloire d'un des Grignans, 317. 318 *et suiv.* 349 *et suiv.* Nouvelles plaintes d'être si peu dévote, 323. Bulletin ingenieux

ingénieux de sa santé, 350. Richesse de son imagination, 340. Ses lectures, 360 *et suiv.* 363. 452. Regrette l'Abbaye de Livry, 377. Sur une mort subite, 407. 412. Ce qu'elle dit de ses Lettres, 424. N'aime point la prose italienne, 432. Sa dévotion, 437. Relit volontiers les mêmes livres, 475. Son régime, 486. Fin de sa correspondance avec sa fille, 498. Va de Bretagne en Provence, 509 *et suiv.* 512. Sa manière de vivre à Grignan, VIII, 10 *et suiv.* Ses pensées à l'occasion de la mort de Louvois. *Voyez* ce mot. Ses alarmes pour Madame de la Fayette, 21. Revient à Paris avec sa fille, 28. Retourne en Provence, 36 *et suiv.* Lettre à M. de Coulanges, 80 *et suiv.* Son indignation éloquente contre l'avarice. Voyez *Meckelbourg.* (la Duchesse de) Description des noces de son petit-fils, 114. S'étonne de sa santé, peu de mois avant de mourir, 139. A des chagrins, 177. Se plaint que les mères vivent trop long-tems; son chagrin de la maladie de sa fille, 193 *et suiv.* Consultations qu'elle fait, 231. Dernière lettre qu'elle écrit peu de jours avant de mourir, 241. Douleur et regrets de ses amis et de tout le public, 248 *et suiv.* Court récit de sa mort, 255.

Sévigné. (Charles, Marquis de) *Voyez* son article dans la Notice du Tome I. Va en Candie, I, 71. Revient à Paris, 139. S'attache à Ninon, 161; et à la Champmêlé, 167. Est quitté, 193. Son aventure avec la jeune comédienne, *idem.* Prend les femmes en dégoût, 208. Se laisse entraîner dans un *lieu d'honneur*, 211. Sacrifie à Ninon les lettres de la Champmêlé, 212. Va en Bretagne avec sa mère, 245. Réception qu'on lui fait aux Rochers, 251. Trésor de folie, 258. Accommode une querelle, 259. Joue les comédies en les lisant, 265. Va en Lorraine, 272. Son grade de Guidon; plaisanterie sur ce nom, 280. Va à Cologne, II, 103. Se plaint de son séjour en Allemagne, 177. Son éloge par sa mère, 264 Ce qu'il écrit de l'armée, 302. Revient à la Cour, où il plaît généralement, 334. Désire une bataille, 377. Sa lettre à sa sœur, 456. Se trouve au combat de Sénef, III, 3. Ne peut rien obtenir et reste *Guidon*, 7 [illegible] S'ennuie, 207. Amoureux d'une Abbesse, 256. 379. Arrive aux Rochers, 268. Se moque de Madame de la Fayette, 285. Lit le Roman de Pharamond, 293. Obtient un avancement, 317. Critique le style de Nicole, 322, 338. Ecrit sous la dictée de sa mère, 331 *et suiv.* Retourne à l'armée, 383. Va dans l'armée du Maréchal de Créqui, IV, 4, puis dans celle de Schomberg, 23. Se distingue à la prise d'Aire, 46. 47. 59. Quitte l'armée sans congé, 139. Jugement sur deux Saints, 147. Traite avec M. de la Fare, pour sa charge de Sous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, 175. Nouvelles amourettes, 207. 208. Recherche une jeune personne, 214. Autre projet de mariage, 231. Raille sa sœur sur son goût pour la métaphysique, 235. Ses amours l'embarrassent; Lettres galantes, 237 *et suiv.* 257. Sa bravoure et ses périls à l'affaire de Mons, 367. Va aux Etats de Bretagne, 402. Son amitié, bonne, telle qu'elle est, 430. Definitions plaisantes qu'il fait de son caractère, 442. Revient à Paris, V. 65. Veut vendre sa charge et quitter le service, 75. Ses dépenses sans objet, 235. Ses amours avec une grande Dame, 243. 268. Se dégoûte de plus en plus de sa charge et de la Cour, 260. Sa

mésaventure, 293. 302. 336. 346. Ce qu'il en écrit, 348 *et suiv.* 283. Va à Paris, pour se faire guérir, 387 *et suiv.* Son mariage, 443. Histoire d'une Dame qu'il avoit failli épouser, 457 *et suiv.* Lettre agréable à sa sœur, 470. S'occupe des pensées de l'autre monde, VI, 68, 157. Est mis à la tête de l'arrière-ban en Bretagne, VII, 84. 124. 136. 139. 151. Cet honneur le fatigue, 188. On lui fait espérer la *Députation* de la Noblesse des Etats de Bretagne, 223. Suite de cette affaire, 241 *et suiv.* 254. 263. Est blessé de l'indolence de M. de Chaulnes sur cet objet, 267. Comment il orne ses jardins, 300. Justifie lui-même M. de Chaulnes, 357. N'aime point la métaphysique, 441. Ne connoit l'amour que depuis qu'il est marié, 469. Va à Grignan, 526. Son retour à Paris, VIII, 199. 282. Gêné par l'extrême dévotion de sa femme, 296.

Sévigné, (Madame de) Jeanne-Marguerite de Bréhant de Mauron; sa santé délicate, V, 472. Lettre qu'elle écrit à Madame de Grignan, VII, 162. Son amitié pour sa belle-mère, 320. 343. Son esprit vif et poli, 503. Son extrême dévotion, VIII, 295. Sa façon de vivre et sa société, 311. *Voyez* aussi ce qui en a été dit dans l'article de son mari. *Notice*, T. I, p. lxxvj.

——— (Renaud, Chevalier de) *Notice*, tome I, p. xlvj et lvij. Sa retraite à Port-Royal, et sa mort, II, 169. 468. Sa succession, III, 414.

——— (le Chevalier de) Officier de marine, III, 250, IV, 44.

Simiane, (Madame de) belle-mère de Pauline de Grignan, I, 273. 280. Se sépare de son mari, III, 413.

——— (M. de) épouse Pauline de Grignan, VIII, 119. 198 *et suiv.*

——— (Madame de) Voyez *Grignan.* (Pauline de) *Voyez* la Notice sur sa Vie, VIII, 322.

Soanen, (Jean) de l'Oratoire, depuis Evêque de Senez; son mérite; le Concile d'Embrun le condamne, VII, 48, note, 80.

Sobieski, (Jean) Grand-Maréchal de Pologne, gagne une bataille contre les Turcs, II, 423. Sa lettre au Roi, 438. Sa valeur, III, 445. Intrigue dans laquelle on se sert de son nom. Voyez *Brisacier.* Grande victoire sur les Turcs, IV, 163.

Soissons, (le Comte de) aime et épouse Mademoiselle de Beauvais, V, 19. Déclare son mariage, 439 *et suiv.*

——— (la Comtesse de) Son intrigue contre Madame de la Vallière, I, 115. Se récrie sur la folie de ses sœurs, II, 282, note. Fait mettre M. d'Effiat à la Bastille. *Voyez* ce mot. Impliquée dans l'affaire des poisons; elle quitte la France, V, 48. De quoi elle étoit accusée, 52, note, 53 *et suiv.* Se retire à Bruxelles, 66, note; 80, note. Elle y est maltraitée, 91. Le Maréchal de Villeroi va la voir à Bruxelles, VIII, 296.

Solitaire. (le grand) Voyez *Arnauld.* (Antoine) *Solitaire* qui prétend faire des miracles, II, 53.

Solre. (le Comte de) Scène plaisante avec un Généalogiste, VI, 401.

Soubise, (Madame de) aimée secrètement du Roi; elle est grosse, I, 240. II, 111. Inquiète Madame de Montespan, IV, 61. 67. Suite de son intrigue, 112. Son retour à la Cour, 135. Sa dent arrachée, 151. Naïveté de son mari, V, 3. S'éloigne de la Cour, pourquoi, 9 et 10, note *et suiv.* 19. 52. Reparoît à la Cour, 125.

Sourdis (le Comte de) est fait Chevalier des Ordres, VI, 337.

Soyecourt. (M. de) Son conte plaisant, V, 214, note.

Stuart, (Marie) femme du Prince d'Orange, comparée à Tullie; vers de Pavillon sur cette Princesse, VI, 295. 296, note. Sa mort, VIII, 107, 111.

Sully, (le Duc de) blâmé de ne point aller à l'armée, I, 222. Sa mort. VIII, 45.

——— (Madame de) L'exemple de Madame de Grignan lui cause des contrariétés, IV, 240. Sa mort, VIII, 284.

——— (le château de) Madame de Sévigné y avoit passé sa jeunesse, IV, 19.

Synonymes. Voyez *Bussy.* (Comte de)

T.

TALBOT. (M.) Médecin Anglois, IV, 408. Son remede discrédite les Médecins, 438. Autre guérison, V, 35. Promet au Roi de guérir le Dauphin, 411.

Tambonneau. Voyez *Cornuel.*

Tarare, (Montagne de) I, 139. 142.

Tarente. (la Princesse de) Son amitié pour Madame de Sévigné, III, 182. 205. 113. Ses foiblesses, 216. Son goût pour Madame de Grignan, 313. Le Roi de Suède, l'un de ses amans, *idem.* On lui donne l'*Altesse*, 374. Ses chagrins, 413. Mariage de sa fille; son style singulier, V, 164. 266. Son écriture est une broderie, 281. 288. 291. On lui fait aimer sa fille, 380. Se mêle de médecine, VI. 53.

Tartuffe. (le) Voyez *Molière.*

Tasse, (le) cité, I, 41. 64. Lecture du, 279. Ses beautés, 291. Sa *Mort de Clorinde*, III, 248. Cité, 271. *Clinquant* de ce poeme, IV, 234. Cité dans l'*Aminte*, VII, 352.

Tellier, (Michel le) Secrétaire-d'État, puis Chancelier. Désire la perte de Fouquet, I, 44. Est fait Chancelier, IV, 347. Sa mort; son caractère; signe la révocation, etc. VI, 130, note.

Tems (le) marche toujours trop, I, 225. On le prodigue; on le dissipe, VI, 404. Sa rapidité; comparaison ingénieuse, VII, 433.

Termes. (le Marquis de) Vient à Vichy, IV, 294. Ce qu'il étoit, 296. Diffamé par Bussy, et estimé de Boileau, 330, note. Son aventure, VI, 32. Sa mort, VIII, 317.

Têtu, (l'Abbé) I, 155. Son sobriquet, *idem*, note. Propos léger, 216. S'éloigne de l'Épiscopat, 240. S'établit à Fontevrauld, 307 et la note. Va en Touraine, II, 50. 97. 344. Mot piquant sur lui, 370. Son epitaphe, *idem*, note. Se plaît avec Madame de Coulanges, 388. Designé sous le nom de l'*Orage*, 462. Ses empressemens auprès de l'Abbesse de Fontevrauld, III, 152. Comment il lui fait sa cour, V, 478. Ses vapeurs et ses insomnies, VI, 355. 390. 404. Donne un sujet de tragédie, VII, 36. note Ses poésies chrétiennes, VIII, 2. 47. 99. Son humeur dominante et bizarre, 50 *et suiv.* 55. 272. 282. Son déperissement, 315. 317.

Thamus. (histoire de) Voyez *Pan.* (le grand) VII, 80, note.
Théophile, (le Poète) conte tiré de ses Œuvres, VIII, 32.
Thianges, (la Marquise de) sœur de Madame de Montespan, II, 340. Devient dévote, 439. Son caractère et son genre d'esprit, VI, 120, note.
Tilladet. (le Chevalier de) Son aventure avec Madame de Ventadour, IV, 427, note.
Tingry, (Madame de) impliquée dans l'affaire des poisons, V, 50, note. 59.
Tite-Live, historien latin, cité, IV, 246.
Tivolière, (Mademoiselle de la) enlevée par ordre du Roi, III, 367.
Toiras, (M. de) V, 425.
Tonnerre. (le) Ses effets singuliers, IV, 283. Autres accidens, 392.
———, (la Terre et le Château de) appartenant à Madame de Louvois, VIII, 74.
Tonquedec. (M. de) Gentilhomme Breton, I, 279.
Torrent. (le) Voyez *Monaco.* (la Princesse de)
Toulonjon, (M. et Madame de) II, 372.
Tourneux, (M. le) Écrivain de Port-Royal. Ses ouvrages de piété, VII, 323.
Tourville. (le Chevalier, depuis Maréchal de) Belle manœuvre qu'il fait pour joindre son escadre à la flotte de Brest, VII, 208. Gagne une bataille navale, 505, note.
Transparens, (les) sorte de robes de femmes; ce que c'est, IV, 152.
Trappe. (Abbaye de la) Ses austérités, I, 208. VIII, 172.
Trémouille, (le Duc de la) VII, 311 *et suiv.* Bon mot sur la laideur de son visage et la beauté de sa taille, 365.
———. (Mademoiselle de la) Ses aventures en Danemark, III, 182 *et suiv.* 213. Suite de ces aventures, 225. 295.
Trèves, (la ville de) Le Maréchal de Créqui la défend, III, 115. 122. 130. Capitulation de Trèves, 172, note.
Tréville, (M. de) peint par Bourdaloue dans un sermon, II, 100. Ce qu'il étoit; son talent pour bien parler; comment il repousse un trait de Bossuet, VI, 313. Enthousiaste du mérite de Madame de Grignan. 343. Ce qu'il disoit de sa beauté, VII, 306. Son esprit lumineux; il explique le Quiétisme, VIII, 142. Ouvrage composé par lui, 168.
Troche, (M. de la) I, 113. Se distingue au passage du Rhin, II, 288.
———. (Madame de la) Ses noms, I, 113. Appelée *Trochanire,* 189. Décrit une coiffure, 190. 191. Revient à Paris, II, 159. Jalouse en amitié, 204. Console Madame de Sévigné, 178.
Trousse. (Philippe Auguste le Hardi, Marquis de la) Son aventure à la bataille de Consarbruck, III, 114 *et suiv.* 120. 126. Voyez *Coulanges.* (Madame de) Poste important qui lui est confié, IV, 339. Son projet nuisible pour M. de Sévigné, V, 302. 333 *et suiv.* Son avancement, VI, 14. Affligé d'une paralysie, VII, 278. 414.
———, (Madame de la) tante de Madame de Sévigné; sa maladie, II, 156 *et suiv.* 184. 265. Peinture de son état; sa mort, 286. 292.
Troy, (M. de) Peintre, V, 7.

Turenne, (le Maréchal de) I, 14. Son estime pour Madame de Sévigné, 18. Son mot sur Colbert et le Tellier, 44. Le Roi veut qu'il commande aux Maréchaux de France, II, 217. Son aventure avec Madame de Coëtquen, note, 231. Conte plaisant qu'il fait du Prince d'Orange, 278. Sert sous le Grand-Condé; mal avec Louvois, 434 *et suiv.* Ses discours galans sur Madame de Grignan, 442. Fait repasser le Rhin aux ennemis, III, 4. Sa mort, 75. Détails, 77 *et suiv.* Ce qu'il dit au Cardinal de Retz, 83, note. Sa perte oubliée à la Cour; pourquoi, 91, note. Anecdotes, éloges et regrets, 110. 111 *et suiv.* Sa confiance dans un berger du pays, 113. Son corps est porté à Saint-Denis, 121. Trait d'un fermier qui fait son éloge, 128. On le regrette long-tems, 132. Autres détails sur sa mort, et sur la douleur générale, 135 *et suiv.* Sa fortune, 142. Service qu'on lui fait à Saint-Denis, *idem et suiv.* Sa foiblesse à l'égard du titre de Prince, VII, 429, note. Voyez *Mascaron*, *Fléchier*, *Mignard*, et l'article de *Bussy*, dans la Notice, tome I.

U.

Usez. (l'Évêque d') Voyez *Grignan.*

Uxelles. Voyez *Huxelles.*

V.

Valavoire, (Madame de) loue Madame de Grignan, I, 261. II, 110. 116. 148. Son éloge, 154.

Valbelle, (Louis Alphonse de) Évêque d'Aleth. Fait contraste avec son prédécesseur, V, 309.

Valence. (l'Évêque de) Voyez *Cosnac.*

Valentinois. (le Duc de) Son mariage, VI, 237.

Vallière. (la Duchesse de la) Intrigue contre elle. Voyez *Soissons.* Se retire à Chaillot, puis revient à la Cour, I, 125. 126. 131. 141. II, 28. Sa fille l'appelle *belle maman*, 449. Fait profession aux Carmelites, III, 18, note. Ce qu'elle dit à Madame de Montespan, 398. Grâce que lui accorde le Roi, IV, 131. Toute la Cour la complimente sur le mariage de sa fille, V, 18. Comparée à la *Violette*, 344.

Valot, (M.) médecin du Roi, I, 139. 140. Comment il eut sa place, et son ignorance, II, 213, note.

Vapeurs d'épuisement, VII, 87. 107. Madame de Grignan rejette ce mot, 108. 166.

Vardes, (le Marquis de) exilé pour des intrigues, I, 154. 179. Ami de Corbinelli, 243. 271. Son genre de constance, 310. Bruit faux de son retour, II, 86. Son inconstance, 190. Vient à Vichy, IV, 299. Voyez *Corbinelli.* Voit Louvois à son passage en Provence, V, 205. 420. 429. Rappelé de son exil; comment il est reçu du Roi, 432 *et suiv.* Met Corbinelli à la tête de ses affaires, VI, 152. Sa manière d'être à la Cour, 220. Sa mort, 247. Son caractère, son ambition, 253, note.

Vatel, maître d'hôtel de M. le Prince, se tue à Chantilly de desespoir de voir manquer son service, 218. 219 *et suiv.*

Vauban, (le Maréchal de) dirige le siege de Philisbourg *Voyez* ce mot

Vaubrun. (Madame de) Sa douleur de la mort de son mari , III , 87. Excès de cette douleur , 150.

——— (Mademoiselle de) est enlevée d'un couvent , VII , 76. Se fait religieuse , 95.

Vaucluse , (la fontaine de) vantée par Pétrarque , I, 275.

Vaudemont, (la Princesse de) amie de Madame de Grignan ; éloignée par la rupture du traité du Duc de Lorraine , II , 196. Son amabilité , III, 165. 201. V , 340. VIII , 3. Perd sa beauté , 4.

Vauréas , (la ville de) séjour agréable , VIII, 201.

Vauvineux , (Madame de) I , 133. 161.

———, (Mademoiselle de) I , 133. Histoire de son mariage avec le Prince de Guémené , IV, 478 *et suiv.*

Vaux (le Comte de) reçoit à Vaux Madame de Sévigné , III , 471. Sa valeur , IV, 42.

Vendôme. (le Chevalier de) Sa querelle. Voyez *Vivonne.* Demande d'aller dans son Gouvernement , III , 380. Va commander en Provence , V, 402.

Venise (l'Ambassadeur de) et son Secrétaire , I , 135.

Ventadour. (le Duc de) Sa laideur et ses vices , I, 182. Ce qu'en dit Madame de Cornuel , IV, 89. Sa querelle avec le Duc d'Aumont , 425 *et suiv.*

———. (Madame de) Sa beauté , I, 166. Prend le tabouret , 182. Est mise au couvent , à l'occasion de la querelle de son mari. *Voy.* ci-dessus.

Vergne (l'Abbé de la) veut convertir Madame de Grignan , IV, 71. 92. VI, 314.

Verneuil, (la Duchesse de) I , 117. 161. Malade de la mort de son père le Chancelier Seguier , II , 136. 192. 232.

Versailles. Voyez *Cour.* Les travaux de , causent une mortalité , IV, 373. Bon mot sur , *idem.*

Vesou, (M.) Médecin , II , 286.

Vesvres, (costume des) III , 147.

Vichy. (les eaux de) Leur mauvais goût , III , 426. La vie qu'on y mène , *idem.* Danses du pays , 434. 449. Société brillante , IV, 298 *et suiv.*

Vie, (la) Amour de , II , 177. 178. Elle est peu de chose , VII , 361.

Vieillesse. (la) L'excès en est humiliant , VI, 168. Effets de la grande vieillesse , VII , 313. On voudroit s'arrêter dans ce chemin et on avance toujours , 368. 379.

Vieuville, (Charles de la) Évêque de Rennes ; mot plaisant sur sa gourmandise , VII , 235.

———, (Charles Duc de la) Gouverneur du Duc de Chartres ; sa mort , VII , 4.

Vignori, (M. de) Commandant de Trèves , est tué pendant le siége , III , 108 , note.

Vipoureux. (la) Voyez *Voisin.* (la)

Villarceaux (M. de) propose au Roi de s'employer pour lui auprès de sa nièce , II , 96.

——— (M. de) fils du précédent ; dispute la paternité d'un enfant de Ninon. Voyez *Lenclos.* Son cordon-bleu le fait tuer , VII , 506.

Villars, (M de) second dans un duel fameux ; son mérite , I , 294 , note.

Est attaqué en revenant d'Espagne, II, 469. Ambassadeur à la Cour de Savoie, III, 188. 396.

Villars, (Madame de) amie de Madame de Sévigné, I, 117. 128. 222 Son genre d'esprit, 294, note. *S'attache aux tendresses* dans les Lettres de Madame de Grignan, II, 123. 186. Son amitié, 205. Va en Savoie, IV, 57. 87. 252. Ce qu'elle dit sur le séjour de l'Espagne, 447. Écrit à Madame de Sévigné, V, 20. Ses jolies relations de la Cour d'Espagne, 55. 92. VIII, 133. 290.

Villars, (le Marquis, depuis Maréchal de) fils du précédent; ses premiers succès, VI, 244. 400; VIII, 290. La jalousie trouble son bonheur, 294. 317.

Villars. (l'Abbé de) Sa critique de *Bérenice*, II, 27.

Villebrune, Capucin défroqué, Medecin, III, 366. 476; IV, 2. Charlatanerie, 19.

Villeroi. (le Maréchal de) Ce que lui dit le Roi sur l'exil de son fils, II, 147. Son mot sensé sur l'affaire de la Voisin, V, 58. Autre sur l'exil de son petit-fils, VI, 113, note.

——— (le Marquis depuis Duc et Maréchal de) exilé, II, 142. Il avoit causé la disgrace de Vardes, *id.* note. Part pour Lyon; cause de son exil, 146. 196. Quitte Lyon pour aller à l'armée de l'Électeur, 270. Le Roi le renvoie à Lyon, 288. Ses galanteries dans cette ville, 315. 317. Amoureux comme Orondate, 339. Ce qu'il dit sur la mort de Turenne, III, 105. Le Roi blâme les airs qu'il se donne en dansant avec la Dauphine, V, 266. Manque l'occasion près de Namur, VIII, 177. Épigrammes contre ce Général, 183. Ses malheurs en Italie, 286.

——— (la Duchesse de) amie de Mademoiselle de Grignan, (Pauline) VIII, 198. Son billet, 206.

Vindisgras (M. de) Allemand, rappelle un bon mot de Madame de Grignan, I, 228.

Vineuil. (M. de) Son exil, son mot au Roi, III, 193, note. Écrit la vie de Turenne, IV, 165.

Vins (le Marquis de) vient en Bretagne avec son régiment, III, 210. 235. Son caractère, 245. Son pere s'étoit signalé dans les guerres de la Ligue, VII, 307.

——, (Madame de) sœur de Madame de Pompone, II, 412. Aimable et instruite, 414. Agrément de ses Lettres, III, 226. 245. Son amitié pour Madame de Sevigné, IV, 421. Sa douleur de la disgrâce de M. de Pompone, 460. Son attachement, V, 13. Son mérite et son malheur, 196. 216. Apprend la philosophie cartésienne, 251. 262. Perd un fils unique, VIII, 242.

Vipères, comment on en fait des bouillons; comparées aux passions, IV, 429. Effets de ce remède, VI, 99.

Virgile. Cité, I, 62. Son *Quos ego*, II, 33, note. Madame de Sévigné le lit en latin et en italien, 309. Critique par Madame de Grignan, et loué par son frère, IV, 231. 234.

Visionnaires, (les) comédie, IV, 252.

Visirs, (l'histoire des) III, 445, IV, 51.

Vivonne, (le Duc de) appelle Madame de Sévigné *maman mignone*, I, 237, 238. Elle lui écrit en faveur d'un Bohéme, 277. Plaisanterie sur son embonpoint, II, 238. Sa querelle avec M. de Vendôme et ses propos, 413. Sa victoire navale, III, 474. Reçoit Madame de Grignan à Marseille, V, 110.

Vœux ridicules, VI, 385, 440.

Voisin. (la) femme qui débitoit des poisons en faisant le métier de devineresse, V, 51. Elle est condamnée et brûlée, 88 *et suiv.* 102.

Voiture, cité sur l'absence, I, 129. Autre citation, IV, 466. Autre, VI, 282.

Vols singuliers à la Cour, II, 457, note, 460.

Voltaire. Son opinion sur la mort de MADAME, I, 84, note. L'*Esprit des Mortemars*, 119. Sur Nicole, II, 40. Ce qu'il dit sur la maitresse de Louvois, 70. Cité de nouveau au sujet de Madame Henriette, III, 473. Cité, V, 61. 128. Cité à l'occasion de la comète de 1680. 416, note. Cité, VI, 43. 69. notes. Sur le Chancelier le Tellier, 130. Sur le Duc de Beauvilliers, 140, note. Justifié sur Abbadie, 242, note. Cité, VII, 24. 49. Voyez *Motteville.* Nie à tort une anecdote rapportée par Choisy, VIII, 20, note.

W.

WEIMAR. (le Duc de) Sa réponse sur une sotte question, III, 117.

Wiesnowiski. (Michel) Sa mort, II, 423.

Y.

YORCK. (la Duchesse d')

Ypres. (Siége et prise de la ville d'), IV, 356.

Ytier, (M.) Musicien, I, 152.

Z.

ZELL, (le Duc de) frère du Duc de Hanovre, défait l'armée françoise près de Trèves, III, 108. 118.

Zosime, (l'Abbé) anachorète, V, 458.

FIN.

ERRATA GÉNÉRAL.

Corrections essentielles, typographiques et autres.

TOME I.

Page lj, *ligne* 7, vous recordez, *lisez*, vous vous.
—— lx, *note* 1, Saumaise, *lis.* Somaise.
Idem pag. lxj *et* c.
Page lxviij, *lig.* 4, de remarquer encore, *lis.* de remarquer.
—— lxx, *lig.* 20, quelques-unes, *lis.* quelques Lettres.
—— lxxvij, *lig.* 14, les scrupules d'un Roi, *lis.* les scrupules, d'un Roi qui.
—— lxxxij, *lig.* 18, qu'elle s'en flattoit, *lis.* qu'elle le croyoit.
—— lxxxj, *lig.* 5, peu d'années après, *lis.* au bout de peu d'années.
—— lxxxviij. *lig.* 19, naturelle, *lis.* habituelle.
—— xcvii, *lig.* 33, d'ancienne, *lis.* d'ancienneté.
—— cviij. *lig.* 2, GIANTO, *lis.* PIANTO.
—— clv, *lig* 3, vers de, *lis.* vers sur.
Page 17, *note*, au lieu de Bartel, *lis.* Bartet.
—— 119, *lig.* 4 de la *note*, le tour, *lis.* ce.
—— 202, *note*, au lieu de M. de Ludre, *lis.* du Lude.

TOME II.

Page 208, du Ludre, *lis.* Lude.
—— 240, *lig.* 26, fait, *lis.* sait.
—— 244, la Lettre 205 étant nouvelle doit être marquée ''.
—— 334, la belle Lude, *lis.* Ludre.
—— 413, *idem.*
—— 426, *lig.* 18, modeste, *lis.* modestes.
—— 433, *lig.* 15, foi, *lis.* fois.

TOME III.

Page 57, *ligne* 24, M. de B.... et M. de M.... *lisez* M. de Buous et M. de Marignane.
—— 75, *lig.* 14, depuis un, *lis.* une.
—— 103. *note* * Lude, *lis.* Ludre.
—— 185, *note* * *lig.* 8, Madame, *lis.* Mademoiselle.

TOME IV.

Page 1, *ligne* 1, *A la méme*, lisez, *Madame de Sévigné à Madame de Grignan.*
—— 242, *note*, aimee, *lis.* amie.
—— 268, *lig.* 19, qui font, *lis.* qui sont.
—— 310, *note*, *lig.* 7, joignit, *li*, joignoit.
—— 359, *note*, vers de Marat, *lis.* Marot.

TOME V.

Page 93, *ligne* 28, apportent, *lisez*, rapportent.
—— 150, *note*, la tradition, *lis.* traduction.
—— 309, *note*, au Pape, *lis.* au Roi.
—— 414, *lig.* 9, Madame, *lis.* que Madame.

TOME VI.

Page 132, *note*, voyez la note de la Lettre précédente, *lisez*, voyez la note précédente.
—— 180, *lig.* 17, Lemestein, *lis.* Lœvestein.
—— 280, *note sur M. d'Huxelles*, conduite exemplaire, *lis.* peu exemplaire.
—— 307, à la date de la Lettre, 14, *lis.* 24.
—— 380, *note*, *lig.* 4, retourner, *lis.* detourner.

TOME VII.

Page 182, *ligne* 5, 27 Juillet, *lisez* 17 Juillet.
—— 269, *lig.* 10, B. D. L. R. Ces initiales signifient Madame du Bois de la Roche.
Même page, rectifier la note par celle de la page 301.
Page 321, *lig.* 18, le Pommereuil, *lis.* de.
—— 437, note, *lig.* 1, un Prince, *lis.* un Prêtre.

TOME VIII.

Page 36, *ligne* 18, vous ne m'en dédirez, *ajoutez* pas.
—— 431, *lig.* 1, gros rhume, *lis.* un gros rhume.
—— 439, *lig.* 16, *tune*, lis. *tunc*.

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018